







REVUE

BRITANNIQUE.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
RUE GARANCIÈRE, N. 5.



LE PRINCE DE METTERNICH

REVUE BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

DE LA GRANDE-BRETAGNE,

PAR MM. L. GALIBERT, DIRECTEUR; BERTON, AVOCAT A LA COUR ROYALE; PHILARÈTE CHASLES; AMÉDÉE PICHOT; GÉRUZEZ; LARENAUDIÈRE; LESOURD; CH. COQUEREL; J. COHEN; GENEST, DOCTEUR EN MÉDECINE, ETC.

TOME HUITIÈME.

QUATRIÈME SÉRIE.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE, RUE DES BONS-ENFANS, 21.

CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, N. 6.

CHEZ MADAME VEUVE DONDEY-DUPRÉ, LIBRAIRE, RUE VIVIENNE, N. 2.

1837.



REVUE

BRITANNIQUE.

Histoire Contemporaine.

L'AUTRICHE

SOUS LE PRINCE DE METTERNICH.

Il faut attendre long-temps, pour apprécier à leur valeur les hommes politiques. A peine aujourd'hui, Richelieu, Mazarin, Louvois, Chatham, Sunderland, peuvent-ils être jugés. La portée de leurs actes modifie l'avenir; et l'avenir seul dit ce qu'ils étaient. Il faut surtout faire abstraction de toutes les déclamations de parti, de toute la poussière adulatrice soulevée par quelques courtisans, et de toutes les contradictions jetées au hasard par les journaux.

Si l'on veut, malgré la proximité des temps et des lieux, porter sentence sur la vie d'un homme qui a remué la destinée des états, que l'on commence par observer, de la manière la plus exacte, l'époque où il a vécu. L'appréciation d'un caractère politique dépend toujours de celle des cir-

constances qui l'ont environné, qu'il a servies ou combattues. Comparez donc les élémens constitutifs de cette époque avec le nom historique jeté au milieu de son tourbillon, et emporté malgré lui par la force invincible des choses humaines. Sans ce travail, tout nom est une énigme. Ne sont-ce pas, de tous les êtres, les plus mystérieux, ceux qui vivent dans les souterrains des empires, qui en agitent les intimes ressorts; qui suivent, pour les mettre à profit, le cours des évènemens, et sont obligés de se prêter, esclaves brillans, à tous les caprices d'une destinée dont ils semblent les maîtres? Le cardinal d'Ossat, Alberoni, Mazarin, Richelieu, Walpole, M. de Talleyrand, comment les juger? Ne se présentent-ils pas, obscurs et bizarres, aux avenues de l'histoire, comme les sphynx antiques aux abords de la vieille Thèbes?

Peu de noms modernes ont été plus retentissans, plus remarqués, plus brillans, plus énigmatiques, que celui de M. de Metternich; sans nous occuper de l'éloge et du blâme intéressés que l'on déverse sur tous les personnages en évidence, nous y trouverons, en le jugeant comme philosophes et comme historiens un curieux problème. Pour expliquer le jeu et l'action de sa vie politique; pour connaître ses motifs et son but: ce n'est pas lui, c'est son siècle qu'il faut observer avec soin. Suivons-le dans les évènemens qui ont ébauché et terminé son éducation politique. Nous le verrons influencé d'abord par eux, les exploiter ensuite au profit, sinon des intérêts généraux de l'humanité, du moins de l'intérêt actuel et mobile de la puissance importante qu'il représentait.

Né à Coblentz le 15 mars 1773, le comte de Metternich eut pour parrain le prince de Pologne et de Lithuanie, duc de Saxe, qui lui donna les noms de Clément-Venceslas. Sa famille est noble et ancienne. L'université de Strasbourg l'admit à quinze ans dans son sein; en 1790, il y compléta sa philosophie. Quelques voyages achevèrent son éducation, et le ramenèrent à Vienne où il épousa Marie-Éléonore de Kaunitz. Il avait alors vingt-et-un ans.

C'était en 1793. La révolution française couvrait de sang les places publiques de France. Le nord tout entier se soulevait d'indignation; non-seulement les rois, mais les peuples s'effrayaient des nouveaux principes que la France jetait au loin, comme un volcan ses scories. On s'arme, mais en vain : la France triomphe. Au congrès de Rastadt, le jeune Metternich paraît comme simple secrétaire. Le comte de Stadion le distingue et se l'attache : il suit le comte en Prusse et à Saint-Pétersbourg. Cette éducation politique était douloureuse : M. de Metternich assistait à tous les revers de l'Autriche, particulièrement compromise dans les désastres des ennemis de la France. Enfin, la bataille d'Austerlitz, tombant comme un coup de foudre sur les cabinets de Saint-Pétersbourg et de Vienne, anéantit la coalition, et fait triompher l'œuvre de la révolution française : il faut plier devant la France. L'ambassadeur choisi par François Ier pour aller représenter, chez les vainqueurs, l'Autriche humiliée, ce fut le jeune et brillant Metternich.

Sa position était fausse et périlleuse. Il s'agissait de concilier la dignité avec l'habileté. L'Autriche était aux abois; la vieille Allemagne s'écroulait sous l'épée de Bonaparte. Quelques-uns des plus beaux domaines de l'Autriche, les fleurons les plus brillans de sa couronne, elle allait les perdre. Comment s'emparer de la bienveillance de l'homme unique, capter le favori de la fortune, sans compromettre la majesté du vieil empire? Il s'agissait d'être courtisan sans s'abaisser, et d'assurer à la maison des Hohenstauffen l'appui du nouveau Charlemagne. Agé de trente-trois ans, beau de sa personne, d'une figure agréable, doué de beaucoup de finesse dans l'esprit, de beaucoup de délicatesse et de facilité dans la parole, le jeune ambassadeur réussissait par la séduction des manières, par son influence sur les femmes, et par le goût personnel qu'il avait su inspirer à Napoléon. La présence et l'éclat d'un homme de cour spirituel était chose nouvelle, agréable, utile à la dynastie naissante. Le bon ton de M. de Metternich

convenait aux desseins de l'empereur et donnait un exemple excellent à cette cour guerrière et à peine dégrossie, qui essayait une étiquette empesée, et remplaçait le bon goût par la raideur. M. de Metternich obtint la sympathie du conquérant et l'affection de la plupart des personnes qui composaient sa cour. Inutile victoire, qui ne fait rien gagner à la puissance déchue, représentée par M. de Metternich? Napoléon continue l'exécution de ses plans : il va écraser l'Autriche sur son passage; la conférence d'Erfurth la sacrifie.

Un mécontentement sourd et profond couvait en Allemagne. Les récentes humiliations, se joignant aux anciens désastres, entretenaient dans les rangs de la noblesse militaire une irritation qui devait éclater quelque jour, et qui, fomentée par l'Angleterre, stimulée par les circonstances, devait opposer à Bonaparte un embarras imprévu autant que durable. M. de Metternich habitait toujours la France et paraissait le plus pacifique et le plus aimable des ambassadeurs. Dissimulant habilement les desseins de son maître, livré en apparence aux plaisirs et aux bonnes fortunes, il trompait la sagacité de Bonaparte qui apprit fort tard les résolutions hostiles de l'Autriche, et qui renvoya l'ambassadeur avec colère, le faisant escorter sur sa route par le maréchal Moncey. Cependant la fureur allemande, lente à se développer, avait éclaté redoutable : le monde apprenait que les grenadiers de Bonaparte pouvaient succomber, et que ses bataillons pouvaient être battus.

La bataille de Wagram fit retomber le Nord à genoux, et il fallut encore négocier, concilier, adoucir. Le caractère et les habitudes de M. de Metternich, sa puissance d'insinuation et de modération étaient admirables pour ces usages. On compta sur la prédilection personnelle de Bonaparte pour lui; et il fut chargé, avec le comte de Bubna, de traiter de la paix : le traité de Vienne fut signé. Quelle situation pour l'Autriche! Les peuples gémissaient et maudissaient; la disette au trésor; Napoléon enlaçant tout de son réseau de fer. Il fallut plier

devant un avenir si menaçant. Napoléon voulait soumettre l'Europe à deux grandes monarchies uniques, se pondérant mutuellement ; la France dominant le midi ; la Russie dominant le nord. L'Autriche disparaissait. Une grande-duchesse de Russie allait monter sur le trône de France : le cabinet de Vienne, épouvanté plaça sur le front de Marie-Louise une couronne passagère, brillante et douloureuse. Un des auteurs principaux des négociations fut M. de Metternich. C'était alors une position bien anomale, que celle de l'Autriche. Écrasée, refoulée, incapable d'un mouvement spontané, commandant à des populations diverses, frémissantes, ennemies, mais toutes indignées contre la France ; l'Autriche française par alliance, et par crainte du tzar, placée entre le colosse russe et le colosse français, chargea l'habile M. de Metternich de démêler le mieux possible cet écheveau si embrouillé.

Là commence sa vie d'homme politique. Elle ne date réellement que du moment où la puissance napoléonienne va périr.

Le succès de Bonaparte avait fait sa force : ce succès meurt, tout s'évanouit ; la défection est universelle. La Prusse donne le signal, l'Autriche la suit. Heureuse d'abord d'être l'alliée de la France et d'échapper à de grands dangers ; l'Autriche change de rôle et se porte intermédiaire entre cette dernière et la Russie ; c'est s'agrandir de toute la distance qui sépare un affidé d'un conciliateur. L'attitude a bientôt changé ; l'Autriche fait des recrues, négocie avec l'Angleterre, et se pose comme une puissance active. Elle n'est arrivée là que grâce à l'adresse de M. de Metternich. C'est sa politique de médiation qui a tout fait. Napoléon s'irrite et recule ; mais le destin est plus fort que lui. Il faut bien accepter cette situation nouvelle que M. de Metternich lui a préparée.

Le prestige militaire et la prépondérance française s'effacent par degrés ; l'empire improvisé se détraque. Habitué à négocier dans la victoire, c'est-à-dire à imposer les conditions les plus dures aux vaincus, Napoléon commence par se

fâcher, renvoie les négociateurs, et repousse follement l'Autriche dans les bras de la Prusse et de la Russie : grande imprudence! De moment en moment, les populations germaniques deviennent plus menaçantes : elles entraînent avec elles la ligue des gouvernemens retardataires. Ce mouvement qui s'opère est encore mis à profit par M. de Metternich. Certes il n'a pas armé l'Allemagne contre Bonaparte ; mais il a exploité la circonstance, et les délais, les mécontentemens de l'empereur l'ont servi. L'adhésion de l'Autriche à la coalition fut le dernier sceau apposé à la ligue du nord : cette adhésion entraîna tout. Voici donc l'Allemagne debout, l'Europe menaçante, la vengeance dans tous les cœurs, la France découragée, l'Angleterre inexorable, et Napoléon seul pour faire face au monde : il en était digne. Les évènemens se précipitèrent et bientôt la prépondérance, qui avait appartenu à l'Autriche en qualité de médiatrice, se déplaça pour passer entre les mains d'Alexandre. Le rôle de médiateur perd son crédit, quand la lutte devient acharnée : une phase nouvelle s'ouvre pour M. de Metternich. Ce n'était plus, pour un homme prévoyant, la France, mais la Russie; ce n'était plus Bonaparte, c'était le tzar qu'il fallait craindre. Arrêter le progrès envahisseur et la vengeance insatiable de la Russie, et rendre à la France assez de poids et d'autorité pour que la médiation de l'Autriche redevînt utile et puissante, tel dut être dès-lors le but de M. de Metternich. On était lancé sur une pente : rien ne put empêcher la prise de Paris, et le changement de dynastie. Malgré ses intérêts et ses craintes, l'Autriche abandonna la cause de Marie-Louise régente. L'exil de Bonaparte, la prison de l'île d'Elbe, le trône des Bourbons rétabli, assuraient l'omnipotence de la Russie, qui avait primé dans la Ligue. L'Autriche avait à-la-fois pour ennemies la liberté qui agitait le midi, et la conquête armée du nord. Sous l'inspiration de M. de Metternich, l'Autriche, s'armant de précautions contre l'ambition future de la Russie, se constitua donc un empire germanique méridional, s'ap-

puyant à-la-fois sur Venise, la Dalmatie et la Gallicie, maintenant l'équilibre en Europe, puissance conciliatrice et prépondérante, servant à équilibrer les deux plateaux de la balance. Déjà quelques pas avaient été faits dans cette direction, lorsque l'empereur, tout armé, débarque en France. Ce coup de foudre éveille les diplomates. La terreur d'un nom soulève le nord : le nord tout entier marche. Le géant est écrasé.

Cette nouvelle victoire offre un nouvel embarras. M. de Metternich avait hautement pris parti pour les rois de la coalition, et déjoué Bonaparte, qui voulait enlever l'archiduchesse et le roi de Rome. Opposant ruse contre ruse, il avait rendu cette action plus supportable et plus douce, en y mêlant toute la politesse de formes imaginables, et accompagnant lui-même l'escorte de surveillance dont Marie-Louise était entourée. Mais, je l'ai dit, la situation se compliquait sans cesse. Le coup une fois porté, le nouveau Charlemagne une fois écrasé, les difficultés renaissent du sein des difficultés. Voici encore la Russie formidable, et le libéralisme qui reparaît menaçant. L'Autriche doit prendre position et servir de barrière commune aux deux génies envahisseurs : tâche difficile! De tous les rôles les plus épineux, de toutes les situations les plus scabreuses, c'est l'attitude mitoyenne qui expose à-la-fois le médiateur aux attaques de deux ennemis : ordinairement, il ne cesse d'être un obstacle que pour être une victime. Telle fut toute la vie de M. de Metternich, dont les évolutions nombreuses s'opérèrent du moins avec une incontestable souplesse.

L'esprit révolutionnaire embrasait l'Italie. Les gouvernemens, de nouveau inquiétés par le réveil de Napoléon, tentaient d'établir une dure servitude. Comment garantir et conserver l'Italie? comment arracher les pays du nord à l'influence russe? comment suspendre au milieu de ces deux intérêts fulminans, un pavillon modérateur? réprimer à droite les *Carbonari*, à gauche les prétentions despotiques? La liberté, suscitée en Allemagne par l'érudition du passé et par

l'activité du présent, se remuait dans les universités, et frappait d'un poignard fanatique le méprisable cœur de Kotzebue. L'immobilité même devenait pénible. L'Europe était en feu : ici, Naples ; là, le Piémont ; plus loin, l'Irlande ; ailleurs encore, la Sicile ; en Allemagne, les sociétés secrètes ; à Paris, les conspirations militaires : un mouvement vers la liberté, confus, irrésistible ; et, ce qui n'était pas un moindre sujet de terreur, la Russie et la Prusse offrant de s'armer pour tout écraser. Ce fut alors que M. de Metternich pria ces cabinets de réserver leurs armées pour une occasion meilleure, et se chargea de combattre seul les constitutions nouvelles. Odieuse tâche. Il y réussit pour un moment, mais avec peine ; et ses rigueurs laissèrent un souvenir cruel dans l'esprit des peuples. Les prisons s'ouvrirent, les tribunaux sévirent, et si le sang coula rarement, la compression fut dure et la souffrance vive. L'œuvre de terreur consommée (elle coûta plus d'une année et bien des larmes), le danger se représenta sous une autre face ; et ce danger était double : il incorporait et concentrait dans la même cause les deux ennemis les plus redoutés de l'Autriche. La Grèce, depuis long-temps travaillée par le génie moscovite, avait choisi pour patrone la Russie. La liberté insurrectionnelle, soutenue par le despotisme du nord, s'élevait donc plus terrible qu'auparavant. La Grèce offrait un piédestal aux agrandissemens de la Russie.

Si la Porte-Ottomane triomphe de l'Europe chrétienne, la Grèce est anéantie dans ses rochers, et la Moscovie recule dans ses glaces. Tous les princes chrétiens s'animent ; la passion s'en mêle ; la déclamation coule à flots ; la France chevaleresque s'arme ; le canon de Navarin retentit ; l'Autriche cède à la circonstance et courbe une tête silencieuse devant le tour de force essayé par la Russie. En effet, pendant que la Grèce bouillonne et s'agite en vain pour se reconstituer, les forces moscovites se déploient, franchissent les Balkans ; font de la Perse et de la Circassie un jouet, et menacent de loin l'Inde et l'Angleterre. La France, qui s'est déjà laissée séduire

par la diplomatie moscovite, l'écoute encore cette fois; elle ne cherche plus qu'à enclouer le progrès de cette liberté dangereuse dont elle vient de protéger une des plus vives explosions. Que fera l'Autriche? Elle cherchera le repos, le *statu quo,* la modération. Elle en sentira la nécessité, pendant que la France, précipitée par M. de Polignac, rebelle aux prévisions de M. de Metternich, va essayer de conquérir la liberté, en renversant un trône.

En 1830, une nouvelle évolution est nécessaire à M. de Metternich. L'ennemi, le libéralisme, qu'il avait déjà combattu sous forme de conquête, de propagande, d'affiliations, d'assassinat, se représente, armé d'autorité, le drapeau à la main, suivi de tout un peuple, l'un des plus ardens de la terre. Le diplomate de la conciliation et de la médiation, après avoir essayé d'entraver la Russie, et l'avoir même abandonnée, est forcé de pencher de son côté : changement peu sensible, comme à l'ordinaire ; les diplomates procèdent par nuances. M. de Metternich a le soin et le talent de ne rien compromettre, de ne jamais se fâcher, de se ménager, de se réserver, d'accepter les évènemens, de les tourner quand il le faut. De cette manière, on est prêt à tout, on se plie à tout, sans perfidie. Mais aussi quelle surveillance active, quelle nécessité de tout prévoir! La moindre faute amenerait la ruine! Dans un temps de troubles, au milieu de la poussière de tout ce qui va tomber, ou de tout ce qui est mort, le ministre dont nous parlons ne voudrait pas déplacer un atome, ni déranger une molécule. Le *statu quo* est devenu le dernier mot de sa politique. Au moyen de légères oscillations à droite, à gauche, il se maintient entre les deux principes qu'il redoute et porte tour-à-tour le poids de la monarchie autrichienne du côté de la Russie, ou du côté de la liberté méridionale. Si demain la Russie triomphait de Constantinople, vous verriez l'Autriche libérale : elle ne craint rien tant que le bruit, semblable à ces vieillards qui ne veulent pas marcher de peur que l'on s'aperçoive de la faiblesse de leurs jambes; qui ne veulent pas qu'on les regarde, parce qu'ils ont

des rides; qui ne veulent pas que le jour les éclaire, parce que leurs dents ont disparu. Telle est l'horreur qu'inspire la publicité à l'Autriche, qu'elle aimerait mieux qu'on ne la louât pas et qu'il ne fût jamais question d'elle. Cet esprit est plus que l'immobilité, plus que le silence : peut-être est-ce le seul qui puisse prolonger l'existence de momie, réservée à l'Autriche. M. de Metternich a fait pénétrer ce génie dans toutes les veines du corps autrichien. Politique sourde et muette, mais que l'on peut apprécier et comprendre, si l'on reconnaît tout ce qu'il y a de chanceux dans la position de l'Autriche.

On a vu se faire l'éducation de M. de Metternich; et naître le système de paix, de transaction, d'assoupissement, qu'il a poursuivi avec une parfaite tenue d'esprit et de conduite; tantôt avec une rigueur inexorable, tantôt avec une flexibilité que rien ne lassait. Tel est l'homme que le sort a placé dans une époque si difficile, avec un esprit prudent et souple, une patience et une circonspection remarquables, une vivacité et une grâce de manières qui ont servi sa fortune; et surtout une flexibilité et une prévision qui, sans régir les évènemens, les ont ou évités ou mis à profit.

Examinons un peu la situation physique et l'état moral de cette Autriche sur les destinées de laquelle M. de Metternich a exercé tant d'influence. Par son étendue, sa nombreuse population, la fertilité du sol, la richesse des produits, les nations diverses qu'il réunit en faisceau, c'est peut-être de tous les états de l'Europe, le plus curieux et le plus intéressant à bien connaître. Mais un impénétrable voile couvre les détails du gouvernement autrichien : voile, semblable à celui dont le céleste empire ramène autour de lui les replis mystérieux. Il cache non-seulement les desseins, l'avenir, les préparatifs, mais la condition actuelle de l'Autriche, ses ressources, les chiffres sur lesquels repose toute son existence matérielle. Quelques autorités possèdent seules ces documens rares, qui n'ont été gravés que sur des pierres lithographiques, aujourd'hui brisées. Il est défendu

de faire allusion à ces mystérieux travaux. Non-seulement la censure autrichienne est fort sévère, mais tout sujet autrichien qui fait imprimer, hors des domaines de l'Autriche un ouvrage non autorisé, paie (à titre d'amende) un ducat par page la première fois; on le soumet à un châtiment beaucoup plus sévère s'il récidive. Nous ne percerons pas les ténèbres dont toute l'action du gouvernement autrichien est enveloppée; contentons-nous de livrer au public quelques détails certains qui ont transpiré jusqu'à nous.

La partie allemande des sujets autrichiens a surtout raison d'être contente de son sort. C'est en langue allemande que les affaires du gouvernement se traitent partout, excepté dans les provinces italiennes : les coutumes ainsi que les formes germaniques sont plus ou moins imposées à toutes les autres nations de l'empire. La capitale, centre vers lequel convergent les institutions de toutes les provinces, est allemande. Plus éclairée et plus industrieuse, cette partie de la population de l'empire est la moins nombreuse. La Haute et la Basse-Autriche, la Styrie et le Tyrol, dont les habitans peuvent être considérés comme exclusivement allemands, contiennent 3,757,368 âmes, dispersées sur un territoire de 1710 milles géographiques carrés, ce qui fait 2197 personnes par mille. Cette faible population s'explique par la nature montagneuse des districts, où le mille carré de terrain n'offre en général que 1764 *joch* de Vienne (101,518 hectares) de terre, propre à l'agriculture ou à la vigne : le reste du pays se compose de montagnes, de forêts et de marécages. Dans les districts montagneux on trouve de riches mines de sel, de fer et de cuivre, ainsi que d'excellens pâturages; mais, faute de bras, on ne tire pas grand parti du sol. On compte dans les autres provinces, 2,500,000 Allemands, soit cultivateurs, soit fonctionnaires civils ou militaires, etc.

La plus grande partie des habitans de l'empire sont Slaves et se rangent sous quatre grandes classes, savoir :

Bohêmes, Moraves et Silésiens.	5,802,750
Polonais.	4,445,000
Hongrois, Esclavons et Dalmates.	4,300,000
Illyriens et Carynthiens.	1,200,000
Total. . . .	15,747,750

c'est-à-dire un nombre égal à celui des habitans de tout le reste de l'empire, dont voici le détail :

Allemands.	6,200,000
Hongrois Magyars.	4,500,000
Italiens.	4,650,000
Valaques.	1,800,000
Juifs.	475,000
Bohémiens (*Zigenners*).	110,000
Total. . . .	17,735,000

Les Slaves, malgré l'importance que devraient leur donner leur nombre et leur position géographique, ont été toujours traités avec peu d'égards par le gouvernement. Ils forment maintenant deux divisions distinctes et considérables, dont l'une occupe le nord et l'autre le midi du Danube, et entre lesquelles les territoires allemands sont enclavés. Les Slaves septentrionaux qui habitent la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Gallicie et la partie nord-ouest de la Hongrie, sont au nombre d'environ 12,500,000 âmes, parlant trois ou quatre dialectes qui ne diffèrent pas autant les uns des autres que le danois de l'allemand. Un voyageur qui parle passablement le bohémien ou le polonais, seuls dialectes écrits, se fait comprendre facilement dans tous les autres districts slaves. Malgré ce lien naturel, jamais les différentes principautés n'ont paru songer à former un groupe et un ensemble formidables. Leur assimilation à l'empire autrichien s'étant opérée à des époques diverses, elles ne se reconnaissent pas pour sœurs ni même pour alliées. Les Bohêmes, qui depuis long-temps se regardent comme faisant partie de l'empire germanique, paraissent, dans leur rivalité avec les autres

provinces, rougir de leur nationalité propre. Il y a peu de temps encore, les hautes classes de la société bohémienne ne songeaient pas à étudier leur langue maternelle, et se sentaient flattées d'être prises pour allemandes. Les Bohêmes éprouvaient donc fort peu de sympathie pour les *Slowacks* de la Hongrie, qu'ils regardaient avec le même mépris que leur témoignaient les Hongrois d'origine tatare. Quant aux Polonais, ils se sont livrés trop long-temps à l'espoir de rétablir l'indépendance de leur propre pays et de lui rendre ses anciennes limites, pour porter leurs regards au-delà des monts Carpathes.

Dans les pays que nous venons de décrire, chaque montagne, chaque rivière, chaque ville, chaque village porte un nom slave; changer leurs habitans en Allemands véritables est impossible. Isolées du reste de l'Europe par la politique autrichienne, long-temps livrées à leurs propres ressources, ces provinces ont considérablement développé leur bien-être. En Bohême, où l'on compte 4133 habitans par mille carré, et où le sol est beaucoup moins productif qu'en Moravie et en Gallicie, des manufactures se sont établies avec un grand succès. Ce royaume compte aujourd'hui 75 verreries, dont 20 fabriquent des glaces; 126 papeteries, et un grand nombre d'usines de fer, de cuivre et de plomb. Les mines de plomb ont donné, en 1834, 1321 tonneaux pesant; et celles d'arsenic 61 tonneaux. La production du fer a été de 11,027 tonneaux de métal brut et de 9738 de fonte. La manufacture des capsules pour fusils et canons présente un produit qui s'élève à 65,000,000 de capsules par an. Pendant l'année 1835, on a extrait 7500 tonneaux de sucre de 14,000 tonneaux de betteraves; 120,000 quintaux de lin ont été tissés en linge; 30,000 fileurs ont fourni 85,000 quintaux de fil de coton, et 1,400,000 pièces de coton de 15 à 26 aunes de long ont été imprimées en couleur; enfin 5200 métiers ont fabriqué 120,000 pièces d'étoffes de laine de 10 à 14 aunes

par pièce (1). Diverses autres branches d'industrie ont été essayées avec succès. Quant au produit territorial, le tableau suivant pourra en donner une idée.

PRODUITS VÉGÉTAUX.			PRODUITS ANIMAUX.		
Froment	*Metzen.*	3,000,000	Chevaux	*Bestiaux.*	142,036
Seigle		15,000,000	Bœufs		243,779
Orge		6,500,000	Vaches		650,779
Vin	*Eimer.*	26,145	Moutons		1,590,672
Bois de chauffage.	t. c.	1,000,000			

La Bohême est la province la plus florissante de l'empire. Une noblesse éclairée et patriotique s'y occupe efficacement d'améliorer la condition des classes inférieures. On y compte 2556 écoles primaires, c'est-à-dire une pour 1120 habitans, et 40 écoles d'un ordre immédiatement supérieur.

Il faut avouer, en l'honneur de l'administration de M. de Metternich, que la Bohême dans ces derniers temps est devenue pour lui un objet de sollicitude spéciale. Depuis l'année 1832, une étendue de 3031 *joch* de terre, occupés par des marécages infects, ont été assainis et desséchés sous la surveillance et par les soins du prince Ferdinand Lobkowicz; labeur qui a occupé deux ou trois mille journaliers. L'accroissement de la population marche de front avec celui du commerce : des chemins à rainures se préparent; des canaux bien distribués et 368 milles de routes excellentes sillonnent le territoire. C'est bien en Bohême que se trouvent les meilleures fabriques, les plus braves soldats, la noblesse le plus digne de ce nom. Là, les contributions se paient régulièrement, et c'est la ressource principale du trésor. Telle est l'énergie intime et vitale du peuple que nous signalons, qu'après cent cinquante années d'oppression et de léthargie, il n'a fallu pour le replacer à la tête des populations autri-

(1) Voyez l'article de statistique que nous avons publié dans notre dernier numéro sur la Bohême.

chiennes qu'un ou deux actes de politique sage et éclairée. Que de malheurs ont accablé la Bohême pendant le dix-septième siècle! Comme la maison d'Autriche l'avait écrasée! Trois millions d'hommes avaient été réduits à 770 mille âmes. Joseph II allège un peu le fardeau des lois qui les opprimaient : à l'instant, tout se relève. Du sein de ce néant profond, les *Chotek*, les *Kolowrat*, les *Lobkowicz* parviennent à relâcher les tristes liens qui tiennent leur patrie enlacée. L'ancienne langue bohémienne, dépositaire des coutumes et des traditions du pays, celle que parlent trois millions d'hommes sur quatre, renaît et se ravive. Enfin, l'importance de la Bohême et son action sur les destinées de l'Autriche sont aujourd'hui si bien senties, que le vieux monarque François Ier et son petit-fils âgé de six ans, correspondaient en langue bohême. La nourrice, bohémienne de naissance, guidait la petite main qui traçait les caractères, et le vieux monarque, fort rusé en politique sans doute, mais très bon homme au fond, recueillait tous ses vieux souvenirs bohémiens pour tenir tête à son petit-fils. Toute l'éducation de cet enfant est bohémienne, et sa mère consacre une grande partie de son temps à l'instruire dans cette langue.

Dans les autres provinces slaves, le patriotisme est ardent : des écoles ont été établies chez les Hongrois Slowacks. La Gallicie seule demeure arriérée. C'est sur la Gallicie que le sceptre de l'Autriche a récemment pesé de tout son poids. Après l'insurrection polonaise, le prince de Lobkowicz, dont l'humanité et la prudence avaient sauvé la province, fut remplacé par l'archiduc Ferdinand, et des mesures inquisitoriales détruisirent complètement les germes d'attachement du peuple pour ses nouveaux maîtres.

Les provinces de Carynthie, de Carniole, d'Istrie, de Dalmatie, de Croatie, d'Esclavonie, et ce que l'on appelle la frontière militaire, sont peuplées de Slaves, à l'exception des principales villes. Le degré de civilisation varie considérablement dans ces dernières provinces : mais il y règne un

2.

esprit de nationalité fraternelle et commune. Observons que les mines les plus précieuses sont toutes (à l'exception de celles de la Transylvanie) situées dans les districts Slaves; selon toute apparence, on ignore la meilleure partie des richesses métallurgiques de ces régions montagneuses. L'Europe n'a point de contrée plus remarquable et moins visitée que la chaîne qui s'étend de Carniole en Hongrie, en passant par la Croatie. Le manque de routes, les procédés vexatoires des douaniers, les lois restrictives, ne permettent pas aux habitans d'augmenter leurs ressources industrielles, ou même de tirer le plus grand avantage possible de celles qu'ils possèdent. La Carynthie possède des mines d'acier natif; et pourtant l'acier fabriqué en Angleterre se vend meilleur marché à Trieste. On pourrait citer d'assez nombreux exemples de ressources non développées dans les autres provinces de l'empire; mais, en Carynthie surtout, on ne profite point de la proximité de la mer et de la facilité qu'elle offrirait pour trouver des débouchés de tout genre. La population slave de ces provinces s'élève, dit-on, à 2,500,000 âmes; le dialecte qu'elle parle est plus ancien dans ses formes grammaticales que celui des Bohêmes et des Polonais; il se rapproche du russe et du servien.

La race d'habitans d'origine tatare qui, sous le nom de Magyars, prétendent posséder, en Hongrie et en Transylvanie, une supériorité sinon numérique, du moins morale, se distinguent des autres nations de l'empire par une énergie de caractère qui, depuis peu il est vrai, commence à prendre une direction utile. Leur attachement invincible pour leurs anciennes institutions a maintenu la fierté et l'énergie du peuple, tandis que les nations dont il était entouré se plongeaient dans l'indolence et l'apathie. Quoique les Magyars ne soient qu'au nombre de 4,500,000 âmes et entourés de 6,000,000 d'Esclavons et d'autres tribus, ils conservent dans l'intérieur du pays, une supériorité non contestée et ont même formé le projet chimérique de forcer tous les habitans de

l'Autriche d'adopter leur langue et leurs coutumes. Mais, depuis quelques années, leurs efforts ont pris une direction plus utile et plus noble, grâce au patriotisme de quelques hommes distingués, à la tête desquels il faut placer le comte Stephan Szeczeny. Seul, luttant à-la-fois contre un gouvernement jaloux et contre les préjugés nationaux, il a fini par établir une communication de bateaux à vapeur, entre Presbourg et Constantinople. Ce bienfaiteur de son pays ne professe point de doctrines hautement libérales ; il est ainsi parvenu à éviter toute collision directe avec le gouvernement ; tandis qu'un autre homme distingué, le baron Wesseleni, qui s'attache surtout à procurer à ses compatriotes des garanties de liberté politique, s'est vu en butte aux hostilités de la Cour. Du reste, les Magyars jouissent déjà de droits précieux. C'est de leur langue que l'on se sert dans toutes les affaires publiques, et leur nationalité est respectée. Point d'impôt prélevé sans le consentement de leurs diètes, qui ne les accordent qu'à bon escient. On peut voyager dans l'intérieur de leur pays sans passeports. Mais les Hongrois paient ces privilèges par le désagrément de voir tous leurs produits soumis à des droits fort onéreux quand ils entrent dans les autres provinces de l'empire.

Les sujets italiens de l'Autriche ont un motif de plainte de moins : la langue italienne est employée dans tous les bureaux publics et dans les cours de justice du royaume Lombardo-Vénitien. Le code autrichien a été traduit en italien, et c'est dans cette langue que l'enseignent les universités ; mais l'encouragement donné à toutes les médiocrités, au détriment du talent et de l'énergie, n'est pas fait pour plaire à un peuple ardent qui aspire à retrouver l'héritage de sa grande gloire. Plusieurs concessions lui ont été faites par les Autrichiens, qui voulaient se concilier les habitans des villes. Les impôts directs sur l'industrie sont beaucoup plus modérés que dans les provinces transalpines ; malheureusement le système *bureaucratique* qui se retrouve partout avec le monopole des-

tructif, harasse les esprits et paralyse l'industrie. Deux moyens principaux assurent la soumission des provinces italiennes : l'un est la présence d'une force armée considérable. Pour comprendre le second moyen, il faut entrer dans quelques détails.

L'éducation autrichienne se trouve complètement sous la main du gouvernement : c'est lui qui détermine la dose, la saveur, l'efficacité, la tendance des études qu'il veut bien accorder aux adeptes. Suivre les cours d'une université étrangère, ce serait exposer tout son avenir. On n'obtient d'emploi qu'avec une attestation en règle qui prouve qu'on a suivi la route ordinaire et que l'on est bien réellement un des disciples de la monarchie autrichienne. Il est donc rare de trouver des hommes assez dévoués aux intérêts de la science pour la chercher en dehors du cadre rigoureux dans lequel l'autorité de l'empereur la circonscrit. Les examens sont nombreux, les études sévèrement classiques; tout est organisé de manière à servir les futurs desseins des gouvernans. Des obstacles adroitement calculés entrecoupent tous les degrés du temple; la dépendance de l'esprit habitue l'élève à la dépendance de l'âme.

Le premier devoir que l'on enseigne et que l'on impose aux sujets est de reconnaître la souveraineté entière et incontestable de l'empereur; comme sa personne se multiplie dans chaque province par des milliers de représentans, le devoir du respect et de la soumission est celui que l'on est le plus souvent appelé à exercer. Il entre dans les plans du gouvernement d'employer la moitié de la nation à gouverner l'autre. On compte dans l'empire 25,000 individus occupant des places civiles d'un rang honorable, et 25,000 autres dont les places sont peu distinguées ou secrètes. Ajoutons à ceux-là 13,000 officiers et sous-officiers, états-majors et commissaires des guerres, placés à la tête d'une armée dont le pied de paix est de 270,000 hommes : quel corps gigantesque de défenseurs, répandus dans tous les rangs de la société?

Rappelons-nous ensuite le secret qui règne dans toutes les affaires, et surtout dans l'administration de la justice; secret qui met tous les employés à l'abri de la responsabilité. Pour remplir ces emplois, tant civils que militaires, il faut avoir reçu l'éducation supérieure dont nous avons parlé, et se placer ainsi au-dessus des classes moyennes : les sciences, l'agriculture, le commerce, les beaux-arts sont ainsi privés d'une grande masse de talens. Les occupations des bureaux ne favorisent nullement ces branches du savoir : et les simples citoyens ne peuvent tenter aucune entreprise importante, sans la sanction de quelques-uns des employés du gouvernement; et ils n'obtiennent souvent qu'à grand'peine la permission de devenir des membres utiles de la société.

Le gouvernement, qui monopolise l'éducation, monopolise aussi le commerce. L'histoire des cinquante dernières années a suffisamment prouvé que les tumultes populaires prennent rarement naissance dans la population agricole d'un pays, et que le grand problème de l'administration est de savoir tenir les habitans des villes satisfaits et tranquilles. Convaincu de cette vérité, le gouvernement autrichien a décidé que, dans toutes les villes de l'empire, à commencer par la capitale, la liberté du commerce ne serait accordée qu'à un certain nombre d'individus. Il ne suffit pas d'avoir fait un apprentissage en règle pour créer un établissement. Les étrangers qui arrivent dans une ville sont obligés de prouver qu'ils possèdent des moyens d'existence ou qu'ils peuvent se procurer du travail; sans quoi ils sont sur-le-champ expulsés. En retour de ce privilège, qui les débarrasse à-peu-près de la concurrence, les marchands paient un impôt appelé « taxe du bénéfice » (*Erwerb Steuer*). Il paraît que le nombre de personnes admises à exercer chaque profession est abandonné à l'arbitraire du gouvernement qui peut, à son gré, faire naître ou arrêter la concurrence. Le nombre des bouchers est fixé; ils paient une taxe extraordinaire, sous la dénomination d'*impôt d'abattage*. Quant aux négocians et

aux banquiers, ils sont obligés de prouver qu'ils possèdent un certain capital avant de pouvoir entreprendre le commerce.

Quels que soient les inconvéniens de pareils réglemens, on les trouve amplement compensés par la tranquillité qui règne dans l'empire. Vienne présente surtout aux yeux de l'étranger l'aspect le plus riant. La ville, quoique petite et fort peuplée, est d'une propreté extrême : aucun pauvre n'est toléré dans ses rues. Cependant des abus se glissent souvent dans ce système si bien ordonné.

Le nombre des bouchers dans la capitale étant limité, on a craint qu'ils ne s'entendissent pour léser le public : ils ont été soumis à une fixation mensuelle de prix, réglés par les magistrats, d'après le rapport de commissaires sur les ventes faites aux divers marchés. Le corps des bouchers corrompit ces magistrats et obtint d'eux des fixations de prix favorables : voici comment ces manœuvres ont été découvertes. A la première approche du choléra-morbus, en 1831, l'administration, craignant les émeutes, s'occupa d'assurer la subsistance des pauvres et d'empêcher toute augmentation de prix sur les objets de première nécessité. Les bouchers reçurent, comme avance, un million de florins en argent, pour acheter du bétail et s'indemniser des pertes que leur occasionnerait une hausse éventuelle dans le prix ; cependant le prix des bestiaux n'éprouva pas d'augmentation : le danger passé, on demanda compte aux bouchers de l'argent qu'ils avaient reçu, et une commission fut nommée pour examiner ces comptes. Toute l'adresse employée à grouper les chiffres ne put empêcher qu'il ne restât une somme dont il fut impossible de justifier l'emploi. La chose s'ébruita ; des murmures s'élevèrent, et une commission d'enquête fut instituée. On n'eut pas de peine à découvrir l'existence d'une connivence frauduleuse, dans laquelle plusieurs personnes distinguées furent impliquées. Le mois suivant, la viande de boucherie fut réduite de 10 kreutzers à 6. Plus la commission d'enquête

poursuivait ses recherches, plus le terrain lui semblait glissant; elle hésita. Les bouchers déclarèrent que, si l'on poussait plus loin les investigations, ils fermeraient leurs boutiques et affameraient la capitale. Il fallait suspendre l'enquête, qui n'eut pas de suite. Aujourd'hui la viande de boucherie se vend à Vienne, ville située dans une des contrées les plus fertiles de l'Europe et après plusieurs années favorables, à 10 kreutzers (52 centimes) la livre.

Le vaste patronage de l'Église présente encore une vaste source d'influence au gouvernement. Les dignitaires ecclésiastiques sont nombreux : on compte, y compris ceux de la Hongrie, 11 archevêques catholiques, 59 évêques, 151 abbés commanditaires et *probsts* (prieurs), 156 abbés et prieurs titulaires, sans faire entrer en ligne une légion de chanoines, diacres, archidiacres et chefs de couvens. A cette énumération il faut ajouter 5 évêques grecs unis, 1 archevêque arménien catholique, 1 archevêque et 10 évêques grecs schismatiques. La présentation à ces bénéfices et aux cures de l'empire se fait par la couronne, ou sous son influence directe; ils sont tous richement rétribués. On dit que les revenus de l'archevêque de Gran, prince de Hongrie, montent à 360,000 florins (900,000 francs); le bruit public triple cette somme. Les archevêchés de Prague, d'Olmutz et de Vienne, sont aussi fort riches; enfin, en proportion du prix des denrées, le clergé autrichien est le plus opulent de l'Europe.

La noblesse autrichienne ne possède qu'une influence très secondaire sur les affaires du pays. La monarchie est venue à bout d'affaiblir toutes ces classes l'une par l'autre; grande tâche, accomplie avec un succès parfait. Les personnes pourvues de charges à la cour ont la préséance sur les membres des maisons les plus illustres. Non-seulement la noblesse allemande, mais encore celle de Bohême et de Hongrie, accourent à la capitale pour solliciter des clefs de chambellan ou des décorations; la noblesse italienne

montre, en général, plus de réserve. D'un autre côté, la famille impériale menant une vie fort simple, les présentations se faisant au prince et à la princesse de Metternich, et les formes extérieures de la justice s'observant scrupuleusement envers toutes les classes, les priviléges de la noblesse autrichienne se bornent aujourd'hui au droit de porter un titre. Tout noble qui veut voyager est soumis aux plus pénibles restrictions. Il est obligé de faire élever ses enfans dans l'intérieur du pays; il n'obtient qu'avec peine la permission de les confier à un précepteur étranger; et en retour, il jouit de quelques droits apparens, comme membre des états provinciaux. Dans les provinces allemandes, illyriennes, bohémiennes et galliciennes, ces états sont divisés en quatre ordres : 1° *les prélats*, archevêques, évêques, prélats, doyens et chapitres; 2° *la noblesse*, princes, comtes et barons; 3° *les chevaliers* ou noblesse inférieure; 4° *les citoyens* ou députés des villes ou bourgs royaux. Dans le Tyrol, les quatre ordres sont ceux des prélats, des nobles, des chevaliers et des paysans. Les délibérations de la Diète ne s'occupent que du réglement intérieur des provinces et de la distribution légale des impôts. Le montant de l'impôt territorial que le gouvernement veut lever est soumis à la Diète, sous forme de *postulat;* et la Diète, à son tour, a le droit de présenter des remontrances à l'empereur ou au gouvernement provincial. Du reste, le droit attaché à la Diète par la loi est purement nominal : depuis bien des années, personne n'a osé soulever la moindre difficulté sur les *postulats.*

La noblesse autrichienne, comme celle de Pologne et de plusieurs autres états d'Europe, a laissé le monarque s'emparer du beau rôle de bienfaiteur populaire, et augmenter le pouvoir de la couronne en diminuant celui de l'aristocratie. Ainsi, en Bohême et en Gallicie, la condition du paysan a été considérablement améliorée par des lois qui ont aboli diverses coutumes oppressives, et lui ont permis d'en appeler des juridictions seigneuriales aux tribunaux du

cercle. En Hongrie, où l'on n'a point encore essayé cette intervention directe, il suffit qu'un émissaire de la cour exprime le plus léger desir pour que les paysans se lèvent en masse contre leur seigneur, dont la vie et les biens sont à la merci d'une populace opprimée et ignorante. Cette position subalterne a porté l'aristocratie à se tourner du côté de l'industrie (1). Presque toutes les grandes manufactures sont dirigées par ses agens ou soutenues par ses capitaux.

Le pied de paix de l'armée autrichienne est de 190,000 hommes d'infanterie, 40,000 de cavalerie, et 17,800 d'artillerie, indépendamment de l'état-major, des ingénieurs, de six bataillons de garnison et de sept régimens des frontières militaires, formant un total de 272,000 hommes, qui, en temps de guerre, peuvent être portés à 750,000 hommes, si l'on appelle aux armes les bataillons de milice de chaque régiment, la réserve, et ce que l'on appelle l'*insurrection* hongroise. La *landwher*, à l'exception de la Hongrie, est organisée dans presque tous les états autrichiens. A chaque régiment d'infanterie de ligne correspond un régiment de landwher, formé de deux bataillons. Le premier bataillon est composé des hommes les plus propres au service; les autres forment le second bataillon.

Afin de tenir ces forces au complet, tout l'empire est divisé en districts de recrutement; et les dépôts de chaque régiment restent dans les lieux qui leur sont assignés. En temps de guerre, les régimens d'infanterie se composent de trois bataillons de 1200 hommes chacun, auxquels il faut en ajouter deux autres qui, sous le nom de bataillons de milice,

(1) Il est vrai de dire cependant que, de toutes les entreprises industrielles tentées en Autriche depuis la paix, celle qui promet les plus grands avantages aux propriétaires fonciers, est l'ouvrage d'un financier célèbre, de M Rotschild; nous voulons parler du chemin de fer qui doit unir la capitale à la Gallicie. Ce *railway* sera le plus long des *railways* d'Europe. Il est question d'en établir encore un, de Vienne à Trieste; mais celui-ci éprouvera, pour son exécution, de plus grandes difficultés que l'autre.

ne sont convoqués que dans les occasions extraordinaires.

Voici quelle est la distribution territoriale des dépôts de recrutement :

	Régim. d'infant.	Bataillons tirailleurs.	Régim. de caval.	Régim. d'art.
Les États Allemands, la Haute et Basse-Autriche, le Tyrol et la Styrie....	7	4	6	2
La Bohême, la Moravie, la Silésie et la Gallicie.....................	26	6	18	3
L'Illyrie, la Croatie et la Dalmatie (y compris les frontières militaires)(1).	23	0	0	0
Le royaume Lombardo-Vénitien....	8	2	7	0
La Hongrie fournit un contingent accordé par la Diète, mais n'est point soumise à la conscription........	14	0	12	0
Totaux..........	78	12	43	5

Il est évident que les districts slaves sont ceux qui contribuent le plus à la défense du pays. Du reste, quoique les soldats de chaque régiment soient compatriotes, on prend soin de mélanger autant que possible les officiers. Les soldats sont de beaux hommes, parfaitement armés et équipés. Ils exécutent les mouvemens militaires avec beaucoup de précision, mais moins rapidement que les Prussiens et les Russes. On a conservé dans l'armée autrichienne l'usage des chefs de file (*flugel manner*); usage nécessaire pour interpréter les commandemens, à cause du grand nombre d'hommes qui entendent à peine la langue allemande. Les Autrichiens sont fiers de leur artillerie. Au moment où ils ont occupé l'État de l'Église, ils avaient 1000 pièces de canon prêtes à entrer en campagne. Les recrues suivent un cours régulier de mathématiques et d'artillerie théorique et pratique. Tous ceux qui se distinguent par l'instruction et

(1) Les troupes fournies par la Croatie et la Dalmatie font partie du contingent hongrois; ici elles sont comprises dans celui de l'Illyrie.

le talent passent dans le corps des bombardiers, et ils ont l'espoir de monter au grade d'officier : seule arme qui offre une semblable perspective. L'exercice du tir se fait tous les ans avec une grande régularité. Le corps des artilleurs de fusées à la congrève, commandé par le général Augustin, à Wiener-Neustadt, a non-seulement perfectionné la composition des combustibles qui entrent dans cette arme formidable; mais la précision et la sûreté de son tir sont vraiment surprenans.

Le montant du budget de l'armée est, comme toutes les autres branches des dépenses publiques en Autriche, un secret d'état. Il y a lieu de croire qu'il règne dans ce département plus d'économie que dans aucun autre, et que les agens inférieurs y sont plus scrupuleusement surveillés que dans les divers départemens civils. Tous les grades, au dessous de celui de colonel, sont accordés à l'unanimité du célèbre *Conseil* auquel tous les désastres des dernières guerres ont été attribués.

Voici quelques détails sur sa composition. Le plus ancien officier-général de l'armée assisté de cinq autres officiers-généraux y occupe la place de président, on discute, en secret, toutes les affaires purement militaires. Les généraux en activité de service sont soumis à ce Conseil. La difficulté de satisfaire tant de volontés différentes a produit les effets les plus funestes dans les campagnes contre la France : l'archiduc Charles a été forcé de le subir ; et c'est à cette nécessité que l'on attribue généralement sa retraite. Le même président dirige un second conseil de onze personnes, prises en partie dans l'armée et en partie dans l'administration civile, qui le secondent dans toutes les affaires ordinaires et se partagent les diverses branches de l'artillerie, des vivres, etc. Quatre conseillers de justice remplissent les fonctions de juges-avocats. Le président n'étant point responsable, et les conseillers pouvant rejeter sur le corps dont ils font partie les bévues qui se commettent, les erreurs et la négligence sont fré-

quentes. Ce système, bon pour les détails secondaires, détruit complètement l'énergie et la rapidité, âme des calculs militaires. Aussi les Autrichiens se sont-ils toujours trouvés fort bien préparés pour les cas prévus ; mais dès qu'il fallait développer inopinément de grandes ressources, toutes les cordes sur lesquelles le général avait compté se brisaient dans sa main. On doit, depuis peu, au comte de Clam-Martinitz, la réduction du terme de quatorze années que les conscrits étaient tenus de passer au service.

Les autres branches des dépenses publiques sont aussi mystérieuses que le budget de l'armée. On assure que le ministre des finances reçoit rarement les comptes de ses collègues des autres départemens ; la police et les affaires étrangères sont dispensées d'en rendre aucun. Voici ce que l'on sait de plus exact sur le revenu total de l'empire.

Ce revenu est généralement estimé à 150,000,000 de florins en numéraire (375,000,000 francs). Il est le produit de l'impôt territorial, de l'impôt sur le commerce (*erwerb steuer*), du droit de succession, de l'accise, des droits fiscaux, des droits de barrières, des domaines et des droits régaliens, qui comprennent les droits de douane, le timbre, le monopole du tabac et du sel, la poste, la loterie et la monnaie. La Hongrie et la Transylvanie, exemptes de la plupart de ces impôts, sont tenues de fournir en nature une partie des approvisionnemens de l'armée.

L'impôt territorial, qui peut être considéré comme la plus importante de ces diverses taxes, se perçoit dans toutes les provinces, et s'élève, terme moyen, à 15 p. % du produit. Les récoltes ne sont pas évaluées tous les ans ; mais une estimation prise en 1834, par des commissaires nommés à cet effet, a été reçue comme base pour la Basse-Autriche. Dans les autres provinces, une base provisoire a été fixée, en attendant que le cadastre dont on s'occupe soit achevé. Les édifices de tout genre, exceptés ceux de la ville capitale de chaque province, sont taxés en proportion de leur grandeur

et de leur valeur, et se divisent en douze classes, dont la plus élevée paie environ 150 francs, et la plus basse environ 50 francs par an. Dans les villes capitales, c'est le prix de location des domaines qui forme la base de l'impôt, et en y comprenant tous les frais, il s'élève à près de 32 p. % du revenu de la propriété.

L'impôt sur le commerce (*erwerb steuer*) se paie : 1° par les fabricans; 2° par toute personne exerçant le commerce, surtout celui des matières premières, et par les négocians en gros; ces commerçans sont partagés en trois classes qui, à Vienne et dans la banlieue, paient 1500 florins, 1000 florins et 500 florins par an; et dans les provinces, 1000 florins, 500 florins et 300 florins; 3° par les artistes et les artisans, et spécialement par toute personne jouissant d'une autorisation particulière pour exercer un état quelconque, de brevets d'invention, etc., par les boutiquiers, les colporteurs, etc.; 4° par les maîtres de danse, de musique, d'escrime, de langues, d'école, etc., courtiers en marchandises, agens d'affaires, avocats, etc.

Dans le royaume Lombardo-Vénitien, cet impôt ne s'élève guère qu'à un sixième de son taux fixé pour les provinces transalpines de l'empire : en Hongrie, on ne le paie pas du tout. Les bouchers sont soumis à un droit d'abattage d'environ 12 francs par bête, et les bouchers juifs sont encore plus lourdement imposés. Les impôts sur les Juifs forment une branche spéciale de revenu. Quiconque veut entreprendre le commerce est obligé de prouver qu'il possède des capitaux suffisans et de payer un impôt considérable sur ces mêmes capitaux. En Gallicie, on a imposé jusqu'aux chandelles qu'on a coutume d'allumer les jours de sabbat et de grandes fêtes.

Les droits de succession sur toute somme au-dessus de 100 florins sont de 10, de 5 et de 2 p. %, selon le degré de parenté. Un droit de mutation se perçoit sur toutes les ventes de propriétés immobilières. Les acquéreurs non nobles achè-

tent des lettres de noblesse ou paient quelques-unes des contributions doubles : même après avoir obtenu ces lettres de l'empereur, il y a encore des frais considérables à acquitter, si l'on veut être admis aux états de la province : distinction chimérique. Quant aux lettres de noblesse, indépendamment des impôts extraordinaires dont elles affranchissent la terre, elles exemptent la famille de la conscription.

L'accise (*Verzehrungs Steuer*) est aussi une branche très importante du revenu public ; elle embrasse : 1° tout établissement où se fabriquent de la bierre, du vin, des esprits, des liqueurs, de la drèche, etc. ; 2° toutes les provisions apportées aux marchés de Vienne et des capitales de provinces ; 3° les provisions exposées en vente par les aubergistes, bouchers, etc.

Les droits de douane étaient naguère fixés à un taux si exorbitant qu'ils ne rapportaient pas même au gouvernement de quoi couvrir les frais de perception. La contrebande, réduite en système, était établie sur une immense échelle. Les provinces italiennes servaient de centre et de siège à ce commerce interlope ; on assure que le sceau de l'administration des douanes milanaises s'est long-temps trouvé entre les mains des contrebandiers, qui l'avaient remplacé par un faux scel. L'office des douaniers n'est pas seulement de surveiller la contrebande ; ils doivent, en outre, protéger les monopoles impériaux, c'est-à-dire ceux du tabac et du sel. Le tabac de première qualité n'est jamais exposé en vente ; celui de la régie offre un mélange tellement inférieur, que, même dans les mauvaises années, le gouvernement peut le fournir au même prix sans y perdre. Quant au sel, l'empire d'Autriche, très abondant en minéraux de toute espèce, n'a pas de ressource plus productive. A Hall, il existe une vaste saline de laquelle on extrait 200,000 quintaux de sel. Le prix d'extraction revient à 1 shilling 10 d. 1/2 par quintal ; et le sel est vendu dans le commerce 10 shillings 10 d. (13 fr.) le quintal.

Le tableau suivant, publié par MM. Foy, Harle et Gurmer, pourra donner une idée du produit des mines de l'empire.

Tableau présentant la quantité et la valeur des minéraux produits en Autriche année moyenne.

	PRODUIT ANNUEL.	PRIX PAR QUINTAL.	VALEUR TOTALE.
Or	23 $\frac{9}{10}$ quint.	72,500 flor.	1,749,222 flor.
Argent	462 $\frac{17}{20}$	4,800	2,418,252
Cuivre	54,765	48	2,629,336
Étain	5,500	100	550,000
Plomb	76,506	12	918,172
Fer	1,688,458	4	6,753,832
Vif-argent	5,240	167	875,080
Cinabre	7,800	150	1,170,000
Cobalt	9,405	18 $\frac{1}{2}$1	74,178
Antimoine	6,900	12	82,000
Bismuth	700	36	28,200
Manganèse	850	10	8,500
Arsenic	226	75	50,625
Vert minéral	1,250	55	68,740
Sel	5,928,189	3	17,784,507
Vitriol	10,120	12	121,440
Alun	8,104	15	121,560
Houille	1,177,000	» $\frac{1}{4}$	292,334
Autres minéraux	»	»	8,010,760
TOTAL		florins. (1)	43,806,738

Du reste, quelque riches que paraissent, au premier aspect, ces résultats, ils ne donnent qu'une faible idée des trésors que renferment les diverses chaînes de montagnes dont l'empire d'Autriche est traversé, et qui suffiraient pour approvisionner de minéraux l'Europe entière, si leur exploitation était confiée aux industries particulières. L'état déplorable des routes dans les régions les plus riches en mines, telles que la Hongrie et l'Illyrie, et la navigation des rivières complètement négligée, empêchent d'exploiter les

(1) Plus de cent millions de francs.

mines de valeur moindre, et exposent les districts qui les renferment à toutes les angoisses de la disette, lorsque les autres parties de la même province sont surchargées de récoltes.

Il nous resterait à parler des domaines de la couronne, dont les produits sont considérables; mais comment fixer, même approximativement, le revenu qu'ils donnent? La dépréciation des monnaies, ressource désespérée à laquelle le gouvernement eut recours en l'année 1811, a porté au crédit de l'Autriche un coup dont elle ne s'est pas relevée. Le désordre des finances autrichiennes date de loin. De 1790 à 1794, les comtes Saurau, Zisky, Odonnell, n'avaient fait que creuser cet abîme. Contributions que l'on appelait volontaires; pillage de l'argent des églises; mise en circulation d'une monnaie détériorée; emprunt forcé de soixante-quinze millions de florins; impôts onéreux prélevés sur tous les produits coloniaux; nouvelle taxe mobilière d'un demi pour cent, frappant les propriétés pour une période de temps indéfinie: toutes ces mesures, dont une seule suffirait pour tuer une nation, s'accumulaient sous des mains imprudentes. Malgré les promesses solennelles de l'empereur, la masse flottante du papier-monnaie s'était élevée au total gigantesque de un milliard soixante millions de florins, et jamais on n'a connu exactement la somme totale de la dette et des intérêts.

En 1811, un coup d'état financier vint frapper l'Autriche étonnée: le comte Wallis était ministre des finances; d'accord avec l'empereur, il fit imprimer, sous le plus grand secret, des ordres qui, expédiés avec la même précaution, ouverts à la même heure par tous les gouverneurs de l'empire, promulgués au milieu de baïonnettes, soutenues par la force, contraignirent tout citoyen à remettre un billet de banque de cinq florins, en échange d'une quittance d'un seul florin: spoliation qui détruisit toute confiance et toute sécurité. La guerre de 1813 amena une nouvelle émission de deux cent douze millions de papier-monnaie, sans compter six cent trente six autres

millions de billets, nommés *anticipés*. A son accession au pouvoir, le comte Stadion trouva le papier tellement déchu, qu'il fut forcé de le réduire de vingt pour cent. Cette double dépréciation abaissa la propriété dans toutes les parties des domaines de l'empire, et diminua les biens des mineurs, des hôpitaux, des institutions publiques et des capitalistes, d'abord de vingt pour cent, et enfin de quarante pour cent : une immense corruption morale en fut le résultat.

Depuis ce moment, chacun des citoyens n'a pensé qu'à son gain personnel, réalisable par tous les moyens possibles. Plus de crédit, plus de bonne foi. Il fallut emprunter à M. de Rotschild, après la paix, d'abord vingt millions, ensuite trente-huit et à-peu-près autant à d'autres banquiers. L'année qui suivit la révolution de juillet exigea un nouvel emprunt de deux cent millions de France. Aujourd'hui la première déclaration de guerre occasionnerait une baisse de 30 à 40 p. % dans les effets publics. Ce n'est pas que l'on manque de confiance dans les ressources de l'empire ; mais l'administration des finances n'a jamais reposé sur une base solide, qui aurait entraîné une responsabilité à laquelle les ministres ne veulent point se soumettre ; l'augmentation annuelle des impôts et les emprunts considérables que le gouvernement est obligé de contracter révèlent le vice radical de cette administration. Plus d'un milliard de francs a été levé par voie d'emprunt, depuis 1816, et les revenus, tout considérables qu'ils sont, ne suffisent pas pour couvrir les dépenses. On dit, au reste, qu'une grande partie de cette somme appartient à la caisse d'amortissement : chose assez probable ; car le crédit de l'Autriche a été si chancelant depuis 1830 que le prix des fonds n'a pu être soutenu que par l'intervention du gouvernement, c'est-à-dire par l'achat de sommes considérables, toutes les fois que le prix des effets publics baissait à la bourse.

Il y aurait injustice à ne pas reconnaître la difficulté des circonstances et l'urgence des temps, injustice à les attribuer exclusivement à M. de Metternich, guide politique d'une

destinée si compromise. Ce fut, en effet, un triste règne que celui de François Ier d'Autriche. Il monte sur le trône en 1792, lorsque l'Europe est en feu. Les essais prématurés de Joseph II viennent d'ébranler l'Autriche. Il s'agit pour le nouveau monarque d'une lutte perpétuelle ; d'une coupe d'amertume toujours vidée, toujours remplie et qu'il faut vider encore. Partout les champs de bataille, partout les défaites ; le malheur et la mort dans la famille royale : telle est la vie de ce prince, l'un des plus notables exemples d'un constant malheur sur le trône. Ce n'est pas assez de six années d'humiliation et de sang. Elisabeth de Wurtemberg, Marie-Thérèse de Sicile et Marie-Louise d'Est, reines tour-à-tour, meurent toutes trois sous ses yeux ; ses filles vivent malheureuses ; la plupart de ses frères périssent. Le fils de Napoléon, qu'il chérissait tendrement, le duc de Reichstadt, lui est enlevé à la fleur de l'âge. Enfin, sur ses vieux jours, la révolution de juillet éclate. Depuis ce moment, il n'ose plus signer un seul décret ni porter la main à la machine vermoulue de l'empire autrichien ; chaque jour il s'écrie : *Alles ist verloren !* (Tout est perdu !)

Son caractère personnel est assez difficile à bien juger. Très populaire, aimé de ses sujets, fin et bon homme, on lui a reproché la bigoterie, l'entêtement, peu de portée dans les vues et une trigauderie dont on cite des preuves singulières. Il affectait avant tout l'équité, et poussait l'amour de la justice jusqu'à une extrême minutie. Tout le monde était admis à ses audiences publiques, et, pour conserver l'amour de ses sujets, il avait recours aux plus étranges subterfuges. Un solliciteur le suppliant de faire droit à sa requête et de donner une seule signature impatiemment attendue : « Écrivez vous-même votre demande, lui dit l'empereur, et je la signerai. » Le nom du monarque fut apposé de sa propre main au bas de la pétition ; mais quand le solliciteur alla porter cette signature à la chancellerie, on la repoussa dédaigneusement. Pourquoi? c'est que l'empereur avait donné l'ordre antérieur de n'exécuter que les mandats entièrement écrits de sa main.

La jalousie de popularité que lui inspiraient ses frères était excessive. Un archiduc dont la voix publique faisait l'éloge était sûr de n'avoir bientôt plus part à la direction des affaires. Avec sa bonhomie, sa religion, ses vertus domestiques, tout ce qu'il y avait en lui d'apparences populaires et de qualités privées, il établissait un despotisme patriarcal que M. de Metternich favorisait spécialement, et qui donnait à des actes oppressifs une forme gracieuse et douce. Le malheur du pays, les circonstances spéciales où se trouvait l'Europe, la captivité du souverain pontife; tout affermissait une dictature dont le premier ministre avait posé les bases. La situation du pape plaçait entre les mains de l'empereur le pouvoir spirituel, toujours imposant pour un peuple pieux. Il n'était faible, après tout, ni de tête ni de cœur; ses ministres ne le gouvernaient pas; les impulsions du gouvernement venaient de lui: il descendait à une infinité de détails et de travaux particuliers. Pendant que M. de Metternich garantissait de son mieux la chose publique contre les orages extérieurs, la bonhomie madrée du monarque contenait et fixait dans son cadre fragile cette machine appauvrie et prête à tomber en poudre.

Ce n'était pas chose facile de maintenir autour d'un centre d'ailleurs privé de force, tant d'élémens hétérogènes et hostiles, et de former un ensemble régulier avec ces populations slaves, magyares, italiennes, que nous avons décrites. L'homme politique, chargé de souder le cercle de fer souple et puissant qui les réunit, a dû trouver plus d'un obstacle. De cette douloureuse et périlleuse situation sont nées la haine et la crainte de tout changement, qui constituent la politique autrichienne, depuis l'accession de François Ier et de M. de Metternich. De là ces mille précautions pour *se mettre à l'abri des mouvemens destructeurs du siècle,* comme disent les protocoles. Mesures de police intérieure et extérieure: efforts pour imposer des restrictions à la presse allemande; intervention armée contre les mouvemens révolutionnaires

des pays étrangers, intervention directe à Naples, indirecte en Espagne. Plus les idées de la révolution et de la réforme devenaient puissantes, plus M. de Metternich, s'armant contre elles de ruse et de violence, se rejetait vers le passé, le privilège, l'unité du pouvoir. Auparavant, quand les principes réformateurs avaient eu le dessus, contenus et mattés par Napoléon, c'étaient la Russie et le despotisme que M. de Metternich avait attaqués.

Mais la révolution devenait redoutable pour l'Autriche. M. de Metternich lui déclara la guerre. Voici comment sa politique anti-libérale est expliquée par une publication qui renferme sa biographie et qui peut passer pour officielle :

La haine innée et irréconciliable qui a existé de tout temps entre le *droit historique* et les idées révolutionnaires qui ont nié ce droit et ont voulu le détruire, n'a jamais été un effet du hasard, n'a point été éveillée par des intérêts passagers. Elle ressemblait, au contraire, à la lutte de deux forces contraires dans la nature; c'était une action nécessaire, inévitable. Or, ce droit historique se présente dans sa perfection dans la constitution des pays qui faisaient autrefois partie de l'empire d'Allemagne, et dont le souverain de l'Autriche a été depuis plusieurs siècles le chef; il se montre de même dans les états héréditaires de la maison impériale : la conviction et les souvenirs les plus sacrés lui avaient fait prendre de profondes racines chez toutes les nations d'origine germanique et parlant la langue des Germains. La renonciation à ce droit antique et héréditaire aurait détruit irrévocablement l'organisation intérieure et le bonheur de ces contrées. Elle aurait été inutile à la défense des intérêts matériels qui avaient tant souffert par la guerre; car il était facile de voir que la soumission la plus complète à l'arrogance de l'ennemi n'aurait fait que retarder momentanément cette guerre funeste, sans pouvoir la prévenir. Cette considération suffisait pour imposer au prince, fidèle serviteur de l'état, le devoir de combattre à outrance la révolution, *ses principes et ses conséquences.* Mais ce n'était pas seulement l'intérêt de l'état qu'il représentait qui lui inspirait cette répugnance pour les innovations et les révolutions : il suivait en cela une conviction personnelle et intime, née de la

connaissance parfaite qu'il avait de la nature de ces doctrines et de la manière dont elles avaient été appliquées. Le strict amour de la justice qui dictait ses actions lui fit reconnaître, une fois pour toutes, dans le chaos des révolutions, quelque chose qui contrariait ses sentimens, un homme tel que lui devait prendre aux yeux du monde l'attitude de leur ennemi déclaré.

Cet homme si flexible et si conciliant ne recula devant aucune mesure violente, quand il en reconnut la nécessité. La réponse qu'il fit à l'ambassadeur napolitain, qui venait prier d'épargner à son pays une intervention armée, contient l'exposition complète de ses principes.

« La révolution napolitaine, dit-il, est l'ouvrage d'une secte coupable, l'effet de la surprise et de la violence; si les cours lui donnaient le moindre encouragement, ne fût-ce que par le silence, elles répandraient la semence de la révolte dans les pays où elle n'a pas encore pénétré. Le premier intérêt, le devoir le plus sacré des puissances est de l'écraser dans son berceau. Quant à l'offre du gouvernement napolitain de faire tout ce qui dépendra de lui pour empêcher l'extension de la propagande, en eût-il le pouvoir, nous ne lui devrions aucune reconnaissance de ce que nous exigerions de lui comme un devoir. La reconnaissance du nouvel ordre de choses à Naples ébranlerait les fondemens de notre propre état et enleverait au vôtre les seuls moyens qu'il possède aujourd'hui de s'opposer aux hommes de l'anarchie... Ces moyens sont l'ordre et le maintien des principes sur lesquels seuls se fonde la tranquillité des états, et ces principes triompheront du moment où le gouvernement sera résolu de maintenir ses anciennes institutions contre l'attaque des innovateurs et de l'esprit de parti. » L'ambassadeur, un peu surpris, ayant demandé si un arrangement à l'amiable était absolument impossible, le prince lui répondit : « Il ne s'agit point ici d'arrangement; il s'agit d'appliquer un remède au mal. Employez tous vos efforts pour que les hommes bien disposés de votre pays supplient le roi de reprendre les rênes du gouvernement, d'annuler tous les actes faits depuis le 5 juillet, de punir les individus qui ont conduit leur patrie sur le bord de l'abîme, et enfin d'adopter des mesures capables d'assurer le bonheur et la prospérité du peuple. Si vous faites cela,

l'Autriche et toute l'Europe vous soutiendront dans votre louable entreprise.. » Le prince ayant paru douter que, dans l'état actuel des affaires, il se trouvât à Naples des hommes disposés à tenir un pareil langage, le grand chancelier reprit : « Si vous n'en trouvez point, Sa Majesté l'empereur, mon maître, saura vous en fournir. Souverain d'hommes qui avouent ces principes et qui ont tout le pouvoir nécessaire pour effectuer le bien que je vous ai indiqué, il viendra à votre secours. *Disposez de* 80,000, *ou s'il le faut, de* 100,000 *soldats autrichiens; ils s'avanceront à votre première réquisition et vous rameneront à Naples, vainqueur des rebelles.* » Le gouvernement napolitain étant hors d'état de tenir tête à la révolte de plus en plus audacieuse, il était probable que ce moyen serait, en effet, le seul qu'il pût prendre pour hâter un dénoûment inévitable. L'ambassadeur ne reconnut point ou ne voulut point reconnaître cette nécessité, et il exprima avec amertume le regret de voir le gouvernement autrichien adopter ces mesures extrêmes, lui qui était venu pour prévenir l'effusion du sang. « Oui, répliqua le prince de Metternich en terminant l'entrevue, il faudra que le sang coule; mais il retombera sur la tête de ceux qui ont sacrifié la gloire et le bonheur de leur pays aux inspirations d'une ambition intéressée. Quant à moi, j'en repousse la responsabilité; je n'agis que comme les intérêts de ma patrie me l'ordonnent. »

On avait pensé quelque temps que le libéralisme de M. Kolowrat, ministre d'état, balancerait l'influence de M. de Metternich; le contraire est arrivé. C'est la prépondérance de M. de Metternich qui a fait disparaître de la scène active le comte de Kolowrat, un des hommes les plus remarquables de l'Autriche actuelle. Né d'une famille de Bohême si antique et si célèbre que, selon la légende, il y a dans le château des Kolowrat une sonnette qui tinte et une pierre qui pleure toutes les fois qu'une personne de cette race vient à mourir; riche, influent, considéré, il s'est fait le chevalier du libéralisme comme il eût été le chevalier de la croix au douzième siècle. On prétend même qu'il fut affilié à une société révolutionnaire; l'Empereur eut le bon sens de répondre à

ceux qui l'en avertissaient : « *Un révolutionnaire qui s'appelle Kolowrat et qui a des domaines princiers n'est pas dangereux.* »

En 1810, il fut nommé gouverneur-général (*Oberst-burggraf*) de Bohême, et il y fit beaucoup de bien par son économie, son zèle, ses connaissances positives, son activité infatigable. Il représente une masse encore peu considérable, mais jeune, marchant à l'avant-garde des doctrines. Il veut l'amélioration du genre humain ; il l'espère. Rien ne fait plus d'honneur à la politique de François Ier et de M. de Metternich que l'emploi actif de ce noble Bohémien, nommé ministre de l'intérieur. Quelques nuages se sont élevés dans le cabinet, à propos de Don Carlos et des jésuites : M. de Kolowrat a donné sa démission, puis il a cédé. On l'a engagé à reprendre le pouvoir, et même à ne point paraître l'avoir quitté jamais.

La mort du baron Frédéric de Gentz a laissé M. Metternich seul : c'était son bras droit et son rédacteur le plus habile. Fils de son siècle, attendant les évènemens pour les exploiter, il savait rencontrer, même en contrariant les intérêts contemporains, la sympathie de son époque ; agent et moteur excellent ; il savait se transformer pour servir le but qu'il se proposait, dompter son caractère sans l'anéantir, devenir à-la-fois passif et fort, secondaire et intelligent, l'homme de la nécessité et l'homme de ses principes. Malgré cette habileté et ces talens, M. de Metternich se trouva tout aussi fort après lui qu'avant lui. Mais ce qui prouve surtout la valeur intrinsèque de ce diplomate, c'est que son importance et sa position s'accrurent à la mort de l'empereur François : le comte Kolowrat s'effaça. Tous les hauts fonctionnaires, la plupart étrangers et dévoués, furent à-la-fois sous la main de M. de Metternich : tels sont le comte Mittrewsky, président de la commission de l'instruction publique ; le comte Sedlnitzky, chef de la police et de la censure ; le baron Letzertern, et le docteur Jarcke, successeur de Gentz. Ce sont les principales colonnes du système de M. de Metternich.

La révolution de juillet, loin d'avoir ébranlé ce système, semble l'avoir affermi. L'habileté de M. de Metternich a détaché de cette conjuration enfantine nommée *la jeune Allemagne*, plusieurs des adeptes qui faisaient sa force ; en général, peu de considération les environne, et déjà plusieurs ouvrages, consacrés à chanter la palinodie, sont venus étonner les bourgeois de Vienne et de Leipsig, sans que le poignard d'un nouveau Sand ait frappé le renégat. Ainsi le docteur Gross-Hoffinger, après avoir fait partie de la grande secte des carbonari allemands, s'est jeté dans les bras de M. de Metternich, qui n'a rien eu de plus pressé que de lui faire rédiger un livre et le donner pour exemple à quiconque voudrait apostasier ! Ainsi l'oiseleur habile offre pour appât aux oiseaux du bocage les prisonniers ailés qu'il a pu saisir. Chez le docteur Gross-Hoffinger, la haine de la servitude s'est tout-à-coup et miraculeusement transformée en un culte idolâtre pour le gouvernement autrichien ; aussi n'est-ce pas dans les pages de son livre (1) que nous avons cherché les tableaux les plus complets et les appréciations les plus impartiales de ce pays et de son administration.

Depuis 1830, l'Autriche montre dans ses mesures une bien plus grande décision qu'auparavant, sa position à l'égard des autres puissances a changé peu-à-peu. Ainsi, l'intervention contre la révolution de Naples avait été précédée de longues négociations et de deux congrès, tandis que l'occupation de l'état de l'Église par les Autrichiens, en mars 1831, s'effectua avec une précipitation qui mit la France dans la nécessité de faire un mouvement de son côté ; mais l'Autriche sut si bien profiter de l'occasion pour étendre son influence morale sur l'Italie méridionale, que l'occupation d'Ancône, en offrant une garantie apparente de la loyauté de ses vues, lui devint, en réalité, plus utile que

(1) Oesterreich im Jahre 1835 und die Zeichen der Zeit in Deutschland.

nuisible. Les Autrichiens se sont arrogés le droit de dicter toute la politique italienne, et ce droit est devenu une sorte de patronage dont l'Europe ne présente pas un second exemple.

L'ascendant de l'Autriche en Allemagne s'est également accru. Les ordonnances de Francfort en 1832, émanent de cette puissance; on se rappelle qu'elles avaient pour but d'instituer un tribunal arbitral qui devait surveiller la conduite des états-généraux des divers royaumes et duchés : il fut décidé que les séances auraient lieu à huis-clos, et la publication des discussions fut défendue. D'autres articles imposaient des restrictions à la presse, et ceux qui ne sont pas encore connus concernent, dit-on, les universités et le système d'éducation. L'adoption de ces résolutions fut précédée de démonstrations militaires, surtout de la part de l'Autriche. Au même système se rapporte l'occupation récente de Cracovie. Par cet ensemble de mesures, le gouvernement autrichien forçait l'Italie, l'Allemagne et la Pologne à reconnaître sa suprématie. Il ne restait plus sur ses frontières que deux autres puissances : l'empire turc et la Suisse. A l'égard de l'un et de l'autre, l'Autriche ne manque pas de prétextes d'intervention armée, et commence elle-même à prendre le ton du protectorat et de la menace. Ce protectorat, on le sait, est déjà établi dans le Piémont, où ses menaces n'ont pas été sans effet.

Malgré tant d'efforts, la situation n'est pas encore facile. Le pouvoir russe, précurseur des armées russes, fait pivoter de toutes parts ses racines dans les flancs de l'Autriche, dont il veut envahir les provinces limitrophes. L'équilibre et la paix ne se maintiennent qu'à force d'adresse. N'est-il pas à craindre que cette flamme sourde des anciennes hostilités nationales, flamme qui brûle au cœur de l'empire autrichien, n'éclate violemment quelque jour; que les frontières de l'est ne se minent graduellement? Les mesures po-

litiques et commerciales de la Prusse ; le mécontentement des sujets slaves de l'Autriche qui composent la moitié de sa population ; les conflits du paysan slovaque et du noble magyar de Hongrie ; la pauvreté de la Gallicie et son atrophie misérable ; l'influence exercée par la communauté de religion sur la population Szeckler des frontières et sur les Hongrois enthousiastes, toujours prêts à s'unir à l'église grecque et à la Moscovie : voilà des obstacles assez puissans et qui expliquent l'activité sourde et continue de M. de Metternich.

Il compte s'affilier, pour arriver à ses fins, les jésuites qui ont eu pour soutiens et pour défenseurs dans le sein de la famille royale, M. de Metternich d'abord, puis tous les membres du parti absolutiste complet, l'impératrice mère, les archiducs Ferdinand et Maximilien, frères du duc de Modène. En 1773, cet ordre religieux, qui possédait en Bohême des propriétés évaluées à huit millions de florins, vingt grands collèges, douze résidences habités par onze cent trente jésuites, fut supprimé par l'acte qui sécularisait neuf couvens et réduisait le nombre des ecclésiastiques de soixante trois mille à vingt-sept mille. L'empereur, déjà tout-puissant, s'emparait ainsi de la force séculière, et la commission de l'instruction publique disposa, suivant son libre arbitre, de la moralité et de l'éducation de tous les citoyens. François Ier mourant, se repentait sans doute d'avoir suivi les erremens de son prédécesseur et de n'avoir pas rétabli l'ordre des jésuites ; on trouva dans son testament une fondation de quatre cent mille florins destinés à cet objet. Après de longs débats, le parti des jésuites ou absolutistes l'emporta ; et le 19 mars 1836, le décret qui porte le rétablissement, fut signé par l'empereur et contre-signé par les archiducs et les ministres. Au moment où nous écrivons, il n'a pas encore été promulgué ; à peine a-t-il transpiré dans le public.

(*British and Foreign Quarterly Review.*)

Littérature.

—

DE LA NOUVELLE ÉCOLE LITTÉRAIRE

EN ESPAGNE.

La poésie que l'on peut seule nommer *romantique,* n'a pas eu d'autre berceau que l'Espagne : on ne l'a cultivée que dans les diverses provinces de la péninsule ibérique. En vain, des temps modernes ont essayé de baptiser du même nom les plus diverses tendances : ici, l'emphase violente de Lucain; là, les madrigaux prétentieux de Voiture; plus loin, les recherches fantastiques des Italiens; ailleurs encore, l'invective républicaine du Dante, ou l'observation omniprésente de Shakespeare; rien de tout cela n'est romantique. Le sauvage idéal de la laideur, l'inventaire misérable des infirmités humaines, l'ironie éclatante de Byron, l'ébullition perpétuelle de mots dévergondés, les analyses psychologiques de la vie indigente, que nous ont donnés Crabbe et Wordsworth : tout cela n'a pas le moindre rapport avec la poésie romantique. Quand le génie romain mourut, en laissant après lui comme unique vestige, un idiome populaire et nouveau, le *roman;* quand le christianisme guerrier du midi, coloré d'un reflet mystique, donna naissance à une poésie à-la-fois symbolique et aventureuse, les peuples ro-

mans chantèrent leurs exploits et leurs amours sur des cordes nouvelles, fragiles, inconnues de toute l'antiquité : quelque chose d'oriental se joue dans les allégories. Un grand symbole plane sur l'ensemble des créations. La Vierge divine, fleur du ciel, étoile consolatrice, servit de type au sexe faible et honoré, qui devenait divin par sa faiblesse. Les formes subtiles, variées, complexes, de la poésie arabe, pénètrent jusque dans la Provence. Cette littérature singulière et passagère, dont l'éclair merveilleux a traversé l'horizon sombre du moyen-âge, n'a pas produit d'histoire ni de philosophie. Elle ne s'occupe pas des faits; et comme le fait est nécessaire au drame, elle n'a pas de drame. Elle chante, elle pleure, elle se moque, elle éclate d'indignation; ses souvenirs historiques ne sont que des élégies ou des chants de triomphe; ses amours terrestres se parent de toutes les couleurs de l'amour divin. Ses entreprises et ses coups de lance sont protégés par Dieu même; elle donne à la victoire, c'est-à-dire à ce qu'il y a de plus brutal au monde, une teinte mystique. Elle ne parle, dans cette sphère, que de vengeance, de haine, de fureur, de violence. Des accens rapides émanent du fond du cœur et trouvent moyen de s'associer avec le fanatisme. Il n'y a pas de si étrange alliance dont l'esprit humain ne soit capable. La passion, la foi, le symbole, l'émotion de l'imagination ou du cœur, voilà toute cette littérature : elle ne pouvait durer long-temps. Contagieuse et sympathique, elle devait ébranler et charmer les peuples, répandre parmi eux l'amour du beau et le premier sentiment de l'art; mais voilà tout. L'Italie, la Sicile, et le midi de l'Europe, cédèrent à l'impulsion de la poésie provençale et catalane, bientôt suivie par la poésie de Castille et de l'Aragon. Les influences méridionales sont admirables par leur élan et leur spontanéité; les influences septentrionales sont lentes à se propager, mais durables.

Ces influences arrivées du nord, pleines d'âpreté, tragiques, grandioses, touchent à la terre de toute part. Leur

espérance dans le ciel, leur croyance en Dieu, sont réelles et non symboliques. On voit que la dure nécessité a poursuivi ces nations; qu'elles n'ont pas le temps de rêver; qu'elles sont pirates, guerrières, entreprenantes, forcées de vivre à tout prix. C'est cette grande différence de l'esprit chevaleresque du nord et de l'esprit romantique du midi qui échappe sans cesse à ces hommes qui traitent cette matière. Le laid, l'horrible, l'atroce, la douleur, la misère, l'esclavage pénible, conviennent fort bien à ces nations de proie, qui s'agenouillent et prient, mais qui ne connaissent pas l'extase : quelques rayons de la poésie romantique sont venus se perdre dans le nord. On les retrouve d'une manière assez vague dans le roman de la *Rose* de Meung, dans la *Reine des Fées*, de Spenser, et dans la moderne poésie allemande; tout cela, cependant, il faut le dire, n'est qu'emprunt et qu'imitation. La poésie romantique respire dans sa force et dans sa beauté chez Calderon, chez Cervantes, chez Ausias March; c'est là que ce génie brillant se révèle tout entier. Il faut lire la vieille ballade castillane du Cid, les chansons primitives de l'Espagne, pour se faire une idée de cette rapidité de mouvemens, de ce mysticisme profond, de cet éclat, semblable à celui du soleil, qui constituent la véritable poésie romantique.

Chose étrange! après avoir donné le ton à toute l'Europe, cette poésie est tombée et s'est endormie d'elle-même. Aujourd'hui que l'Europe traîne l'Espagne à la remorque, c'est des régions du nord que le souffle romantique part; c'est là que l'Espagne elle-même va chercher ses inspirations, et le renouvellement de sa littérature. Elle oublie que ce romantisme prétendu est faux et factice, et que si elle voulait consulter ses propres souvenirs, ses annales personnelles, son passé, ses belles romances, elle y retrouverait la forme et le fond véritable des inspirations romantiques que les peuples du nord se sont appropriées.

Ainsi varie et ondoie l'influence de divers peuples; ainsi ceux qui ont prêté empruntent à leur tour, et ceux dont la puis-

sance a fécondé le monde. Du quinzième au seizième siècle, l'Espagne a créé le théâtre français, la littérature, et les arts des Pays-Bas, presque tous les drames de l'Europe. On trouvait à-la-fois cette nation étonnante à Besançon et à Mexico, à Naples, à Vienne et à Madrid : elle disposait de tout; tout lui était soumis; devant elle tout pliait. A peine un siècle s'est-il écoulé, ce n'est plus qu'une momie enveloppée de ses bandelettes saintes : imitée de tous pendant long-temps, elle devient imitatrice de tous. Cette nation, qui a créé Don Quichotte, c'est-à-dire le seul livre aussi populaire que la Bible et aussi répandu que Crusoé, ne fait plus que suivre les traces de l'Italie, puis de la France, et enfin, de l'Angleterre et de l'Allemagne. Son imitation progressive n'a pas cessé de voyager vers le nord; à mesure que le génie national s'efface, il cherche à greffer sur sa tige quelque chose de la sève vigoureuse des nations septentrionales. La plupart des littérateurs espagnols vivans ont fait leur éducation à l'étranger, comme s'ils sentaient que leur patrie n'a plus assez de couronnes pour eux, et qu'il faut chercher ailleurs les récompenses et la gloire. Un Espagnol de l'expédition du marquis de la Romana en Fionie, est resté en Suède, où il publie aujourd'hui ses ouvrages. Martinez de la Rosa a fait représenter ses drames à la Porte-Saint-Martin, à Paris. Don Telesforo de Trueba, réfugié en Angleterre, a imité avec succès Walter Scott et Hazlitt; même dans les arts, tout ce qu'il y a de talent en Espagne s'extravase, et court à l'étranger. Gomis et Huerta soumettent leur talent de compositeur et d'artiste au parterre brillant et sévère de Paris. L'Espagne accepte cette infériorité : les drames d'Alexandre Dumas, et les comédies de Scribe sont les seuls qui obtiennent du succès à Madrid.

Jetons un moment les yeux sur la liste de ces noms trop ignorés du reste de l'Europe, et qui honorent encore l'Espagne par la persévérance de leurs travaux, soit en pays étranger, soit dans les colonies, aujourd'hui si inutiles, dont

l'Espagne a semé le monde. Comme le point central leur manque, ils ne jouissent ni de leur réputation, ni d'aucun éclat; moins les étoiles sont nombreuses sur l'horizon poétique de l'Espagne, et plus il serait injuste de les perdre de vue. En première ligne, parmi ces dernières illustrations d'un pays si riche autrefois, il faut placer Quintana, auteur de la *Vie des Espagnols célèbres.* Historien consciencieux, poète élégant, il a écrit des odes sur la découverte de l'imprimerie, la découverte de l'Amérique, et celle de la vaccine. L'ode de Quintana sur la vaccine rappelle une circonstance assez curieuse : peu de temps après la découverte de Jenner, Charles III dépêcha en Amérique tout une cargaison de nourrices chargées du virus variolique.

Nous citerons pour mémoire le poète cubanais Heredia, auteur de traductions assez médiocres de Racine et de Voltaire, et qui a composé des drames joués sur le théâtre de Mexico; Burgos, traducteur d'Horace; Hermosilla, traducteur d'Homère.

Il y a peu de force, de nouveauté et de coloris chez ces écrivains. Ce ne sont pas là des renommées bien éclatantes, des illustrations bien hautes; mais on doit les recueillir et les signaler curieusement au milieu de la triste décadence de l'Espagne. Ajoutons à cette liste les noms de Gorositza, poète comique, né au Mexique, et aujourd'hui ambassadeur; de Nicacio Gallego, chanoine de Séville, poète lyrique assez estimé, auteur de deux élégies célèbres : l'une sur la mort de l'épouse de Ferdinand; l'autre sur le massacre de Madrid en 1808; de don Alberto Lista, abbé, directeur de la *Gazette de Madrid,* poète et mathématicien distingué, qui s'occupe aujourd'hui d'une traduction de l'Histoire universelle de M. de Ségur. Enfin, il serait injuste de passer sous silence l'infortuné Vega, imitateur de Scribe, dont il a popularisé les créations sur la scène espagnole. Dans le nombre de ses petites comédies, la plupart empruntées au théâtre français, on en remarque surtout une qui a pour titre : *Marcela, O Cual*

de las tres. Ce spirituel écrivain, qui signait ses feuilletons du pseudonyme de Figaro, a péri récemment d'une manière tragique. Irrité du dédain de la jeune reine, à laquelle il avait adressé plusieurs lettres pour lui déclarer sa passion, il provoqua en duel le favori Munoz, qui garda aussi le silence. Le poète ne put supporter tant d'outrages et se suicida, tenant le portrait de la reine pressé sur son cœur.

Trois ministres: Martinez de la Rosa, dont nous avons déjà parlé; le comte de Toreno, connu par ses relations avec Bentham, et qui écrit aujourd'hui l'histoire de l'Espagne contemporaine; enfin, don Ange de Saavedra, se sont fait remarquer parmi les rénovateurs de la littérature espagnole. Saavedra, aujourd'hui duc de Rivas, mérite surtout une mention particulière: Walter Scott de l'Espagne moderne, il a pris pour base de ses compositions les vieilles romances espagnoles avec *assonances,* dans lesquelles il essaie de faire passer un peu de l'intérêt mélancolique et moral des ballades septentrionales.

Avant lui, quelques pas avaient été faits, sinon dans la même voie, du moins vers la vérité des émotions et la peinture des sentimens réels : une époque contraire à la poésie n'avait pas étouffé le génie du célèbre Melendez Valdez. Thomas Moore et Chaulieu n'effacent pas ce dernier poète; ses œuvres légères, gracieuses, élégantes, nous charment par un tendre et doux accent, privé d'élévation, si vous voulez, mais rempli de suavité. Heureux chantre d'amour, habile à broder mille ornemens qui étincellent, son chant plaintif et caressant, suave dans les voluptés, radieux dans la joie, touchant dans la douleur, délivra l'Espagne de ce misérable *culteranisme,* de ce mauvais goût systématique qui avait régné pendant un siècle. A force d'art, il sut échapper au danger de la coquetterie mélancolique, à laquelle il prêta le charme d'une agréable simplicité. Il n'affecta pas l'opulence effrénée de l'imagination; mais son économie ne fut jamais de la pauvreté. Voué à la poésie dans un temps où il n'y avait plus de poésie en Espagne, il couvrit de quelques brillantes

bandelettes ce cadavre que rien ne pouvait ressusciter. Melendez offre en Espagne le dernier écho d'un sensualisme raffiné; il ne restait à ce peuple que la volupté, poison consolateur des sociétés mourantes.

Don Ange de Saavedra, tout au contraire, avec des prétentions très élevées à exprimer la civilisation moderne, ne présente que le reflet du roman chevaleresque anglais, modifié par la vieille romance castillane. Son innovation est imitée de Walter Scott; bien que les traces de talent soient nombreuses dans ses œuvres, elles ne répondent à aucun des sentimens actuels de la société, surtout dans la Péninsule. Aussi, cette poésie, d'ailleurs ingénieuse, a-t-elle eu très peu de retentissement en Europe.

Don Ange de Saavedra est le dernier fils de feu le duc de Rivas, grand d'Espagne ; malgré la dégénérescence générale des races nobles dans ce pays, on doit remarquer que plusieurs poètes vivans appartiennent à la grandesse. Les circonstances terribles au milieu desquelles se passa la jeunesse de Saavedra durent le garantir de l'influence contagieuse des mœurs qui régnaient à la cour espagnole. Il prit les armes dans la guerre de l'indépendance, et reçut à la bataille d'Ocagna onze blessures, entre autres un coup de lance qui lui traversa le corps ; on le laissa pour mort sur le champ de bataille; il survécut par miracle. Les Espagnols, pour être tout ce qu'ils peuvent être, ont-ils donc besoin de ces grands enseignemens de la vie, du malheur, de l'exil, de la souffrance? Nous ne comparerons pas notre poète à Ignace de Loyola, qui devint, après des souffrances épouvantables, le fondateur de l'une des plus puissantes républiques du monde (1), ni à Cervantes, qui eut à-peu-près la même destinée. Mais il est certain que Saavedra devint poète après avoir vu la mort de près.

Sa tragédie, intitulée *Lanuza,* représentée en 1820, obtint

(1) Voyez dans la *Revue Britannique*, l'histoire complète d'Ignace de Loyola.

un succès de circonstance. C'est une de ces pièces prétendues historiques qui flattent les passions du moment et n'ont de vrai que quelques noms propres ; ainsi, Adisson, dans sa tragédie de Caton, transforme les Romains en whigs et en torys du dix-huitième siècle : métamorphose absurde, mais toujours applaudie, lorsque les partis dominent, lorsque la vie humaine n'est plus considérée dans sa vérité propre, mais seulement par rapport à une faction.

La restauration de Ferdinand condamna notre poète à l'exil : malheur qui agrandit encore son talent. Ce qu'il y avait en lui d'instinct poétique se formula d'une manière plus nette ; il étudia en Angleterre le génie de Scott et de Crabbe ; en France, l'art savant et populaire de Béranger, le génie puissant et vague qui caractérise Victor Hugo. Ce fut la poésie facile, brillante, un peu extérieure du baronnet écossais qui exerça sur l'Espagnol exilé l'influence la plus active. Il eut le bon esprit de sentir tout le vide de cette grande querelle des classiques et des romantiques, invoquant les souvenirs vides d'Homère et de Racine, de Calderon et de Shakspeare. C'était un mérite assez grand de vouloir créer une littérature nationale, tout en dehors d'une servilité aristotélique, ou d'une prétendue indépendance barbare : Saavedra eut ce mérite. Dans les évènemens récens, nous retrouvons Saavedra ministre de l'intérieur, sous la reine Christine. Qu'est-il devenu pendant la dernière révolution ? Nous l'ignorons, et le nom du poète ne s'est offert à nous, ni sur la liste des victimes ni parmi les noms des *exaltés*. Probablement sa muse l'aura consolé dans sa retraite, et, fatigué des agitations politiques, il aura cherché un refuge dans les riantes fictions de la chevalerie qu'il aime. *L'Enfant trouvé arabe* (*el Moro exposito*), commencé à Malte, terminé à Paris, et imprimé dans cette dernière ville par don Vincent Salva, autrefois membre des Cortès, aujourd'hui libraire, constitue le principal titre de Saavedra au laurier poétique : notre goût

personnel nous porte à préférer à cet ouvrage plusieurs romances ou ballades d'une moindre étendue, dans lesquelles Saavedra s'est rapproché du goût primitif de sa nation, et sur lesquelles nous reviendrons bientôt.

L'imitation des romans en vers de Walter Scott est partout visible, comme nous l'avons dit, dans *l'Enfant trouvé* de Saavedra. C'est le même rhythme brisé, ondoyant, facile, se prêtant à tout; la même fluidité d'expressions, le même mélange de simplicité et de haute poésie; la même recherche de vérité dans le costume, la même minutie dans la description des localités; ajoutons aussi la même prolixité insoutenable. L'art du conteur, si remarquable chez Walter Scott, manque en général à Saavedra; cette observation intime et cordiale des détails de la nature, qui prête du charme aux descriptions tracées par l'homme du Nord, n'a rien d'intime et de senti chez l'imitateur méridional. Fidèle au caractère de sa nation, il est surtout remarquable dans les élans lyriques et les mouvemens dramatiques; mais on peut reprocher une nudité extrême à certains passages qu'il croit simples, et une emphase violente à certains mouvemens qu'il croit poétiques. On trouve peu d'artifice et même peu d'habileté dans le tissu d'une fable que le souvenir classique semble écraser encore, et qui consiste en récits épiques enchaînés les uns aux autres, au détriment du drame réel et des évènemens actifs : moyen commode, mais trop factice. On se lasse de ces narrations sans fin, par lesquelles un poète lie le passé au présent, l'un et l'autre à l'avenir. Au lieu d'observer le fait lui-même, une action animée et présente, vous n'avez, pour ainsi dire, que le reflet de tous les deux. Lisez, au contraire, les deux grands maîtres de cet art, l'Arioste et Scott; ce qu'ils racontent, ils le montrent; vous êtes là, vous suivez du regard l'aigrette sanglante des combattans, le galop du coursier dans la forêt, le voile blanc de la châtelaine enlevée par un chevalier perfide. Quelque chose de trop effacé amortit les contours du roman inventé par Saavedra.

Mais est-il ému d'un sentiment national et vrai ? Le génie lyrique de sa nation s'empare de lui, et il retrouve une véritable puissance. « Belle Cordoue, s'écrie le poète, où est ta grandeur? où est ton pouvoir? Il n'est pas de gloire contre laquelle le temps ait lutté avec plus de persévérance, ni qui ait éprouvé davantage l'inconstance de l'infortune aveugle! Ce que tu étais jadis, toi-même l'ignores? va le demander à tes vieux temples; à leurs marbres; à ces antiques palmes, qui élèvent encore au-dessus des orages leurs têtes triomphantes! Va le demander à ces ondes du Guadalquivir, aujourd'hui silencieuses et tristes dans les vastes plaines qu'elles arrosent : jadis murmurantes et orgueilleuses dans les jardins et les Alcazars de Zahura. Ces ondes, ces marbres, ces murailles, te diront ta vieille splendeur; ils te diront que le monde te regardait comme indestructible et immortelle, et que toute cette grandeur a passé comme passent les nuages dans le ciel, quand le vent souffle.

« Il y eut un jour pour toi; un seul! Jour de haute et puissante gloire, où l'été de ta grandeur resplendissait dans un ciel pur; où l'acclamation du monde étonné t'avouait reine et maîtresse de l'empire mahométan! Pépinière de guerriers! berceau des sciences! Alors tes tourelles, ruinées aujourd'hui, devenues le repaire de l'orfraie; tes remparts couronnés de chardons incultes et de buissons sauvages, étaient le trône resplendissant de la fortune. »

Dans l'original, la grâce sonore du vers fait passer par-dessus la vulgarité de quelques idées. Le souffle lyrique du midi ranime des images communes; mais on ne peut s'empêcher de convenir que ce n'est là ni la forte pensée de Byron, ni la description à-la-fois détaillée et brillante de Walter Scott.

La légende qui sert de base au poème ne manque pas d'intérêt. Vers la fin du dixième siècle, Garcia Fernandez était second comte souverain de Castille. Gonzalo Gustios de Lara, parent du comte, avait sept enfans que, selon l'habi-

tude de l'époque, on nommait les Infans de Lara. L'un de ces infans se prend de querelle avec un parent de Dona Lambra, cousine du roi et qui venait d'épouser Ruy Velazquez, oncle maternel des infans. La querelle s'envenime, et la nouvelle épouse se trouve tellement blessée, qu'elle jure la perte des infans et de leur père. Le mari de Dona Lambra, cédant à ses instigations, croit son honneur engagé et résout la perte définitive de ses parens. Il chargea Gustios de porter une lettre au calife Hixem, et dans cette lettre même il prie le calife de mettre le porteur à mort. Le calife a pitié de la victime qu'on lui livre; il se contente de jeter Gustios dans une prison. Hixem avait une sœur jeune, brillante, jolie; elle n'apprit pas sans intérêt le sort bizarre du malheureux Gustios; et douée de toute la faiblesse et de toute la bonté d'une femme, elle se chargea de le consoler. Cette noble compassion devint la perte de son honneur. Gustios oublia les lois de l'hospitalité : la jeune personne fut séduite, et le fruit de sa faute germa bientôt dans son sein.

Cependant Ruy Velazquez ne renonce pas à la vengeance que sa femme lui inspire : il faut que les *Infans de Lara* périssent. Chevaliers valeureux et avides de gloire, ils se plaignent de leur obscurité et de leur repos. Leur père, don Gustios, est parti; il se trouve à la cour de Hixem. Quelles voluptés l'y retiennent captif? pourquoi les plaisirs d'une cour arabe l'arrachent-ils à ses devoirs? Les infans ignorent la destinée de Gustios et la prison dans laquelle il gémit encore. Ruy Velasquez leur persuade qu'ils doivent profiter de l'absence de leur père, et se signaler par un grand exploit. Leur précepteur, Nuno Saludo, bon chevalier, les accompagne; tous partent ensemble pour aller combattre les Maures. Ils sont en route, quand une embuscade arabe, que le traître Ruy Velazquez a disposée d'avance, les enveloppe tous et les tue. Les intentions cruelles de dona Lambra sont remplies : les sept infans périssent à-la-fois, et leurs têtes, tranchées par ordre de Ruy Velazquez, sont jetées dans le même sac. Il ne

borne pas là sa vengeance. Les sept têtes des infans sont envoyées à leur père dans sa prison; mais le calife, ému de l'horrible destinée de ce malheureux père, le met en liberté. Gonzalo Gustios retourne dans sa patrie, et pleure la mort de ses fils. Cependant le fruit de ses amours avec la princesse arabe qui lui a rendu visite dans sa prison, vient au monde : c'est Mudarra, le héros du conte, enfant trouvé qui, apprenant les horribles traitemens subis par son père, consacre toute sa vie et toute son énergie à le venger. Il y réussit : Dona Lambra et son mari tombent sous les coups de l'enfant trouvé arabe ; et son père, heureux de reconnaître pour fils un héros si véritablement espagnol, si profondément vindicatif, si ardent à frapper les ennemis paternels, le reconnaît pour enfant légitime, l'adopte, et remplace par lui les sept enfans qu'il a perdus.

Ce serait une légende pathétique, si l'auteur, à la manière des anciens poètes espagnols, avait su lui imprimer un caractère d'unité né de la passion; si l'éclat, la chaleur, la beauté du style, faisaient rayonner ces divers tableaux; si les catastrophes qui se multiplient dans la narration ne contrariaient pas l'intérêt général. Mais la diction est faible, les caractères manquent de force et de profondeur. Les descriptions sont souvent communes ; et quelques-uns des personnages que le poète met en scène ne se présentent pas avec une fidélité historique. Saavedra ne commence son récit qu'avec la jeunesse de Mudarra. Il rejette dans l'ombre du passé toute cette histoire des Infans de Lara, si pathétique et si terrible. C'est là une forme classique : comme dans l'Enéide de Virgile, l'histoire que l'on raconte est malheureusement plus intéressante que le récit au milieu duquel elle est placée.

Beaucoup de scènes comiques jetées par l'auteur dans le drame, n'ont pas toujours le mérite de peindre les mœurs du temps, et rebuttent quelquefois par leur vulgarité inutile. Les traits employés par l'auteur pour peindre soit les caractères, soit les détails de mœurs, ne manquent pas de fi-

nesse, mais ils sont en général sans force et sans largeur. Il lui faut un grand nombre de touches successives pour atteindre le but qu'il se propose. Comme Richardson, il peint à la loupe et manque d'étendue dans le coup-d'œil; mais il répand un certain intérêt sur ce qu'il écrit.

Pourquoi n'est-il pas revenu franchement à la vieille ballade castillane, rapide et ardente comme la passion, prompte dans ses mouvemens, facile dans ses tours et transformant le récit en ode? Voilà ce qui convient aux imaginations du Midi. Les peuples ne s'enrichissent point par des emprunts formels, mais par une longue infiltration des principes qui renouvellent leur vie intellectuelle. La copie de la Germanie moderne ne peut rien ajouter aux véritables acquisitions de l'Italie et de l'Espagne. Dans le moyen âge, quelque chose du génie du Nord a bien pu pénétrer avec bonheur dans le vieux génie de la civilisation italienne, et créer la puissante fiction du Dante; mais long-temps avant que l'imitation littéraire s'opérât, il s'était fait un secret et sourd mélange du sang septentrional et du sang romain. C'est ainsi que les Espagnols ont emprunté aux Arabes, sans beaucoup les imiter servilement. Quand deux civilisations se touchent, quand leurs points de contact greffent la sève de l'un pour la confondre avec la sève de l'autre, il en résulte un mélange hybride, très brillant et dont on ne peut contester la valeur; mais quand on imite pour imiter, ce travail ne produit à la fin que des fleurs artificielles, dans le genre de celles que se plaisait à créer je ne sais quel botaniste, qui insérait les pétales d'une plante dans le calice d'une autre, et créait ainsi de beaux monstres privés de vie et de végétation. Presque tous les défauts que l'on peut reprocher au génie septentrional se trouvent dans le poème de Saavedra; les costumes y sont trop minutieusement détaillés; les fêtes, les tournois et les festins y surabondent. Ce n'est pas la puissance dramatique ou le beau déploiement de l'épopée qui constitue son mérite. L'auteur est poète lyrique et descriptif; sous ce dernier rapport, sa supériorité est fort remarquable et nous en donnerons

pour exemple le parallèle suivant de l'Andalousie et de la Castille. On ne verra pas sans étonnement l'indigène de l'Andalousie regarder la province voisine comme une contrée septentrionale.

Voici une autre scène ; ce ne sont plus les campagnes fleuries, où s'étend dans son cours majestueux le Guadalquivir, roi de l'Andalousie ; ce n'est plus la Sierra, élevant dans un ciel pur sa tête couronnée de mousse, d'olivier et de fleurs odorantes, pendant que ses flancs, qui se développent en délicieux replis, embaument l'air des douces vapeurs que répandent les jasmins et les roses de ses jardins. Là vous ne trouverez pas de villes fameuses, au pouvoir gigantesque comme leur gloire ; point de belle Cordoue, éternellement belle, même au sein de ses ruines. Cordoue ! ô Cordoue ! chère patrie ! c'est dans ton sein que la première lumière du ciel a frappé mes yeux ! dans ton sein que j'ai goûté les caresses premières, trésors de mon enfance. Dans tes bosquets enchantés et tes délicieuses prairies, les heures fugitives de ma jeunesse et de mon enfance se sont environnées de l'ombre de ta grandeur ; les noms de tes héros généreux sont venus bruire autour de mes premiers ans, comme des brises de mai soufflent autour de la plante naissante. Jamais mon amour ne pourra t'oublier ; jamais, non jamais, tu ne quitteras ma pensée ; dans les pays étrangers où je traîne ma vie, qui se nourrit du pain amer de l'infortune, c'est toi qui règnes dans mon cœur ; et je garde une espérance, c'est que ma cendre reposera dans ton sein.

. . . .

Mais voici les champs de Castille ; des nuages épais, des vapeurs sombres, un sol aride, que l'hiver choisit pour théâtre de ses fureurs ; un horizon de montagnes affreuses, se hérissant de buissons et de ronces, couronnées de sapins à la verdure noirâtre et de neiges amoncelées. Voici l'Arlanza, que l'été peut orner de moissons jaunissantes, mais dont les eaux troubles et noirâtres sifflent entre les rochers. Je découvre la cité belliqueuse, dont les comtes castillans ont fait le siège de leur puissance : ah ! ce n'est pas là cette belle Cordoue avec ses dômes de marbre, brillans sous un ciel de saphir. La naissante Burgos défie la guerre et ses fureurs : elle leur oppose une pierre grisâtre et impénétrable, des tourelles dures et immobiles comme le fer. Dans ses murs n'habitent pas les sciences, les arts ; là

ne se trouvent pas la magnificence de l'Asie, ses riches tissus, ses tapis merveilleux, ses diamans splendides. Au lever de la claire aurore, on n'entend pas le Mouzzin annoncer aux hommes que le jour vient de naître, et les appeler au temple. L'atmosphère assourdie s'ébranle sous les coups de vastes cloches aux sons mélancoliques, invitant les chrétiens à la prière. Où est le mouvement de la vie industrieuse? où sont-ils les magasins, les ouvriers, les allans, les venans, les boutiques? A Burgos, on entend seulement retentir le marteau sonore, occupé à fabriquer les harnais et les armures. La forge est allumée; l'acier et le fer prennent mille formes; un peuple pauvre et taciturne se répand dans les rues silencieuses, pendant qu'au loin se fait entendre le chant monotone des paroisses, des couvens et des églises.

Dans les campagnes andalouses, vous voyez des groupes de laboureurs presque nus, suivre tout en chantant leurs romances populaires, les bœufs tardifs qui fécondent les sillons d'un terrain plein de sève; fiers de leur récolte, ils ne craignent rien de l'avenir. D'avance, ils contemplent l'opulente récompense de leurs travaux. En Castille, au contraire, il faut lutter contre une terre ingrate et contre un sol aduste; des mulets infatigables foulent la route; peut-être, hélas! après tant de maux, les barbares ennemis vont-ils se répandre dans ces plaines et détruire d'avance les moissons vertes encore; peut-être un jour le moine rusé, le seigneur tyrannique, le brigand des montagnes, livreront-ils au pillage ces épis venus à maturité.

Admirez ces deux contrées réservées à un destin différent! La Bétique, empire puissant et magnifique, eut son siècle de grandeur, d'éclat et de magnificence; mais déjà, chez ce peuple si uni, si grand, si glorieux, l'amour des voluptés et la tyrannie d'un seul homme annonçaient la décadence. En Castille, au contraire, une ignorance profonde, une indigence effroyable, une conquête d'hier, des lois incertaines, un gouvernement sans vigueur, des factions acharnées; mais aussi de l'ardeur, de l'audace, de la persévérance; le présage impossible à méconnaître de la grandeur immense que le ciel gardait à la Castille.

N'entrevoit-on pas avec étonnement, dans ces vers que notre traduction efface et que le texte original fait briller d'une splendeur vraiment méridionale, quelque chose de l'esprit

fédéral, de la haine contre les provinces, dernier sentiment réel et profond dont l'Espagne soit encore animée? Il y a là comme un souvenir moresque, comme un regret et un reproche, qui renaissent après des années et se font jour dans l'épopée romanesque de Saavedra. Certes le passage que nous avons cité est un des plus beaux morceaux du poème. La réalité du sentiment est incontestable, et la douceur, la facilité des vers, le bonheur et le choix de l'expression correspondent à la naïveté d'un élan senti. Les mêmes éloges sont applicables aux poésies diverses de l'auteur, à son ode adressée au Phare de Malte, à ses romances dans le genre antique et à son Idylle sur son petit enfant âgé de cinq mois. Là respire un souffle pur d'antique poésie; là l'imitation est moins sensible; les douleurs de l'exil inspirent aussi des plaintes touchantes au poète. Dans tous les temps, dans tous les pays, il n'y a de vraie poésie que celle qui reproduit les réalités en leur prêtant une forme idéale et divine.

(*British and Foreign Review.*)

Physionomies parlementaires.

—

N° II.

LE PARTI CONSERVATEUR

A LA CHAMBRE DES LORDS. [1]

LE DUC DE CUMBERLAND. — LORD WELLINGTON. — LORD ELDON. — LORD LYNDHURST. — LORD ELLENBOROUGH. — LORD ABINGER, LE DUC DE BUCKINGHAM. — LE MARQUIS DE LONDONDERRY. — LORD WINCHELSEA ET LORD RODEN. — LORD ABERDEEN. — LORD ASHBURTON. — LORD WICKLOW, — LORD HARWICK. — LE DUC DE MANSFIELD. — LORD GORDON.

A la tête de ce parti fort remarquable et d'autant plus digne d'attention qu'il est militant, se trouvent deux hommes très différens de caractère et de position : le duc Ernest-Auguste de Cumberland, frère du roi, et lord Wellington. Parlons d'abord du prince.

Une vertu qu'on ne peut lui contester, c'est l'exactitude. Toujours le premier entré, toujours le dernier sorti ; il ouvre, il ferme les portes de la Chambre. S'il n'était Altesse, il pourrait devenir excellent huissier de service, modèle exemplaire des gardiens et des massiers. Je ne sais même s'il n'inspire pas quelque jalousie aux préposés que le gouvernement paie, pour conserver intact le mobilier du sénat britannique.

(1) Voyez le 1er article inséré dans la 13e livraison (janvier 1837), et ceux que nous avons publiés, en 1836, sur la Chambre des Communes.

Vous entrez à la Chambre des Pairs : vous apercevez des favoris blanchâtres ou plutôt laiteux. Cette crême jaunissante qui dore l'urne de Wedgewood, n'est pas plus uniforme de teinte que ces étranges favoris : ils vous annoncent le duc de Cumberland. Sa physionomie n'exprime aucune supériorité intellectuelle, et elle ne ment pas : c'est un homme sans talent proprement dit ; la ruse du paysan, la finesse du commerçant le distinguent. On ne peut lui attribuer ni éloquence, ni instruction. Sans considération dans la Chambre, il influe sur elle par quelques moyens secondaires et subalternes ; il sait aboutir à certains membres, réunir certains intérêts, parler à quelques craintes, grouper quelques opinions exagérées. Quant au sang-froid politique, il a l'art de se contenir et de se modérer, d'être maître de soi, d'imposer silence à ses passions ; nul homme n'est aussi impassible. On l'attaque, on le harcelle, son parti croule, il ne s'ébranle pas : vous le croiriez insensible. Trois jours après que lord Brougham s'était mis à lui lancer ses plus lourdes invectives ; l'appelant, par exemple, *cet homme qui doit à notre courtoisie le titre de sérénissime et d'illustre;* lord Cumberland saisit la première occasion de s'approcher de l'orateur qui l'avait si grièvement insulté, et de lui parler avec une aisance, une cordialité, une amabilité parfaites. A la douceur de son ton, à son air affable, prévenant et calme, vous ne diriez jamais que c'est là le plus furieux des membres conservateurs ; avantage qu'il exploite avec adresse, car la nature a beaucoup fait contre lui.

Au lieu de voix, elle lui a donné je ne sais quelle collection de sons bizarres, imparfaits, incohérens et rauques, les uns semblables à un grognement sourd, les autres à un lointain murmure. Quel que soit le diapason qu'il choisit, on ne l'entend jamais. Aussi ne se pose-t-il pas orateur : il se rend justice. Jamais il n'a exposé les membres de l'assemblée à plus de trois minutes de supplice. Sa figure est singulière : une fois aperçue, elle se grave dans le souvenir. Une figure ronde,

entrecoupée de rides qui se croisent et se contrarient, éclairée par deux petits yeux brillans, vifs et clignotans, cachés par des sourcils qui surplombent, et qui, dans certains mouvemens d'humeur, les éclipsent en totalité; un grand front qui ne manque pas d'une certaine expression intelligente; enfin, une certaine manière de contracter et de rassembler tous les traits de son visage, un *recoquillement* de toutes les parties de sa figure, qui n'appartient qu'à lui seul.

On a parlé très diversement des talens réels du duc de Wellington; cela devait être. Il n'est pas jeté dans le moule commun. C'est un homme à part; singulier, plutôt que grand, et qui possède quelques qualités assez complètes et assez énergiques pour que, s'il ne les modère et ne les balance, ces qualités deviennent des vices. Son pouvoir de résistance, son obstination de volonté, ne cèdent, ne plient et ne composent jamais : rien ne peut le vaincre; son entêtement frise la sottise; aussi pouvez-vous le prendre pour un héros ou pour un sot. Son genre de courage, dédaigneux de la popularité, de l'opinion, de l'estime, même de l'affection, marche à travers les obstacles en aveugle, en brave, sans considération, sans scrupule, sans faire acception des conséquences que cette volonté de fer peut entraîner. Se trompe-t-il? il ira jusqu'au bout. Sourire ou menaces, raisonnement ou éloquence, rien n'y fait. Il n'a plus d'amis; il ne connaît personne; il ne se moque pas de l'opinion, il ne la voit pas; il ne la craint, ni ne la devine. Sa ligne d'action est géométrique et absolue. La balle de mousquet trace à travers l'espace un sillon moins rigoureux. C'est une volonté brutale, et qui procède comme les forces physiques de la nature. Il augmente les embarras d'une position en ne sachant ni plier, ni changer ses mouvemens.

Sa physionomie est bien celle de son caractère. Son port a toute la raideur de sa volonté; sa figure osseuse et son nez proéminent; son teint pâle; ses cheveux gris; son œil vif et perçant, annoncent l'invincible entêtement d'un parti pris.

Son caractère se compose réellement de deux parties; d'une sagacité réelle, qui lui fait apprécier fort bien sa position, et de cette obstination qui compromet les résultats de son extrême sagacité.

Son ministère, bizarrement renversé par une catastrophe imprévue, née de l'incroyable entêtement dont nous parlons, a cependant prouvé sa capacité. Avant qu'il ne prît le portefeuille, tout le monde le croyait hors d'état d'occuper une position politique. Seul au milieu de ses collègues, n'obéissant qu'à ses instincts et à ses méditations personnelles, il a lutté contre eux et a opéré plusieurs réformes importantes dont le peuple a profité. Calculateur sévère, tacticien habile, il n'a pour loi que son calcul. Une mesure prise par ses amis, mais qui lui semble inutile et frivole, n'obtient jamais sa coopération : ce refus a excité souvent l'animadversion des tories. Quand il se trompe, il ne se trompe pas à demi. Nerveux, expressif, simple jusqu'à la brutalité dans ses harangues, souvent véhément, gesticulant un peu trop, n'essayant point l'effet rhétorique, et atteignant souvent le véritable but de l'orateur, celui d'ébranler et d'émouvoir, il est cependant désagréable à entendre. Il a perdu plusieurs dents, et son organe criard est à-la-fois âpre et confus. Vous le voyez se démener; vous l'entendez crier, ou plutôt vous soupçonnez qu'il crie; vous ne pouvez saisir qu'un sifflement bizarre, le bruit aigu de l'air qui passe entre les dents brisées de sa mâchoire dégarnie. Quant à la correction grammaticale et à l'élégance du discours, il n'en est pas question. Tout au plus ses phrases se tiennent-elles droites et d'ensemble; mais il a le bonheur et l'avantage de sembler si persuadé de ce qu'il dit, si plein de son sujet, si vivement intéressé à son succès, qu'on est forcé de l'écouter quoi que l'on fasse.

Pendant près de cinquante années, lord Eldon a monopolisé l'attention publique : les journaux ne parlaient que de lui. On ne le nomme plus. Cette éclipse totale n'est pas seulement le résultat de sa vieillesse; ses opinions sont mortes. De 1800 à

1825, pas de nom qui se représentât plus souvent sur la scène politique. Le siècle aventureux qui nous emporte use rapidement les hommes. Après la mort de Pitt, le torysme avait besoin d'un coryphée; ce fut Eldon. A côté du premier ministre, il se trouvait comme directeur, appui, conseil, organe secret du parti conservateur. A son talent réel se joignait la considération due à sa place. Grand-chancelier, ou (comme on dit en Angleterre) directeur de la conscience royale, plein de zèle pour la monarchie ancienne, mais d'un zèle vivant, sympathique, enthousiaste; il la traitait, non comme une théorie et une idée, mais comme un véritable ami intime, et parlait d'elle comme Oreste de Pylade. Blesser le principe conservateur, c'était frapper le chancelier lui-même. Il ne dépendait pas de lui de vous aimer ou de vous haïr : libéral, il vous abhorrait; royaliste, il vous adorait. Jusqu'au dernier moment, le torysme antique, bien et dûment empaqueté, a reposé sur son cœur, bercé par la main qui le pressait. Il eût accepté le martyre, s'il eût pu sauver de son sang la vieille constitution. Mais, hélas! que d'amertumes cette passion entraîna! la triste chose! souffrances sans nombre! efforts inutiles! douleurs poignantes! Depuis quinze années, lord Eldon s'est vu contraint à reculer pied à pied, de position en position, devant le flot envahisseur. Certes, il a bien souffert lorsque Peel et Wellington ont reconnu la nécessité d'émanciper les catholiques; mais il se flattait encore de la pensée que la Chambre ne serait pas assez folle pour y consentir. Après avoir espéré en vain dans la sagesse des pairs, il espéra dans la sagesse du roi. D'espérance en espérance, d'illusion en illusion, il tomba dans un état de marasme affreux, dont ceux qui l'ont approché peuvent seuls connaître toute l'étendue. Ce n'est pas exagérer l'expression que de dire qu'il pleura jour et nuit sur les ruines de cette Babylone adorée.

Que fût-ce donc lorsque, à son étonnement inexprimable, il entendit parler de réforme parlementaire? La réforme! phénomène; audace; essai inouï, dont il ne soupçonnait pas même

la possibilité! En face des tentatives de lord Grey, sa stupeur fut profonde. Saisi ou plutôt enivré d'abord de douleur, puis d'une passagère joie, lorsqu'il crut ce parti perdu à jamais, il tomba de plusieurs degrés plus bas dans le découragement et l'effroi, quand il sut que les pairs d'Angleterre consentaient à la lecture du bill, et que la chose serait sérieusement discutée. Pourquoi décrire la longue angoisse qu'il eut à subir; passant d'une fausse, rapide et trompeuse allégresse, à l'abattement le plus horrible; miné par ces alternatives d'espoir et de crainte; aussi tourmenté par cette oscillation cruelle qu'un amant par la longue agonie de sa passion malheureuse?

Hélas! il a fallu qu'il dévorât bien des chagrins, qu'il vît périr l'une après l'autre bien des espérances, devenues des regrets; qu'il s'armât d'une résignation bien pénible! Une fois la réforme parlementaire et l'émancipation catholique achevées, lord Eldon ne fut plus qu'un fantôme : il survivait à ce qu'il avait de plus cher. On se souviendra toujours de l'avoir entendu s'écrier : « *Oui, la gloire de l'Angleterre s'éclipse,* » au moment où la dernière de ces mesures allait passer. Une larme sincère brillait dans ses yeux : l'émotion était profonde et amère; le pauvre homme sentait les sources de sa vie tarir, en même temps que celles de la constitution antique. Depuis ce moment, il ne parle plus : de temps à autre, des murmures inarticulés s'échappent de ses lèvres; c'est quelque chose de touchant que ce vieillard, si profondément attristé par la disparition de ce qu'il aimait, de ce qu'il avait défendu.

Tout le monde le savait honnête homme et plein de conscience: on l'estimait comme tel. Son tempérament froid, son calme habituel, son impassibilité naturelle, l'empêchaient d'être orateur. A beaucoup d'instruction, à une grande capacité, il joignait une certaine lenteur d'intelligence qui ne lui permettait pas de découvrir rapidement de nouvelles ressources, de saisir les argumens faux et les côtés faibles de ses

adversaires. La patience de son expression, la franchise un peu brusque de ses déclarations de principes, annonçaient combien il était étonné que tout le monde ne pensât pas comme lui. Au lieu de haranguer, il causait : vous eussiez dit qu'il s'adressait dans un salon à quelques voisins qui n'étaient pas de son avis. Amène, affable, gracieux pour tous dans la vie privée ; tenace, inflexible, attaché aux vieux usages jusqu'à l'entêtement ; ne voulant rien céder ; ne connaissant pas d'accommodement avec le ciel ou avec sa conscience ; faisant attendre d'infortunés plaideurs pendant des années entières, afin de se donner le temps de comprendre leurs causes et d'en peser le pour et le contre ; aussi embarrassé de ses scrupules que persévérant dans le difficile travail nécessaire pour les équilibrer ; cet homme intègre s'est vu accusé de bigoterie et d'intolérance : rien de plus injuste. Il est tout d'une pièce ; il aime son vieux pays, ses vieilles lois, son vieux monde ; il se ferait pendre pour tout cela. On lit une bienveillante probité sur ce vénérable visage, encadré dans une forêt de blancs cheveux qui ondoient. Il paraît rarement ou plutôt il ne paraît plus à la Chambre, dont toutes les mesures contrarient les affections de sa jeunesse.

Après avoir parlé des plus célèbres lords, parlons du plus habile d'entre eux, lord Lyndhurst ; Brougham seul peut lui tenir tête. Aussi se détestent-ils mutuellement ; et c'est plaisir de les voir s'épier, s'observer, se harceler, se tailler des croupières, se tendre des pièges avec la courtoisie la plus achevée et la persévérance de haine la plus exemplaire. Lord Lyndhurst n'attaque jamais personne de ses collègues, un seul excepté, lord Brougham. Des trois cent cinquante pairs qui composent la Chambre, lord Lyndhurst est le seul que Brougham redoute ; ils ne sont pas seulement adversaires ; ils sont rivaux. Tous deux appartiennent à la même profession ; ils ont fait fortune par la même voie.

La carrière de lord Lyndhurst a été rapide : à peine avait-il essayé ses forces au barreau sous le nom de Singleton-Copley,

lord Liverpool et ses amis politiques découvrirent ce qu'il y avait d'avenir et de talent chez ce jeune homme. Ce furent eux qui le firent élire membre du Parlement; il justifia bientôt leurs espérances. Était-il républicain avant cette époque? nous ne le pensons pas; il était pauvre et obscur, voilà tout. L'Amérique républicaine le vit naître; et, amené en Angleterre par son père, peintre sans fortune, il fut élevé pour l'état ecclésiastique : ces premières habitudes le rapprochaient à-la-fois des rangs populaires et des idées anti-aristocratiques; le libéralisme de ses opinions n'a rien d'étonnant. Il prit avec succès la défense de plusieurs accusés politiques; ses relations avec les hommes du mouvement datèrent de cette époque. De 1813 à 1827, il parcourut d'un seul élan, pour ainsi dire, tous les degrés de sa profession; avocat, conseiller, avocat-général, et enfin grand-chancelier.

Si l'intelligence de Brougham est plus vaste, plus capace, plus énergique, plus vigoureuse, lord Lyndhurst l'emporte par la variété, la facilité, la clarté ingénieuse de l'esprit; il a des yeux de lynx pour découvrir l'erreur d'un adversaire. Sophiste achevé, il est toujours armé contre le sophisme : il tisse, avec un talent sans égal, des argumens qui n'ont pas le sens commun. On l'a vu faire agréer des propositions étranges et forcer les membres les plus rebelles à se laisser tromper bénévolement. Comment se défier d'un homme qui parle avec tant de calme, tant de simplicité, d'abandon, une ironie si douce, un air si dégagé? Il n'attaque personne; il ne tonne pas; il cause, il est insinuant, doux, captieux; il semble logique, désintéressé; l'homme de parti s'efface : vous n'avez à faire qu'à l'homme aimable. Jamais d'emportement, jamais de caprice, aucune violence; lord Brougham a beau le harponner et le foudroyer, il ne sourcille pas; c'est une tactique adoptée par lui que cette tranquillité parfaite : c'est un grand avantage qu'il se donne sur ses collègues. Rien ne paraît l'atteindre; vous ne le démontez pas; prenez-vous-y comme vous voudrez, il est à couvert. Un jour que

Brougham l'avait poussé à bout, il se leva tranquillement et se mit à lui répondre avec une ironie si légère, à le persécuter d'une manière si douce et si naïve, ayant si peu l'air d'y toucher, que c'était merveille. Il cita les paroles d'un pamphlet anonyme que son adversaire venait de publier et en tira parti contre Brougham avec une dextérité merveilleuse; choisissant les endroits faibles et y versant le poison d'une main si délicate, que l'impétueux Brougham ne put y tenir et finit par s'écrier, tout ému : « *A l'ordre! à l'ordre!* » Il ne se rappelait pas que le maintien de l'ordre était confié à lord Lyndhurst lui-même, en sa qualité de chancelier; et qu'il demandait à lord Lyndhurst de le protéger contre lord Lyndhurst.

Il se trompe assez souvent; mais ses erreurs résultent de sa finesse : par exemple, on l'a vu se prendre dans ses propres filets, en faisant tomber le premier ministère Grey : mauvais calcul. La chute de ce cabinet ne pouvait entraîner la formation d'un ministère tory; l'opinion publique s'était trop prononcée en faveur de la réforme, et lord Lyndhurst, en précipitant ses ennemis pour préparer leur retour, n'a fait que rendre leur victoire plus éclatante. Sa taille est haute; sa physionomie imposante; il se possède toujours; dès qu'il se lève pour parler, la Chambre se tait. Non-seulement sa réputation est faite comme orateur et comme homme politique, mais il jouit d'une grande autorité dans son parti; toutes ses paroles ont du poids. Personne ne se souvient de l'avoir vu jeune, et il est à croire qu'il ne sera jamais vieux : c'est un des rares mortels qui n'ont pas d'âge; grave dans l'adolescence, vert et bien conservé dans l'âge mûr. Sa perruque de juge lui donna long-temps un air de majesté toute particulière; et depuis qu'il s'en est débarrassé, il a rajeuni.

Lord Ellenborough a fait assez de bruit dans le monde; je ne sais trop pourquoi. C'est l'homme du lieu-commun; la clarté de sa pensée et de son élocution seraient des mérites, si le fond de ses idées était moins commun et son langage plus élevé. Sa phrase correcte, sa voix pure, sa diction élé-

gante, l'industrieuse étude de tous les détails d'une affaire, sa présence d'esprit inaltérable, n'ont pas d'autres torts que de traîner après elles un ennui vraiment mortel. Ce Grandisson de l'éloquence me plairait mieux s'il avait quelques défauts. Tous les ans, le noble orateur se lève vers le milieu de la session, déroule pendant deux heures l'armée régulière de ses périodes sans vigueur, et finit par réclamer une indemnité pour quelque prince indien inconnu. Personne n'écoute cette héroïde, à l'exception du ministre voué au supplice de repousser cette attaque et d'en mesurer la portée. Justement à la même époque, un autre homme politique, membre de la chambre des Communes, joue le même personnage dans la même assemblée : c'est M. Herries; les deux motions coïncident, et après les avoir présentées régulièrement tous les ans, l'un et l'autre orateur les retirent régulièrement sans mot dire. C'est un des orateurs qui craignent le plus une collision entre la Chambre haute et la Chambre basse : il a tout fait pour la prévenir, ce qui prouve son bon sens. Ne négligeons pas l'éloge de son immense chevelure, la plus magnifiquement bouclée et la plus majestueusement frisée que l'on puisse imaginer.

Voici un nom que le public ne connaît guère; cependant le personnage qui le porte jouit d'une grande réputation. Sir James Scarlett était célèbre : lord Abinger est inconnu; autrefois actif, énergique, plein de mouvement et d'espérance, il a changé, il se tait, il s'endort dans sa pairie. La raison en est simple : malgré son élévation et l'apparent éclat de sa fortune, sa vie politique est détruite à jamais; ses ennemis les plus acharnés n'ont rien à desirer sous ce rapport. Détesté des whigs qu'il a quittés, suspect aux torys dont il s'est rapproché, il ne tient plus à rien. La presse, qu'il avait activement défendue et qui lui semblait nécessaire à la liberté, autant que l'air que nous respirons, n'a pas eu de plus mortel ennemi. Procureur-général sous le ministère de Wellington, il a suscité et dirigé, dans le court espace de trois années, plus de poursuites po-

litiques que tous les avocats-généraux qui l'avaient précédé pendant l'espace de trente ans; plusieurs journaux sont tombés morts sous ses coups. De cette violence et du peu de prévision de cet homme d'état, il est résulté qu'à la chute de Wellington, il se trouva (comme dit le peuple) par terre et entre deux selles. Son isolement devint profond; tous les partis s'éloignèrent de lui. Il soutint pendant quelque temps avec philosophie cette solitude de la Chambre, qui indique la ruine complète de l'homme politique. Mais, bientôt fatigué d'une telle situation, il se retira; ses apparitions furent rares; il sentit que l'anathème le poursuivait partout. A peine, depuis sa promotion à la pairie, a-t-il prononcé cinquante paroles. (1)

Sa capacité est plutôt celle d'un bon avocat consultant, d'un homme d'affaires expérimenté, que d'un homme d'état et d'un orateur. Walter Scott disait de lui : C'est un talent qui doit peu de chose à sa mère et beaucoup à son maître d'école. Avec une certaine astuce dans l'art de présenter les argumens, tantôt il obscurcit, tantôt il éclaire habilement la question; jamais il n'étonne, jamais il n'émeut.

Pauvre orateur, excellent avocat; sa finesse naturelle et la connaissance qu'il a des hommes lui donnaient une admirable influence sur le jury, quand il avait occasion de s'adresser à lui. Homme de tact plutôt qu'homme de talent, n'ignorant pas les faiblesses d'amour-propre auxquelles cèdent la plupart des hommes: il les exploitait avec talent. Dès qu'il entrait dans la salle, il parcourait de l'œil le banc des jurés, arrêtait son regard sur deux ou trois d'entre eux qui lui semblaient porter le sceau d'une supériorité intellectuelle; puis, il commençait sa harangue. A eux seuls s'adressait l'orateur; il les captivait l'un après l'autre, semblait attendre avec anxiété leur avis; les consulter, provoquer un signe de tête

(1) Lord Abinger, dans une série d'articles publiés dans le *Times*, a entrepris de réfuter le jugement rendu contre Emile de la Roncière et de prouver l'innocence de ce dernier.

affirmatif; il ne s'attachait qu'à vaincre leur résistance : le succès couronnait presque toujours ces efforts d'adresse, cette flatterie si habile. Jamais Brougham, avec toute la véhémence de sa parole, ne put se glorifier d'un succès pareil. Monotone dans sa diction, fatigant par son immobilité, Scarlett dépouille adroitement un dossier; mais l'émotion et l'élévation politiques lui manquent. Sa corpulence, son obésité, cet énorme ventre qui le précède de deux pieds, le sourire presque jovial qui se joue sur ses lèvres roses, contrastent avec ses cheveux blancs. Tout le fait ressembler à Falstaff. Il a l'air fort heureux de vivre, et son existence s'est écoulée en effet d'une manière assez brillante pour justifier cet air de satisfaction intime et plénière.

Mon dénombrement procède, on le voit, non par classification de rang et de titre, mais par ordre de célébrités et d'influences. D'un simple avocat devenu baron, je passe à un nom féodal, celui du duc de Buckingham, chef d'un groupe entier de torys réformateurs, au nombre de trente ou quarante; on compte parmi eux lord Northumberland et le comte d'Arundel. A soixante ans, il est impossible de déployer plus d'énergie et de vigueur que ce duc. La nature l'a fait géant; sa rotondité correspond à l'élévation de sa taille, et une vie de luxe et de jouissances positives a perfectionné l'ouvrage de la nature. C'est quelque chose d'extraordinaire que le cercle parfait de son visage; vous diriez un gigantesque fermier du Lancashire, qui aime à se moquer de ses voisins. Ses grands yeux noirs prennent une expression d'ironie admirable toutes les fois qu'il attaque un membre de l'opposition : il est charmé, il s'amuse, il jouit de ses propres attaques. En face de Brougham, cet amusement se manifeste de la manière la plus vive; il ne s'aperçoit pas qu'il abuse de la métaphore, que les idées lui manquent, que son prétendu triomphe n'est que déclamation et rapsodie : non, il va toujours et rien ne l'embarrasse, rien ne l'arrête; ses cris n'en sont pas moins violens, ses citations n'en sont pas moins fausses. Il mutile Shak-

speare, s'empare d'un fragment mutilé de Pope, y mêle l'invective des rues, et pour battre en brèche la réforme maudite, emploie des expressions d'une grossièreté sans égale. Sa voix glapissante va frapper alors les échos des voûtes, et l'on n'entend plus ses paroles, tant leur éclat est violent. Du reste, l'emportement du noble duc ne s'accorde guère avec sa vieillesse et la gravité de son rang. Un journaliste prétendit qu'il ne pouvait reproduire son discours « parce que, disait-il, le duc l'avait prononcé beaucoup trop haut pour qu'on l'entendît. » Cette raison fut trouvée originale autant que vraie.

Le marquis de Londonderry s'est fait remarquer récemment par la ferveur de son zèle tory et les imprudences qui en sont résultées. Le fanatisme ne peut aller plus loin; à son sens, le torysme est céleste, d'origine et d'influence divines; il le défend comme l'Espagnol défendait la croix : je ne connais pas d'homme plus loyal ni plus compromettant; pas de zèle plus capable de perdre une cause. Si le noble marquis voulait spéculer sur son imprudence et faire payer rançon à ses propres amis, on achèterait cher son silence; mais il se tient au-dessus de toutes les séductions; il faut qu'il agisse et qu'il parle. Après avoir engagé son parti dans un mauvais pas, il se repent : aussitôt, il recommence. Que de démarches employées et perdues pour le forcer à se tenir tranquille! combien de fois les pans de son habit ont-ils été tiraillés au moment où il se levait pour parler! Pendant le cours même de sa harangue, quelles secousses réitérées l'ont averti! Mais aussi quel noble courage! Quel regard furieux il lançait sur ses amis! Comme il avait l'air de leur dire : « Ne croyez pas que je cède, il y va du salut de la patrie! » La populace, furieuse contre son torysme acharné, l'a deux fois assailli dans les rues de Londres, et ce n'a pas été une leçon pour lui. Presque lapidé, il a continué son rôle de martyr; il le continue jusqu'à la fin de sa vie, avec le même défaut de jugement, la même loyauté folle, le même

absurde point d'honneur, le même don-quichottisme forcené. Sans talent, ne sachant pas même présenter ses observations dans un ordre lucide; incapable d'enchaîner deux argumens, il laisse à peine soupçonner le fond de sa pensée, et plus il est convaincu, moins il se fait comprendre. Tout ce que vous retenez d'un discours prononcé par lui, c'est ordinairement son admiration illimitée pour Don Miguel ou Don Carlos, jointe à son mépris pour cette nation de rebelles, qui s'appelle la Pologne. Il porte, on ne sait trop pourquoi, un vif intérêt aux affaires de la Péninsule. Il a publié à ce sujet un gros volume intitulé : *Guerre de la Péninsule*, lequel appartient réellement au docteur Gleig, un des rédacteurs du *Magazin de Fraser*. Ami dévoué, il est revenu de Saint-Pétersbourg, quittant une belle position, pour empêcher son ami Robert Peel de faire un faux-pas politique. Enfin, ce serait le plus excellent des hommes si ce n'était le plus ennuyeux des personnages. Se lève-t-il pour traiter *les affaires de la Péninsule*, on rit, on s'endort ou l'on s'enfuit.

L'église anglicane compte deux défenseurs ardens, lord Winchelsea et lord Roden. Le premier, surtout, regarde cette institution comme le modèle idéal des vertus politiques et morales; il sacrifierait ses domaines pour empêcher le triomphe de ceux qui s'apprêtent à dépouiller le clergé anglican d'une portion de ses conquêtes. En 1829, il aima mieux se battre en combat singulier contre lord Wellington, que de rétracter sa fameuse apostrophe : « *Oui, duc, vous êtes l'ennemi de l'Eglise!* » Ce n'est que dans les partis prêts à périr que ces grands dévoûmens se trouvent. « Confisquez tous mes domaines, s'écriait-il, mais que la loi sur la réforme municipale ne passe pas! » Il n'exprimait que sa pensée. Une fois l'émancipation des catholiques sanctionnée par le Parlement, il dit à ses amis qu'il ne remettrait plus le pied dans cette enceinte profanée : on eut beaucoup de peine à le faire revenir sur cette résolution. Comme le marquis de Londonderry, il extravague de temps à autre, et sa monomanie

parlementaire ne laisse pas que d'effrayer ses collègues torys. Les protestans, dont il soutient la cause avec un désintéressement qui va jusqu'à l'insanité, sont épouvantés de ce ton d'énergumène. Il n'a qu'une manière de prouver la vérité de ses assertions : « Si vous ne pensez pas comme moi, vous êtes à pendre. » Sa capacité d'argumentation ne va pas plus loin. D'ailleurs, il s'énonce mal, prononce mal, et se trouble souvent.

Quant à lord Roden, il produit un peu plus d'effet. Aveugle comme son collègue sur la situation présente, mais doué de plus de force physique; plus grand, mieux taillé, portant de gros favoris noirs et de beaux cheveux, qui accompagnent agréablement son visage mâle, il a aussi l'avantage de se bien poser, de savoir haïr, et d'être craint. Je ne sais s'il ne préfère pas le plus abominable des brigands à un catholique romain vertueux. Cette fureur irrationnelle a quelque chose de comique; ses déclamations et ses lamentations, prononcées d'une voix tour-à-tour tonnante et pleureuse, vous abasourdissent par un bruit vide et une terreur creuse. Bientôt, on n'écoute plus rien, et sous cette tempête furieuse de paroles chevelées, beaucoup d'honorables pairs prennent le parti de s'endormir.

Le comte d'Aberdeen, au contraire, homme calme et sagace, immobile et froid, semble ne pas s'embarrasser le moins du monde de l'effet qu'il va produire et de l'opinion qu'il va laisser. Long-temps secrétaire d'état pour les affaires étrangères, il a occupé ce poste avec honneur; et son ouvrage sur les antiquités d'Athènes prouve la sévérité, la pureté de son goût, en fait d'architecture et de beaux-arts. Son accentuation nette et ferme, sa bonne prononciation, la correction et même l'élégance de sa phrase, laissent ses auditeurs glacés comme lui-même. On bâille; et l'on convient qu'il est de bon sens, et qu'il s'exprime avec pureté. Fort distrait, comme tous les savans; vêtu d'un sac plutôt que d'un habit, il ne peut prétendre à beaucoup d'influence sur ses collègues; mais on le respecte et on l'estime.

Cette glace philosophique, qui appartient à l'Écosse, semble peser aussi sur le comte Haddington, dont la prose est la plus prosaïque et la plus inanimée du monde : il a du poids et de l'autorité dans la Chambre. On se souvient qu'il a rempli, avec honneur, les fonctions importantes de lord-lieutenant en Irlande. La vie politique de cet homme distingué a été cependant marquée par une gaucherie singulière. Lorsque le bill de réforme fut proposé, il déclara que le peuple d'Écosse lui était contraire : haute imprudence. Si les Écossais gardaient le silence, ils n'en pensaient pas moins. A peine cette étourderie eut-elle été prononcée, on vit éclore sur tous les points de l'Écosse des comités réformateurs. Ainsi personne n'a servi plus activement et plus involontairement la cause réformatrice; il aurait dû se souvenir que la chose dont un Écossais parle le moins, est celle à laquelle il pense le plus.

Voici un nom presque nouveau et qui serait fait pour la gloire et l'influence, si les idées de l'orateur étaient aussi nombreuses que ses gestes, et son style aussi nerveux que ses périodes sont bien tournées : je veux parler de lord Fitzgerald-Vesey, l'un des plus jeunes membres de la Chambre : il a quarante quatre ans. La grave et solennelle majesté avec laquelle ses phrases se déroulent, fleuries, agréables, bien agencées, persuadent à l'orateur qu'il est un Cicéron, tout au moins; mais cet éclat extérieur et factice enveloppe le néant sans le voiler.

Il est plaisant de le voir soulever à-la-fois ses deux mains, puis les laisser retomber par un mouvement alternatif, semblable à celui de deux morceaux de plomb. Les orateurs grecs seraient fort étonnés s'ils revenaient au monde, et qu'ils assistassent aux débats de notre Chambre des Communes et de notre Chambre des Pairs; ils trouveraient sans doute que l'*action* à laquelle ils attachaient tant d'importance n'est pas la qualité par laquelle nous brillons; en effet, nos plus grands orateurs semblent un peu ridicules sous ce rap-

port. Il faut ne faire aucune attention à leurs gestes et suivre le sens de leurs discours.

Qu'est-ce que lord Ashburton? vous l'ignorez? vous ne reconnaissez pas sous ce déguisement nouveau le célèbre Alexandre Baring, l'un des hommes les plus riches de la capitale? Ce banquier possède une capacité peu ordinaire; mais son talent n'a rien de politique. L'autorité de ses écus donne du poids à son nom; on compte avec lui. Le *Times* s'est amusé à le désigner sous un nom grotesque : « C'est, dit-il, le représentant de ses *poches;* » plaisanterie d'assez mauvais goût, mais vraie. Il a vingt fois changé de principes, toujours dans le sens de ses intérêts. A peine a-t-il eu la complaisance de voiler la fréquence et la vivacité de ses évolutions. Il est impossible de pousser plus loin l'agilité, de tourner plus lestement le dos à ses amis, et d'être plus rompu à cet exercice. L'esprit du commerce l'a même engagé à voter dans un sens, après avoir parlé dans un autre. En 1815, il était devenu l'idole de la populace qui abhorrait les lois sur les céréales, vivement attaquées par lui. A peine devenu propriétaire d'un grand domaine, il fit volte-face et se déclara le protecteur de ces mêmes lois. Personne ne sait mieux embrouiller une matière, et envelopper de nuages la question la plus simple. Il parle deux heures, et vous avez peine à deviner de quoi il a parlé, quelle est son opinion, à quel résultat il veut arriver : lord Castelreagh lui céderait même dans cet exercice. Ajoutons que si M. Baring sait obscurcir les questions claires, il débrouille quand il veut les problèmes complexes; mais il faut qu'il le veuille. Alors vous admirez la simplicité bourgeoise d'un langage, devenu l'expression fort nette d'argumens compliqués. Non-seulement il pénètre les véritables motifs et les secrètes faiblesses des raisonnemens qu'on lui oppose, mais il sait embarrasser ses adversaires, leur attribuer de prétendues erreurs qu'ils n'ont jamais commises, et qu'il relève avec une nonchalance et une grâce admirables. Son air de sincérité, et de bonhomie

en impose même à ceux qu'il attaque; ils sont tentés de se demander s'ils ne se sont pas trompés en effet, et s'ils n'ont pas commis la faute dont on les affuble avec tant de sang-froid.

Mauvais orateur, incorrect dans sa phraséologie, balbutiant et bégayant quelquefois; mais doué de ce genre d'habileté que nous avons décrit; sans loyauté dans la discussion, vous ne le trouverez point en défaut; il sait que rien n'est plus dangereux que d'avoir l'air de s'être trompé. La satisfaction personnelle qui respire sur son visage n'a jamais été troublée; il est trop sûr de ses ressources et il connaît trop bien le monde pour laisser lire sur ses traits la défiance et l'ennui.

Il parle rarement. Le noble pair dont nous allons nous occuper monopolise, au contraire, la plupart des discussions de la Chambre. Lord Wicklow, non moins sûr de lui-même que lord Ashburton, ne se réserve pas pour les grandes occasions; sur trente questions il en aborde vingt; et si vous pensez l'avoir battu, il se relève plus fier que jamais, et vous prouve plus clair que le jour que c'est lui qui est le vainqueur. Dans les affaires de l'Irlande, lord Wicklow prend en général l'initiative; c'est lui qui dirige l'opposition irlandaise. Quoique irritable, il sait se modérer et donner à ses paroles la netteté nécessaire. Élégant dans ses expressions, mais vide; persuadé qu'il balance au moins la réputation et le talent de lord Brougham, mais ne pouvant le persuader à personne; infatigable dans le combat, alors même que les coups qu'il porte sont impuissans; toujours animé, souvent violent, et ne faisant aucune attention à la froideur de son auditoire; nous ne pensons pas qu'il doive aller fort loin, et que l'effet tragique de son éloquence atteigne le but qu'il semble se proposer. Le comte de Limerick, avec moins de prétentions, n'a pas plus de talent; son grand mérite est l'exagération du torysme; sa médiocrité, souvent blessée par les supériorités qui l'environnent, prête un caractère d'amertume à

ses discours. Il essaie même la satyre, arme dangereuse qui revient le frapper lui-même; sous le rapport extérieur, il ne ressemble pas mal à un bon fermier de mauvaise humeur.

Groupons ensemble trois sénateurs d'un âge très avancé, lord Harrowby, lord Rosslynn, et lord Mansfield; leurs antécédens, leur âge et leur fortune, contribuent également à les attacher à la cause du torysme. Lord Harrowby, long-temps président du conseil sous le ministère de lord Liverpool, n'est pas un ultra-tory comme les précédens; c'est un homme politique que la pratique des affaires a instruit. Avec ses cheveux blancs, sa figure vénérable, empreinte de gravité et de fermeté; sa voix sonore, malgré son âge; son élocution facile, et sa dialectique serrée, il se fait écouter et on l'environne de tous les égards dus non-seulement à sa vieillesse, mais à son crédit et à ses antécédens. Lord Rosslynn, d'une faiblesse extrême de constitution et de tempérament, ne se distingue que par son zèle.

Il y a long-temps que le duc de Mansfield a perdu l'habitude de parler à la Chambre. Agé de plus de soixante ans, il semble encore plus vieux que son âge; des rides nombreuses sillonnent son front; il marche courbé; il se fait entendre avec peine. Dans son bon temps, c'était un orateur rhétoricien qui élaborait longuement ses discours; incapable d'improviser, il se préparait, par une fatigue assidue, à la discussion dans laquelle il voulait briller. Au milieu de sa déclamation préméditée, il lui arrivait de s'élever tout-à-coup jusqu'à une espèce de fureur factice dont le spectacle avait quelque chose de plaisant. Je me souviens qu'en 1834, dans une harangue de cette espèce, il accumula toutes les hyperboles injurieuses sur la tête d'O'Connell et du ministère; puis, baissant tout-à-coup la voix et prenant le ton le plus doucereux possible :

« J'espère, dit-il, que la chaleur des débats et l'impulsion
« du moment ne m'ont pas fait prononcer une seule parole qui
« puisse blesser les membres du cabinet.

— Non, vraiment, répondit lord Melbourne; vous pouvez

être parfaitement tranquille : nous ne nous sentons pas blessés. »

Lord Wynford, qui, ainsi que lord Eldon, s'est appuyé sur le barreau pour franchir les degrés qui séparent l'obscurité du succès et la pauvreté de la fortune, est attaqué d'une maladie cruelle qui, courbant son épine dorsale, le force de marcher dans une ligne oblique. Estimable et estimé; beaucoup moins influent que lord Eldon; d'une intelligence saine, mais bornée; parlant avec une lucidité un peu aride et souvent fatigante, il a pour grand défaut l'ennui qu'il inspire. Les grandes questions lui échappent, et ses répliques sont impuissantes; néanmoins, on l'a vu attaquer courageusement les positions des plus rudes adversaires, de lord Brougham, par exemple. Dans les questions subalternes, il a quelques avantages : les sujets élevés l'écrasent; mais on l'aime, et l'inexorable Brougham est le seul qui ait la barbarie de l'attaquer.

Si nous revenons aux ducs qui occupent le premier rang hiérarchique dans la Chambre, mais qui sont loin de soutenir cette primauté par leur talent, nous trouverons encore le duc de Harrington, qui consacre sa vie au succès du torysme, qu'il regarde comme la véritable religion d'un honnête homme; lord Gordon, dont la voix ne se fait jamais entendre dans la Chambre, mais qui exerce une influence politique fort active : c'est lui qui a pris la part la plus énergique aux succès récens des loges orangistes. Homme de parti, mais sincère, il se persuade qu'en dehors du torysme pur il n'y a pas de salut. La dignité de son caractère est écrite sur son noble visage : c'est un homme avide d'influence politique, mais non de succès oratoire; il donnerait vingt bons discours pour une motion. L'expulsion du ministère Melbourne est le rêve chéri de sa pensée.

(*Parliamentary Sketches.*)

Biographie.

L'ENFANCE DE WALTER SCOTT,

RACONTÉE PAR LUI-MÊME.[1]

Notre siècle se montre si avide d'anecdotes littéraires et de mémoires biographiques, qu'il est bien permis d'avoir peur de cette manie générale, et de prendre ses précautions avec la postérité, lorsqu'on est parvenu à captiver l'attention de la foule, n'importe à quel degré. Ma popularité est allée

(1) Note du trad. Le fragment d'autobiographie que nous reproduisons ici a été trouvé dans les papiers de sir Walter Scott, après sa mort. Il l'avait commencé en 1808; mais il paraît y avoir intercalé quelques paragraphes et quelques notes en 1826. Ces Mémoires s'arrêtent à ses débuts au barreau; mais sir John Lockhart, éditeur du *Quarterly Review*, et gendre de Walter Scott, s'est chargé de les continuer avec le secours de sa correspondance. L'ouvrage de M. Lockhart était si impatiemment attendu en Ecosse et en Angleterre, que l'éditeur a été obligé de le publier par parties. Le premier volume a paru le 18 mars, et le second paraîtra le 1er mai. En France, il n'y aura pas moins d'empressement, car le nom de Walter Scott est populaire parmi nous : déjà le libraire Baudry a fait une édition anglaise de ces Mémoires, et M. Gosselin ne tardera pas à les joindre à sa belle collection des œuvres complètes du barde écossais. L'article que nous publions aujourd'hui, rapproché de ceux que la *Revue Britannique* a publiés sur Walter Scott, et, entre autres, de celui que nous avons inséré dans la livraison d'octobre, intitulé : *Derniers Momens de Walter Scott*, complète en quelque sorte, pour nos lecteurs, la biographie du célèbre romancier.—La *Revue Britannique* s'est plusieurs fois enrichie des travaux de Walter Scott, empruntés par nous aussi aux Revues anglaises dont il fut l'un des collaborateurs les plus actifs.

non-seulement au-delà de mon mérite, mais encore de mes espérances et de mes desirs. Je puis donc, sans trop de présomption, me croire autorisé à prendre les devans sur mes biographes.

Il y a dans la vie de certains poètes une leçon morale fort importante, et il n'est guère de sermons qui puissent être lus avec plus de profit que la biographie de Savage, de Burns ou de Chatterton. Si je croyais avoir dans mon caractère, comme ces trois hommes aussi malheureux que célèbres, quelque vice ou qualité qui méritât le même développement d'analyse, je le livrerais volontiers à la dissection des moralistes, comme je livrerais mon corps aux médecins, si l'anatomie pouvait y découvrir la cause et le moyen de guérir une maladie jusqu'à présent jugée incurable; mais, grâce à ma position sociale, je n'ai eu ni les talens, ni les passions violentes de ces hommes éminens. Toutefois, quoique la fortune ne m'ait pas réduit à soutenir ces grandes luttes dont le génie ne sort pas toujours victorieux et sans tache, ceux qui liront mes Mémoires pourront y trouver quelques utiles indications pour devenir eux-mêmes meilleurs, et contribuer à l'éducation des autres.

Tout Écossais a une généalogie : c'est sa prérogative nationale aussi inaliénable que son orgueil et sa pauvreté. Je ne suis ni d'une très grande noblesse, ni d'une basse naissance; mais, selon les préjugés de mon pays, je puis me dire *noble,* étant allié, quoique de loin, à des familles anciennes du côté de mon père, comme de celui de ma mère. Mon trisaïeul était Walter Scott, très connu dans le Teviotdale par son surnom du *Laird-Barbu,* qui provenait de la longue barbe dont il avait juré de ne laisser approcher ni rasoir ni ciseaux jusqu'au rétablissement de la dynastie légitime des Stuarts. Ce Walter Scott était aussi un lettré et un ami du docteur Pitcairn, jacobite comme lui. Son insouciante philosophie ne fut pas moins funeste que ses opinions au patrimoine de ses descendans.

Walter Scott le Barbu laissa trois fils, dont le second, Robert Scott, fut mon grand-père. Celui-ci avait été élevé pour la marine; mais, ayant fait naufrage près de Dundee, à son premier voyage d'épreuve, il prit la mer en une telle aversion qu'il ne voulut plus remettre les pieds sur un vaisseau. Cela le brouilla avec son père, qui le renvoya en lui disant de se tirer d'affaire comme il pourrait. Robert était un de ces esprits actifs pour qui un pareil malheur n'en est bientôt plus un. Il commença par se faire whig en abjurant à-la-fois les opinions politiques et la savante pauvreté de son père. Son parent, M. Scott de Harden, lui ayant donné à bail sa ferme de Sandy-Knowe, il prit pour son berger un nommé Hogg, vieux serviteur de la famille, qui lui prêta la somme de 30 £, fruit de ses économies. Avec cette somme, suffisante en ce temps-là pour monter une ferme et la peupler de bétail, le maître et le berger partirent pour aller acheter un troupeau à la foire de Wooler. Le berger fit le tour des parcs à moutons, choisit une centaine de brebis, et alla chercher mon grand-père pour conclure le marché. Mais quelle fut sa surprise de le voir monté sur un magnifique cheval qu'il faisait galoper dans la plaine des courses, et qu'il venait d'acheter avec ses 30 £. Le fameux achat des lunettes vertes que fait Moïse dans le *Vicaire de Wakefield* n'effraya pas plus la famille Primerose; le pauvre vieux berger ne pouvait revenir de l'imprudence de mon grand-père. Mais la chose était faite : ils retournèrent à Sandy-Knowe avec un beau cheval et sans une bête à laine. Heureusement, au bout de quelques jours, Robert Scott, qui était un des meilleurs écuyers de son temps, ayant accompagné à la chasse son cousin John Scott de Harden, fit faire de telles prouesses à sa nouvelle acquisition, qu'il la revendit le double de ce qu'elle lui avait coûté. Cette fois, la ferme eut son troupeau, et peu-à-peu mon grand-père devint un des plus industrieux fermiers du pays. Il épousa Barbara Haliburton, et en eut une nombreuse famille.

Walter Scott, mon père, fils aîné de Robert, naquit en

1729, et fut destiné à être *writer of the signet* (écrivain du sceau; profession qui tient à-la-fois de l'avocat, du notaire et de l'avoué). Je dois le citer comme un exemple qui prouve qu'un homme peut se distinguer dans une profession pour laquelle la nature ne l'avait nullement rendu propre. Il aimait le travail, et il avait un instinct particulier pour analyser les doctrines abstraites du droit féodal; mais il manquait de cette perspicacité intuitive, si nécessaire au procureur, autant pour profiter des besoins, des caprices et des folies des uns que pour se défendre de la friponnerie et de la malice des autres. Mon oncle Toby n'eût pas été un homme d'affaires plus simple que mon père. On eût dit qu'il voulait réparer à lui seul toutes les fourberies qu'on reproche aux procureurs depuis que la chicane règne dans le monde. Il avait pour ses cliens un zèle presque ridicule, et les obligeait bon gré mal gré. Non-seulement il ne savait pas exiger d'eux ses honoraires, mais encore il leur prêtait de l'argent. Comme les plaideurs qui fréquentaient son étude appartenaient à toutes les opinions, il avait bien soin de ne blesser personne par des allusions politiques, et il avait un vocabulaire d'expressions délicates à l'usage commun des whigs et des jacobites. Toutefois, sa tolérance avait certaines limites, et il n'eût pas volontiers reçu comme amis tous ceux qu'il recevait comme cliens. Je n'en citerai qu'un exemple :

Depuis quelque temps, ma mère voyait arriver tous les soirs en chaise à porteur un individu enveloppé dans un grand manteau, et qui restait enfermé avec son mari jusqu'à l'heure du souper et souvent au-delà. Elle demanda à mon père quel était ce mystérieux personnage; mais ses réponses vagues ne firent qu'irriter la curiosité de ma mère sans la satisfaire. Enfin un soir, ayant guetté le moment où elle entendrait sonner le domestique et demander la chaise à porteur de l'inconnu, elle entre tout-à-coup dans le cabinet avec une théière et deux tasses sur un plateau : « Pardon, messieurs, dit-elle, mais vous voilà depuis si long-temps en conférence, que j'ai pensé

qu'une tasse de thé vous serait agréable. » L'inconnu, dont elle remarqua la bonne mine et l'air distingué, accepta en saluant; mais le vieux procureur fit une grimace boudeuse et négative qui aurait effrayé tout autre que sa femme. Un moment après, l'inconnu ayant remercié très gracieusement, se retire. A peine a-t-il franchi le seuil de la porte que mon père prend la tasse qu'il avait laissée sur la table, et, la jetant par terre, la brise en éclats. « Ma tasse! ma tasse de porcelaine! s'écrie ma mère; pourquoi briser ma tasse? » Mais mon père lui imposant silence : « Pour vous punir de votre curiosité, madame! Apprenez donc que mon état me force de recevoir pour affaires des personnes que je ne recevrais à aucun prix comme des hôtes. Dieu me garde que mes lèvres, ni les lèvres d'aucun des miens, soient jamais exposées à toucher une tasse dans laquelle a bu un traître! Celui qui sort d'ici est M. Murray de Broughton, qui, après avoir été secrétaire du prince Charles Édouard, n'a pas craint de racheter sa vie et sa fortune par une trahison et une apostasie. »

Mon père et ma mère ont eu douze enfans. Robert, mon aîné, avait servi dans la marine militaire, et il fit depuis deux voyages dans l'orient sur les navires de la Compagnie des Indes. John, mon second frère, qui avait trois ans de plus que moi, est mort major du 73e régiment. Je n'ai eu qu'une sœur, Anne Scott, vrai jouet du sort depuis le berceau. A l'âge de quatre ans, elle eut une main écrasée dans les gonds d'une grille de fer. A quelque temps de là, elle faillit se noyer en tombant dans une marre, et à six ans elle faillit être brûlée vive, le feu ayant pris à sa coiffe. Tous ses cheveux furent consumés, et elle resta toujours souffrante jusqu'à sa mort, avec une originalité de caractère justifiée par sa santé délicate. C'était d'ailleurs une bonne fille, qui ne manquait ni d'esprit, ni d'heureuses qualités, quoique vivant dans un monde idéal que s'était créé son imagination.

Mon plus jeune frère Daniel a été le plus malheureux de nous tous : il a tout entrepris et n'a jamais réussi à rien......

Mais parlons de moi. Je suis né le 15 août 1771, et j'étais venu au monde le plus robuste de la famille; mais cette belle santé fut bien compromise par le choix de ma première nourrice, qui était poitrinaire, ce qu'elle n'eut garde de révéler au risque d'abréger sa vie avec celle de son nourrisson. Quand on l'eut remerciée par l'avis du docteur Black, je fus confié à une grosse paysanne qui a vécu jusqu'en 1810, se vantant d'avoir fait de moi un *great gentleman.* Ma bonne constitution ne se démentit pas jusqu'à l'âge de dix-huit mois. Un soir, comme on me l'a bien des fois raconté, je me révoltai lorsqu'on voulut me coucher, et il fallut courir après moi une bonne demi-heure avant de pouvoir m'atteindre et me mettre dans mon berceau. Hélas! ce fut la dernière fois que je montrai une pareille agilité. Le lendemain matin, on me trouva la fièvre de la dentition. Je restai trois jours au lit et le quatrième, quand on me leva pour me baigner, on découvrit que j'avais perdu l'usage de ma jambe droite. Le docteur Rutherford, mon grand-père, habile anatomiste, feu Alexandre Wood, et plusieurs professeurs célèbres d'Édimbourg furent consultés. Il ne parut ni dislocation, ni foulure sur le membre malade; et on y appliqua en vain des vésicatoires et autres topiques. Alors les empiriques furent consultés à leur tour et sans plus de succès; enfin, sur l'avis du docteur Rutherford, on m'envoya à Sandy-Knowe pour y chercher l'exercice et le bon air de la campagne.

Là, nouvel incident. Une servante que ma mère avait chargée du soin spécial de ma petite personne, de peur que je ne fusse à charge à la famille de mon grand-père, laissait à Édimbourg un amoureux, et elle conçut une violente haine contre moi, cause innocente de son exil à la ferme. Sa tête s'égara et elle confia à la vieille Alison, femme de charge de la famille, qu'elle m'avait conduit un jour à la bruyère de Craigs où elle avait eu grand'peine à combattre une tentation du diable, qui l'excitait à m'égorger avec ses ciseaux et à m'enterrer ensuite sous la mousse. La vieille Alison, très

alarmée de cette confidence, s'empara du pauvre petit boiteux, et renvoya à l'instant même la servante, qui est morte depuis dans une maison d'aliénés.

C'est à mon séjour à Sandy-Knowe que je fais remonter les premières sensations de mon existence. Je me souviens très bien de ma tournure d'enfant, qui n'était pas peu comique. Parmi les bizarres remèdes indiqués par quelques bonnes femmes à ma famille, il y en avait un qui consistait à m'envelopper tout nu dans une peau de mouton fraîchement écorché : on n'y manquait pas chaque fois qu'on en tuait un. Je me vois encore enveloppé de ce vêtement à la tartare, et étendu dans le petit salon de la ferme où mon grand-père, vieillard à cheveux blancs, m'aidait à ramper de mon mieux. Un de nos cousins, sir Georges Macdougal, vieil invalide en uniforme, me poussait aussi avec sa béquille ou me montrait de loin sa grosse montre pour m'appeler à lui, et nous formions à nous trois un groupe qui aurait pu séduire un artiste. Je devais avoir alors environ trois ans, car sir Georges Macdougal et mon grand-père moururent bientôt après.

Ma grand'mère continua pendant quelque temps à diriger la ferme avec l'aide de son beau-frère Thomas Scott, qui demeurait à Crailing. C'était l'époque de la guerre d'Amérique, et je me souviens que j'attendais avec impatience les visites de mon oncle, parce que nous ne recevions des nouvelles que par lui, et il me tardait d'apprendre la défaite de Washington, comme si j'avais eu contre ce grand homme quelque motif personnel d'antipathie. Je ne sais trop comment je conciliais ce sentiment avec une partialité très marquée pour la famille des Stuarts, que j'avais puisée dans les chansons et les traditions des jacobites. Cette dernière prévention politique se fortifia encore par les récits que j'entendais faire des cruelles exécutions qui avaient eu lieu à Carlisle et dans les montagnes, après la bataille de Culloden : un ou deux membres de notre famille y avaient perdu la vie. Enfin, M. Curle, fermier d'Yethyre et mari d'une de mes tantes, me parlait souvent

des scènes tragiques dont il avait été témoin en 1746. Tout cela fit sur moi une telle impression que j'avais conçu pour le nom du duc de Cumberland une haine au-dessus des sentimens qu'un enfant peut éprouver, et qui m'explique aujourd'hui à moi-même l'inspiration involontaire de quelques-uns de mes ouvrages. Les vieilles ballades qui célébraient les exploits des maraudeurs de nos frontières n'ont pas exercé sur mes idées une moindre influence. Ma grand'mère en savait beaucoup par cœur, et elle aimait aussi à me citer les expéditions où avaient figuré Wat d'Harden, Wellis d'Aikwood, James Telfer; mais surtout un héros moins ancien et non moins fameux, Diel de Littledean qu'elle avait connu, puisqu'il avait épousé une sœur de sa mère. C'était un grand pillard dont elle me redisait avec plaisir les prouesses intrépides et les joyeux tours. On avait aussi recours, pour m'amuser pendant les longues soirées d'hiver, à de vieux livres qui formaient la bibliothèque de la ferme, entre autres les *Aventures d'Automathes*, et un volume dépareillé des guerres des Juifs, par l'historien Josèphe : ce volume avait toute ma prédilection. C'était ma bonne tante Jeannette Scott qui me faisait ces lectures avec une admirable patience, jusqu'à ce que je fusse en état d'en répéter des pages entières. J'appris aussi par cœur la vieille ballade d'*Hardy-Knute*, au grand ennui du ministre de la paroisse, le bon docteur Duncan ; car je ne me lassais pas de la lui corner aux oreilles chaque fois qu'il venait nous visiter. Je crois le voir encore avec sa longue taille, et sa maigre figure dignes du chevalier de la Manche, et s'écriant impatienté : « Il n'y a pas moyen de s'entendre partout où est cet enfant; il vaudrait autant parler sous la bouche d'un canon! »

J'étais dans ma quatrième année, lorsque mon père s'imagina que les eaux de Bath pourraient être bonnes pour ma jambe malade. Quoique toujours boiteux, ma santé générale s'était fortifiée au grand air de la campagne; car, chaque fois que le temps était beau, on me transportait auprès du vieux

berger chargé de la garde de nos troupeaux, sur les rochers et les lieux escarpés. Mon impatience d'enfant essaya bientôt de lutter contre mon infirmité; peu-à-peu, je fus en état de me tenir debout, de marcher, de courir; je devins même remarquable par ma force et mon agilité, *non sine diis animosus infans,* moi qui, dans une ville, aurais été condamné à une décrépitude précoce.

Ma bonne tante, oubliant pour moi toutes ses habitudes, consentit à m'accompagner à Bath. Nous nous y rendîmes en passant par Londres, où l'on me fit voir les monumens les plus curieux. Lorsque, vingt-cinq ans plus tard, je visitai la Tour et l'abbaye de Westminster, je fus étonné de l'exactitude de mes souvenirs d'enfance. A Bath, ni les bains ni les douches ne me guérirent; mais je fus envoyé à l'école chez une vieille dame qui demeurait près de notre hôtel : j'eus l'occasion de connaître le vénérable John Home, auteur de *Douglas,* dont la femme invalide me prenait avec elle dans sa voiture pour aller nous promener sur les dunes. Plus tard, mon oncle, le capitaine Robert Scott, vint nous joindre, et de son arrivée datent mes plus délicieux souvenirs de Bath; il me procura tous les amusèmens qui pouvaient être agréables à mon âge, et me conduisit pour la première fois au théâtre, où l'on jouait *Comme il vous plaira,* de Shakspeare. Je suis encore sous la magie de ce spectacle; j'y fis plus de bruit, par exemple, que je n'aurais dû, et fus si scandalisé de la querelle entre Orlando et son frère dans la première scène, que je m'écriai : « Ne sont-ils donc pas frères? » Hélas! quinze jours de résidence chez mon père, moi qui avais jusque-là été un enfant gâté et seul chez mon aïeul, ne tardèrent pas à me convaincre que les disputes entre frères sont très naturelles. Je me souviens encore de mon enthousiasme militaire à la parade, et de la peur superstitieuse que j'éprouvais à la vue de toute espèce de statues. Un iconoclaste du Bas-Empire ou un calviniste moderne n'auraient pu regarder avec plus d'horreur que moi l'échelle de Jacob avec tous ses

anges montant et descendant, qui décore la principale église de Bath. Mon oncle combattit efficacement ces terreurs puériles, et avant notre départ, il me présenta gravement à une statue de Neptune qui monte peut-être encore la garde au bord de l'Unn.

Quand une année se fut écoulée à Bath, je retournai d'abord à Édimbourg, puis à Sandy-Knowe, et j'atteignis ainsi ma huitième année. On s'imagina alors que les bains de mer me feraient du bien : ce fut pour cela que, toujours sous la protection de ma tante, j'allai passer six semaines à Prestonpans, où je connus un officier en retraite, nommé Dalgety, qui s'était retiré dans ce village et y vivait de sa demi-solde. Ayant fait toutes les guerres d'Allemagne et ayant besoin d'un auditeur pour les raconter, il trouvait en moi le plus complaisant de tous. Quand il m'avait communiqué un nouvel épisode de sa vie aventureuse, nous nous mettions sur le chapitre de la guerre d'Amérique, qui durait toujours, et nous parlions de l'expédition du général Burgoyne, dont tout le monde s'occupait alors; mais nous n'avions pas la même confiance, Dalgety et moi, dans le succès de ce malheureux général. Quelqu'un m'ayant montré une carte des Etats-Unis, j'avais été frappé de l'aspect montagneux du pays et du nombre de ses lacs; ce qui me faisait craindre que la campagne ne fût pas à notre avantage. Là-dessus, mon vieil officier me réfutait avec indignation. Survint la nouvelle du désastre de Saragota, et j'eus un petit triomphe que Dalgety ne me pardonna pas : notre intimité s'en ressentit. Heureusement j'avais un second allié à Prestonpans, M. Georges Constable, dont j'ai depuis retracé les manies, presque à mon insu, dans l'*Antiquaire*. Le portrait était si frappant qu'en lisant mon roman, un autre vieil ami de mon père, M. Chalmers, s'écria qu'il n'y avait que moi qui pouvais en être l'auteur. Cependant Georges Constable n'était pas un ennemi aussi décidé des femmes que M. Monkbarns, et je soupçonne qu'il faisait tendrement la cour à ma tante Jeannette, très bien encore,

quoique n'étant plus jeune, et qui a conservé jusqu'à ses derniers jours les plus belles dents et les plus beaux yeux que j'aie jamais vus; aussi, Georges Constable était-il très assidu auprès d'elle, et caressait volontiers le neveu pour mieux plaire à la tante.

De Prestonpans je fus ramené à la maison de mon père dans *Georges-Square*, où je demeurai assez régulièrement jusqu'à mon mariage en 1797. Je sentis bientôt la différence de mon sort : après avoir joui des libertés d'un enfant unique, je passais sous la discipline d'une famille nombreuse; gâté naguère par ma grand'mère et ma tante, il me fallait subir tout-à-coup la règle sévère imposée par mon père à toute sa maison. Je ne saurais dire tout ce qu'il m'en coûta pour faire taire mes caprices et mes petites volontés jusqu'ici sans contrôle : j'étais plutôt consolé que soutenu par ma mère, qui n'avait pas la même autorité que son mari, devenu, en vieillissant, un calviniste scrupuleux dans ses mœurs comme dans sa religion. Par bonheur, c'était une femme éclairée, ayant du goût pour la littérature et la poésie; elle comprenait à merveille qu'une jeune intelligence ne pouvait se nourrir sans cesse des livres de piété, et de temps en temps, elle me lisait elle-même la traduction d'Homère par Pope. Douée d'un tact exquis, elle me faisait remarquer surtout les passages qui exprimaient les sentimens généreux et nobles; mais mon enthousiasme était plus facilement éveillé par les descriptions de batailles. Le merveilleux, le terrible, voilà surtout ce qui plaît aux enfans, et je suis encore enfant de ce côté-là, je l'avoue. J'apprenais bientôt par cœur tout ce qui frappait mon imagination, et assez volontiers je récitais ce que j'avais ainsi appris; mais, comme je m'aperçus que ma déclamation faisait quelquefois sourire mes auditeurs, je me contentai de déclamer pour moi-même dans mes heures de solitude, car, à cette époque de ma vie, je redoutais le ridicule plus que je n'ai fait depuis.

En 1779, mon père m'envoya comme externe à l'école

d'Édimbourg (*High school*), dans la seconde classe élémentaire, sous M. Luc Fraser, bon latiniste et digne homme. Je n'y brillai pas, étant un peu arriéré sous le rapport du latin, et je passai pour un assez mauvais écolier, négligent et frivole, quoique j'étonnasse quelquefois le professeur par des saillies d'intelligence et de talent. Parmi mes camarades, ma bonne humeur et mon imagination me rendirent très populaire. Les enfans sont généralement justes dans leurs sentimens et non moins généreux que justes. Ma jambe boiteuse et mes efforts pour regagner par l'adresse ce qui me manquait en agilité intéressaient en ma faveur, et dans les récréations d'hiver, lorsque les jeux en plein air étaient impossibles, mes histoires rassemblaient un auditoire en admiration autour du feu de la mère Brown : heureux celui qui pouvait être assis à côté de l'inépuisable conteur. Enfin, quoique très négligent pour mes devoirs, j'étais toujours prêt à faire ceux de mes amis; ce qui m'avait valu une petite armée de partisans dévoués, à la main robuste et au cœur franc, un peu durs de tête peut-être, mais, par cela même, d'autant plus propres à exalter un héros. Sur le tout, je faisais meilleure figure dans la cour que dans la classe, dans les rixes de la rue que dans les exercices et les luttes des examens. Mon père demeurait dans Georges-Square, à la partie sud d'Édimbourg, et les enfans de la famille, réunis à ceux du Square, formaient une espèce de compagnie, à laquelle une dame de distinction donna un joli drapeau. Or, notre compagnie livrait de fréquens combats aux enfans de Cross-Causeway, de Bristol-Street, de Potter-Row et des faubourgs voisins. Nos adversaires appartenaient en général à la classe ouvrière; mais c'étaient de robustes drôles qui auraient visé un cheveu avec une pierre, et non moins terribles corps à corps.

Nos escarmouches duraient quelquefois une soirée entière, jusqu'à ce qu'une des deux troupes fût victorieuse, et si c'était la nôtre, nous repoussions l'ennemi dans ses quartiers, d'où nous étions souvent repoussés nous-mêmes par un renfort de

plus grands garçons qui venaient au secours de leurs cadets. Si, au contraire, nous étions poursuivis, et c'était plus souvent le cas, dans l'enceinte de notre Square, nous étions, à notre tour, soutenus par nos frères aînés, par les domestiques de nos parens et autres auxiliaires.

De nos fréquentes rencontres, il résulta que, sans savoir les noms de nos ennemis, nous les reconnaissions si bien à leur tournure et à leur costume que nous avions trouvé des sobriquets pour les plus remarquables d'entre eux. Il y avait entre autres un grand garçon très actif et très hardi, qui pouvait être considéré comme le principal chef de la cohorte des faubourgs; il était, je crois, âgé de treize ou quatorze ans, bien fait, grand de taille, avec des yeux bleus et de longs cheveux blonds, le vrai type d'un jeune Goth. Toujours le premier à la charge et le dernier à la retraite, l'Achille et l'Ajax à-la-fois de Cross-Causeway, il était trop redoutable pour ne pas avoir un surnom, et, comme celui d'un ancien chevalier, ce surnom avait été tiré de la partie la plus saillante de son costume, qui était une vieille culotte verte; car, de même que Pantapolin, selon le récit de don Quichotte, *Culotte-Verte,* comme nous l'appelions, combattait toujours bras nus et pieds nus.

Il arriva une fois qu'au plus fort de la mêlée, ce champion plébéien commanda une charge si rapide et si furieuse que toute notre petite armée se mit à fuir devant lui; il était à plusieurs pas en avant de ses camarades et portait déjà une main triomphante sur l'étendard patricien, lorsqu'un des nôtres, qu'un imprudent ami avait armé d'un couteau de chasse, s'exaltant tout-à-coup pour l'honneur du corps avec un enthousiasme digne du major Esturgeon (1) lui-même, frappa de sa lame le brave *Culotte-Verte,* et le terrassa à ses pieds. Un tel évènement était si peu commun, qu'à cette

(1) Personnage d'une comédie burlesque de Foote, intitulée; *Le Maire de Garat.*

vue, les deux troupes se débandèrent, laissant le pauvre *Culotte-Verte* avec ses beaux cheveux souillés de sang, et abandonné aux soins du watchman. Ce brave homme prit bien garde de ne pas savoir qui avait fait ce fatal exploit : le couteau sanglant fut jeté dans un fossé voisin ; et nous jurâmes tous solennellement de ne pas trahir le secret, pendant que le coupable était cruellement agité par ses remords et la peur d'être découvert.

Heureusement, le héros blessé en fut quitte pour rester quelques jours à l'hôpital ; mais vainement on le pressa de questions, aucun argument ne put le décider à dénoncer celui qui l'avait frappé du couteau, quoiqu'il dût parfaitement le connaître. Quand il fut rétabli, mes frères et moi, nous nous mîmes en communication avec lui par l'intermédiaire d'un marchand de pain d'épices qui vendait indistinctement aux deux partis, afin de lui offrir une sorte d'indemnité pécuniaire. La somme ferait rire, si je la disais ici ; mais je sais que les poches de *Culotte-Verte* n'avaient jamais contenu tant d'argent. Il refusa en disant qu'il ne voulait pas vendre son sang ; mais en même temps il repoussa bien loin l'idée de devenir un délateur, ce qui eût été, selon lui, *clam*, c'est-à-dire bas ou lâche. A force d'instances, nous lui fîmes accepter une livre de tabac pour l'usage de quelque vieille femme, sa tante ou sa grand'mère, avec laquelle il vivait. Nous ne devînmes pas amis après cela, car nos combats étaient plus chers aux deux partis qu'aucun amusement plus pacifique ; mais nous les continuâmes avec les assurances d'une considération réciproque.

Mon frère Thomas, homme fort distingué, à qui il ne manquait que l'habitude d'écrire pour devenir un auteur remarquable, avait eu l'idée de faire un roman dont *Culotte-Verte* aurait été le héros. Peut-être la générosité de ce jeune garçon ne paraîtra pas si grande aux yeux de mes lecteurs qu'à ceux des enfans qui lui durent d'échapper à un châtiment sévère ; nous y trouvâmes, quant à nous, les indices d'une magna-

nimité peu commune. Quelque obscure qu'ait pu être la vie ou la mort du pauvre *Culotte-Verte*, je ne saurais m'empêcher de dire que si la fortune l'avait voulu, il n'eût pas démenti les prouesses de son premier âge. Long-temps après, quand nous racontâmes la vérité à mon père, il nous gronda beaucoup de ne pas la lui avoir dite plus tôt, parce qu'il aurait pu chercher à être utile à *Culotte-Verte ;* mais telles étaient nos alarmes sur ce qui pouvait résulter d'une blessure faite avec un couteau, que nous n'avions pas eu nous-mêmes la générosité de trahir le secret de nos camarades.

Peut-être cette anecdote paraîtra-t-elle bien puérile, mais outre la vive impression que cet évènement fit sur nous dans le temps, il est devenu pour moi une source de réflexions tristes et solennelles. De toute la petite troupe qui figurait dans ces combats, combien en pourrais-je citer qui aient survécu. Quelques-uns passèrent de cette guerre d'enfans au service de leur pays, et ils y sont morts; plusieurs se rendirent dans des pays lointains d'où ils ne reviendront plus; les autres enfin ont disparu dans diverses carrières. Les circonstances les plus insignifiantes acquièrent une importance réelle, si elles se rattachent à la mémoire de ceux que nous aimions et que nous avons perdus.

Outre nos cours de l'école, mon père avait voulu que mes frères et moi nous eussions à la maison un précepteur ou répétiteur : c'était un jeune homme laborieux nommé Mitchel, qui avait étudié pour être ministre, mais qui renonça depuis à une cure avec bénéfice, parce que ses ouailles étaient les habitans d'un port de mer dont il ne put obtenir l'observance scrupuleuse du dimanche. On peut juger de son fanatisme par cette anecdote; mais sous d'autres rapports, c'était un excellent maître : je lui répétais mes leçons de français, il corrigeait mes thêmes et mes versions, nous lisions ensemble les auteurs classiques, mais pas *classiquement*. J'acquis aussi en discutant avec lui, ce qu'il me permettait, quelque teinture de théologie et d'histoire ecclésiastique ; nous n'étions

guère d'accord dans nos espèces de thèses sur la réformation presbytérienne. Avec mon imagination chevaleresque, j'étais un Cavalier, mon précepteur une Tête ronde, moi un tory, lui un whig. Je haïssais les presbytériens et j'admirais Montrose avec ses montagnards victorieux; Mitchel aimait l'Ulysse du presbytérianisme, le sombre politique Argyle. Aussi les sujets ne manquaient pas à nos disputes, mais elles se terminaient toujours à l'amiable. Dans toutes ces questions, il n'y avait de mon côté aucune conviction réelle basée sur la connaissance des principes de chaque parti; et mon antagoniste n'avait pas assez d'adresse pour amener la discussion sur ce terrain. J'avais choisi mon opinion politique à cette époque comme le roi Charles II sa religion, d'après cette idée que la croyance des Cavaliers était la plus convenable à un gentilhomme.

Après avoir été dirigée trois ans par M. Fraser, notre classe, selon la routine de l'école, devait l'être par le docteur Adam le recteur. Ce fut cet homme respectable qui m'apprit la valeur de ce que j'avais jusque-là considéré comme les connaissances les plus inutiles du monde. L'usage voulait que nous restassions deux ans dans sa classe; il nous fit lire, expliquer César, Tite-Live et Salluste; puis Horace, Virgile et Térence.

Je commençai sous ses auspices à sentir les beautés de ces grands classiques. C'était vraiment pour moi cueillir des raisins sur des ronces, et je n'oublierai jamais de quel orgueil se gonfla mon jeune cœur, lorsqu'un jour le docteur Adam déclara que bien que plusieurs de mes condisciples fussent plus forts latinistes, *Gualterus Scott* n'était pas le dernier à comprendre et à goûter le sens d'un auteur. Ainsi encouragé, je commençai à traduire en vers quelques passages d'Horace et de Virgile, qui m'attirèrent des complimens que le docteur Adam m'a répétés depuis, lorsque j'ai obtenu quelques succès dans le monde littéraire......... Cependant, j'étendais aussi graduellement mes connaissances en littérature anglaise. Dans

l'intervalle des classes, j'avais toujours dévoré avec avidité tout ce que je pouvais trouver de livres d'histoire, de poésie, de voyages, et plus avidement encore tout ce que le hasard m'offrait de contes arabes, de contes de fées, de romans, etc. Ces études étaient fort mal dirigées. Notre précepteur regardait comme un péché d'ouvrir une pièce de théâtre ou un poème; et ma mère, peut-être un peu arrêtée par les scrupules religieux de mon père et de M. Mitchel, n'avait plus l'occasion de me lire de la poésie comme autrefois. Je trouvai cependant un soir dans son cabinet de toilette quelques volumes dépareillés de Shakspeare. On me croyait couché et j'étais en chemise; dans ce costume, je m'asseois près du feu, et à la lueur d'un tison, je me mets à lire, jusqu'à ce que le bruit des chaises de la famille qui quittait la table du souper, m'avertît qu'il était temps pour moi de me glisser dans mon lit, où j'aurais dû être endormi depuis neuf heures.

Cependant, le hasard me fit connaître alors le poète Blacklock, qui me distingua comme un enfant de quelque espérance; il m'invitait à aller chez lui, et ce bon vieillard m'ouvrit les trésors de sa bibliothèque, en me recommandant surtout Spencer et Ossian. Je fus bientôt dégoûté de la phraséologie ossianique, chose assez singulière à mon âge, mais je lus et relus Spencer. Trop jeune pour m'inquiéter beaucoup de l'allégorie, j'acceptai les chevaliers, les dames et les dragons dans leur sens matériel ou exotérique, et Dieu sait comme je me trouvai heureux en pareille compagnie. Avec ma merveilleuse mémoire, j'appris bientôt des chants entiers de la *Reine des fées;* mais cette mémoire, il faut bien le reconnaître, a toujours été une alliée fort capricieuse, et j'aurais pu répondre à ceux qui m'en faisaient compliment, comme ce vieux chef des frontières qu'un prédicateur félicitait sur la sienne : « Non, monsieur, je n'ai pas la mémoire aussi complaisante que vous pensez; elle ne retient que ce qui me captive; et, par exemple, vous me prêcheriez pendant deux heures, que

je pourrais bien ne pas me souvenir d'un seul mot de votre sermon. »

Au sortir de la classe du docteur Adam, je passai au collège dans la classe d'humanité, sous M. Hill, et dans la première classe de grec, sous M. Dalzell. Le premier de ces professeurs n'avait pas l'art de se faire respecter ni écouter; je perdis avec lui beaucoup de ce que j'avais appris avec le docteur Adam. Le professeur Dalzell était un maître parfait, très jaloux du progrès de ses élèves... Mais hélas! ma maudite mémoire avait une véritable antipathie pour le grec. J'avais lu pendant les vacances l'Arioste et le Tasse, traduits par Hoole. M'obstinant dans ma haine de la langue hellénique, lorsque M. Dalzell nous demandait une dissertation sur Homère, j'avais l'audace de comparer *Roland Furieux* à l'*Iliade*, et de mettre l'*Iliade* bien au-dessous. J'appuyais cette hérésie par une abondance de citations et de pauvres argumens. M. Dalzell était furieux et déclarait que je serais toute ma vie un sot, sentence un peu sévère, qu'il a révoquée depuis en vidant avec moi une bouteille de vin de Bourgogne au *club littéraire* d'Edimbourg, lorsque j'en devins membre de son vivant.

Mais, déjà à cette époque, j'aurais pu en appeler de la mauvaise opinion de mon professeur de grec, ou m'en consoler par un regard que daigna laisser tomber sur moi notre célèbre poète Robert Burns. *Virgilium vidi tantum.* Je n'avais que quinze ans lorsqu'il vint à Édimbourg, et j'aurais donné tout au monde pour le connaître. M. Thomas Grierson, premier clerc de mon père, devait nous l'amener à dîner, mais il ne put tenir sa parole. Ce fut chez le professeur Fergusson que je rencontrai Burns au milieu d'une société choisie et de tout ce qu'il y avait de littérateurs dans la capitale de l'Ecosse. Naturellement, les jeunes gens comme moi n'avaient rien de mieux à faire que de regarder et de se taire; mais tout-à-coup l'attention de Burns se fixa sur une gravure de Bunbury, représentant un soldat mort sur la neige avec son

chien couché à un de ses côtés, et de l'autre sa veuve, tenant un enfant dans ses bras. Sous ces figures on lisait ces vers :

« Peut-être que dans la plaine de Minden, cette mère a pleuré un époux tué sous un ciel glacé, et baissant sur son enfant ses yeux humides, elle mêla ses larmes au lait dont elle le nourrissait, triste présage de la vie pour cet enfant du malheur baptisé avec des larmes. »

Burns parut très affecté de cette gravure ou plutôt des idées qu'elle faisait naître en lui, et il pleura en la regardant : « De qui sont ces vers », demanda-t-il. Personne ne se souvenant de les avoir lus ailleurs, je m'approchai timidement et me hasardai à dire qu'ils se trouvaient dans un poème à-peu-près oublié de Langhorne, intitulé : *Le Juge de paix.* Burns m'adressa un regard, avec quelques paroles qui me rendirent tout fier et dont le souvenir est encore un vrai plaisir pour moi.

Enfin, mon père, qui voulait faire de moi son successeur ou un avocat, m'admit de bonne heure au nombre de ses clercs. La besogne de l'étude ne me charmait guère ; mais, en fils respectueux, je fis mon apprentissage sans trop murmurer ; et, comme je recevais une rémunération au bout d'un certain nombre d'actes mis au net, je me rappelle avoir écrit jusqu'à cent vingt pages de copies in-folio sans désemparer. Je consacrais le prix de mon travail à acheter quelques auteurs favoris, qui ont commencé ma bibliothèque. Avec mon petit pécule, je pus me donner de temps en temps le plaisir du spectacle et je m'abonnai au cabinet de lecture de Sibbald, *Parliament Square*, qui contenait une grande variété de livres curieux et rares aujourd'hui dispersés. Ce fut là que je fis connaissance avec les poèmes romantiques de l'Italie, avec Dante, Boyardo, Pulci, etc., etc. J'avais imaginé un autre genre de distraction, qui, s'il avait été connu de mon père, aurait pu lui faire prévoir que son fils serait un jour plus célèbre comme romancier que comme procureur. Je m'échappai avec un ami de mon âge, W. Irving, qui avait

la même passion que moi, pour nous raconter l'un à l'autre toutes les aventures étranges que nous pouvions inventer. Nous faisions ainsi, chacun à notre tour, d'interminables contes de chevalerie, de batailles et d'enchantemens, que nous nous promettions de conclure à la prochaine occasion, mais pour en commencer de nouveaux. Comme nous gardions un secret inviolable sur le sujet de nos entretiens, ils avaient tout le charme d'un plaisir défendu. Nous choisissions ordinairement pour ces longues promenades les environs solitaires et pittoresques d'Arthur-Seat, et le souvenir de ces heureuses récréations forme encore une sorte d'*oasis* dans l'histoire de mon apprentissage.

Ma santé s'était bien affermie lorsque j'eus le malheur de me rompre un vaisseau du bas-ventre. Il fallut me mettre au lit, me saigner et me ventouser jusqu'à ce que je n'eusse plus une goutte de sang dans les veines. Avec un appétit dévorant, je me vis condamné à une diète rigoureuse ; et avec une démangeaison continuelle de parler, j'avais pour surveillantes deux braves femmes, qui m'imposaient silence au bout de deux ou trois phrases. Je n'eus d'autre refuge que la lecture et le jeu d'échecs. A ma fureur pour les romans, je réunissais le goût de l'histoire, surtout de l'histoire des guerres et des conquêtes. Je savais un peu de géographie, et le vocabulaire de l'ingénieur ne m'était pas étranger. Dans ma solitude forcée j'imaginai d'étudier la stratégie, en figurant le mouvement des armées au moyen de petits cailloux et de coquillages. De petites arbalettes représentaient l'artillerie, et, avec l'aide d'un charpentier complaisant, je me procurai une forteresse en miniature, qui, comme celle de mon oncle Toby, me servait pour tous mes sièges. Je lus ainsi l'*Histoire de Malte,* de Vertot, ouvrage qui me plaisait doublement, parce qu'il tient à-la-fois du roman et de l'histoire; je n'aimais guère moins la belle *Histoire de l'Indoustan,* par Orme, dont les planches facilitaient beaucoup mes études militaires. Enfin, par une ingénieuse combinaison

de miroirs, qui se réflétaient les uns dans les autres, je pouvais du fond de mon lit voir la promenade des *Meadows-Walks*, où se faisaient la parade et l'exercice des troupes.

Après une ou deux rechutes, ma constitution répara le tort que lui avait fait un si cruel accident, quoique, pendant plusieurs mois encore, je fus obligé de suivre une diète exclusivement végétale.

J'ajouterai en passant que si je recouvrai la santé par ce régime, il ne m'en était pas moins désagréable. Tant que je le suivis, je restai affecté d'une susceptibilité nerveuse, que j'ignorais auparavant et que je n'ai plus connue depuis. Je tressaillais à la moindre alarme; il y avait en moi un manque de décision qui ne fut jamais mon défaut; la moindre contrariété m'était insupportable; je vivais dans des peurs incessantes; était-ce plutôt l'effet de la maladie que du régime, je ne saurais le dire; mais, quoi qu'il en soit, dès que je fus rétabli, je dis adieu pour long-temps aux maladies et aux médecins, et jusqu'au moment où j'écris, j'ai joui de la santé la plus robuste, ne me plaignant que de rares migraines ou douleurs d'estomac, quand je suis privé d'exercice pendant quelques jours ou quand j'ai un peu abusé des plaisirs de la table. — De ces deux fautes de régime, la seconde a été quelquefois le tort de ma jeunesse, l'autre celui d'un âge plus avancé.

Ma force musculaire suivit les progrès de ma constitution, et je devins à-la-fois un grand et robuste jeune homme, toujours boiteux, mais sans que ce désavantage m'empêchât de faire de longues courses, soit à pied, soit à cheval. J'ai fait maintes fois de vingt à trente milles par jour. Je me rappelle être allé un matin avec James Ramsay, mon camarade de cléricature, et deux autres amis, déjeuner à Prestonpans, en vrais philosophes péripatéticiens. Nous passâmes l'après-dîner à visiter les ruines de Seton et le champ de bataille où Charles Édouard remporta sa première victoire; nous dînâmes somptueusement à Prestonpans avec du poisson délicieux,

nous bûmes chacun notre bouteille de Porto et retournâmes dans la soirée à Édimbourg. Cette promenade de plus de dix heures ne m'occasiona pas la moindre fatigue.

De pareilles excursions à pied ou à cheval étaient mon amusement favori. J'ai toute ma vie aimé à voyager. Quoique je n'aie jamais goûté ce plaisir sur une très grande échelle, je me livrais quelquefois à mon humeur vagabonde au point d'alarmer et de fâcher ma famille. Les bois, les eaux, le désert même avaient pour moi un charme inexprimable, et j'avais la mauvaise habitude des rêveurs, d'aller toujours plus loin que je n'en avais l'intention, de telle sorte que mon absence se prolongeant à mon insu, mes parens avaient quelque raison de s'inquiéter. Par exemple, une fois j'étais parti avec Georges Abercromby, fils de l'immortel général de ce nom, J. Irving, William Clerk et quelques autres, pour aller pêcher dans le lac au-dessus d'Howgate et le long du ruisseau qui en sort pour se jeter dans l'Esk. Nous déjeunâmes à Howgate et pêchâmes tout le jour. Nous revenions le lendemain matin, lorsque mon ami William Clerk nous persuada facilement, à Irving et moi, d'aller visiter Pennicuik-House, résidence de sa famille. Nous fûmes reçus là avec une grande cordialité par feu sir John Clerk et sa femme, lady Clerk. Le plaisir d'admirer de superbes tableaux, la beauté du paysage et la flatteuse hospitalité des maîtres de la maison, nous firent tout oublier pendant deux jours; et comme nos autres camarades s'en étaient retournés tout droit à la ville, sans pouvoir dire ce que nous étions devenus, on crut chez mon père qu'il m'était arrivé quelque accident. On finit toutefois par s'habituer à mes escapades; mon père se contentait de dire, dans ces occasions, qu'il pensait que j'étais né pour être un vrai colporteur, croyant par là mortifier ma vanité; mais je ne faisais que rire d'une prédiction semblable, car je connaissais mon Shakspeare et me rappelais la chanson d'Autolycus, le colporteur du *Conte d'hiver :*

Marchons, marchons jusqu'au retour
Et ne faisons pas la grimace :
Cœur joyeux marche tout le jour
Cœur triste seul bientôt se lasse.

Mon but principal dans ces excursions était le plaisir de voir des sites pittoresques ou mieux encore ceux qu'un évènement de l'histoire a rendus célèbres. Le bonheur que me causait la vue des premiers était généralement compris et approuvé, mais il m'était souvent impossible de faire partager l'intérêt que m'inspiraient les seconds. Pour moi, cependant, j'éprouvais un plus doux ravissement à l'aspect de la plaine de Bannockburn, où Bruce conquit l'indépendance de l'Écosse, que lorsque je contemplais la magnifique perspective dont on jouit du haut des remparts de Stirling. Je ne veux pas dire que je fusse privé pour cela du sentiment des beautés naturelles d'un paysage; au contraire, peu de personnes sentaient plus vivement que moi l'effet général du pittoresque; mais je n'avais pas l'œil exercé d'un peintre, pour analyser les détails du tableau et me rendre compte de leur rapport entre eux; c'est même ce que je n'ai jamais pu faire très nettement, malgré mes études subséquentes, qui ont un peu modifié mes idées à ce sujet. J'avais cependant appris le dessin et la peinture; mais, par quelque défaut d'organisation sans doute, je n'ai jamais pu satisfaire mon humble ambition de faire au moins des esquisses des lieux qui m'intéressaient. Après beaucoup d'essais et d'efforts, il me fallait renoncer à appliquer les élémens de la perspective et du clair-obscur au paysage que j'avais sous les yeux. Je désespérai donc de profiter jamais des secours d'un art que j'aurais été si jaloux de pratiquer. Mais si vous me montriez un vieux château ou un champ de bataille, je m'y reconnaissais aussitôt; je le peuplais de combattans avec leur costume exact, et j'étourdissais mes auditeurs par l'enthousiasme de ma description. En traversant la bruyère de Magus, près Saint-Andrews, l'idée me vint de faire un tableau de l'assassinat de l'archevêque Sharp à mes

compagnons de voyage, et l'un d'eux, qui pourtant connaissait bien cette histoire, me jura que mon récit l'avait effrayé au point de troubler son sommeil. Je cite ce fait pour montrer quelle différence il y a entre le sentiment du pittoresque d'action et celui du pittoresque de paysage. Si je suis parvenu depuis à m'inspirer avec quelque succès du second dans mes poèmes, ce fut toujours en m'attachant aux traits saillans et généraux ou en associant les lieux au sentiment moral : ce succès même ne m'a pas coûté peu d'études.

Pour en revenir à l'époque dont je parle, je cherchai à suppléer à mon ignorance du dessin en adoptant une sorte de mnémotechnie ou de mémoire artificielle, relativement aux sites que je visitais.

Partout où je passais, je coupais une branche d'arbre ; ce qui me composait mon *livre de lok*, ainsi que je l'appelais. Je m'étais proposé de faire faire un jeu d'échecs complet avec tous ces *memento :* chaque pièce aurait eu quelque rapport avec le lieu où la branche d'arbre avait été coupée. Les rois seraient venus des châteaux de Falkland et d'Holyrood ; les reines, de l'if de Marie-Stuart à Crookslton ; les évêques (*fous*), des abbayes et palais épiscopaux ; les cavaliers, des résidences baroniales ; les tours, des forteresses royales, et les pions, généralement des lieux remarquables par quelque évènement célèbre dans l'histoire.

J'étais encore plus mal organisé pour la musique que pour la peinture. Ma mère aurait voulu que j'apprisse au moins la psalmodie ; mais mon défaut d'oreille et ma voix discordante firent bientôt le désespoir de mon maître. Ce n'est que par une longue pratique que j'ai appris à choisir ou à reconnaître des mélodies, et quoique rien ne me touche ou ne me charme comme un air simple chanté avec sentiment, ce degré de goût musical n'est, je le sens bien, que le résultat d'un effort d'attention ou de l'habitude, ou plutôt je ne le dois qu'à l'association des paroles avec l'air ; je n'ai donc que bien rarement réussi à composer des paroles pour la musique ; mais

mon ami le docteur Clarke et d'autres musiciens ont quelquefois assez heureusement marié leur musique à mes vers.

Le professeur qui entreprit la tâche ingrate de m'apprendre à chanter était Alexandre Campbell, excellent homme, enthousiaste de la musique écossaise, qu'il chantait admirablement. Il était doué de talens très variés, mais son caractère bizarre les lui rendit tous inutiles. Il a écrit plusieurs livres estimés, entre autres un *Voyage en Ecosse,* et il fit un mariage avantageux, ce qui ne le laissa pas long-temps plus riche. Je lui avais rendu quelques services, et sa reconnaissance lui inspira une prévention assez originale en ma faveur : il ne voulait jamais convenir que je pusse manquer d'oreille, et si je n'étais pas musicien, selon lui, c'était parce que je n'avais pas voulu apprendre la musique ; malheureusement il était le seul de son avis ; car du temps où il nous donnait des leçons de chant, à mes frères et à moi, dans Georges-Square, notre voisine, lady Cuming vint prier mon père de ne plus nous fouetter tous les jours à la même heure et tous en même temps : « Je ne doute pas, dit-elle, que tous vos enfans ne méritent le châtiment qui leur est infligé, mais leurs cris forment un charivari vraiment épouvantable ! » Mon frère Robert était le seul qui sût chanter, quoique mon père fût musicien et fît sa partie de violoncelle dans les *concerts d'amateurs......*

(*Memoir of the early life of sir Walter Scott written by himself.*)

Voyages.

SOUVENIRS DE MALTE ET DE SICILE.

Pendant mon séjour en Sicile, j'eus occasion de connaître un personnage singulier, journal vivant, gazette de scandale, auquel ma mémoire a conservé une place distinguée et particulière; il se nommait Calabressa. C'était une figure toute sicilienne; nez pointu, menton allongé, un ventre énorme, une physionomie mobile jusqu'à la grimace, et dont les contorsions variées servaient d'accompagnement à chacune de ses phrases. Il ne savait rien, il parlait beaucoup, il était bon, il était complaisant, il était spirituel, il était dévôt, moins à Dieu qu'à la Vierge, moins à la Vierge qu'aux saints, moins aux saints qu'aux moines, et moins à tout cela qu'aux baïoques, petite monnaie que les voyageurs accordaient à sa complaisante importunité.

« Excellence, me disait un soir Calabressa, voici les ruines d'une tour de Sarrasins. Vous savez que les Musulmans ont occupé la Sicile; c'est ici qu'on a découvert les ossemens des géans; c'est sous ce portique, où vous apercevez une lumière et qui sert d'habitation à un impressario de mes amis, que j'ai découvert récemment deux médailles : l'une à la tête du Minotaure, l'autre à la tête d'Isis. Je compte faire un bon Mémoire sur ma découverte, et le dédier à l'académie de Palerme, qui me nommera membre honoraire. Je ne doute pas que votre recommandation ne me devienne

très utile, et, si j'osais espérer d'obtenir de votre excellence la grâce d'une lettre de votre main, je m'estimerais plus heureux qu'on ne l'est au sein de la félicité éternelle. »

Non, rien de plus bizarre dans le monde que le contraste des beautés de la nature et d'un personnage grotesque. Cette contradiction commença par me révolter. Je m'y habituai ensuite, et, tout en marchant avec Calabressa, je lui fis raconter l'histoire de sa vie. Calabressa avait été barbier, acteur, poète, soldat, musicien et cicerone. Chacun de ces métiers avait laissé dans son caractère quelque trace distincte et isolée : je veux le laisser parler.

« Je suis né à Girgenti, Excellence; mon père était perruquier-barbier, homme aimable, joueur de tric-trac, et le factotum de la ville. Il avait épousé une Napolitaine qui lui avait apporté en dot l'amitié protectrice de monseigneur le prince de Matalagoni. Mon père joignait au mérite de bien raser celui de raconter parfaitement et de dessiner un peu. Le prince avait de l'argent à dépenser et une grande villa bien déserte à orner de statues; d'ailleurs peu de chose ou rien à faire, et une faible cervelle à occuper; il imagina de s'amuser en délirant; mon père se chargea de l'aider. Leurs soins réunis ont orné la villa du prince de toutes ces statues qui font l'étonnement des voyageurs. C'est là que l'on voit un Bacchus dont le ventre est une grappe de raisin, un amour à cheval sur un limaçon, et cette célèbre bouteille en marbre de Carrare, de dix-huit pieds de haut. Ne croyez pas, Excellence, que mon père fût coupable de ces extravagances. Il faut bien dans la vie pouvoir élever ses enfans, et vous conviendrez que la complaisante imagination de mon père n'avait rien de fort coupable.

« J'étais jeune et je pensais autrement; le mépris que j'avais pour ces folies m'empêcha de remplir auprès du prince le poste qu'avait occupé mon père; je m'enfuis avec ma trousse et quelques baïoques, et j'allai trouver à Rome l'impressario Fornachi, avec lequel je m'étais entendu d'avance et qui

m'avait promis de m'engager dans sa troupe. Je fus acteur, mais mauvais acteur. Je me fis soldat du pape, par la protection de la maîtresse d'un cardinal. Pourquoi s'avisa-t-elle de tromper ce bienfaiteur? Je porterais encore sur mon épaule le mousquet sacré. A peine le cardinal eut-il forcé la signora Molinari d'abdiquer son titre, je me vis supplanté, je tombai avec elle. Mes relations auprès de la cour du Vatican m'avaient donné un certain goût pour la poésie, et je tournais passablement un sonnet. Je m'intitulai poète-improvisateur, et de village en village, on me vit courir pendant cinq années entières, appliquant à chaque voyageur nouveau le même sonnet un peu altéré. Cette vie n'était point productive : la poésie est peu lucrative ; je revins à Girgenti sans posséder une pièce de monnaie, et je ne fondai plus l'espoir de mon avenir en ce bas monde que sur la générosité des nobles qui voyagent et sur mon petit savoir en fait d'antiquités. »

Ce récit peignait bien les mœurs de la moderne Italie. Je me plus à faire causer Calabressa, qui me développa ses théories, entremêlées d'anecdotes.

« Vous n'avez plus de roman, me disait-il un jour, vous autres peuples d'industrie bien réglée et de commerce attentif. Ce que les peuples civilisés nomment roman ; ce qui les amuse et leur plaît sous ce titre ; grands coups d'épée, bizarres déguisemens ; comiques inventions ; aventures extraordinaires ; extravagances surnaturelles : tout cela est la vie même des peuples sauvages ou à demi civilisés. Grâce à Dieu, le cordeau de votre civilisation rectiligne n'a pas encore tout nivelé ; nous ne vivons pas tous encore comme des castors dans nos tanières ; et le pittoresque, l'émotion, l'étrangeté, l'élan des passions, la nouveauté des couleurs, ne sont pas bannis du monde. Lorsque toutes les rues et toutes les villes du globe seront soumises à un alignement inexorable ; quand le cadastre de l'humanité sera fait et accompli ; quand l'univers ne sera plus qu'une vaste maison de commerce ; lorsque l'on aura détruit, pour en faire des moellons,

les vieux clochers de Westminster, et les vieilles maisons chancelantes de Cologne, d'Augsbourg, de Wittemberg; je ne sais si les hommes dormiront plus doucement; si la somme de leurs jouissances sera augmentée : mais le poète et le peintre n'auront plus qu'à renoncer à ce qui fait leur vie, aux premiers élémens du génie et de l'art.

« Quant à moi (ajoutait Calabressa), dans mes longues excursions à travers ce globe dont toutes les latitudes me sont connues, si j'ai recueilli quelques souvenirs qui m'amusent encore, je ne les dois ni à la sainteté commerciale des mœurs américaines, ni à la pruderie savante des mœurs écossaises; mais à l'Italie endormie, à l'Espagne enfiévrée, au Mexique livré à ses éternelles fureurs politiques. Je me rappelle encore les fêtes religieuses des hurleurs sauvages dans les bois vierges de l'Amérique du nord, et certaines réunions maltaises et siciliennes, où les personnages et les plaisirs avaient cette originalité de caractère que l'on n'oublie jamais, et qui se gravent invinciblement dans la pensée. La Sicile où nous sommes, par exemple, est un des pays du monde les plus remarquables, même aujourd'hui, par l'originalité des mœurs et des actions.

« A Palerme, il y a peu d'années, un marquis voulut donner à sa sœur, qui venait d'épouser le prince de V...., une fête splendide. Le frère était mécontent du prince, auquel la fiancée apportait une dot considérable, et qui avait déçu la famille par les dehors d'une fortune beaucoup plus brillante que réelle. Quelle vengeance tirer de cette duperie? Comment faire sentir au mari, que l'on n'est pas dupe des apparences qu'il a exploitées? Le marquis, homme fort original, imagina de transformer le repas et le bal en une longue mystification, d'assez mauvais goût si l'on veut, mais étrangement dramatique.

« Le palais du marquis resplendissait de lumières; des orangers en fleurs étaient placés sur les degrés; on voyait dans le vestibule une longue file de domestiques, revêtus de

costumes brillans, tenant des torches allumées; l'encens des fleurs et des parfums circulait sous les voûtes de marbre. Cet enchantement ne tarda pas à disparaître et à faire place à une magie funèbre; les domestiques, armés de leurs flambeaux, s'évanouirent, et un rideau, qui retomba devant eux, n'offrit aux regards surpris des assistans qu'une fantasmagorie lugubre. C'étaient des personnages grotesques et funèbres, dont une illusion d'optique simulait la vie; Cupidon assis sur un coffre-fort, qui lui servait de char; le portrait en caricature du noble prince; une série de scènes qui rappelaient la danse des morts; et quelques figures singulières qui offraient les ressemblances burlesques des personnages les plus connus de Palerme. Il fallait voir l'étonnement des femmes, leur effroi, la colère de certains maris qui ne pouvaient échapper à leur propre image. Le rideau se releva, et la voûte s'éclaira de nouveau. Autre changement de décoration. Une lumière azurée se répand au loin. Des gazes transparentes laissent apercevoir une perspective aérienne de groupes nuageux, que le propriétaire habile avait empruntés au corps de ballet de l'Opéra palermitain; une foule d'amours, vêtus de leur nudité classique, rappellent les plus gracieuses fantaisies de la mythologie païenne. Tout un peuple de nymphes accueille la fiancée; un char couvert de fleurs, ombragé de pampres, la reçoit comme une triomphatrice. Elle s'avance ainsi, escortée d'un essaim de danseuses et de petits enfans qui sèment des roses. C'était un tableau de Boucher dans son meilleur temps.

« Le bal s'ouvrit dans la grande salle, sous ces rians auspices. Une dépense extraordinaire et qui avait absorbé plusieurs années du revenu du marquis pouvait seule expliquer ces bizarres et magnifiques folies. On n'apercevait pas les bougies qui éclairaient le salon circulaire, théâtre du bal : cachées dans l'intérieur des colonnes de cristal qui soutenaient le plafond, elles versaient une lueur magique sur les groupes des danseuses. Puis tout-à-coup, comme si le mystificateur

eût voulu faire succéder la triste réalité à l'illusion riante, et les spectacles les plus hideux aux scènes les plus aimables; tout le parquet, s'abaissant à-la-fois à un seul signal, et au milieu du fracas, des gémissemens, des murmures, qui émanaient des instrumens de cuivre et des instrumens de percussion, fit descendre les danseurs effrayés dans un obscur caveau, où le même artifice avait simulé les forges de Vulcain : là, le fer retentissait sous le marteau, les Cyclopes bronzés faisaient mugir le soufflet gigantesque, le mari de Vénus lui-même athlète difforme, symbole naïf des infortunes de l'hyménée, saisissait de ses mains nerveuses les ardentes tenailles. L'intention du propriétaire était évidente; les femmes effrayées poussaient des cris; les maris et les amans trouvaient la plaisanterie détestable : mais toutes les issues étaient fermées; et quelques minutes après l'exécution de ce changement à vue, une évolution nouvelle, d'une nature consolante et pacifique, vint calmer le mécontentement des convives.

« Les compagnons de Vulcain s'éclipsent : Vulcain lui-même disparaît : le sol s'exhausse; toute la salle souterraine et ceux qui l'occupent se trouvent emportés doucement jusqu'à une galerie et une terrasse supérieures, ombragées de ces immenses vignes siciliennes, dont les pampres servent de rideaux transparens, et éclairées à-la-fois par des lustres suspendus et par la clarté suave de l'astre nocturne.

« On s'assit autour des tables disposées sur la terrasse : le repas était splendide et servi avec élégance : déjà l'on pardonnait à l'hôte le caprice de ces transformations et l'épigramme coûteuse dont il avait fait les frais. Les mets les plus rares et les plus exquis couvraient les tables de marbre : tous les sens étaient flattés, et le sourire renaissait sur les lèvres. Lorsqu'il fut question d'attaquer chacun des plats, la bonne humeur et l'espérance se transformèrent en étonnement. Un superbe pâté, auquel le couteau commençait à faire une profonde blessure, effraya les convives par une explosion semblable à celle d'un coup de pistolet; puis se réduisit à rien. Une gelée,

dont la couleur appétissante avait conquis l'admiration générale, prit feu, et se dévora elle-même, lorsque la cuiller essaya de l'entamer. Une jeune personne, qui trouvait dans sa surprise une cause de gaîté pétulante, voulut saisir une pêche dont le coloris la séduisait : cette pêche était creuse : elle en vit sortir ce reptile innocent, le lézard, qui a conservé le droit d'épouvanter un si grand nombre de femmes. Au beau milieu de la table, un immense édifice de pâtisserie répandait au loin un fumet délicieux, qui semblait attester sa réalité. A peine une de ses murailles fut-elle démolie, une volée de petits oiseaux, que l'on avait enfermés dans cette singulière cage, s'échappa en battant des ailes.

« Longue serait l'énumération de toutes les subtilités de magie blanche que le maître de la maison avait inventées pour désappointer ses convives ; quelques-uns de ces tours étaient barbares. La plupart des pièces de volaille, dont le couteau ou la fourchette sollicitaient les flancs, et qui, couvertes de la gelée ou de la sauce convenables, paraissaient bien mortes, étaient vivantes. Le pauvre animal, qui se sentait blessé, poussait un faible cri, se débattait, sautillait sur la table avec effort, et de ses ailes étendues, qu'il agitait dans sa douleur, faisait voler sur les convives l'assaisonnement qui lui avait servi de cuirasse. Un narcotique, sans doute quelques gouttes d'opium, l'avait plongé dans cet état de stupeur ; et de légers ligamens l'avaient maintenu sur le plat qui le contenait. A ce repas illusoire succéda un repas véritable qui dédommagea un peu les convives, sans faire oublier aux hommes leurs manchettes souillées, aux femmes leurs parures flétries. On avait fini par accepter une mystification qui s'était présentée sous tant de formes diverses, et par s'attacher à la curiosité du spectacle. On vit apparaître tour-à-tour ce que les illusions d'optique peuvent créer de monstres effroyables et de riantes chimères. Il y eut un moment où toutes les femmes apparurent livides comme des cadavres ; un autre, où chacune d'elles se trouva parée tout-à-coup

d'une couronne et d'un bouquet de fleurs magnifiques.

Enfin un théâtre qui s'éleva par féerie, au milieu du jardin du marquis, donna aux convives plusieurs représentations bizarres, où de petites marionnettes grotesques parodiaient les actes secrets, les vices cachés des notables de Palerme. Les éclats de rire bruyans que ces caricatures excitaient furent souvent mêlés d'imprécations et de mouvemens de colère; plusieurs personnes eurent la maladresse de se retrouver, de se reconnaître et de se dénoncer. Toute cette vengeance, qui compromettait la fortune du magicien, se termina d'une façon sanglante et coûta la vie à son ingénieux auteur, qui reçut dès le lendemain plus de douze provocations en duel, tant la noblesse palermitaine, peu belliqueuse de son naturel, s'était trouvée offensée par le marquis. Il subit bravement les conséquences de sa plaisanterie et succomba au troisième duel.

« Cherchez donc parmi les peuples soumis à une civilisation régulière, ces fantaisies qui semblent le fruit exclusif des climats chauds, des nations oisives et des lois arbitraires. Il a fallu tout le poids de votre civilisation du nord, sévère et guindée, pour ôter à Malte son caractère spécial; Malte, pendant si long-temps rivale de la Sicile par sa folle gaîté, son indolence et son laisser-aller. Oh! que la cité Vallette paraîtrait triste aujourd'hui à ces braves chevaliers, s'il leur était permis de sortir de leurs tombes! Plus de duels et d'estocades; plus d'enlèvemens, plus d'intrigues difficiles à conduire, plus de triomphes galans, plus de sérénades accompagnées du cliquetis des épées. L'ordre, la régularité et le silence remplacent tout cela, sans qu'il y ait compensation. Le bien-être ne vaudra jamais la poésie. A cette époque heureuse, l'histoire de chaque famille était un roman; une journée à Malte vous eût fourni le sujet de dix drames. Caprice, fantaisie, amour du merveilleux, esprit d'aventures; toutes les passions fermentaient à-la-fois, et donnaient à cette population un cachet spécial, qu'on eût vainement

cherché ailleurs. Permettez-moi, Excellence de vous raconter quelques anecdotes pour justifier mon opinion.

« Un nommé Cambo, Maltais, juge fort estimé, probe dans toutes ses transactions et rigide jusqu'au scrupule, joignait à toutes ces qualités, celle de se lever matin; il étudiait dès l'aurore les formules de la loi, pour lesquelles il professait un attachement superstitieux. Vous savez sans doute que les rues de la cité Valette sont toutes garnies de balcons, abrités en dehors par des draperies qui permettent aux habitans d'observer à l'extérieur, sans être vus eux-mêmes, tout ce qui se passe. Un matin, sur les quatre heures, le juge Cambo, entendant un grand bruit dans la rue, courut à son balcon, et aperçut deux hommes dont l'un était poursuivi par l'autre: ce dernier, tenant un poignard à la main, frappa sa victime sous le balcon même du juge. L'homme assassiné resta sur la place; l'assassin, dont Cambo avait parfaitement reconnu les traits, ramassa son bonnet qui venait de tomber, jeta le fourreau du poignard à quelques pas, tourna une rue et disparut. Deux minutes se passent : un boulanger, portant sur sa tête le panier qui renfermait l'approvisionnement de ses pratiques, heurte du pied le fourreau du poignard, l'examine, le ramasse, le met dans sa poche, continue sa route et finit par se trouver en face du cadavre. Dans ce moment, une patrouille, attirée par le bruit, vient à passer, effraie le boulanger, le voit se blottir dans l'enfoncement d'une porte et s'empare de lui. On le fouille. Le fourreau du poignard, découvert dans sa poche, s'adapte parfaitement à la lame qui se trouve enfoncée dans la blessure.

« Le juge, toujours placé à son balcon, observe tout; aucune des circonstances de ce drame sanglant ne lui échappe. Cependant il se tait, il n'appelle personne; il ne se montre pas; il veut que la loi ait son cours : tant est bizarre son attachement extraordinaire aux formes judiciaires. Sous les yeux du juge on arrête le boulanger; on le conduit en prison; le procès-verbal est rédigé. Le secret, connu de Cambo seul

et qui aurait dû arracher un innocent à la mort, reste enseveli dans le sein du juge.

« Cette obscure et confuse intelligence avait interprété le texte légal d'une manière extraordinaire et nouvelle. La jurisprudence maltaise admettait que tous les témoignages personnels, apportés par le juge, ne seraient d'aucun poids; que les faits arrivés à sa connaissance individuelle, en dehors des débats de la cour, ne devaient être d'aucune valeur. La stupidité de Cambo n'alla pas plus loin que la Lettre du Code. Le procès commence. Notre juge interroge le prétendu coupable; les circonstances l'inculpent; on en prend note; un avocat commente le procès-verbal; Cambo écoute le commentaire. Pour résultat des débats, on obtient ce qui s'appelle dans le code maltais, des *semi-preuves* de culpabilité, suffisantes pour autoriser l'application de la torture. Le pauvre boulanger la subit sous les yeux du juge imbécille, qui met ainsi sa conscience à l'abri de tous les reproches. Si le boulanger, soumis à la question, eût courageusement soutenu son innocence, il était sauvé : les semi-preuves ne suffisaient pas pour l'envoyer à la mort. Mais l'habileté des bourreaux, disloquant ses membres et arrachant ses ongles sanglans, triompha de la vérité par la puissance de la douleur, et contraignit l'innocent de s'avouer coupable.

« Vous croyez que Cambo va prendre la parole, se lever de son siège, déclarer ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu? Vous vous trompez. Il professe trop de respect pour la loi. Peut-être aussi fit-il réflexion qu'après avoir laissé les choses aller si loin, il se donnerait un ridicule odieux, en déclarant la vérité et en détruisant de sa propre main l'édifice des débats si laborieusement étagés par lui. La sentence fut donc prononcée par Cambo lui-même; le confesseur et le bourreau firent leur devoir; et (ce qui est horrible à rapporter) Cambo ne bougea pas. Il fut le témoin impassible de cette iniquité. Le véritable assassin, condamné six mois après pour un autre meurtre, confessa en mourant le crime imputé au boulanger. Il dit

même au juge Cambo qu'il avait aperçu ce dernier à son balcon. « J'ai vu distinctement votre jalousie remuer ; vous vous êtes penché au moment où j'ai ramassé mon bonnet qui venait de tomber. » Cambo, loin de nier les faits et de se disculper, soutint que sa conduite était celle d'un juge intègre, et que toute autre manière d'agir eût été illégale et condamnable. Le Grand-Maître le destitua.

« Voilà un juge niais, criminel et honnête ; voici la biographie d'un juge madré et sans conscience, l'idéal des juges corrompus.

« Un jeune Maltais ayant eu, dans un café, une dispute avec un homme de son âge et se croyant insulté, tira son stylet, poignarda son adversaire et le laissa mort sur la place : il prit la fuite, fut découvert et appréhendé au corps le surlendemain, soutint fermement qu'il était innocent, subit sans fléchir la torture du chevalet, et ne se démentit pas un seul instant. Accablé par les charges et les témoignages qui pesaient sur lui, il fut condamné à mort, passa avec le confesseur les trois jours de répit que la législation accorde aux coupables, et se familiarisa avec l'idée du dernier supplice. La veille du jour fatal, son père voulut tenter un dernier effort auprès du juge, chez lequel il se présenta vers la fin du jour. Une légère gratification, offerte au domestique, facilita au père l'entrée du cabinet du magistrat, qui commença par opposer au solliciteur le refus le plus positif. Persuadé de l'inutilité de ses prières, ce dernier fit briller aux regards du juge 2,000 couronnes de Malte ; les déposa sur le bureau, et ajouta que pareille somme serait remise, si l'on parvenait à rendre son fils à la liberté et à la vie.

« La chose est difficile, répondit le magistrat à demi-voix ; cependant allez visiter votre fils. Voici une autorisation. Dites-lui de faire en sorte que son confesseur reste éloigné de lui : nous verrons. » Le père se hâta d'obéir aux injonctions du magistrat.

« Mais comment s'y prendre pour sauver le criminel ? Le

recours en grâce était impossible; le juge lui-même n'avait cessé de déclamer contre l'atrocité du meurtre, et d'insister sur la nécessité de faire un exemple. Le juge envoya chercher le geôlier, qui seul gardait le jeune homme, et auquel il demanda si ce dernier n'avait pas fait quelques aveux. Sur la réponse négative du geôlier, le juge lui ordonna de rester dans le cabinet où il se trouvait alors, et prétendit avoir à consulter encore quelques livres de jurisprudence. Il passa donc dans sa bibliothèque, enferma le geôlier, sortit par une porte dérobée, courut vers la prison, pénétra d'abord dans la chapelle dont une porte intérieure donnait sur le cachot; l'ouvrit et y trouva le coupable.

« Je viens vous sauver, lui dit-il; je suis votre juge. Vous vivrez, si vous suivez aveuglément les instructions que je vais vous donner. Ne réfléchissez pas, obéissez. Voici un poignard; prenez-le; sortez par la porte de la chapelle qui donne sur le rivage; courez au café où vous avez commis le premier meurtre. Entrez : laissez-vous reconnaître par tous ceux qui seront là; plongez hardiment votre arme dans le sein de celui qui se trouvera le plus près de la porte. Fuyez et laissez le poignard dans la blessure; adresse! promptitude!..... et revenez.

« Le juge resta dans le cachot, plein d'inquiétude; il attendit le retour du criminel. Le café n'était pas éloigné de la prison; le jeune homme revint bientôt; il fut une seconde fois chargé de fers, par la main qui les avait déjà détachés, écouta les recommandations du juge, qui l'exhortait à s'armer de sang froid et resta seul.

« La ville était consternée : on avait vu entrer précipitamment, dans le café, théâtre d'un premier assassinat, ce jeune homme aux yeux hagards, au teint livide, aux cheveux hérissés, au front couvert de sueur : tout le monde l'avait reconnu : c'était le condamné. Sa main avait frappé de mort un officier qui se tenait debout près de la porte du café : puis il avait disparu, pendant que l'on portait secours à la victime. La ra-

pidité imprévue de ces mouvemens, le désordre qui suit toujours de pareilles scènes avaient protégé sa fuite. Mais à qui attribuer le crime? Comment expliquer cette ressemblance entre l'auteur du nouveau meurtre et le condamné, chargé de fers, gémissant dans son cachot! Comment soupçonner leur identité. La victime expira. Vallette était pleine d'étrangers, et l'on convenait unanimement que le second coupable, quel qu'il fût, était le parfait Sosie du premier des deux criminels?

« On parla beaucoup de cette étrange histoire. La rumeur populaire vint jusqu'aux oreilles du juge, dont l'impartialité prit feu. Il déduisit de ce fait toutes les conséquences. N'avait-on pas été trompé par la ressemblance des deux individus? Cette ressemblance n'expliquait-elle pas l'obstination et l'audace des dénégations du condamné? L'honorable magistrat manifesta quelques doutes. Pour satisfaire ses scrupules, il envoya un greffier s'assurer que le criminel était encore dans le cachot. On le tranquillisa sous ce rapport. Il prit sur lui de suspendre l'exécution du jugement jusqu'à nouvelle enquête. Bientôt, à sa prière, un délai fut accordé, délai suivi d'une grâce entière. Le juge assassin mit dans sa poche les 4000 couronnes et mourut dans son lit. Dix ans après, le coupable, avant de rendre le dernier soupir, avoua les deux crimes.

« Ne riez pas de ces étranges anecdotes, qui vous semblent peut-être des fictions absurdes. Je conseillerais aux poètes qui veulent renouveler leur fonds dramatique épuisé, de s'en aller à Malte, à Girgenti, à Palerme, à Messine ou même à Livourne. Livourne qui aujourd'hui devient prude, qui rompt avec le passé, qui refuse asile aux riches nécessiteux, qui repousse les banqueroutiers et les faillis, dont elle recevait, du moins en échange, de la verve et de la gaîté. Encore une petite anecdote, Excellence; celle-ci est livournaise, toute récente, et elle est plus gaie que les autres.

« Un Turc, nommé Fasil-beg, commerçant de son métier, prétendit faire la cour à une jeune femme de Livourne. Par

malheur les raffinemens de la coquetterie européenne avaient échappé à Fasil-beg. Les commerçans Livournais, grands calculateurs, recevaient le riche Musulman avec d'autant plus de plaisir, qu'il était assez prodigue de ses sequins, fort gai, contre la coutume des Turcs, agréable dans ses manières, bien fait de sa personne, et recherché dans son costume : les dames de Livourne semblaient d'ailleurs le regarder d'un œil favorable. A un bal donné par un des principaux habitans de la ville, notre Turc rencontra la jeune et jolie femme de l'un des principaux préposés de la douane. Le mari, plus jaloux qu'on n'a coutume de l'être dans cette ville commerçante, était parti pour Florence où l'appelait une affaire litigieuse. La jeune coquette trouvait assez piquantes les déclarations d'amour d'un Turc, sachant à peine quelques mots d'italien, et roucoulant de son mieux, en *langue franque*, tous les sentimens qu'elle lui avait inspirés. Elle le reçut avec une faveur marquée, et ne l'avertit pas qu'elle avait un maître. Le Musulman, pris au piège, couronna ses déclarations par une offre positive, et pria la coquette livournaise de le suivre à Constantinople, pour devenir sa légitime épouse devant le prophète. La Livournaise, attachant ses regards sur la barbe majestueuse de Fasil-beg :

« Je pourrais vous écouter, lui dit-elle, si votre menton n'était chargé de cette barbe ridicule !

— Ridicule, y pensez-vous? Notre saint prophète n'en possédait pas une plus belle. »

« Dites ce que vous voudrez ! je ne veux pas vous voir, tant que vous conserverez cet ornement que les chèvres seules ont le droit de porter. »

« Le Turc, qui comprenait assez mal l'italien, imagina que la Livournaise mettait le don de sa main à une seule condition, celle du sacrifice de la barbe musulmane. Les Orientaux sont capables de grands dévoûmens; il aimait, il se décida. Chaque coup de ciseau lui perçait le cœur. Le sacrifice accompli, lorsque son menton fut dépouillé de ses honneurs,

il se dirigea vers la maison qu'habitait la dame, pour lui donner cette sublime preuve d'amour.

« Madame, s'écria la camériste, riant aux éclats, voici le Turc !

— *Seccatura !*

— Avec un bataillon de turbans qui l'accompagnent.

— *Male,* reprit la Livournaise !

— Et un autre bataillon d'énormes pipes que ces messieurs apportent !

— *Peggio !*

— Et il a le menton nu comme la main.

— *Pessimo !*

En effet, une douzaine de Turcs aux grandes robes apportaient, chacun, leur cadeau pour la fiancée : car Fasil-Beg, sur la foi de cette promesse, s'estimait bien et dûment marié. Les mariages s'accomplissent très simplement à Constantinople, où l'acquisition d'une femme, affaire peu importante, ne réclame que la prise de possession, sans autre cérémonie. Voilà donc notre Turc, possesseur, à ce qu'il croit, de la Livournaise, et qui vient planter sa tente dans la maison de sa nouvelle épouse. Il pénètre dans le boudoir où reposaient les attraits de la jeune Italienne, et laisse sa suite s'accroupir, avec la solennité turque, dans la première salle, où elle déploie les trésors de plusieurs châles de cachemires; de je ne sais combien de pièces de mousseline, et de douze pipes d'une longueur démesurée.

La coquette, surprise dans son déshabillé du matin, était fort embarrassée. Prières, explications, démonstrations, argumens, colère, rien n'y faisait. Fasil-beg n'avait-il pas sacrifié sa barbe? n'avait-elle pas engagé sa foi? quel contrat plus saint, quel pacte plus invincible, quel dévoûment plus digne de récompense? Je ne sais comment se serait terminée cette scène originale et qui devenait violente, si le retour imprévu du mari n'avait amené une péripétie nouvelle. Étonné d'apercevoir douze Turcs, armés de pipes et ne se gênant pas

le moins du monde; il imagina d'abord qu'ils avaient pris sa maison pour une autre. Un des fumeurs eut la bonté de lui apprendre qu'il se trouvait dans le domicile de l'Ottoman Fasil-beg, lequel venait d'épouser la dame de la maison. C'était trop fort!

« Epouser! s'écria le Livournais en fureur! Mais c'est ma femme! Et quand cela?

— « Ce matin.

« Il s'élança vers la chambre à coucher. La résistance de la femme et l'insistance de celui qui croyait avoir des droits continuaient avec une intensité fort dramatique. — *Ma femme!* — *Mon mari!* — Les deux exclamations se croisèrent. En vain le mari livournais prit le parti de sa femme, et fit observer au Turc qu'il était le premier en date. L'obstination de Fasil-beg nécessita l'intervention de la police; il fallut donner à la scène un dénoùment expéditif. Le Turc, privé de sa barbe, écumant de rage, fut déposé sur le vaisseau qui l'avait apporté, et forcé de mettre à la voile à l'instant même. Constantinople le revit sans barbe et sans femme, et le mari livournais dormit tranquille. »

Tels sont quelques-uns des récits plus amusans qu'édifians dont le cicerone Calabressa charmait mes loisirs. Je voudrais avoir reproduit cette vivacité de diction, cette grimace éloquente, cette éloquence mimique, cette poésie des gestes qui complétaient sa narration et qui gravaient dans ma mémoire les anecdotes originales dont il avait recueilli à travers le monde l'abondante moisson.

(*Metropolitan.*)

Statistique.

ÉTAT ACTUEL

DE LA COLONIE DES CYGNES

DANS L'AUSTRALIE OCCIDENTALE.

Rien de plus intéressant, rien de plus curieux que d'assister au développement d'une colonie naissante, que d'analyser un à un les divers élémens dont elle se compose : faible embryon qui chaque jour attend le moment favorable pour éclore ; qui lutte contre les obstacles des hommes et de la nature, qui porte dans son sein tous les germes de sa destruction ou de sa prospérité ; et qui, à travers les transformations successives qu'il doit subir deviendra grande nation ou misérable peuplade, suivant qu'il aura étouffé les uns ou fécondé les autres. De toutes les nations modernes, la Grande-Bretagne est la seule dont le système de colonisation ait offert d'heureux résultats. Les deux Canadas, les États-Unis, l'Inde, Singapoure Valise dans le Yucatan, proclament hautement son génie colonisateur. Son système n'est pas absolu ; partout elle le fait fléchir suivant les exigences des hommes et des lieux. Dans les colonies du pôle arctique, dans la Nouvelle-Angleterre, elle accepte les coutumes, les usages, les lois qui y sont en vigueur, tandis que vers le pôle antarctique, dans l'Australie,

elle constitue tout, et réforme jusqu'au caractère des colons.

Vers la fin du siècle dernier, l'Angleterre tente une grande expérience. Dans les mers du Sud, aux limites du monde, sur les côtes inhospitalières d'un continent dont l'intérieur a été jusqu'ici impénétrable, les Anglais transportent la lie de leur population. Cet essai tout-à-fait nouveau dépasse toutes les espérances; l'organisation de cette colonie pénale est si savante, qu'en moins de cinquante ans la Nouvelle-Galles du Sud se présente avec de nombreux districts agricoles et manufacturiers, avec des villes riches et florissantes, avec une population active et industrieuse; ce n'est déjà plus une colonie; c'est un royaume vassal de la métropole. Un ramas de malfaiteurs et d'aventuriers, soumis à une discipline sévère mais juste, a suffi pour reculer les bornes de la civilisation. Ce succès aurait été sans doute plus grand et plus rapide si dès l'origine on eût cherché à coloniser un point de la côte occidentale de l'Australie; mais l'aspect d'une nature isolée et d'une ceinture formidable de roches abruptes, de sables mouvans avaient effrayé les plus intrépides, et malgré tout l'intérêt que pouvait avoir la Grande-Bretagne, même à cette époque, de rapprocher l'Australie de ses possessions de l'Inde, on négligea les points de la côte occidentale qui y font face, pour jeter à Botany-Bay les premiers fondemens de la colonie.

Depuis que la puissance anglaise s'est agrandie et consolidée dans l'Inde, depuis que Ceylan, l'île Maurice, le cap de Bonne-Espérance, sont devenus à leur tour des colonies florissantes; il importait de fonder un établissement sur la côte occidentale de l'Australie, pour rapprocher entre eux ces divers points : l'Angleterre l'a bien senti. Plusieurs expéditions furent ordonnées dans ce but, mais sans atteindre aucun résultat : enfin un vaste oasis s'est rencontré au milieu de ces montueuses solitudes : c'est le bassin pittoresque et fertile de la rivière des Cygnes (*Swan River*), que le capitaine Stirling fut chargé d'explorer en 1826. Cet officier, en remontant le fleuve jusqu'à 50 milles au-dessus de son embouchure, découvrit des

sites admirables, un terroir excellent sous un climat tempéré, et de vastes forêts à exploiter. A son retour, il soumit au parlement ses projets de colonisation, ainsi que les plans formés par M. Thomas Peel, sir Francis Vincent, Ed. Schenley, Th. P. Macqueen. Ces derniers offraient de transporter dans quatre ans dix mille habitans du Royaume-Uni à la rivière des Cygnes, de fournir les bâtimens et les provisions nécessaires à l'expédition et de tenir constamment en mer, pour les besoins du service, trois paquebots entre Swan-River et Sidney, dans le cas où la nouvelle colonie releverait de la Nouvelle-Galles du Sud. Ils évaluaient le transport des émigrans à 30 £ par tête, total 300,000 £ (7,500,000 fr.), et ils demandaient en retour 4,000,000 d'acres de terre, au taux de 1 £ 6 d. par acre, sur quoi ils s'engageaient à livrer à chaque émigrant mâle 200 acres au moins, libres de toute redevance. Cette offre fut écartée, soit qu'elle parût onéreuse au gouvernement, soit que les associés de M. Peel n'eussent pas les moyens de réaliser leur projet. La concession eut lieu cependant au profit de ce dernier exclusivement, sous la garantie de M. Salomon Levy; de la maison Cooper et Levy, de Sidney, qui fit l'avance de 20,000 £, moyennant hypothèque sur les terrains de la concession, et une part dans l'entreprise. Le gouvernement stipula les conditions suivantes :

L'état ne prend à sa charge, ni le transport des émigrans, ni leur approvisionnement, ni leur retour en Angleterre, ou leur voyage dans d'autres possessions, s'ils viennent à quitter la colonie. Ceux qui s'y rendront avant la fin de 1830 recevront, à leur arrivée, des lots de terre libres de toute redevance, mais d'une étendue proportionnée au capital destiné à les mettre en valeur, et dont ils justifieront devant le lieutenant-gouverneur ou autres autorités administratives. Le rapport entre la concession et le capital sera de 40 acres pour 3 £. Seront considérés comme capital, tout le mobilier nécessaire à l'exploitation de la ferme ou à l'habitation, et la moitié de la solde ou de la pension qui serait due par l'état à l'émigrant. — Ceux qui ameneront avec eux des ouvriers recevront, en sus des

lots proportionnels dont on vient de parler, 200 acres de terre représentant une rente de 15 £ par tête, pour indemnité de transport. — Sous le nom d'ouvriers sont compris les femmes et les enfans au-dessus de dix ans ; au-dessous de cet âge, l'allocation est de 40 acres par enfant de moins de trois ans ; de 80 pour ceux de trois à six ; et de 120, de neuf à dix ans. — La concession n'aura pas lieu en pleine propriété, si le colon ne justifie, ainsi qu'on l'a dit plus haut, que la somme exigée (3 £ pour 40 acres, ou 1 shilling 6 deniers par acre) n'a pas été dépensée en matériel d'établissement ou en frais de culture, ou n'est pas représentée par d'autres dépenses utiles, telles que bâtimens, chemins, etc. — Si, dans trois ans, à dater de l'envoi en possession, le colon n'a pas mis en culture ou en tout autre rapport un quart au moins des terres concédées, il paiera six deniers par acre laissé à l'abandon ; et au bout de sept ans, tout ce qui restera en non-valeur fera retour à l'état. — Par une clause expresse de chaque concession, le gouvernement aura pendant dix ans le droit de reprendre, sans indemnité, tout terrain inexploité qui serait nécessaire à la confection des routes, canaux, quais ou bâtimens publics. — Après 1830, les nouvelles concessions auront lieu sous telles conditions que le gouvernement déterminera.

Le capitaine Stirling fut nommé lieutenant-gouverneur de la colonie, avec une concession de 100,000 acres. M. Peel en obtint 250,000, sous les conditions qu'on vient d'énoncer, et à la charge d'emmener quatre cents émigrans. Le gouvernement se réserva d'étendre cette allocation à 1,000,000 d'acres jusqu'en 1840 ; en 1834, elle n'en comprenait que 500,000.

Dans ces circonstances, plusieurs centaines d'émigrans partirent d'Angleterre au commencement de 1829, et arrivèrent dans l'Australie occidentale au mois d'août. Débarqués à l'embouchure de Swan-River, ils s'établirent le long de cette rivière ainsi que sur un de ses affluens, le Canning-River, et déjà à la fin de 1829, la colonie comptait 850 résidens et 440 non résidens. Le montant des capitaux donnant droit aux concessions était de 41,550 £ ; les terres concédées, de 525,000 acres ; les baux effectués, de 39 ; on y comptait 204 bêtes à

cornes, 57 chevaux, 1096 bêtes à laine, 106 porcs, et 25 navires y étaient arrivés de juin à décembre.

Le territoire de la nouvelle colonie s'étend du 32ᵉ au 35ᵉ degré de latitude, et du 155ᵉ au 118ᵉ degré de longitude. Sa configuration topographique présente trois chaînes de montagnes parallèles, de formation primitive, courant du nord au sud. La plus haute, qui sert de limite, à l'est, se termine à la baie du roi Georges; la seconde, celle des monts *Darling,* passe derrière le Swan-River, et plonge dans la mer au cap *Chatham;* la troisième, la moins élevée, finit au sud, au cap *Lewin,* au nord, au cap *Naturaliste,* et ne s'étend que du 33° 30' au 34° 20' de latitude. De ces trois groupes de montagnes, distant de 20 à 30 milles l'un de l'autre, sortent des cours d'eaux importans, dont les principaux sont: le *Swan-River,* le *Canning,* l'un de ses affluens, le *King-River,* et le *Blackwood.*

Dans tous ces cours d'eau on trouve en abondance un sable noirâtre et fin, mais assez lourd, et cédant à l'attraction de l'aimant.

C'est sur les bords de ces rivières que les principaux établissemens coloniaux ont été fondés. La ville de Freemantle est assise à l'embouchure de Swan-River; Perth, à 9 milles au-dessus, sur la rive droite; à 7 milles plus loin, Guildfort s'élève entre ce fleuve et l'un de ses affluens. La ville d'York occupe le versant oriental des monts Darling, dont les riches pâturages ont déterminé cet emplacement. La ville d'Augusta, fondée sur le Blackvood's-River, près du cap Lewin et de la baie du roi Georges, habitée en 1826 par un détachement de condamnés qu'on y avait envoyé de Sydney, a été depuis cette époque détachée de la Nouvelle-Galles du Sud, et incorporée à Swan-River.

Le littoral de la colonie possède plusieurs rades importantes. Les plus sûres sont : celle de la baie du roi Georges, découverte en 1792 par Vancouver, comprenant deux bassins; viennent ensuite celles du Prince Royal, de l'*Huître,*

d'Augusta, et enfin la baie du Géographe. La baie de Cockburne (32° 10' lat.) entre la terre ferme et l'île des Jardins, offre une rade d'un facile accès qui peut contenir mille bâtimens. En cas de guerre ce serait une position redoutable.

La rade de *Gages*, à l'entrée de la rivière des Cygnes, quoique abritée par les îles des Jardins, de *Rottenest*, et de Peel, est exposée aux vents nord-ouest. Le Swan et le Canning-River débouchent dans un bassin de neuf milles de long sur trois ou quatre de large, nommé *le Melville*, dont l'entrée est semée de bancs de rochers de six pieds de haut à la marée basse. Ce barrage offre une largeur de trois quarts de mille, lorsque la sonde donne le long de la côte, de quatre à six brasses de profondeur, et huit brasses environ au centre du bassin. Cette disposition serait admirable pour une rade, si l'on y creusait un canal assez profond pour recevoir de grands vaisseaux. Le Swan est navigable pour les bateaux, jusqu'au point où la marée n'est plus sensible. A Perth, sa largeur est d'un demi-mille, et son lit peu profond. En remontant la rivière, le paysage devient plus pittoresque, par-delà une chaîne de collines boisées, semées de vertes pelouses qui lui donnent l'aspect de nos parcs les plus rians; on découvre, de l'ouest à l'est, un amphithéâtre de montagnes d'une étendue de 30 à 50 milles, dont la hauteur, jusqu'aux monts Darling, varie de 1200 à 1500 pieds. Un de ses pics, le mont William, s'élève à 3000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

On a découvert dans l'île de Rottenest une mine de sel gemme, dont le produit, contenant plus de sel que de muriate de soude, est consommé dans son état naturel. Le pays abonde en sources minérales, la plupart ferrugineuses et jaillissant du sein même du minerai; il en est une dont l'eau tient en dissolution un alun d'un goût assez agréable. Le pays présente une grande variété de sol : sur beaucoup de points, il est sablonneux sans aridité, et produit une végétation naturelle; lorsqu'on le soumet à la culture, il est fertile en blé, orge,

avoine, légumes, etc. Les terres crayeuses, comme en Angleterre, froides et humides en hiver, ou calcinées par les chaleurs de l'été, y exigent plus de soins. On n'a pas encore employé la craie à la fabrication des poteries; mais un colon prétend avoir découvert auprès de Perth une pierre à plâtre excellente, transparente comme le verre, de forme rhomboïde, veinée à l'intérieur comme du satin moiré. Elle brûle à la chaleur d'un four de boulanger; réduite en poudre et mêlée à l'eau, elle forme une pâte très dure, d'un beau blanc. Ce plâtre, à la différence de celui de Paris, ne prend qu'au bout de vingt minutes, et sans offrir un aspect laiteux. On le trouve en morceaux de la grosseur d'une noix, dans des lits de marne, mêlés à du sable et à de la craie rouge. Enfin, les montagnes Bleues, situées à 35 milles des bords du Swan, fournissent une pierre excellente, qu'on pourrait utiliser pour la mouture, et dont la beauté du grain rivalise avec celle des meules de France.

On n'a pas encore découvert de la houille à Swan-River; mais si l'on juge de la constitution géologique de ce pays par celle de la Nouvelle-Galles du Sud et de Van-Diemen, ce minerai doit y être assez abondant pour alimenter, dans ces parages, notre immense système de navigation à vapeur sur toutes les mers du globe.

Depuis la baie de Ganthaume jusqu'à celle d'Island, la côte, y compris les îlots qui la bordent, offre un composé de calcaire mêlé de granit. Dans ces roches s'ouvrent des brèches sablonneuses, où croît une maigre végétation. Derrière ce rempart de 800 pieds de haut, sur une largeur de deux à trois milles, s'étend un désert de sable d'origine diluvienne, semé de cailloux et de rochers, qui semblent avoir été jetés là par une convulsion de la nature. Ce canton n'est nulle part absolument stérile, et il présente quelques parties d'excellent terrain.

La colonisation ne s'est pas étendue dans ces plaines; elle a suivi les bords du Swan et du Canning, et s'est spécialement

attachée à les féconder, en remontant le cours de ces deux rivières; mais ce n'a pas été sans acheter par de grands sacrifices une expérience qu'on n'acquiert en général qu'à ses dépens. En voici un exemple : les fondateurs de la colonie, séduits à leur arrivée par un luxe de végétation qui dépassait leurs espérances, se firent envoyer de Van-Diemen 6200 moutons, avant de leur préparer des abris et de leur choisir les meilleurs pacages. De leur côté, les expéditeurs les embarquèrent à la hâte, sans prendre aucune disposition pour leur traversée. La moitié du troupeau périt en mer; le reste, abandonné sur des terrains vagues et de mauvaise qualité, malgré leur belle apparence, s'échappa, mourut de maladie, ou fut tué en 1831 pour l'approvisionnement d'une flottille mouillée dans ces parages.

Malgré cet essai malheureux, la colonisation de Swan-River a, dans l'espace de sept ans, dépassé toutes les espérances. M. Stirling écrivait, il y a trois ans, à la Société royale de géographie : « Les seuls produits indigènes de quelque valeur sont les bois de construction, d'excellens pacages, une variété de tabac que la culture peut utiliser, et du lin d'aussi belle qualité que celui d'Europe. La baie du roi Georges, exposée, en été, aux vents du sud et rafraîchie par de fréquentes pluies, jouit d'une température plus égale que la côte occidentale. J'ai fait dresser à Perth et à la baie du roi Georges, des tables de température, au moyen desquelles on pourra comparer l'état météorologique du pays avec celui des autres possessions britanniques. Mais, dès ce moment, j'affirme que le climat de Swan-River ne diffère de celui de la métropole que par l'extrême chaleur des mois de janvier, février et mars; et que tout est disposé pour y élever en peu de temps la colonie à un haut degré de prospérité. »

Les documens authentiques fournis en 1836 par l'élite des colons de Swan-River, et que nous allons transcrire ici, prouvent que ces prévisions se sont réalisés, et offrent, en outre, sur les progrès de l'établissement, des détails pleins d'intérêt.

Le territoire de cette colonie est divisé en cinq districts : celui de Perth ou de Swan, sur la rive droite de la rivière ; celui de Freemantle, à son embouchure, sur le bord opposé ; celui d'York, sur l'un de ses affluens ; et, en remontant le Swan, ceux de Guildfort et Canning.

Le district d'York, situé sur le versant oriental des monts Darling, possède 5000 bêtes à laine, dont la reproduction est de 80 à 100 têtes par an. Ces troupeaux viennent de l'île de Van-Diemen : leur lainage rude et long dans l'origine, tend à s'améliorer depuis qu'on a croisé cette race avec celle provenant du magnifique troupeau de purs mérinos, donné en 1791 par le roi d'Espagne à Georges III. Le troupeau de mérinos est de 900 têtes ; les agneaux de six mois pèsent de 40 à 46 liv. En traversant les monts Darling pour arriver au district d'York, ces troupeaux furent réduits de moitié, par suite de maladies qu'ils contractèrent en dévorant, après une longue route qui les avait extrêmement affaiblis, les rameaux des broussailles ou les tiges à demi ligneuses des plantes qui tapissent les gorges de ces montagnes. Pour prévenir de nouveaux accidens, on a pris le parti de les nourrir, pendant ce trajet, de foin ou de grains.

Le district d'York est favorable à l'élève des chevaux ; il conviendrait mieux aux ruminans, si on y trouvait de ces bas-fonds où croissent les riches herbages. Aussi, les colons s'attachent-ils spécialement à l'exploitation des bêtes à laine, et mettent peu de terres en labour ; celles-ci rendent, de 20 à 26 boisseaux par acre. La terre est en général fort bonne de Beverley jusqu'au-dessous de Northam, sur une surface de 300 milles carrés, à partir des bords du fleuve. L'aspect du sol y varie du rouge au brun : cette dernière qualité de terrain est la meilleure, et couvre les tertres onduleux qui fuient à un mille du rivage : c'est une argile à demi sablonneuse, qui ne sèche pas en été, et qui absorbe les eaux en hiver. Le pays est assez boisé pour les besoins de l'habitant ; on emploie avec succès, dans les constructions, une

gomme blanche très abondante, mais dont la dureté rend l'extraction fort coûteuse. Avec un capital de 1000 £, on peut y fonder un établissement de première classe, et il suffirait de 200 à 500 £ pour y créer un petit domaine qu'on exploiterait soi-même.

Dans les districts de Swan et de Canning, la quantité de terre mise en culture était :

	EN 1834.	EN 1835.	AUGMENTATION.
	—	—	—
Blé.	564 acres.	1,156	592
Orge.	100	156	56
Avoine.	116	126	10
Pommes de terre.	15	31	16
TOTAUX. . .	795	1,469	674

La terre d'alluvion y produit, par acre, 18 boisseaux de 40 à 46 livres; la récolte de 1836 a suffi à la consommation de la colonie. Les trois districts de Swan, Canning et York, possédaient :

	EN 1834.	EN 1836.	AUGMENTATION.
	—	—	—
Bêtes à cornes.	500	646	146
Chevaux. . . .	162	167	5
Moutons. . . .	3,545	5,138	1,593
Chèvres. . . .	492	657	165
Porcs.	372	550	178
TOTAUX. . .	5,071	7,158	2,087

On réserve, pour améliorer les races, des étalons de pur sang et les meilleurs taureaux. Les chevaux y sont mieux portans et plus robustes que dans la Nouvelle-Galles et à Van-Diemen. Dans l'intérieur on les emploie à la mouture des grains; mais la ville de Perth a deux moulins à eau et un moulin à vent

9.

qui rapportent aux propriétaires 3 shillings par boisseau ou 60 livres de mouture ; on y a établi une brasserie. Chaque ferme se compose d'une maison, propre et commode, et des bâtimens d'exploitation nécessaires ; une ligne de fossés coupés de barrières sert de clôture aux propriétés. Quelques terres ont rapporté un fermage de 10 p. %; celles d'alluvion rendent de 20 à 25 shillings par acre.

Un laboureur gagne de 4 à 8 shillings par jour; un charpentier, de 7 à 8; le meilleur forgeron, 15; mais ces derniers et tous ceux qui exercent un art mécanique, ne travaillant qu'accidentellement, n'ont que peu de chances de fortune. Quand l'ouvrage cesse, ils louent leurs services comme garçons de ferme, ou se livrent à la pêche ou à la chasse. La colonie manque de pâtres : 150 émigrans trouveraient actuellement, dans cette industrie, une existence assurée.

La Grande-Bretagne possède peu de colonies aussi favorables à l'horticulture que Swan-River ; cet avantage est dû aux pluies régulières de l'hiver et aux cours d'eau qui sillonnent le pays, autant qu'à la nature du sol. Les monts Darling offrent de belles expositions pour la vigne et l'olivier; des anfractuosités de ses roches formées de couches ferrugineuses et granitiques s'échappent des sources nombreuses qui fertilisent ses vallées. Entre Guildfort et Freemantle, s'étendent 100 acres d'un riche terrain, formant un admirable jardin-verger, où mûrissent, de Noël jusqu'en mai, le chasselat, le muscatel, et d'autres variétés de raisin ; la figue violette du Cap, la figue blanche de l'Inde, la banane, et la pêche que la greffe n'a pas encore rajeunie. Les noyers, les pommiers, les poiriers, les pruniers, les orangers, y sont naturalisés depuis peu et s'annoncent bien ; mais l'amandier n'y a point réussi ; quant aux légumes et aux différentes espèces de végétaux, les jardins d'hiver situés sur les hauteurs, et ceux d'été dans les bas-fonds, en fournissent pour tous les besoins des habitans. A Perth, un potager de 16 acres suffit à l'approvisionnement de la ville; les turneps, les choux, les

radis, les carottes, les ognons, les pois, les haricots, y sont d'excellente qualité; les melons ordinaires, les cantaloups, les pastèques, y acquièrent une saveur délicate. En un mot, le climat est assez frais en hiver pour qu'on y cultive avec succès les légumes d'Angleterre, et assez chaud en été pour favoriser la maturité des fruits les plus délicieux des tropiques et du midi de l'Europe. Les greffes produisent dès la seconde année ; un plant de chasselat a, dans une saison, poussé plusieurs sarmens de trente pieds de long.

Lors de la fondation de la colonie, les légumes y étaient hors de prix : un chou coûtait 2 shillings 6 deniers; le plus gros aujourd'hui vaut 1 penny (10 cent.); les pommes de terre coûtaient 1 shill. 8 den. la livre; aujourd'hui, 1 penny 1/2; les pois non écossés, 2 shil. le quarteron; aujourd'hui, 2 sh. 6 den. la mesure entière. Les ognons sont tombés de 1 shil. 6 den. à 1 den.; les pastèques de 10 shil. 6 den. à 2 den.; les concombres de 9 den. à 1 den.; le raisin de 2 shil. 6 den. à 9 den. la livre; les pêches, de 1 shil. à 2 den.; et les figues, de 3 shil. à 6 den. la douzaine. Dans les premiers temps de la colonie, la viande fraîche coûtait 1 shil. 1/2 et 2 shil. la livre, à cause du mauvais succès des premières expéditions de bétail faites à Van-Diemen; mais des compagnies de chasseurs rapportaient de leurs excursions des kangarous, des canards, des cygnes, des sarcelles. La disette fut si grande en 1831 qu'on fut obligé de déterrer du bœuf salé qu'on avait enfoui comme viande gâtée. Dans l'espace de quatre années, comme on voit, le coût des approvisionnemens a subi de grandes modifications. Cependant le prix de la viande est encore resté à un taux très élevé. En 1835, le bœuf coûtait encore 1 shil. 1/2 la livre; le mouton, 1 shil.; la farine, 3 den. la livre seulement. Relativement le gibier et le poisson y sont à très bon marché. Ainsi, pour 1 shill., on a un plat d'excellent poisson; la venaison y est si recherchée qu'un bon chien dressé à courir le kangarou s'y vend jusqu'à 30 £.

Voici maintenant le tableau fourni par le capitaine Scott

et qui présente le chiffre des importations effectuées dans la colonie, depuis sa fondation :

ANNÉES.	NOMBRE de Navires.	TONNAGE des Navires.	VALEUR des Cargais.	NOMBRE DE						
				Passagers.	Chevaux.	Bêtes à cornes.	Moutons.	Chèvres.	Porcs.	Chiens.
			£							
1829.	18	5,209	50,284	652	66	77	1,502	25	41	21
1830.	39	11,601	714,177	1,125	26	406	6,244	44	44	48
1831.	27	4,397	67,371	179	30		25			
1832.	13	1,583	26,581	14						
1833.	21	3,067	48,013	73						
1834.	18	2,874	36,942	142	8					
1835.	27	3,469	50,727	96	3	79	2,870		20	
TOTAUX.	163	32,200	994,095	2,281	133	562	10,641	69	105	69

En 1834, les exportations ont été de 37 balles de laine, et en 1835, de 50. Avant 1830, il y eut plusieurs naufrages à l'entrée de la rade de Perth ; mais depuis, les navigateurs les ont évités en étudiant les vents et les courans qui règnent dans ces parages.

Nous avons signalé à la page 130 l'énorme déchet survenu dans l'expédition des moutons de Van-Diemen à Swan-River, en 1829 et 1830 ; cette circonstance explique pourquoi l'exportation des laines a été si faible en 1834 et 1835. Sans ce désastre, l'exportation des laines eût été, en 1835, de 7638 liv., et en 1836, de 12,500 liv., au prix de 1 shil. 9 den. la livre (2 fr. 20 cent.). Une nouvelle denrée a été exportée en 1836 : c'est la gomme, dont quinze tonneaux viennent d'être expédiés pour Liverpool.

Dans la colonie de Swan-River, l'été commence en décembre; les mois de janvier, février et mars sont les plus chauds de l'année. Le thermomètre de Fahrenheit y marque à l'ombre 80 à 90, et en mars 1836, il s'est élevé à 105 degrés. Mais la fraîcheur des nuits et dans le jour

une brise du sud-ouest, viennent régulièrement tempérer l'atmosphère; et tous les matins le vent d'est chasse les nuages et dissipe les brouillards qui s'élèvent parfois au-dessus de la rivière. Malgré les rosées de la nuit, le pays n'ayant que fort peu de marais, est affranchi du *malaria* et de toute exhalaison insalubre. L'hiver arrive au mois de juin, et les pluies abondantes sont celles de juillet et d'août. A cette époque, il survient, à défaut de neige, des gelées blanches et du verglas qui se fondent aux premiers rayons du soleil. Mais dans cette saison éclatent de violens orages mêlés de grêle, de tonnerre et de coups de vent; ces bourrasques durent trois ou quatre jours et se renouvellent à d'assez courts intervalles. Pendant le reste de l'année, le climat est délicieux et sa salubrité le rend précieux pour les constitutions les plus délicates. En hiver même, à l'aide de quelques précautions, elles n'ont rien à craindre des brusques variations de l'atmosphère; aussi, quantité de nos compatriotes, affectés de pulmonie, de bronchites, d'asthmes, de phthysie, d'hémoptysie, et dont on désespérait en Europe, ont été parfaitement rétablis après quelques mois de séjour dans la colonie. L'hiver y produit les rhumatismes, la dysenterie, les catarrhes; et pendant l'été ou au commencement de l'automne, règne une ophthalmie fistuleuse, la seule maladie qu'on puisse regarder comme endémique. La coqueluche y fut importée en 1833 et a disparu en 1834. On n'y connaît ni rougeole, ni petite-vérole, ni vaccine. Les maladies s'y produisent rarement avec la fièvre, et les plus communes n'offrent rien de grave quand elles sont traitées à temps. Plusieurs, et notamment le scorbut, qui ont sévi dans les premières années de la colonie, provenaient de l'état précaire où se trouvaient les émigrans, les ouvriers surtout, mal logés, mal nourris, privés d'alimens végétaux, sans défense contre les brusques variations hygrométriques de l'atmosphère et cherchant trop souvent un remède meurtrier dans l'abus des liqueurs fortes.

La classe aisée, vivant d'une manière plus confortable, a

été à l'abri de ces maladies. Aujourd'hui, les ouvriers eux-mêmes ont une nourriture saine, abondante, des habitations bien closes; et l'état sanitaire de la population est le meilleur qu'il y ait au monde. L'auteur de ce rapport, qui nous fournit ces documens, observe qu'en février 1836, sur une clientelle de 1000 personnes, il n'avait pas un malade; et que les deux grandes opérations agricoles, les semailles et la moisson, éprouvent, par suite des changemens de temps, moins d'interruption que dans tout autre pays. Là, ni longues pluies, ni sécheresses continues ne viennent trahir les espérances du laboureur.

On peut juger du climat de l'Australie occidentale par le tableau météorologique qui a été dressé en 1834.

MOIS.	THERMOMÈTRE.		BAROMÈTRE.		VENTS.	ÉTAT ATMOSPHÉRIQUE.
Janvier. .	99	57	30,20	29,75	S. O., S. S. O.	Ciel serein, chaleur accablante; le 31, éclairs, tonnerre.
Février. .	95	58	30,15	29,75	S. O., S. S. O.	*Id*.... les 1er et 25, orages, coups de tonnerre.
Mars. . .	102	54	30,18	29,80	S. O., S. S. O., S. E.	1re part., serein, frais; la dernière, chaleur étouffante; du 27 au 30, pluies d'orages.
Avril. . .	90	54	30,31	29,85	S. O., S. S. O.	1re part., nuageux, frais; le reste, variable; le 2, pluie et grêle; quatre jours d'orages.
Mai. . . .	80	45	30,35	29,90	S. O., E., N. O.	Bon frais; six jours de pluie, temps pluvieux la nuit.
Juin. . . .	75	45	30,28	29,43	N. N. O., N. E., S. E.	Variable; onze jours de pluie; grêle, le 26.
Juillet. .	66	43	30,35	29,49	N. E., N. N. O., O., S. S. O., S. E.	Bon frais; dix jours d'ouragans, et tonnerre.
Aout. . .	72	43	30,36	29,59	E. 1/4 N., O. 1/4 S., N. O.	Froid; sept jours d'orages avec rafales.
Septembre.	78	42	30,36	29,95	E., S., S. O.	Froid, rafales, grande chaleur, variable, pluies.
Octobre. .	80	46	30,28	29,62	S. O.	Ciel serein, beau temps, pluies; 10 et 11, orages, tonnerre.
Novembre.	82	46	30,31	29,85	S. O.	Variable, quatre jours de pluie; chaleur accablante à la fin du mois.
Décembre.	9	70	30,32	29,69	S. O.	Frais, trois jours de pluie, tonnerre.

La colonie de Swan-River ne compte que 95 artisans, dont 30 seulement vivent de l'exercice exclusif de leur métier. Lors même que l'accroissement des émigrans nécessiterait la construction de nouvelles maisons, les ouvriers actuels suffiraient au surcroît de travail. Les principaux établissemens publics de la colonie sont : l'hôtel du gouverneur, la cour d'assises, la prison de Perth, et la douane; on les évalue ensemble à 13,000 £; la valeur totale des maisons est de 30,000 £ : c'est la moitié du prix de construction.

Le personnel de la colonie est réparti ainsi qu'il suit :

DÉSIGNATION des DISTRICTS.	Au-dessus de 21 ans.		Au-dessus de 14 et au-dessous de 21 ans.		Au-dessous de 14 ans.		POPULATION TOTALE.
	Hommes.	Femmes.	Garçons.	Filles.	Garçons.	Filles.	
Perth	189	126	39	37	97	106	594
Freemantle	118	61	20	18	70	69	356
Guildforth	198	74	36	29	93	70	500
York	29	7	6	1	8	5	54
Canning	18	5	8	2	7	4	44
TOTAUX.	552	273	109	87	275	254	1548

En 1835, il y a eu 64 naissances, 4 mariages, 24 décès; la population de la baie du roi Georges était en 1836 de 160 individus; celle d'Augusta, de 40.

Le conseil législatif et exécutif de la colonie se compose du gouverneur, du secrétaire colonial, de l'avocat-général, de l'inspecteur-général et du commandant militaire. Les autres fonctionnaires sont le juge commissaire civil, le président des assises, le receveur des revenus publics, le chapelain, le chirurgien colonial, le gouverneur particulier des principales villes et l'intendant des ports.

A la fin de 1834, il avait été concédé 1,529,721 acres de

terre aux particuliers, et 100,000 au gouverneur; en tout 1,629,721 acres, dont 544,662 en pâturages, situés à l'est des monts Darling. Déduction faite d'un huitième de ces derniers terrains qu'on suppose sans valeur, reste 476,580 acres qui, à 3 acres par tête, peuvent nourrir 158,860 moutons.

En 1834, le revenu colonial, y compris le montant des concessions de terrains et les droits sur les boissons et licences, s'élevait à 9,750 £ (243,750 fr.); et les dépenses publiques à 12,175 £ (304,375 fr.). En 1835, le revenu était de 11,813 £ (295,325 fr.) et la dépense de 9,361 £ (234,025 fr.).

La valeur des propriétés existantes dans la colonie s'élève à la somme de 320,041 £ (8,038,525 fr.), ainsi qu'il résulte de l'état suivant :

	£	sh.
Propriétés mobilières.		
Bêtes à laine, 5,300 à 50 sh. par tête	13,250	»
Chevaux, 170 à 35 liv. st.	5,950	
Bêtes à corne, 540 à 12 liv. st.	6,480	
Chèvres, 500 à 30 sh.	750	
Porcs, 550 à 20 sh.	550	
Bateaux, métiers et outils d'arts mécaniques	3,000	
Mobilier des maisons d'habitation	10,000	
Vêtemens de 1,683 personnes à 5 liv. st. par tête	8,415	
Instrumens aratoires et mobilier d'exploitation des fermes, etc.	5,000	
Marchandises, et denrées en magasin	15,000	
Numéraire métallique	5,000	
Propriétés immobilières.		
370 maisons à Perth et à Freemantle	30,000	
1,579 acres de terre en culture, à 15 liv. st. l'acre, y compris les fermes et bâtimens d'exploitation	23,685	
160,000 acres de terres concédes et servant, en tout ou en partie, au pacage des moutons, chevaux et bétail, à 5 sh. par acre.	40,000	
1,379,616 acres de terre concédés, mais qui restent inoccupés, à 2 sh. par acre	137,961	12
Bâtimens publics, prisons, etc.	13,000	
Routes, ponts, quais et ports	2,000	
TOTAL	370,041	12

Pour compléter la statistique de la nouvelle colonie, nous allons donner un aperçu de l'administration de la justice criminelle de 1830 à 1836. Dans cet intervalle, il y a eu, pour les crimes désignés sous le nom générique de félonie, 170 accusés, 104 condamnés, 69 acquittés. Pour les *misdemeanour* (fautes graves, malversations), 25 accusés et 15 condamnés. Les cas de condamnation se sont présentés comme il suit : voies de fait et blessures, 12; destructions ou dégradations de bâtimens, 10; fausse monnaie, 1; violation de dépôts, 2; recel, 2; faux témoignage, 1; larcins, 89. La peine de mort n'a pas été prononcée. On a infligé aux coupables suivant la gravité des cas : la déportation à Botany-Bay ou à Van-Diemen, la prison ou le fouet. L'ivresse et les rixes qu'elle engendre, les délits commis par les propriétaires des maisons publiques et des cabarets, les discussions entre les maîtres et les domestiques, le maraudage, etc., sont jugés sommairement. La loi criminelle appliquée en cour d'assises par des magistrats coloniaux, est, sauf de légères modifications, la même qu'en Angleterre. Outre les constables ordinaires, il y a un corps de police spécialement chargé de parcourir le pays et d'empêcher les déprédations que les tribus indigènes pourraient commettre. Les détenus mâles sont soumis à des travaux d'utilité publique, et les femmes employées à des ouvrages domestiques. Le chapelain de la colonie réside à Perth, où il célèbre l'office divin dans un édifice qui sert provisoirement d'église, et de temps à autre il visite les autres districts. Cette ville possède aussi une chapelle méthodiste et une école de dimanche fréquentée par de nombreux élèves. On y a fondé par souscription une autre école élémentaire gratuite. Elle compte trente-six élèves, sous la direction d'un habile instituteur aux appointemens de 50 £ par an. Deux autres établissemens du même genre existent déjà à Freemantle et à Guildfort.

Tel est l'état actuel d'une colonie qui manquait à la puissance britannique; c'est un anneau de plus ajouté à cette cein-

ture immense de possessions dont elle entoure le globe. Dans quelques années Swan-River sera d'un secours immense pour les navires anglais. Bientôt, sur ce point se dirigeront les expéditions les plus importantes; car, liant l'océan Indien à la mer Pacifique, il rapprochera de plusieurs centaines de lieues l'Australie de la métropole.

(*Statistical Transactions.*)

Miscellanées.

L'ALIBI.

Un chef-lieu de comté en Irlande est, pendant la durée des assises, le théâtre du plus effroyable désordre. On dirait que la présence de la justice, personnifiée dans les deux vénérables juges à grandes perruques poudrées, qui président les deux cours, ne sert qu'à autoriser la violation de toutes les lois. Une foule turbulente et oisive se presse ces jours-là dans les rues. On se bat, on s'injurie; les voleurs et les vagabonds profitent de la bagarre, s'introduisent dans les maisons, vident les armoires, dégarnissent les buffets, entraînent les bestiaux hors la ville et s'enivrent le soir. Sous les yeux des juges, dans l'enceinte même de la cour, se commettent les délits les plus flagrans. Le shériff et ses satellites sont sans cesse occupés de mettre la main sur des accusés nouveaux. Ces saturnales semestrielles de l'oisiveté, de l'esprit de querelle et de débauche, sont signalées quelquefois par des assassinats, mais toujours par des tumultes, des vols et des voies de fait. Tout cela se passe de nos jours. Il y a environ un demi-siècle c'était pire. Alors il n'y avait point de police armée pour maintenir l'ordre, pas de voitures publiques pour communiquer d'une ville à l'autre; les cinq sixièmes de la population irlandaise gémissaient sous le joug de la dégradation politique; alors le juge plaisantait en faisant son résumé, et débitait des calembourgs sur l'accusé qu'il condamnait.

L'histoire de quelques-unes de ces sessions, telle qu'elle a été tracée par les écrivains de l'époque, est horrible. Voici une anecdote inédite qui nous a paru reproduire avec fidélité le caractère du temps, sans toutefois en trop assombrir le tableau.

C'était au mois de juillet de l'an de grâce 1791. Le temps était superbe, et midi venait de sonner. Les juges s'étaient rendus en cérémonie au tribunal, accompagnés du grand shériff avec sa baguette blanche, du sous-shériff avec sa cravache, des constables à cheval, la hallebarde au poing et l'écharpe en sautoir; enfin des recors armés de bâtons d'une grosseur plus ou moins menaçante pour les têtes auxquelles ils pouvaient s'adresser. Les deux trompettes fêlées du corps des volontaires à cheval, avaient sonné leurs discordantes fanfares, et des cris, non moins discordans de la populace, avaient salué, en passant, les juges et squire Flaherty, le shériff, dont la tournure noble et distinguée faisait l'admiration de toute la contrée.

Tandis qu'au tribunal le combat se livrait entre la vie et la mort, et que la chicane, la fourberie, le parjure et le faux témoignage étaient les armes employées de part et d'autre, les cabarets commençaient de leur côté à recueillir les prémices de l'intempérance.

L'hôte des *Armes de Flaherty* était peut-être, en ce moment, l'homme le plus affairé de la ville. Sa maison était pleine d'étrangers, et il s'efforçait, avec l'œil vigilant du maître, de maintenir une apparence d'ordre au milieu de la confusion qui y régnait; lorsqu'un grand coup de sonnette à la porte extérieure de l'auberge, vint frapper son oreille. Un second coup suivit de près le premier, et devint le signal d'une volée d'injures irlandaises, dont maître Mulligan accabla tous ses serviteurs, mâles et femelles, jeunes et vieux.

« Où êtes-vous, mécréans maudits? Allez donc recevoir le nouvel arrivant, canailles que vous êtes. Que le palefrenier bouchonne son cheval, et toi, Betsy, petite sotte, prépare

pour ce beau monsieur un verre de grog et ta plus gracieuse révérence. Mille tonnerres, que tout marche à-la-fois : sommeliers, garçons d'écurie, caméristes, cuisiniers. Je vous charge tous, tous tant que vous êtes. C'est un enfer que ceci, par ma foi ! »

La voix courroucée de maître Mulligan grondait encore, lorsque le noble étranger fut introduit dans le parloir carrelé et sablé de l'auberge, où il dut rester quelques minutes seul, jusqu'à ce que la colère du maître se fût un peu calmée. Enfin l'hôte, tout haletant, franchit le seuil de la porte, balbutie quelques mots d'excuse et vient prendre respectueusement les ordres du nouvel arrivant.

C'était un homme de bonne mine, âgé d'environ trente ans, grand et bien fait. Une culotte de peau lui descendait jusqu'aux mollets, où elle rejoignait des bottes à retroussis bien cirés. Un gilet de casimir rouge à grands revers rabattans, un habit bleu à larges boutons jaunes, une vaste cravate de mousseline, et une chemise très fine à jabot et à manchettes, complétaient son costume demi bourgeois, demi militaire. L'éclat et la fraîcheur de ce costume indiquaient assez que l'étranger n'avait pas fait beaucoup de chemin ce jour-là. A la vérité, ses cheveux étaient quelque peu débouclés, et le collet de son habit était blanchi par la poudre ; mais ce léger désordre ne faisait qu'ajouter un agrément de plus au gracieux négligé de sa toilette.

« Je suis le très humble serviteur de votre Honneur, dit l'hôte ; et je serai fier de recevoir les ordres de votre Honneur pour.... »

Il allait ajouter : « son dîner » ; mais l'air de dignité militaire qui se montrait sur le front de l'étranger arrêta tout court l'élan de sa familiarité.

« De grâce, M. Mulligan, dit le voyageur avec le sourire le plus affable, veuillez vous asseoir ; j'ai quelques questions à vous faire sur la route qui conduit à Ballymagarry.

— La route de Ballymagarry ! reprit l'hôte un peu déconcerté de l'idée de perdre une si bonne pratique ; votre Hon-

neur va donc dîner et coucher chez sa Seigneurie le marquis? »

L'étranger le tranquillisa en l'assurant qu'il ne partirait pour le château du marquis que le lendemain au plus tôt.

Pendant sa conversation avec l'hôte, le domestique de l'étranger entra, vêtu d'une riche livrée, et posa sur la table la valise, le manteau et les pistolets de son maître. Il retira ensuite la charge de ces armes, d'après les ordres de l'étranger, qui lui dit en même temps qu'il ne partirait pas ce jour-là.

« En ce cas, colonel, dit le groom avec un sourire niais, je ferais peut-être bien d'aller prévenir milord que vous avez retardé votre arrivée.

— C'est inutile, reprit le colonel; le marquis ne m'attend pas aujourd'hui; d'ailleurs, si cela était absolument indispensable, maître Mulligan me procurera sans doute un messager.

« Je ferais la commission moi-même, plutôt que de laisser votre homme dans l'embarras.

« Cela suffit! » dit le colonel un peu brusquement, et la première expression de sa physionomie se reproduisit et causa un léger mouvement d'effroi au bon Mulligan.

Le colonel, s'en aperçut, reprit son air affable et recommença les questions que l'entrée de son domestique avait interrompues.

« Les assises ont réuni beaucoup de monde dans votre ville, à ce qu'il paraît? lui dit-il.

— Oh! oui, et ma maison est si pleine que, si le grand shériff, squire Flaherty, ne s'était pas décidé à partir après la séance pour aller coucher à son château de Flaherty, je n'aurais pas eu de chambre à vous donner.

— Oh! vraiment! le château de Flaherty est-il loin d'ici?

— A cinq milles, colonel.

— Dans quelle direction?

— Du côté de la mer. Tout le monde connaît le château de Flaherty: mais que prendra votre Honneur pour son dîner?

— Tout ce que vous voudrez, maître Mulligan; je ne suis pas difficile. »

Comme l'hôte sortait pour commander le dîner du colonel, celui-ci lui demanda s'il n'avait pas quelques livres à lui prêter pour passer le temps.

« Oui, votre Honneur; voici le *Vade-mecum* du *Juge-de-Paix;* le dernier acte du Parlement sur les droits des barrières; le *Calendrier de Newgate* et la dernière édition de la *Vie du capitaine Quilty*, le célèbre voleur de grand chemin; le frontispice est orné de son portrait.

— Votre collection est choisie, il faut en convenir; donnez-moi la *Vie du capitaine Quilty:* c'est ce qu'il y a, je pense, de plus plaisant.

— Plaisant, colonel! belles plaisanteries! Ce ne sont qu'assassinats, rapts et vols, depuis le commencement jusqu'à la fin; je suis étonné que vous ne l'ayez pas rencontré ce matin sur la route. D'ailleurs, c'est fort heureux pour lui, car il m'est avis que vos pistolets, qui étaient si bien chargés, auraient pu faire faire la grimace à Quilty lui-même.

— Ce doit être un terrible homme, si son portrait lui ressemble.

— On m'a assuré que la ressemblance était frappante. Mais à propos, c'est aujourd'hui qu'on juge un homme de sa bande. Votre Honneur serait peut-être bien aise d'assister au procès? On jugera, en outre, trois hommes pour assassinats; une femme qui a empoisonné son mari; deux filles qui ont étranglé leurs enfans, sans compter le courant des homicides, incendies et vols avec effraction...

— Je ne tiens pas beaucoup à toutes ces belles choses; il est d'ailleurs si tard que j'aurais sans doute peu de chance à être bien placé.

— Oh! si ce n'est que cela, dit l'hôte, je vous promets la meilleure place de toute la salle. Vous serez à côté du juge: il est rare qu'un homme aussi distingué que votre Honneur assiste aux travaux de notre Cour d'assises.

— Et comment ferez-vous pour me faire si bien placer, maître Mulligan?

— Il n'y a rien de plus facile; je ferai passer au greffier, qui est assis au pied du juge, un petit billet que j'attacherai au bout du bâton blanc de l'huissier.

— Et que direz-vous dans ce petit billet?

— Rien autre chose, si ce n'est que Son Honneur le colonel O'Carroll, du régiment de royal-dragons irlandais, en se rendant chez le marquis, à Ballymagarry Park, a été bien aise d'assister aux séances de la Cour...

— Il paraît donc que mon domestique vous a dit mon nom? L'imprudent coquin! murmura l'étranger entre ses dents.

— Et pourquoi donc pas, votre Honneur? Ce nom est assez beau..... »

Le colonel coupa court à la conversation en disant à l'hôte que, puisqu'il croyait pouvoir en effet lui procurer une place au tribunal, il le priait de lui faire voir d'abord ce que la ville renfermait de curieux, et qu'il irait ensuite à la cour de justice. Maître Mulligan se hâta d'écrire le billet qu'il devait faire passer au greffier; puis il poudra ses cheveux, revêtit sa belle casaque de velours olive, releva ses bas chinés, et le chapeau à la main, se mit en devoir d'accompagner, en se rengorgeant, l'illustre voyageur. L'hôte répondait avec un profond salut à chacune des nombreuses questions que lui adressait le colonel, qui se montra singulièrement curieux de connaître la destination de tous les édifices publics ou particuliers devant lesquels il passait; il paraissait auss s'intéresser vivement aux disputes qui s'élevaient entre les mauvais sujets qui parcouraient la ville, ivres et turbulens.

Plusieurs fois, l'hôte prit la liberté de lui rappeler que la séance était depuis long-temps commencée; le colonel n'écoutait pas ce que disait maître Mulligan. Ses yeux et ses oreilles étaient sans cesse distraits par tout ce qui se disait et se faisait autour de lui; lorsque enfin son domestique vint à

passer à côté d'eux et salua son maître avec sa gaucherie habituelle.

« Maintenant, maître Mulligan, allons au tribunal, » dit le colonel : je vous suis. Votre ville est ma foi magnifique ; je suis enchanté de ma tournée. Merci, maître Mulligan, mille fois merci !

Quand le colonel entra dans la salle des séances, sa bonne mine attira l'attention générale. Le billet fut transmis au greffier au bout du bâton de l'huissier, et le juge, en ayant pris connaissance, donna sur-le-champ des ordres pour que le colonel O'Carroll fût placé à ses côtés ; et l'hôte, enchanté et fier d'avoir si bien réussi, se hâta de courir à la poste, ainsi que l'étranger l'en avait prié, pour s'informer s'il n'était point arrivé de lettres à son adresse.

Au moment de l'entrée du colonel, il y avait une sorte d'interrègne dans la Cour. Le jury venait de se retirer pour examiner l'affaire d'un voleur de grand chemin (celui-là même dont Mulligan avait parlé), qui était accusé d'un vol et d'un assassinat, commis six mois auparavant sur la personne d'un malheureux voyageur. Les débats n'avaient pas été longs ; les témoignages avaient été si positifs que personne n'élevait le plus léger doute sur la culpabilité du prévenu. Toute sa défense s'était bornée à des protestations d'innocence et à la déclaration que, s'il avait eu le moyen de faire venir des témoins d'Angleterre, il aurait prouvé clairement qu'il n'était point en Irlande, à l'époque où le crime avait été commis.

Au bout de quelques minutes, les jurés rentrèrent, et le chef du jury prononça le verdict de culpabilité.

« Certainement, certainement ! s'écria le juge en fouillant à côté de sa place pour chercher son bonnet noir ; il était impossible que douze hommes honnêtes laissassent échapper un si grand coquin. Je vous remercie, messieurs les jurés, je vous remercie. Que l'on introduise l'accusé Gahagan pour que je prononce son arrêt. »

Le prévenu fut donc ramené par le geôlier et placé sur le

banc des accusés, où il se tint d'un air abattu, la tête appuyée dans ses mains et les yeux baissés.

« Qu'avez-vous à dire, Térence Gahagan, pour que sentence de mort ne soit pas prononcée contre vous? demanda le greffier.

— Rien, si ce n'est que je ne l'ai pas méritée, milord; que je suis tué et assassiné par de faux témoins, et que je suis aussi innocent que l'enfant qui vient de naître.

— Bah! bah! dit le juge en ajustant son bonnet noir; tous les criminels endurcis tiennent le même langage. »

En achevant ces mots, le juge se disposait à prononcer l'arrêt, quand le prévenu, levant par hasard la tête, ses regards se portèrent sur le colonel O'Carroll qui faisait fort peu d'attention à ce qui se passait, et paraissait absorbé dans la lecture de quelques lettres que Mulligan venait de lui remettre.

« O Jésus! est-il possible! » s'écria le prisonnier, et il se laissa tomber sur son banc, comme s'il se fût trouvé mal. Cet incident occasiona une certaine confusion dans la salle et suspendit la prononciation de l'arrêt. On donna des secours au malheureux, et quand il eut repris ses sens, le juge lui demanda la cause de son émotion soudaine, et de l'exclamation qui lui était échappée.

« O milord! répondit-il, ma vie est sauve! Il y a une personne ici qui, si votre seigneurie veut le permettre, est en état de prouver mon alibi. »

Tous les yeux se tournèrent vers le juge : personne n'eut l'air de comprendre ce que le prisonnier voulait dire. Il ajouta que c'était le beau monsieur en veste rouge, assis à la droite de milord, qui, sans doute, ne refuserait pas d'affirmer son innocence. A cet appel si direct, le colonel regarda attentivement le prévenu pendant quelques secondes; puis il répondit au juge qui le questionna, qu'il devait avouer à regret que le pauvre malheureux lui était tout-à-fait inconnu.

« Je m'en doutais bien, colonel, reprit le juge, c'est une de leurs ruses accoutumées pour exciter la compassion. Ces misérables abusent quelquefois de ma bonté, mais aujourd'hui il n'en sera rien. Non, non, Térence Gahagan, vous n'échapperez pas à la vindicte des lois.

— O milord! aussi sûr que vous portez une perruque, ce monsieur peut me sauver d'un seul mot, s'il veut seulement y réfléchir. »

Le colonel répéta qu'il ne connaissait point cet homme, et le juge allait encore une fois recommencer la lecture de l'arrêt, quand le prisonnier, fondant en larmes, dit que sans doute cet officier avait oublié ses traits; mais qu'il était sûr de se rappeler à son souvenir, si on lui permettait seulement de lui adresser trois questions. L'intérêt et la curiosité de toute l'audience étaient fortement excités. Le juge, quoique éprouvant un mouvement d'impatience, ne put refuser au prévenu sa demande, et le colonel déclara qu'il était prêt à répondre aux questions qui lui seraient faites.

« Je demanderai donc à votre Honneur, dit l'accusé, s'il n'y a pas eu samedi passé, six mois et quinze jours que vous avez débarqué à Douvres, venant de France?

— Sur ma parole, répondit le colonel en souriant, je ne saurais préciser aussi exactement le jour, mais il est certain que j'ai débarqué à Douvres au mois de janvier dernier.

— Et ne vous rappelez-vous pas l'homme vêtu d'une jaquette de matelot, qui, après vous avoir porté sur ses épaules par-dessus les brisans, brouetta les deux malles de votre Honneur, depuis la grève jusqu'à la principale auberge.

— Je ne crois pas que je puisse me rappeler les traits de cet homme.

— Et serait-il possible que vous eussiez oublié aussi cette blessure au crâne que je vous ai fait voir le même jour, et que j'avais reçue dans un combat avec un corsaire français, dont je vous ai fait le récit? »

À ces mots, le prisonnier ôta sa perruque et fit voir une large cicatrice sur le devant de sa tête.

« Bon Dieu! s'écria le colonel O'Carroll, je me rappelle en effet parfaitement cette circonstance, et j'ai tout lieu de croire que cet homme est celui que j'ai vu à Douvres, quoique la perruque qu'il porte aujourd'hui m'ait empêché, dans le premier moment, de le reconnaître. Quant à l'époque précise de mon retour de France, je puis vous la dire, car je l'ai notée dans mon portefeuille. »

Le portefeuille fut consulté; la date fut trouvée exacte : c'était précisément le jour du vol dont Gahagan était accusé. Un étonnement irrésistible s'empara de l'audience. Le juge engagea les jurés à se retirer encore une fois, après que le colonel eût affirmé sous serment, en qualité de témoin, la vérité de sa déclaration. Le verdict d'acquittement ne tarda pas à être rendu. Une souscription fut sur-le-champ proposée et remplie en faveur du prisonnier, qui quitta le tribunal les poches pleines, et au milieu des bruyantes acclamations de la multitude.

Le colonel O'Carroll reçut les félicitations de la cour; il fut invité à dîner avec le grand jury, et on le pria d'assister le soir à un bal; mais il s'excusa en disant que les lettres qu'il venait de recevoir l'obligeaient à partir sur-le-champ pour se rendre chez son ami le marquis, à Ballymagarry-Park. Le juge, le shériff et les autres messieurs le virent s'éloigner à regret, mais ils se consolèrent par l'assurance qu'il leur donna de se trouver chez le marquis, qui devait réunir, le lendemain à son château, les juges et tout ce qu'il y avait de personnes distinguées dans la province.

Le colonel O'Carroll rentra à l'auberge, paya ce qu'il devait à maître Mulligan, et prit la route de Ballymagarry-Park.

La nuit suivante, le grand shériff squire Flaherty, revenant du bal, fut arrêté dans sa voiture, à un mille de chez lui, par trois voleurs de grand chemin qui lui prirent sa montre et une somme considérable en or et en billets de ban-

que. L'instant d'après, une escouade de constables à cheval étant survenue, il s'ensuivit un combat acharné dans lequel les trois voleurs furent blessés et pris : l'un d'eux mourut avant d'arriver à la ville. En dépouillant les deux autres de leur déguisement, on reconnut que l'un était Térence Gahagan qui venait d'être acquitté, et que l'autre était le prétendu O'Carroll, ou pour mieux dire le célèbre et terrible capitaine Quilty. Peu de jours suffirent pour les faire condamner et pendre. Le troisième était le domestique du colonel, qui se fit tuer dans la lutte contre les constables.

Il est sans doute inutile de dire que l'histoire de l'alibi avait été un plan concerté entre l'accusé et un de ses complices qui avait obtenu la permission de le voir dans sa prison, sous prétexte de parenté. L'audace, la présence d'esprit du capitaine Quilty firent ensuite le succès de ce stratagème.

(*New Monthly Magazine.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Littérature.

De la poésie et de la littérature en Perse et en Arabie avant Mahomet. — Dans un précédent article, nous avons esquissé l'histoire des progrès intellectuels chez les nations musulmanes depuis Mahomet jusqu'à nos jours; voici un aperçu rapide sur l'état de la littérature et de la poésie de ces contrées avant l'avènement du Prophète, esquisse qui complète en quelque sorte et encadre notre premier article.

Avant l'époque de l'Islamisme, la poésie persane et arabe est rude, primitive, incomplète; le souffle du désert l'anime et l'enflamme. Il y a de la sublimité et de la monotonie dans les cris de guerre, d'amour, de joie, de vengeance que pousse l'Arabe, seul avec son coursier, son chameau, sa lance, son épée. Sa vie a de grands mouvemens et peu de variété; il attend le voyageur, il se place en embuscade pour égorger l'ennemi; il puise une onde amère dans les puits ruinés qu'il rencontre. Les sables mobiles qui s'étendent jusqu'à l'horizon sont l'océan qu'il parcourt, monté sur son chameau fidèle, « vaisseau du désert. » La monotonie ardente d'un ciel en feu, d'un sol embrasé, respire aussi dans les fragmens de poésie arabe, antérieurs à Mahomet. Là, toujours mêmes images. Des légendes traditionnelles redisent un ancien outrage et la longue succession de vengeances qui l'ont immortalisé : une

femme enlevée; une injure proférée; l'hospitalité violée; la rivalité de deux coursiers. Le cheval *Dahith* et le cheval *Ghabra* font couler, pendant cent années, le sang de plus de trente mille guerriers. C'est la poésie du brigandage, de l'idolâtrie, de la barbarie indépendante, et de cette féodalité grossière qui couvrait la côte occidentale de l'Arabie.

Le plus grand des vieux poètes arabes, *Taabatta-scharran,* prince brigand, effroi du désert, a laissé pour monument d'un orgueil frénétique, quelques poésies aussi monotones que grandioses; autour de lui se groupent : *Amrialkais, Zohair, Antara, Amrou, Hareth,* et *Lebid.* Lebid est le poète élégiaque, le chantre de l'amour, de ses peines et de ses voluptés; Hareth, orateur de la tribu de Becr, panégyriste de sa race, décrit les marches et les contre-marches des armées : c'est un vieillard qui essaie l'histoire épique; Amrou chante les haines des tribus, qu'il montre s'entrechoquant dans les vallées du désert, comme deux tonnerres se heurtent dans les nuages. Antara chante ses hauts faits avec autant d'orgueil qu'Amrou, mais on trouve chez lui un mélange charmant de générosité chevaleresque. Zohair, doué d'un génie plus pur, reçoit l'inspiration d'une muse sérieuse et chaste; il chante les femmes et les guerriers des tribus amies. Amrialkais a de la mollesse, de l'élégance, et se plaît à raconter le bonheur de ses amours. Mais au-dessus d'eux tous, s'élève Taabatta-Scharran, : terrible figure, le Byron du désert; homme qui devint si redoutable aux tribus et aux voyageurs, qu'une sainte alliance se forma contre lui : il périt assassiné à vingt-six ans. Nous nous contenterons de citer quelques fragmens de ce Taabatta-Scharran, trop peu connu en Europe et dont la magnifique poésie ne pourra manquer de frapper nos lecteurs.

« Ah! s'écrie-t-il, les chameaux qui m'enlevèrent ma bien-aimée ressemblaient à des vaisseaux aux larges flancs quittant le port d'Andouli, ou aux barques du commerçant Ibn Yamin! Le matelot dirige à son gré ces esquifs dont la proue fend les

ondes écumantes, comme les mains de l'enfant, occupé de ses jeux, partagent le sable accumulé.

« Dans cette tribu de Malec fut une aimable antilope, dont les lèvres se teignaient d'un pourpre sanglant, et dont le cou gracieux, s'élevant comme l'arbuste à la tige légère qui porte les grappes d'Érac, s'embellissait de deux colliers de perles et de topazes. Éloignée un moment de son petit, la jeune antilope va se mêler au troupeau de biches dans les buissons épineux. Là, elle broute le fruit sauvage et disparaît sous le manteau de feuillage qui la couvre. Telle était cette beauté, dont le charmant sourire montrait deux rangs de perles, qui s'élevaient de leur base d'une couleur sombre, comme la violette épanouie perce le sable pur, imprégnée de rosée : ses belles dents ont l'éclat du soleil, la blancheur de l'ivoire : les gencives qui les supportent ont la couleur terne du plomb. Son beau visage semble entouré d'un voile de rayons; son teint est éclatant : pas une ride sur sa peau.

Cependant la maîtresse du guerrier lui semble encore moins belle que son chameau.

« Mon chameau a le pied sûr, et les planches du cercueil sont à-la-fois moins fermes et moins minces. Je hâte sa marche à travers des chemins frayés dont l'aspect ressemble aux vêtemens qui réunissent plusieurs couleurs. Ses pieds de derrière suivent avec rapidité ses pieds de devant. Au printemps il paît sur ces deux collines une herbe tendre, à laquelle les douces pluies ont prêté une verdure ondoyante. Je l'appelle, il se tourne vers moi; mais il repousse l'approche de l'étalon gris aux crins flottans; il l'éloigne avec sa queue épaisse, qui s'agite comme un fouet ou comme si les ailes d'un aigle, réunies et percées par une aiguille, ondoyaient sur ses flancs. »

Le poète continue à décrire diverses parties du corps du chameau. Il ajoute :

« Les deux cavités creusées sous ses épaules sont vastes, comme deux cavernes où se réfugient les animaux sauvages,

au milieu des fleurs du lotus. Sous ses flancs nerveux, réside une force semblable à celle d'un arc tendu par une main robuste. Ses deux cuisses sont vigoureuses; et, quand il marche, on les voit se séparer et se rapprocher alternativement l'une de l'autre, semblables à deux seaux portés par un homme fort. Toutes ses jointures sont solides et bien liées, comme les pierres qui composent un pont d'architecture grecque, dont le constructeur aurait fait vœu de le bâtir avec des briques cimentées, impossibles à détruire. »

« Les cordes avec lesquelles les fardeaux sont attachés sur son vaste dos y ont laissé des marques blanches et des places vides, qui ressemblent à des flaques d'eau sur la surface d'un roc solide. Tantôt ces traces se rejoignent, tantôt elles se montrent distinctes, semblables aux fils d'un tissu dans une robe, ouvrage d'un artiste habile. Son cou est long; et quand il le soulève, vous diriez la poupe d'un vaisseau s'élevant dans sa course rapide sur les ondes écumantes du Tigris. Ses deux yeux brillent dans les cavernes de leurs orbites, comme l'eau rassemblée dans les cavités des rocs étincelle au soleil. Ses yeux ressemblent en beauté à ceux d'une génisse sauvage, mère d'un petit, encore gai et folâtre, et dont le regard s'anime quand la voix du chasseur la remplit d'épouvante.

« Ses oreilles distinguent tous les sons. Attentives, elles écoutent la nuit : elles se dressent attentives au bruit impétueux ou au léger murmure qui se fait entendre. Ses oreilles aiguës ressemblent à celles d'un taureau sauvage et solitaire, errant dans les grottes du Haumel. Son cœur est accessible à la terreur; alors il palpite à coups précipités. Cependant il reste ferme dans la poitrine, semblable à une pierre ronde qui frapperait un parvis de marbre.

. . . .

« Je n'habite pas les montagnes élevées; car je ne redoute aucun ennemi; je ne repousse jamais les hôtes que le destin m'envoie. Qu'un voyageur, qu'une tribu implorent mon secours,

je l'accorde à l'instant. Cherchez-moi dans le cercle du peuple assemblé, vous m'y trouverez. Visitez-moi dès l'aurore, je vous offrirai une coupe et pleine jusqu'aux bords. Si vous hésitez, j'encouragerai votre modestie; et mes invitations répétées vous forceront à vider plusieurs fois la coupe toujours remplie d'un vin nouveau. Chaque Arabe de la tribu exalte l'illustration de ses aïeux. Moi je m'élève au-dessus de tous, à la tête d'une maison puissante où les malheureux trouvent leur refuge. Je donne de magnifiques fêtes; de brillantes étoiles, des jeunes gens pleins de grâce y répandent un vif éclat; des jeunes chanteuses vêtues de robes bigarrées et de manteaux couleur de safran, s'avancent vers nous. Sur leurs seins délicats leurs vêtemens flottent entr'ouverts; l'œil de la jeunesse s'enflamme à cet aspect, et l'exquise blancheur de leur poitrine appelle l'audacieuse étreinte de l'amour.

« Nous disons à l'une de ces jeunes filles : chante! Elle s'avance : sa voix forme de délicieux accens : elle commence par chanter doucement, puis elle gazouille une note plus élevée, et exhale une tendre plainte, semblable à celle de l'antilope qui pleure la mort de son faon.

« Je bois le vin vieux, je jouis de la vie, je dissipe mes biens. J'en use ainsi jusqu'à ce que la tribu tout entière me rejette de son sein, comme on rejette le cadavre du chameau, enduit de poix, après sa mort. . . . .
. . . .
Laissez-moi me baigner dans le vin pendant ma vie : si je bois trop peu ici, je mourrai de soif dans l'autre monde. C'est à l'homme fier, généreux et noble, qu'il appartient de vider ici-bas sa coupe pleine : à l'aurore suivante, quand nous ne serons plus, on saura qui d'entre nous n'aura pas apaisé sa soif. La tombe de l'avare et celle du voluptueux ne diffèrent pas : tous les monumens funèbres se ressemblent. »

Au milieu de la barbarie qui empreint ces Moallakhats, on entrevoit une nation spirituelle, ardente, impétueuse. Dans les annales du même temps, plusieurs traits indiquent la vi-

vacité de l'intelligence et même une raillerie presque Voltairienne. En voici un fort curieux, qui se trouve rapporté dans la collection des Hadiths, *ou traditions des croyances orthodoxes*. Le célèbre Omar, second calife, escortait le prophète Mahomet. Ce dernier se mit à enseigner à une troupe de pélerins, dont Omar faisait partie, la danse religieuse du Harwallah, danse qu'on exécute à cheval, pour les cérémonies du Manassik ou pélerinage à la Mecque : il s'agit de faire trotter l'animal, et d'accompagner chacun de ses pas par un mouvement du corps et un bruit guttural imitant le grognement sourd du dromadaire. La cérémonie avait sans doute quelque chose d'assez comique. Omar se prit à rire, et le prophète se fâcha.

« Excusez-moi, s'écria le disciple !

— Pourquoi riez-vous ?

— Je ris de mes souvenirs !

— De quels souvenirs ?

— Je vais vous l'apprendre. Je faisais un pélerinage à la Mecque, avec plusieurs compagnons. Ici, dans l'endroit même où nous nous trouvons maintenant, nous nous arrêtâmes exténués de faim et de soif. Que faire ? Nous portions avec nous nos idoles, divinités pétries comme vous le savez de farine et de dattes pilées ; nous leur demandâmes à mains jointes qu'elles ne nous laissassent pas mourir de faim : elles ne nous écoutèrent pas. Fatigués de supplications qui n'aboutissaient à rien, nous finîmes par manger nos dieux. »

Archéologie.

Des monnaies anglo-saxonnes. — Dans l'une des dernières sé nces de la Société archéologique de Londres ; il a été lu un *Mémoire* fort curieux sur les monnaies anglo-saxonnes, leur origine, leur valeur et leur différentes dénominations. Nous en extrayons les passages qui sont les plus importans, et qui nous ont paru être d'un intérêt général.

On peut classer les monnaies anglo-saxonnes : 1° en numéraire effectif, 2° en valeurs considérées par quelques savans comme numéraire circulant, et par d'autres comme purement nominales. A la première classe appartiennent le *sceatta*, le *penny*, le *halfpenny*, le *farthing*, pièces d'argent, et le *styca*.

Le *sceatta* est la plus ancienne, et fut long-temps la plus petite monnaie en circulation. Ce terme est d'origine mœso-gothique! il dérive du mot *scatt* qui signifie dans l'évangile d'Uphilas une livre ou un penny, et dans les anciens codes anglo-saxons, une pièce de monnaie ou le taux d'un tribut payé à l'église au septième siècle (*church scott*). Cette expression avait sans doute un sens générique, de même que celui de *cetymbrian*, appliqué à une construction quelconque de bois, de pierre, ou d'argile. On a trouvé des sceattas sans croix fabriqués sans doute par les Saxons avant qu'ils eussent embrassé le christianisme; sur l'un deux, on lit le nom d'Ethelbert, Roi de Kent, qui depuis fut converti par Augustin. Les grossières effigies d'animaux observées sur certaines de ces pièces se retrouvaient probablement sur les drapeaux du pays. On a vu des sceattas à la croix des royaumes de Kent, de Mercie, d'*Estanglie*, et de Wessex. On n'a, pour fixer leur valeur, d'autres données que les dispositions pénales déterminant le taux des compositions ou peines pécuniaires. Dans la loi d'Atthelstan de 924, le sceatta équivaut à-peu-près à un penny, bien que Clarke ne lui attribue d'autre valeur primitive que celle d'un farthing.

C'est dans le code d'*Ina* qu'il est question pour la première fois du penny (1/24e de la livre). Une loi de Canut au douzième siècle mentionne le demi-penny comme le prix de la quantité de cire que chaque charrue doit à l'église. Les deux seules pièces de ce nom qu'on ait découvertes sont du règne d'Edouard 1er; l'une a été trouvée par Buding dans la bibliothèque Bodléienne, l'autre fait partie des médailles de M. Tyssen au Musée britannique.

Le *farthing*, ou quart (*fourthing*) du penny est mentionné

dans la bible saxonne, mais aucun ne figure dans nos médaillers. Le *stica,* de cuivre, correspondant au liard de France, n'avait cours ou du moins n'était fabriqué que dans la Northumbrie. Il n'en est question que dans les extraits de l'évangile de Saint-Marc, où l'on nomme *stycas* les deux piécettes formant le farthing.

La seconde classe comprend le *pound* (la livre sterling), le shilling, le *mancus,* le *thrymsa,* le *marc* et l'*ora.* Le pound était adopté, comme valeur nominale, ou comme pièce de monnaie, il représentait 240 pennys. Mais Clarke observe que lorsqu'on payait en petite monnaie plus d'un demi-*pound;* le créancier exigeait en outre deux shillings par pound, pour parfaire le poids de l'argent, ou compléter ce qui manquait au titre du billon donné en paiement. Le shilling était de six pences avant le règne D'Athelstan; mais dans une de ses lois il est question d'un shilling de quatre pences; on y lit en effet une disposition qui établit sous le nom de shilling du roi un subside, de 4 d. sur 30 d. de propriété; dans un autre on évalue indistinctement un mouton à 4 d. ou 1 sh.

Le *thrymsa* a été évalué 6 d. 4 d. et 3 deniers; cette dernière estimation établissant un intermédiaire entre le shilling de 5 d. et le penny, paraît se rapprocher le plus de la vérité. On suppose que si le trymsa était une monnaie effective, il n'avait cours que dans l'Estanglie et dans les autres provinces commerçantes du royaume.

Le *mancus* est considéré par quelques auteurs comme une monnaie italienne, par d'autres comme une monnaie du pays. Alfric, dans sa grammaire latine saxonne, l'évalue 30 d. ou 6 sh.; une loi saxonne se sert indifféremment de ces deux termes de comparaison pour déterminer le montant de l'amende représentant la valeur d'un bœuf.

Quant au *marc* et à l'*ora* on conjecture que les Danois les ont introduits en Angleterre, et qu'ils n'avaient cours que parmi eux. Le premier valait 20 sh. saxons ou 100 d., et le second 12 d.

Les anciennes monnaies saxonnes qui nous restent sont en général d'un travail fort grossier. Les lettres sont irrégulières, inégales, surtout dans celles d'Alfred. Celles d'Offa se distinguent cependant par une élégance de gravure, une netteté d'exécution, qu'il faut attribuer aux graveurs italiens que ce prince avait amenés en Angleterre à son retour de Rome.

La pièce la plus ancienne où l'on lise le nom d'un graveur, est un penny d'Egbert, roi de Kent de 695 ; la première où l'on remarque le nom du lieu de fabrication (Cantorbery), est un sceatta de Baldred, roi de Kent, de 805. Quelques-unes des monnaies de l'octarchie indiquent le nom du roi, avec ou sans le nom du royaume ; c'est ainsi qu'on y lit *Alfred Rex,* ou *Alfred rex Anglorum*, *Althelstan rex totius Britanniæ.* Bien que Canut s'intitulât dans ses dépêches, *rex Angliæ, Daniæ, Norvegiæ et Suæciæ*, il se contentait sur ses monnaies du titre de *rex Anglorum*.

On n'a pas encore éclairci la question de l'existence des pièces d'or chez les Saxons ; on est réduit à de vagues conjectures sur celles découvertes dans le siècle dernier, et décrites par Pegge, North et autres archéologues. Les raisons de douter résultent principalement de ce qu'on n'en voit aucune dans les médaillers les plus riches. Les raisons de décider sont écrites dans les lois de Canut où l'on parle de monnaies d'or, dans certains actes d'acquisition, tel que celui consenti à l'évêque de Durham, d'un domaine, moyennant *cent vingt mancus de l'or le plus pur*, dans quelques testamens, et autres contrats. Les cabinets de médailles étrangers et spécialement ceux de Suède et de Danemark, jetteraient une grande clarté sur cette intéressante question. En effet si l'on remarque que lors des irruptions des Danois, 207,000 £ (plus de neuf millions de notre monnaie), sortirent du royaume dans l'espace de 25 ans à titre de *Danegelt* (tribut danois) ; que Canut envoya plus tard des sommes considérables dans ses possessions du Danemark, et qu'enfin on a découvert à diverses époques dans ce pays et en Suède des quan-

tités considérables de monnaie anglo-saxonne, comme on le voit dans la *Nova litteraria maris Baltici* (1699-1700), on ne pourra contester sérieusement l'existence des monnaies d'or saxonnes, tant qu'on n'aura pas fait une étude complète des richesses numismatiques du nord.

Géographie. — Voyages.

L'île de Candie, ses ressources et ses antiquités. — L'île de Candie ou de Crête, nom que lui donnent les Grecs, n'a jamais possédé l'importance politique à laquelle sa position géographique semblait devoir l'appeler. Son nom est à peine prononcé dans l'histoire des guerres de Perse et du Péloponèse; les Romains n'y attachaient quelque prix qu'à cause des corps de mercenaires qu'ils y levaient, et quand les Sarrasins l'occupèrent, ils ne la regardèrent que comme une pierre d'attente pour arriver à leur véritable but : la possession de l'empire byzantin. Il y a environ deux siècles, les Vénitiens se flattèrent d'y trouver un moyen de conserver leur prépondérance dans l'Orient, et de protéger leur commerce expirant avec le Levant. Quand les Turcs l'attaquèrent, le pape exhorta vivement les monarques catholiques à la défendre, comme l'un des plus puissans boulevards du christianisme; cependant ils la laissèrent prendre, et Venise n'y perdit pas grand'chose. Candie possède des ressources très variées; un sol fertile et un climat salubre. Ses principales productions sont : le froment en abondance, de bons vins, des huiles excellentes, du miel et diverses espèces de gomme. Les moutons de l'île de Candie donnent une laine extra-fine. La canne à sucre et le palmier y réussissent bien. Le blé semé dans la plaine d'Apokorona, rend, année commune, quinze à vingt pour un. On assure que trois mesures d'orge en ont produit, il n'y a pas long-temps quatre-vingt-dix. Les oliviers d'Apokorona sont en général petits et ne ressemblent guère aux magnifiques

arbres de Selino. Un riche Turc, qui a été envoyé en exil à Candie, possède seize mille pieds d'oliviers, et leur produit, année commune, ne dépasse pas 3000 mistata. Les villageois estiment la consommation en huile de chaque famille, à quatre ocas et demi par semaine. Chaque pied d'olivier se vend de 15 à 20 piastres; il y en a qui valent jusqu'à 30 piastres, et l'on trouve même par-ci par-là quelques arbres d'une beauté extraordinaire qui dépasseraient le double de cette somme. Le terrain sur lequel les oliviers sont plantés vaut 100 piastres la mesure, quand il est bon. Un capital placé en terre rapporte aux prix que nous venons d'indiquer 30 à 35 p. %. Aussi calcule-t-on communément le prix de la terre à trois années de revenu. L'argent placé sur hypothèques rapporte 15 p. %, et même davantage. Cela ne doit pas étonner; car le pays est très fertile, et l'argent consacré à la culture de la terre procure un si grand bénéfice, que l'emprunteur peut, sans inconvénient, donner 18 et même 20 pour % pour son usage. Indépendamment du blé et de l'huile, l'île de Candie produit encore des citrons, des oranges et toutes sortes de fruits. La canne à sucre et le palmier y réussissent bien. On y trouve en grande quantité le ciste, qui produit le laudanum; enfin l'île de Candie exporte beaucoup de savon. Mais, ce qui rendra toujours presque nulles les relations de Candie avec les pays étrangers, c'est qu'elle n'a qu'un très petit nombre de ports, et d'un difficile accès. Les seuls qui offrent quelque importance, sont ceux de Candie, de Canée et de Retimo.

Les antiquités de Candie sont plus remarquables par leur solidité que par leur beauté : on y trouve cependant quelques restes de sculpture dignes des plus beaux temps de la Grèce. Ainsi la fontaine de Megalo-Kaskan aurait été digne d'occuper une place à l'Acropolis d'Athènes. Un objet plus intéressant encore, c'est le sarcophage qui a été trouvé à Arvi, et qui est maintenant en Angleterre. Il représente une fête de Bacchus et offre plusieurs détails curieux. La bacchante nue, que l'on voit à gauche, joue d'un tympanus,

instrument plus usité dans le culte de Rhée. Indépendamment de lions, de tigres et de panthères, il s'y trouve un éléphant qui indique clairement que ce bas-relief se rapporte à l'expédition de Bacchus aux Indes. La figure du dieu est plus efféminée qu'à l'ordinaire, et il embrasse Ampelos avec une tendresse toute particulière. Du reste, on voit sur ce beau monument Silène, Pan, des centaures, des satyres, etc., et l'un des côtés représente le dieu Pan tourmenté par deux petits amours pleins de malice. Un tel sujet nous semble trop gai pour un tombeau ; mais les adorateurs du dieu du vin étaient sans doute de bons vivans, et leur paradis pouvait bien avoir quelque rapport avec celui de Mahomet.

Candie avait été fortifiée à grands frais par les Vénitiens ; sous les Turcs, les ouvrages sont tombés en ruines. Le port de Candie n'est aujourd'hui qu'un simple bassin, formé par deux môles qui s'avancent d'environ cent toises dans la mer, en se rapprochant par leurs extrémités, lesquelles sont défendues par des forts. Celui qui se trouve à la tête de la jetée occidentale renferme un phare très nécessaire pour mettre les navires, qui arrivent la nuit, en état de distinguer l'entrée du port ; car, telle est la force du courant oriental qui règne sur la côte, que, pour peu que l'on manque l'entrée, on court grand risque de faire naufrage contre les rochers dont le rivage est bordé, ou bien si l'on échappe à ce danger, on perd du moins un temps précieux à faire remonter le bâtiment contre le courant. Les deux châteaux qui défendent le port sont en si mauvais état qu'ils ne paraissent pas pouvoir supporter même l'ébranlement que leur communiquerait la décharge de leurs propres pièces. Le chenal qui les sépare s'ouvre vers l'orient, et est si étroit que deux petits bâtimens peuvent à peine y passer ; mais le port se trouve par là abrité contre tous les vents. Il est aujourd'hui presque comblé par le sable et par les décombres de l'arsenal et des chantiers vénitiens, de sorte que des navires de cent tonneaux peuvent seuls y entrer. Les grands vaisseaux sont obligés de jeter l'ancre sous l'île de Standia, à environ

trois milles du port, où ils sont abrités contre le vent du nord-est qui règne sur cette côte pendant la plus grande partie de l'année.

La situation de Canée est un peu plus favorable. Le port est assez spacieux; il est formé par un môle long et étroit, construit sur la prolongation du bastion nord-est de la ville et qui s'étend parallèlement au rempart maritime, sur presque toute sa longueur. Vers le milieu se trouvent les restes d'un vieux château; ils se terminent par une tour circulaire qui tombe aussi en ruines. Tout cet ouvrage est dans l'état le plus misérable, et s'il existe encore, c'est grâce à une rangée d'écueils à fleur d'eau, qui lui servent à-la-fois de fondations et de défense contre la fureur des vagues. L'entrée du port est placée entre la tour ruinée et une batterie élevée qui termine les fortifications de la ville, du côté du couchant. Le chenal est profond, mais étroit, et tout-à-fait ouvert du côté du nord. Le mouillage est par conséquent exposé à une mer très haute toutes les fois que le vent souffle de ce côté.

Quant à Retimo, son commerce est grandement déchu, par suite du mauvais état du port; le môle qui le formait a presque entièrement disparu, et le sable et la vase s'y sont accumulés à tel point, qu'aucun bâtiment de plus de trente tonneaux ne peut y mouiller.

En parlant des ports de l'île de Candie, il ne faut pourtant pas oublier la baie de Suda : elle est belle, vaste, abritée contre tous les vents, et ses bords offrent des points de vue magnifiques. Elle s'étend jusqu'à six milles dans l'intérieur des terres; sa largeur moyenne est d'environ trois milles; mais à son entrée, elle n'a qu'un mille, et vers le centre de cet étroit chenal, ou pour mieux dire dans l'intérieur de la baie, se trouvent deux îles basses et rocailleuses, dont la plus grande, occupée par la petite forteresse de Suda, commande complètement l'entrée. La baie s'ouvre vers l'orient, mais elle est protégée de ce côté par un promontoire élevé. Au nord et au midi, la baie est entourée de montagnes; mais

du côté du couchant, une campagne à-peu-près unie s'étend jusqu'à Canée.

Il y a moins de différence qu'on ne serait tenté de le croire, entre les mahométans et les chrétiens natifs de Candie sous le rapport des mœurs. Les uns et les autres boivent du vin avec excès et ont une foi superstitieuse dans les démons des montagnes, de l'air et des eaux, superstition qui leur a été transmise par leurs ancêtres. En aucune contrée du Levant, la croyance aux vampires, qu'ils appellent Katakhanès, n'est aussi générale que dans cette île. Voici un récit fait il n'y a pas long-temps à un voyageur anglais, M. Pashley, qui le rapporte dans les termes mêmes qu'il lui a été raconté. Cette légende se rapproche beaucoup par le fond et la forme de celles que le moyen âge a léguées aux contrées de l'Occident.

« Un jour le village de Kalikrati, dans le district de Sfakià, fut visité par un Katakhanès, et les habitans s'efforcèrent en vain de découvrir qui il était et d'où il venait. Ce Katakhanès tuait non-seulement les enfans, mais encore les adultes, et il étendit ses ravages jusqu'aux villages des environs. Il avait été enterré dans l'église de Saint-George à Kalikrati, et une arche avait été construite au-dessus de sa tombe. Or, un berger, gardant ses moutons et ses chèvres auprès de l'église, et ayant été surpris par une averse, vint se réfugier sous l'arche du tombeau. Après avoir ôté ses armes pour prendre du repos, il les posa en croix à côté de la pierre qui lui tenait lieu d'oreiller.

« La nuit vint. Le Katakhanès, sentant alors le besoin de sortir pour faire du mal aux hommes, dit au berger : « Compère, lève-toi de là, car j'ai des affaires qui m'obligent de sortir. » Le berger ne répondit ni la première fois, ni la seconde, ni la troisième ; car il supposa que le Katakhanès était l'auteur de tous les crimes commis dans la contrée. En conséquence, la quatrième fois qu'il lui adressa la parole, il dit : « Je ne me leverai point de là, compère, car je crains que tu ne vailles pas grand'chose, et tu pourrais me faire du mal ;

mais s'il faut que je me lève, jure par ton linceul que tu ne me toucheras pas, et alors je me leverai. » Et le Katakhanès ne prononça pas les paroles qu'on lui demandait; toutefois, le berger persistant à ne pas se lever, il finit par faire le serment qu'on exigeait de lui. Sur ce, le berger se leva et ôta ses armes du tombeau; alors le Katakhanès sortit, et après avoir salué le berger, il lui dit : « Compère, il ne faut pas que tu t'en ailles; reste assis là, car j'ai des affaires dont il est nécessaire que je m'occupe; mais je reviendrai en moins d'une heure, et j'ai quelque chose à te dire. » Le berger, donc, l'attendit, et le Katakhanès s'en alla à environ dix milles de là, où vivaient deux jeunes époux nouvellement mariés, et il les égorgea tous deux. A son retour, le berger s'aperçut que les mains du Katakhanès étaient souillées de sang; et qu'il portait un foie, dans lequel il soufflait, comme font les bouchers, pour le faire paraître plus grand. « Asseyons-nous, compère, lui dit le Katakhanès, et mangeons le foie que j'apporte. » Mais le berger fit semblant de manger; il n'avalait que le pain et laissait tomber les morceaux de foie sur ses genoux. Or, quand le moment de se séparer fut arrivé, le Katakanès dit au berger : « Compère, ce que tu as vu, il ne faut point en parler, car, si tu le fais, mes vingt ongles se fixeront dans ta chair et dans celle de tes enfans. » Malgré cela, le berger ne perdit point de temps; il alla sur-le-champ tout déclarer à des prêtres et à d'autres personnes, et on se rendit au tombeau, dans lequel on trouva le corps du Katakanès, précisément dans l'état où il était quand on l'enterra; néanmoins tout le monde fut convaincu que c'était lui qui était cause des maux qui pesaient sur le pays. On rassembla donc une grande quantité de bois que l'on jeta dans la tombe, et on brûla le cadavre. Le berger n'était pas présent; mais quand le Katakhanès fut à moitié consumé, il arriva pour voir la fin de la cérémonie, et alors le Katakhanès cracha, pour ainsi dire, une goutte de sang, qui tomba sur le pied du berger, et son pied se dessécha comme s'il eût été consumé par le feu. Quand on vit cela, on

fouilla avec soin dans les cendres et on y trouva l'ongle du petit doigt du Katakhanès, et on le brûla aussi. »

Telle est la terrible histoire du vampire de Kalikrati. C'est sans doute au goût qu'on suppose à ces êtres malfaisans pour le foie humain qu'il faut attribuer cette exclamation que Tavernier attribue à une femme Candiote : « J'aimerais mieux manger le foie de mon enfant! »

Parmi les idées superstitieuses que les habitans de cette île partagent avec tous ceux de la Grèce et de la Turquie, il faut compter la répugnance qu'ils ont à offrir du savon à quelqu'un; ils disent que cela efface l'amitié.

Biographie.

Notice sur le docteur Henry de Manchester. — Le docteur Henry vient d'être enlevé aux sciences et à l'industrie dans la vigueur de l'âge. Cet habile chimiste naquit à Manchester, où il commença ses premières études, qu'il termina ensuite à l'université d'Edimbourg. Il fut le condisciple et l'ami de Brougham, de Jeffrey et de plusieurs autres personnages qui sont parvenus, comme lui, à un haut degré de célébrité. Lord Brougham n'oublia jamais cette tendre amitié de collège; il en donna une nouvelle preuve en 1835, dans son adresse à l'institution de Manchester : « J'aperçois, dit-il, « parmi vous un ancien et bon ami, un homme d'une grande « habileté et d'un grand savoir, votre concitoyen le docteur « Henry, etc. » Sa famille voulut en faire un médecin; son génie en fit un chimiste. Après avoir terminé ses études médicales, sa santé se trouva altérée, et son père eut besoin de sa coopération dans ses travaux manufacturiers; Henry abandonna sa clientelle avec d'autant plus de plaisir que son goût dominant l'entraînait sans cesse vers les recherches chimiques. Par la suite, il prouva que l'esprit des affaires n'est pas toujours incompatible avec les grands succès scientifiques. Après avoir

soigneusement étudié les divers auteurs qui ont écrit sur la chimie, le docteur Henry professa cette science à Manchester, et fit construire des appareils et des instrumens d'un prix très élevé, pour se livrer à des expériences du plus haut intérêt. Son cours fut publié en un volume, qui a eu plusieurs éditions et a été regardé comme un excellent traité de chimie; il est remarquable, tant par la précision et la clarté des faits que par l'élégance du style. Ce chimiste a également coopéré aux *Transactions philosophiques* de la Société Royale de Londres, aux mémoires de la Société Littéraire et Philosophique de Manchester, ainsi qu'à plusieurs autres recueils scientifiques.

Lors de l'application du gaz hydrogène bicarboné à l'éclairage, il fut un des premiers à déterminer sa composition, son mode d'analyse et les inconvéniens auxquels cette application peut donner lieu. Ses investigations sur les combinaisons des gaz par volumes, leur absorption par l'eau, l'emploi de l'éponge de platine de Dobereiner pour les analyses des gaz, et un grand nombre d'autres intéressans sujets, qui ont exigé autant de connaissance que d'habileté, ont contribué à accroître sa réputation. Jamais chimiste ne fut plus impartial, plus exact, et ne porta plus de soin dans ses expérimentations; comme Davy, Priestley et Wollaston, il acquit une haute réputation littéraire. Avec tant d'élémens de bonheur, on a peine à concevoir que le docteur Henry ait pu mettre fin à ses jours. Plusieurs circonstances furent les avant-coureurs de sa mort : depuis quelques mois, il était privé du sommeil; son imagination était très exaltée; il était dans un état d'agitation continuelle; il ne pouvait rester nulle part. Son biographe fait observer, à ce sujet, que c'est peut-être là cette véritable constitution d'une intelligence supérieure, continuellement en action, qui l'expose à ce manque d'équilibre normal. L'esprit transcendant de Newton subit cette triste condition de l'humanité; l'aimable et pieux Cowper fut martyr de l'aliénation mentale; et les derniers jours du Tasse, de Collin, de Swift, etc., ont été obscurcis par de mystérieuses visions.

L'intelligence humaine, ajoute-t-il, pourrait être comparée, jusqu'à un certain point, à une goutte de rosée exposée aux rayons du soleil; plus elle est brillante, et plus tôt elle s'évapore. Le docteur Henry est mort le 2 septembre 1836; il fut enterré, le 7 au matin, dans le cimetière de la chapelle de *Cross-Street*, à Manchester; son cercueil fut déposé sur celui de son honorable père. La conversation du docteur Henry était attrayante, vive, enjouée, et sans cesse variée par de piquantes anecdotes. Propriétaire d'un magnifique établissement, il y exerçait l'hospitalité avec une cordialité parfaite, et se distinguait surtout par sa libéralité et son patronage actif envers les jeunes adeptes de la science.

Industrie.

Recherches sur les toiles des momies d'Egypte; leur fabrication et leur teinture chez les anciens, par James Thomson, esq[r]. — L'exhibition récente d'une momie à Londres et le déroulement des bandelettes, qui en a été fait, nous décide à insérer quelques fragmens du curieux travail de sir James Thomson sur la fabrication des toiles dans l'antiquité.

Rouelle, dans les *Mémoires de l'Académie royale des Sciences*, année 1750; Larcher, le traducteur d'*Hérodote*, dans ses notes, et le savant John Reinhold Forster, dans son traité de *Bysso Antiquorum*, ont cherché à prouver que les toiles de momies d'Egypte avaient été fabriquées avec du coton. Leur opinion fut adoptée par les savans d'Europe; mais Rouelle, Larcher et Forster se bornèrent à dire qu'après avoir examiné les bandes de diverses momies qu'ils ont désignées, et dont plusieurs ont été soumises à mes investigations, ils les ont trouvées faites avec du coton. Je suis forcé d'avouer que je n'ai trouvé aucune preuve en faveur de leur assertion, et qu'il m'a été impossible de me ranger à de semblables conclusions. La différence tant dans

le poids spécifique que dans le pouvoir conducteur du lin et du coton pourrait les faire distinguer : il est même peu de personnes habituées à l'usage de ces deux matières qui ne puissent les distinguer au tact ; mais ces échantillons n'ayant en général guère plus de surface qu'un shilling, je n'ai pu me livrer à de semblables épreuves qui eussent exigé de bien plus grandes surfaces. Tous les moyens que j'ai employés ne m'ont offert que de l'incertitude. Je crus cependant reconnaître une différence dans l'odeur des fibres de coton et de lin brûlées, ainsi que dans l'uni que la toile de ces deux fils prenait quand elle était lissée avec le verre. J'en étais là de mes recherches quand je vins à penser que, si la charpie de coton n'était pas aussi bonne pour les plaies que celle du lin, ce pouvait bien être à cause de la différence de leurs fibres, dont les unes sont aiguës et angulaires, et les autres rondes et unies. Il me parut que le moyen le plus simple de distinguer le lin d'avec le coton serait de soumettre leurs fibres à l'examen microscopique. Leuwenhoek avait déjà entrepris un pareil travail qu'il publia dans le douzième volume des *Transactions philosophiques*. N'ayant point de microscope à ma disposition et n'étant pas habitué à m'en servir, M. Bauer, dont les recherches microscopiques ont, pendant plusieurs années, enrichi les Transactions de la Société royale, voulut bien se charger de cet examen. Je lui remis des brins de coton et de lin, ainsi que des fils provenant de toiles de momies. Peu de jours après, j'en reçus une lettre dans laquelle il me disait que tous les échantillons de toiles de momie avaient été soumis à ses investigations. Cette lettre était accompagnée d'un très beau dessin, représentant les fils de coton aplatis et tordus en tire-bouchon, tandis que ceux des toiles de momie d'Egypte étaient droits et cylindriques. Je suis parvenu à obtenir une grande variété de toiles de momie au Musée Britannique, au collège royal de chirurgie, au musée huntérien de Glasgow, et M. Bauer n'a jamais pu y découvrir un seul brin de coton.

Les filamens de coton, examinés par ce savant avec le beau microscope achromatique de M. Ploessl, de Vienne, ressemblent à des tubes transparens de verre, aplatis et tordus autour de leur axe, resserrés dans le milieu comme un 8, formant des demi-tubes sur chaque côté, lesquels donnent à la fibre, vue sous certaine lumière, l'apparence d'un ruban uni, ayant une espèce de bordure à chaque côté. Cette transparence est interrompue par de petites figures irrégulières, qui sont probablement des rides produites par la dessiccation de ces tubes. La torsion en tire-bouchon des filamens de coton les distingue de toutes les autres fibres végétales et indique la maturité complète des gousses; car M. Bauer s'est convaincu que, lorsqu'elles ne sont pas mûres, les fibres qui en proviennent sont des tubes cylindriques simples, non tordus, qui ne s'entortillent jamais après avoir été séparés de la plante; mais, quand les semences sont mûres avant que les capsules éclatent, ces tubes cylindriques se resserrent dans le milieu et prennent la forme d'un 8. Ces fibres gardent constamment ce caractère, même après les diverses opérations qu'on leur fait subir, telles que le cardage, le lavage, la filature, le blanchîment, la teinture, l'impression, et même après que l'étoffe est usée et réduite en lambeaux, ou convertie en papier, M. Bauer assure que, au moyen du microscope de M. Ploessl, il peut reconnaître si des chiffons de coton ont été mêlés avec ceux de lin dans la fabrication de certains papiers.

Les toiles employées pour les bandes et enveloppes de momies sont ordinairement d'une texture très grossière. M. Belzoni m'en a procuré cependant qui étaient très remarquables par leur finesse. Les fils de la *chaîne* et de la *trame* étaient très unis et bien filés; ceux de la chaîne étaient doubles et formés par deux fils plus fins, tordus ensemble; ceux de la trame étaient simples. La chaîne contenait quatre-vingt-dix fils dans l'étendue d'un pouce, et la trame quarante-quatre. L'examen subséquent d'une grande variété de toiles de momies

démontre que cette différence entre la chaîne et la trame était propre au mode de fabrication adopté par les Egyptiens, et que la chaîne avait quelquefois deux, trois ou même quatre fois autant de fils dans l'étendue d'un pouce que la trame. Ainsi, une toile, contenant quatre-vingts fils de chaîne en un pouce, d'une finesse de vingt-quatre écheveaux à la livre, avait quarante fils dans la trame; une autre de cent vingt fils de chaîne de trente écheveaux à la livre en avait quarante de trame; un troisième échantillon avait seulement trente fils dans la trame. Cette structure, si différente de celle des toiles modernes, qui ont des proportions de fils presque égales, provient sans doute de la difficulté de conduire la chaîne quand la navette est jetée par la main, comme c'était l'usage et comme on le pratique encore dans l'Inde.

M. Salt me procura aussi plusieurs échantillons de toiles antiques; en les voyant, je crus d'abord que les plus fines étaient de la mousseline des Indes; mais ces soupçons furent bientôt dissipés par les observations microscopiques de Bauer, qui reconnut que toutes, sans exception, étaient fabriquées avec du lin. Les plus fines semblent être faites avec des fils de près de cent pelotons à la livre, et avoir cent quarante fils pour la chaîne par pouce et environ soixante-quatre pour la trame. Un échantillon de mousseline, qui se trouve dans le Musée de la compagnie des Indes (*East India House*) et qui est la plus belle production des métiers du Decan, n'a que cent fils, par pouce, de chaîne, et quatre-vingt-quatre de trame. Ces fils, quoique filés à la main, ne formaient pas moins de deux cent cinquante pelotons à la livre, et donnaient au tissu une finesse et une transparence sans égales. Plusieurs de ces toiles étaient frangées à leurs extrémités; une d'elles formait une sorte d'écharpe d'environ quatre pieds de long sur vingt pouces de large : elle était frangée à ses deux bouts. La frange, qui était semblable à celle des châles de soie de nos jours, était composée de trois ou quatre fils entortillés ensemble, pour en former

un plus fort, et deux de ceux-ci étaient unis et noués au milieu et à l'extrémité, pour qu'ils ne se défilassent point. Les lisières et les bandes de toile des Egyptiens sont faites avec le plus grand soin et de manière à les préserver de tout dommage. Plusieurs échantillons de belle et forte toile sont entourés de bandes bleues de différens modèles ; quelques-unes sont alternées par des raies étroites d'une autre couleur. La largeur totale varie d'un demi-pouce à un pouce et un quart. Dans ce dernier cas, on y distingue sept raies bleues : la plus grande a un demi-pouce de largeur et est la plus près du bord. Viennent ensuite cinq raies très petites, et enfin une dernière raie, qui a un huitième de pouce de large. Une de ces toiles, la plus belle, a une bordure d'un demi-pouce de large, formée par une raie bleue, suivie de trois rayures étroites de même couleur, alternant avec trois rayures semblables de couleur fauve. Cette bordure est aussi simple qu'élégante. Comme la précédente, elle est formée par des fils préalablement teints avant d'être tissés. La nature de la couleur fauve n'a pu être déterminée. Il n'en a pas été de même de la bleue. L'eau bouillante, le savon et les alcalis concentrés ne lui ont fait éprouver aucune altération ; l'acide sulfurique, étendu de manière à ne point attaquer la toile, est resté sans action sur cette couleur ; le chlorure de chaux, au degré convenable, l'a détruite ; l'acide nitrique concentré l'a d'abord changée en orangé, et, quelques instans après, l'a également détruite. Ces faits tendent à démontrer que la couleur bleue provenait de l'indigo. Cette couleur était probablement inconnue à Hérodote, puisqu'il n'en fait pas mention. Il n'en est pas de même de Pline, qui, sans connaître sa nature et son mode de fabrication, n'en a pas moins décrit la plus caractéristique de ses propriétés : l'émission de cette belle couleur purpurine quand on l'expose à la chaleur. Si ses commentateurs eussent connu la sublimation de l'indigo, ils eussent évité bien des doutes aux savans.

Parmi les échantillons de toiles provenant du Musée Hun-

térien de Glasgow, il s'en trouvait un d'un rouge de brique pâle ; une autre momie, présentée à l'université de Londres par M. Morillon, avait une enveloppe de la même couleur, qui était inaltérable par l'eau froide. L'eau distillée bouillante l'enleva complètement dans quelques minutes. Les acides hydrochlorique et sulfurique, étendus d'eau, n'exerçaient aucune action sur elle ; les solutions alcalines la détruisaient immédiatement. Les échantillons de Glasgow, vus à la loupe, offraient une agglomération de grains rouges, disséminés à travers les fils de la toile. Malgré la nature fugace de la matière colorante du safran ou *carthamus tinctorius*, je suis porté à croire que cette couleur lui était due. Les particules de cette couleur rougeâtre, observées dans les toiles de Glasgow, se sont trouvées aussi quelquefois dans les toiles teintes par le safran. Les enveloppes d'une momie de Londres, qui a été déroulée, ont une teinte rosée de même nature ; la nullité d'action des acides sur cette couleur rouge et l'action prompte qu'exercent sur elle les alcalis les plus affaiblis sont des indices caractéristiques de la présence du safran. Cette plante a été depuis long-temps un objet important de culture en Egypte, et il est très probable que les premiers procédés, suivis par les teinturiers européens pour l'employer, viennent de cette contrée, qui fait encore une exportation considérable de safran.

Dans la momie de Glasgow, il y avait aussi une bande de toile d'environ quatre pouces de largeur, qui s'étendait depuis le sommet de la tête jusqu'aux pieds : elle était d'une couleur jaunâtre, qui était encore fraîche sur quelques parties. Il paraît qu'on n'avait pas employé de mordant pour fixer cette teinture, puisque l'eau froide l'altérait beaucoup. Des expériences, faites sur cette couleur et sur celle qu'on obtient du safran, traité par l'eau froide, avant d'en avoir extrait la couleur rosée, laissent peu de doute sur son identité.

Quoique le siècle d'où date la préparation de ces momies ne soit pas connu, on ne peut s'empêcher cependant de le

regarder comme appartenant à une époque très reculée. Ce fait prouve que les substances attaquées par les agens destructifs combinés, tels que la chaleur, la lumière et l'humidité, sont presque inaltérables quand elles sont conservées sans être exposées à leur action. Ainsi des portions de toile, teintes en bleu, qui avaient résisté pendant plusieurs siècles dans les sépulcres obscurs et secs de Thèbes, exposées pendant quelques jours au soleil, sur l'herbe, ont perdu presque toute leur couleur.

Toutes ces toiles, soit fines ou grossières, sont plus ou moins altérées; celles qui recouvraient les plus belles momies de l'université de Londres étaient en bon état, relativement aux autres, quoiqu'elles soient évidemment de l'ancienne Egypte. Nous ajouterons que les momies factices des Arabes, que Blumenbach a trouvées dans le Musée Britannique, sont enveloppées de toiles qui ont appartenu à de véritables momies égyptiennes. Cela est facile à concevoir. Il y a une si grande quantité de ces toiles dans les caveaux ou sépulcres de cette contrée, qu'elles sont devenues un objet de spéculation pour les fabricans de papier d'Europe. La période pendant laquelle la coutume des embaumemens prévalut en Egypte embrasse une longue succession d'âges depuis le premier des Pharaons jusqu'au dernier des Ptolémées, c'est-à-dire pendant plus de vingt siècles. Les échantillons des toiles dont nous avons parlé et dont la beauté et la finesse le disputent à nos plus belles mousselines, attestent qu'à cette époque l'art de filer et de tisser le lin avaient acquis un haut degré de perfection en Egypte, et que la teinture par l'indigo y était également connue.

Il n'est pas impossible que de nouvelles recherches fassent découvrir, dans les anciens sépulcres et dans les caisses des momies, d'autres restes de toiles, qui pourraient jeter un grand jour sur cet intéressant objet de l'art égyptien. Mais la question, débattue entre les savans sur la nature du *byssus* (toile des anciens) se trouve, par ce qui précède, complètement réso-

lue. Hérodote a fait connaître que les Egyptiens enveloppaient leurs morts dans la toile de byssus; mais les observations microscopiques de M. Bauer ayant démontré que les toiles de momies étaient faites, sans aucune exception, avec du lin, nous devons conclure de ce fait que le *byssus des anciens* était le lin (*flax*).

Statistique. — Finances.

Nous avons publié l'an dernier, dans notre livraison de janvier 1836, une histoire complète de la dette en Angleterre et de ses variations. L'auteur, s'étant surtout attaché à traiter cette question sous le point de vue politique, a négligé beaucoup de détails, et fait disparaître les chiffres. Voici un tableau numérique dressé par ordre du Parlement britannique, et qui présente le mouvement de la dette en Angleterre, pendant un siècle et demi; travail curieux et officiel qui nous a paru devoir compléter les faits généraux énoncés dans notre premier article.

Tableau présentant le mouvement de la dette d'Angleterre depuis 1688 *jusqu'en* 1833.

	Capital.	Annuités.
Dette à l'époque de la révolution.	664,263 £	30,855 £
Dette contractée sous le règne du roi Guillaume.	20,851,479	1,681,404
A la paix de Riswick, 1689. . .	21,515,742	1,721,259
Pendant la paix	5,121,040	410,317
Au commencement des guerres de la reine Anne, 1702	16,394,702	1,310,942
Pendant la guerre.	35,750,661	2,040,416
A la paix d'Utrecht, 1713 . . .	52,145,363	3,351,358
Racheté pendant la paix. . . .	4,190,734	1,338,584

	Capital.	Annuités.
En 1739, avant la guerre. . . .	49,754,629	2,012,774
Emprunts pendant la guerre . .	31,339,084	1,078,229
A la paix d'Aix-la-Chapelle, 1748.	79,293,713	3,091,003
Racheté pendant la paix. . . .	4,961,560	480,428
Au commencement de la guerre de 7 ans, 1756	74,332,153	2,610,575
Emprunté pendant la guerre . .	64,533,277	2,241,476
Lors de la paix de Paris, 1763. .	138,865,430	4,852,051
Racheté pendant la paix. . . .	10,281,795	380,480
Au commencement de la guerre d'Amérique, 1775.	128,583,635	4,471,571
Emprunté pendant la guerre. . .	121,267,993	149,444
Au commencement de la révolution française, 1793	244,118,635	9,302,328
Emprunté pendant la guerre . .	276,088,466	9,341,397
A la paix d'Amiens, 1802. . . .	520,207,101	18,643,725
Emprunté pendant les guerres contre l'Empire français, 1803.	222,407,966	8,003,951
Le premier renversement de Bonaparte, 1814	742,615,067	26,647,676
Emprunts pendant les cent-jours.	60,580,864	1,480,431
Au second renversement de Bonaparte, 1815.	803,195.931	28,128,107
Racheté pendant la première année de paix, 1816	14,579,27	7476,095
en 1816	788,646,654	27,652,012
Racheté id.	17,647,791	524,494
en 1818	770,998,863	27,127,518
Emprunté id.	34,895,360	1,183,221
	805,894,223	28,310,729

Racheté	en 1818	18,246,033	556,933
	en 1819	787,648,190	27,753,816
Emprunté	id.	34,304,000	1,029,120
		821,952,100	28,782,936
Racheté	id.	29,832,114	904,172
	en 1820	792,120,076	27,878,764
Emprunté	id.	31,104,000	1,071,720
		823,224,076	28,950,484
Racheté	id.	22,768,115	691,962
	en 1821	800,455,961	28,258,522
Emprunté	id.	16,296,875	509,770
		816,752,836	28,768,292
Racheté	id.	21,793,299	656,306
	en 1822	794,959,537	28,111,986
Emprunté	id.	9,339,687	280,191
		804,299,224	28,392,179
Racheté	id.	13,714,194	413,625
	en 1823	790,585,033	27,978,552.

Depuis cette époque, le chiffre de la dette n'a éprouvé que des variations peu importantes; nous nous contenterons d'indiquer ici le montant du capital, année par année.

1824	791'701,615	1829	772,322,540
1825	781,123,223	1830	771,251,933
1826	778,128,268	1831	757,386,997
1827	783,801,749	1832	755,543,885
1828	777,476,892	1833	754,100,549

Le système de l'amortissement ayant été très souvent blâmé sans raison; ayant même été considéré comme illusoire par certains économistes, qui ne tenaient pas compte des emprunts nouveaux que le gouvernement était obligé de

contracter; emprunts qui, presque toujours, dépassaient les rachats effectués par la caisse d'amortissement, il ne sera pas sans intérêt de voir comment cette caisse a fonctionné pendant toute son existence.

Tableau présentant le rachat de la dette effectué par le fonds d'amortissement depuis sa création.

ANNÉES.	MONTANT du rachat annuel de la dette. Liv. st.	ANNÉES.	MONTANT du rachat annuel de la dette. Liv. st.
1786.	662,000	1807.	16,064,000
1787.	1,503,000	1808.	16,161,000
1788.	1,506,000	1809.	16,655,000
1789.	1,558,000	1810.	17,884,000
1790.	1,587,000	1811.	20,733,000
1791.	1,507,000	1812.	24,246,000
1792.	1,962,000	1813.	27,522,000
1793.	2,174,000	1815.	22,559,000
1794.	2,804,000	1816.	24,001,000
1795.	3,083,000	1817.	23,117,000
1796.	4,890,000	1818.	19,460,000
1797.	6,790,000	1819.	19,648,000
1798.	8,102,000	1820.	31,191,000
1799.	10,550,000	1821.	24,518,000
1800.	10,713,000	1822.	23,605,000
1801.	10,491,000	1823.	17,966.000
1802.	9,436,000	1824.	4,828,000
1803.	13,181,000	1825.	10,583,000
1804.	12,860,000	1826.	3,313,000
1805.	13,759,000	1827.	2,885,000
1806.	15,341,000	1828.	2,732,000

Economie Domestique.

Observations sur l'emploi de la houille anthracite, comme combustible. — Depuis long-temps déjà, grâce aux travaux du Dr Franklin et du comte de Rumford, on a des idées assez justes sur la manière d'employer la plupart des

combustibles. Mais l'application de la houille anthracite au chauffage est encore si récente qu'il ne sera pas sans intérêt de consigner ici quelques notes sur cet objet. Ces observations, que l'expérience a suggérées au docteur américain Olmsted, sont d'autant plus nécessaires, que l'usage de l'anthracite présente beaucoup plus de difficultés que tous les autres combustibles employés jusqu'à ce moment.

Beaucoup de personnes, ignorant la manière d'employer l'anthracite, renoncent à s'en servir, ou n'arrivent qu'après de longs et bien ennuyeux essais, à se procurer un feu comfortable avec ce précieux combustible. Le seul remède à ce mal, c'est de répandre la connaissance des principes sur lesquels repose l'emploi le plus avantageux de cette espèce de houille. Les principes sur lesquels repose la bonne disposition d'un feu fait avec l'anthracite, peuvent être réduits à un petit nombre de propositions que nous allons faire connaître successivement.

1° *La houille anthracite, pour brûler entièrement, a besoin d'être maintenue constamment à une température très élevée.*

Le principal obstacle qui s'oppose à la combustion de cette matière, est sa cohésion. On sait que la combustion est le résultat d'une action chimique qui se passe entre l'air et le combustible. Si le charbon de bois s'allume et brûle avec tant de facilité, c'est parce que sa structure poreuse et le peu de cohésion de ses parties, n'offrent qu'une faible résistance à l'action de l'air. Mais, c'est en vain qu'on ferait arriver un léger courant de feu sur une masse d'anthracite ; sa structure compacte et sa cohésion s'opposent à la combinaison chimique de l'air avec le charbon, et la combustion ne commence à se faire qu'après que la force de cohésion des parties a été diminuée par l'action d'une température très élevée ; si même un feu d'anthracite, en pleine opération, est refroidi par une cause quelconque au-dessous d'une certaine température, il se ralentit et s'éteint bientôt entièrement. Pour empêcher ce

refroidissement, le foyer doit être revêtu d'un corps peu conducteur du calorique. On emploiera donc des foyers de briques, de terre cuite, et de compositions semblables; mais on rejetera les cheminées en fonte, en fer battu ou en pierre, parce que ces corps, bons conducteurs, refroidiraient trop promptement le charbon avec lequel ils seraient en contact. Il est sans doute facile d'entretenir un grand feu dans des foyers faits avec ces dernières matières; mais il arrive souvent que l'état de l'atmosphère ou les besoins du service ne réclament qu'un feu peu ardent, qui s'éteindrait promptement s'il était en contact avec des corps trop conducteurs. Un foyer de bonnes briques est probablement ce qui convient le mieux pour l'anthracite; mais il est important qu'elles soient de l'espèce la plus réfractaire.

2° *Tout l'air qui passe par le tuyau de la cheminée doit auparavant avoir traversé le feu.*

Cette règle est importante pour toute espèce de feu, mais elle est indispensable pour celui fait avec l'anthracite, en raison de la résistance que l'air éprouve à traverser une couche épaisse de ce combustible. Si l'air pénètre par une autre issue dans l'espace raréfié de la cheminée, il ne sera plus obligé de traverser le feu qui se refroidira et s'éteindra spontanément. Dans un fourneau bien construit et garni de soupapes, il est facile d'éviter cette difficulté, car tout l'air qui arrive dans la cheminée a dû traverser le feu, et il est facile de n'en laisser passer qu'autant qu'il en faut pour que le charbon reste à la chaleur rouge; température qu'il ne doit jamais dépasser, car s'il arrive à la chaleur blanche, la fusion des parties les plus fines du charbon empêchera l'air de le traverser, et les parois du fourneau seront bien plus exposées à en être altérées.

3° *On doit multiplier autant que possible le contact de l'air avec le charbon.*

L'action chimique d'un corps sur l'autre ne se fait ordinairement que quand les deux corps sont en contact immédiat,

et se touchent l'un l'autre par le plus grand nombre de points possible, c'est ce qui s'observe dans la production du calorique qui n'est que le résultat de l'action chimique qui a lieu entre l'oxigène de l'air et le combustible. Ainsi, quand un courant d'air étroit est dirigé sur un feu avec une grande vitesse, il produit un effet frappant qui dépend moins de la quantité d'air qu'il entraîne, que de la force avec laquelle il est appliqué à la surface du combustible.

Ce principe donne l'explication de plusieurs faits relatifs à la combustion de la houille anthracite : si elle est disposée en gros fragmens, elle ne brûle que difficilement, car l'air traverse avec tant de rapidité la couche de charbon, et la touche sur si peu de points que l'action chimique entre l'oxigène et le combustible est trop faible pour entretenir la combustion. Mais si la couche de charbon est composée de fragmens plus petits, l'air en la traversant touchera le charbon sur un bien plus grand nombre de points, et la combustion sera beaucoup plus rapide. Il résulte de ces faits que l'on doit préférer le charbon réduit en fragmens du volume d'une noix ou à-peu-près. On conçoit cependant que la couche de charbon ne doit point être très épaisse, à moins que la cheminée n'ait un fort tirant : car, autrement, l'air indispensable à la combustion ne pourrait la traverser avec assez de facilité.

4° *On ne doit laisser passer à travers le feu qu'autant d'air qu'il en décompose.*

Tout l'air qui traverse le feu excédant la quantité nécessaire pour entretenir la combustion, le refroidit et tend à le ralentir et même à l'éteindre entièrement. Si donc on dirige avec un soufflet un courant d'air froid sur une couche peu épaisse d'anthracite, en ignition, elle s'éteindra rapidement parce que l'air passera en trop grande quantité et avec trop de vitesse, pour être complètement décomposé. Dans les grands fourneaux, au contraire, là où il y a une forte couche de charbon en ignition, les soufflets augmentent la combustion, parce que l'air avant d'arriver à la cheminée, est en-

tièrement décomposé. L'air qui passe à travers le feu sans être décomposé, abaisse au lieu d'élever la température du charbon, et s'il en passe une certaine quantité, le feu se ralentit et finit par s'éteindre.

6° *Pour préserver les fourneaux et les poêles dans lesquels on brûle de l'anthracite, d'une prompte destruction, il est nécessaire d'en prendre soin à l'époque où ils ne servent pas.*

Quelques-uns des produits de la combustion de la houille anthracite exercent une forte action chimique sur le fer. Ceux qui résultent du soufre dont le charbon fossile contient toujours une quantité plus ou moins grande et de sels d'ammoniaque qui se déposent à l'intérieur de la cheminée ou du tuyau, agissent très rapidement sur le fer. Ces substances ne corrodent cependant pas le fer lorsqu'elles sont chaudes et sèches; mais, lorsqu'elles deviennent liquides ou simplement humides par la présence de l'eau, elles agissent avec une grande énergie, et quelquefois détruisent en peu de temps le fer battu. Aussi, on doit éviter les longs tuyaux horizontaux, parce que, dans les parties les plus éloignées du foyer, ils conduisent l'humidité et forment une solution des produits corrosifs de la combustion. On doit encore, à la fin de l'hiver, enlever les poêles et les tuyaux, et si on les lave à l'intérieur avec un mélange d'eau de chaux et de sable blanc fin, ils se conserveront bien plus long-temps. Les incrustations qui se forment dans l'intérieur des tuyaux ont en outre l'inconvénient d'affaiblir le tirage, et comme elles sont formées de corps mauvais conducteurs, elles diminuent beaucoup la propriété que possède le métal à un haut degré d'absorber la chaleur, et de la communiquer aux couches d'air environnantes. (1)

(1) Note du trad. La France possède de nombreux gisemens d'anthracite; mais on ne tire encore qu'un très faible parti de ce combustible. La consommation ne dépasse guère 40,000,000 kilogrammes par an. Aussi avons-nous pensé que les indications du professeur Olmsted pourraient contribuer à propager en France l'usage de ce combustible, qui s'étend chaque jour davantage aux États-Unis.

Correspondance.

LETTRE DE DON RAMON DE LA SAGRA,

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT, A M. LE DIRECTEUR DE LA REVUE BRITANNIQUE, SUR LES MAISONS PÉNITENTIAIRES DES ÉTATS-UNIS, ET SUR L'INTRODUCTION DE CE SYSTÈME EN FRANCE.

Monsieur,

L'article plein d'intérêt inséré dans le dernier numéro de la Revue Britannique, sur l'état actuel des prisons en Europe et en Amérique et sur les différens systèmes pénitentiaires des États-Unis, m'a suggéré quelques réflexions que je m'empresse de vous soumettre.

J'admets avec l'auteur de l'article la nécessité de réformer les prisons en Europe; c'est d'ailleurs une tendance généralement suivie partout où la civilisation est en progrès : déjà en France cette réforme s'annonce par des signes non équivoques, et les difficultés que pourraient lui opposer les frais de nouvelles constructions, ont été aplanies dans un rapport lumineux présenté à l'Académie des Sciences Morales et Politiques par M. de Bérenger. Mais les avantages du système pénitentiaire et la nécessité de son adoption une fois reconnus, il y a une autre question très importante à résoudre.

Auquel des deux systèmes suivis en Amérique donnera-t-on la préférence? — A celui d'Auburn qui soumet les prisonniers au silence, mais qui leur laisse la consolation de travailler ensemble dans les ateliers, en les renfermant le soir dans leurs cellules solitaires? — A celui de Philadelphie, qui soumet le criminel pendant toute la durée de sa peine à une réclusion et à un isolement perpétuels?

A ne considérer le système pénitentiaire que sous le point de vue de sa théorie fondamentale et des résultats qu'on se propose d'en obtenir, la discipline établie dans les six maisons des États-Unis de l'Amérique du Nord, où l'on suit le système de Philadelphie *, l'emporte sans contredit sur la discipline des grandes maisons de correction de New-York et des autres établissemens qui ont adopté le plan d'Auburn **. Cependant il n'est pas démontré

* Ces Maisons pénitentiaires sont celles de l'état de Philadelphie et de Pittsburg, la maison de répression de Trenton dans le Jersey, celle de Rhodes-Island à Providence, la maison de détention de New-York et la maison pénitentiaire de la province anglaise du Bas-Canada.

** Il y a maintenant quinze maisons pénitentiaires construites d'après ce système, savoir : celles d'Auburn, Sing-Sing, Blackwell-Island, dans l'état de New-York; celle de Windsor, dans l'état de Vermont; celle de Concorde dans le New-Hampshire; celle de Wethersfield,

pour moi, que ce système, quelque excellent qu'il soit pour l'Amérique, puisse, sans de graves inconvéniens, être mis en pratique en France.

Envisageons d'abord, sous toutes leurs faces, les trois élémens du système pénitentiaire : le *silence*, la *réclusion*, et le *travail*, considérés à-la-fois comme moyen de réforme morale et comme châtiment. De ce double examen, nous déduirons ensuite toutes les modifications dont le système pénitentiaire est susceptible, pour qu'il puisse être appliqué avec fruit à la répression des crimes et à la régénération des prisonniers.

Il me semble que pour l'application de la théorie pénitentiaire, il faudrait établir une échelle où l'on combinerait de différentes manières ces trois principes moraux et répressifs, gradation qui irait en s'affaiblissant depuis les criminels adultes jusqu'aux jeunes délinquans, en raison directe du caractère et de l'âge des individus de chaque catégorie. Pendant mon voyage aux États-Unis, je crois avoir aperçu la base de cette gradation, et je pense même qu'une théorie semblable a précédé dans l'état de Massachussets l'application du régime pénitentiaire à la maison pour crimes, à la maison de correction pour les adultes et à la maison de réforme pour les jeunes délinquans. « Là, comme « je le dis dans mon *Journal de Voyage*, à l'égard des hommes endurcis et cri- « minels, on applique les règles sévères du silence, de l'isolement, du travail « continuel et du châtiment, en laissant le coupable dans le cachot, aux heures « mélancoliques de la nuit, seul avec sa conscience et sans autre consolation « que l'espoir du repentir. Le remède pour les cœurs corrompus qui sont dans « la seconde catégorie, est un exercice constant, un aliment modéré, des « châtimens de simple privation, le silence, la solitude continue, mais ac- « compagnée des consolations de la Bible. Enfin le jeune homme vicié, mais « non encore corrompu, est soumis à une discipline douce et paternelle qui « tend à relever son âme abattue, à lui inspirer de nobles sentimens, et à lui « donner une éducation basée sur les principes de la morale et de la dignité « de l'homme. »

Il résulte de là que la théorie pénitentiaire, quoique toujours appuyée sur le triple principe du *silence*, de la *réclusion*, et du *travail*, ne doit pas être appliquée d'une manière fixe. Sa durée et sa rigueur doivent au contraire subir de grandes modifications, suivant qu'on l'introduit dans les

dans le Connecticut; la prison de Charlestown, près de Boston, dans l'état de Massachussets; celle de Washington, dans le district de Colombie; la maison pénitentiaire de Baltimore dans le Maryland; celle de Milledgeville, dans l'état de Géorgie; celle de Baton-rouge dans la Louisiane; celle de Nashville dans le Tennessée; celle de Frankfort, au Kentucky; celle de Colombus, dans l'état de l'Ohio, et la maison de répression du comté de Worcester, dans l'état de Massachussets.

bagnes, dans les geôles, dans les maisons de détention, dans les maisons de correction et dans les maisons de refuge pour les enfans.

Or, si les moyens pénitentiaires, pour que leur application soit efficace, doivent être gradués, selon l'intensité plus ou moins grande du vice et de la criminalité, à plus forte raison faut-il tenir compte du caractère national. Il serait peu philosophique, en effet, d'appliquer absolument le même principe à tous les peuples. Le succès du système pénitentiaire ne dépend pas seulement de l'exactitude avec laquelle on observe les règles de la discipline, mais du caractère et des dispositions des individus qu'on y soumet. L'auteur de l'article que vous avez inséré, en comparant le caractère des criminels français et celui des criminels anglais, fait ressortir avec une grande vérité les différentes nuances de leurs physionomies, suivant que l'on parcourt les bagnes, les pontons ou les geôles. A mon avis, l'expression des passions violentes qui agitent les âmes de ces malfaiteurs montre plutôt l'absurdité du régime et de la discipline de ces établissemens que l'endurcissement de ceux qui en sont les victimes. On dirait que dans ces lieux, le crime et le vice, loin de s'affaiblir, grandissent et se multiplient. Dans les maisons pénitentiaires des États-Unis, c'est tout le contraire. Sur le front des prisonniers, vous apercevez le calme de la réflexion; leur regard est celui de la résignation; tous leurs gestes indiquent l'habitude de l'obéissance. En les examinant attentivement, la crainte que leur nombre et leur force doivent inspirer, ne tarde pas à s'évanouir. Je ne puis pas croire que l'artifice de l'hypocrisie parvienne à singer ce changement de physionomie et de mœurs, chez une masse si considérable d'hommes grossiers et ignorans, comme sont en général les criminels de l'Amérique du nord. Ce changement appartient tout entier au système pénitentiaire. Observez le prisonnier américain dans les geôles et les maisons de détention où le système pénitentiaire n'a pas encore pénétré, et vous reconnaîtrez combien peu ils ressemblent à ceux qui vivent dans les maisons pénitentiaires du même pays. Aussi suis-je intimement convaincu que l'introduction du système pénitentiaire dans les prisons de France changerait l'aspect physiognomonique des prisonniers; « ce regard fauve, comme dit l'auteur anglais, cet œil noir, cette prunelle large, brillante comme un diamant brunâtre, féroce, sensuelle, intelligente mais redoutable » prendraient insensiblement une teinte plus douce. Telle est l'influence que j'attribue au régime pénitentiaire sur le caractère et la conduite des criminels qui y sont soumis. Mais ce système, comme tous ceux qui ont pour but de discipliner les passions de l'homme, a besoin d'être mis en harmonie avec le caractère, les habitudes et les antécédens de l'individu qui doit le subir.

Une fois l'influence du système sur les individus déterminée, il nous reste à examiner les dispositions des individus par rapport au système. Ici la question se réduit à une véritable équation morale composée de quantités constantes: le *caractère du coupable;* de quantités variables: la *théorie pénitentiaire.* Pour arriver à la solution du problème, il faut donc assigner à ces dernières une valeur fixe. En effet, le caractère des coupables n'est pas un bloc ni moins encore un morceau de cire; c'est un ensemble vicié qu'il faut étudier avant de l'assujétir au régime, pour voir quel degré de force il convient d'employer.

Tout le monde reconnaît l'utilité du *travail* pour les prisonniers; peu importe l'exercice ou la profession. Occupons-nous donc du *silence* et de la *réclusion.*

Le silence ne doit pas être une peine bien dure pour les criminels des États-Unis, où les hommes parlent peu; on dirait qu'ils se font violence de dire un mot de plus que ce qui leur est strictement nécessaire. Mais pour le Français, qui fait de la conversation un plaisir et qui de sa nature est loquace, l'interdiction de la parole serait un supplice horrible. Aux États-Unis, on a observé que le précepte ou la crainte du châtiment suffisent pour obtenir des hommes la soumission la plus religieuse à la règle du silence; tandis qu'il faut une vigilance active pour l'obtenir des femmes. Dans la Maison de Correction pour les adultes, à Boston, on a été forcé de placer les femmes le visage tourné contre le mur de la salle, et sur un seul rang. Je ferai remarquer ici qu'il a été reconnu que, dans cet ordre, le surveillant pouvait plus facilement s'apercevoir des infractions que lorsque les prisonnières le regardaient en face. Dans les établissemens correctionnels pour les jeunes détenus, c'est-à-dire dans les maisons de refuge de New-York, de Philadelphie et de Boston, la règle du silence a été modifiée. On l'ordonne dans les ateliers, à l'école, et pendant les repas; mais on permet aux prisonniers de se parler durant les heures de récréation.

Quelque modification qu'on veuille apporter dans la peine du *silence*, je pense qu'elle doit être appliquée dans toute son étendue aux grands criminels, non-seulement pour éviter la corruption, mais aussi pour rendre plus sensible la rigueur du châtiment. Si on trouve la punition trop cruelle pour les Français, il ne faut pas en diminuer la rigueur pour cela; qu'on tienne compte, si l'on veut, des souffrances de cette privation, et qu'on modère, autant qu'il sera possible, la peine de la *réclusion.*

Cet élément est essentiel pour obtenir la réforme morale; il est nécessaire à la discipline et au régime de toute prison bien dirigée. En cela, je suis d'accord avec tous les observateurs: mais je diffère de leur opinion quand il s'agit de la durée de l'isolement solitaire. S'il fallait choisir entre le système de Philadelphie et celui d'Auburn pour en faire l'application en France, je me déciderais

pour le second. Non-seulement parce que les frais du premier système sont énormes et pourraient être cause qu'on y renonçât, ou qu'on ajournât indéfiniment l'époque de son adoption, mais aussi parce que peut-être, après avoir établi dans quelques maisons l'isolement selon la discipline des maisons pénitentiaires de Philadelphie, on reconnaîtrait l'impossibilité de l'y maintenir.

Je dirai, en passant, que, lorsque la *réclusion solitaire* fut établie à Auburn comme loi pénitentaire, la santé, la raison, la vie même des prisonniers coururent des dangers imminens. Pour adoucir un peu la rigueur de cette peine et pour en éviter les terribles conséquences, on permit aux condamnés le travail dans leurs cellules, ce qu'ils accueillirent comme une consolation. Cette modification constitue le système actuel de Philadelphie. Ce système, tel qu'il est suivi aujourd'hui, s'il ne porte pas atteinte à la santé physique des prisonniers, peut quelquefois altérer leur raison. Ainsi, en 1835, dans la célèbre Maison Pénitentiaire de Cherry-Hill, on a constaté onze cas de démence, provenant sans aucun doute de l'influence funeste du régime, et non, ainsi que le suppose le docteur Julius, de l'admission des aliénés dans cette prison. Les Etats-Unis, comme la France et l'Angleterre, possèdent un grand nombre d'établissemens spéciaux pour le traitement de la folie.

Quand bien même le système de l'*isolement absolu* ne présenterait pas d'autre inconvénient, je pense qu'il serait encore difficile de l'introduire en France. Nous avons ici deux questions à examiner : 1° Le malfaiteur français offre-t-il les mêmes élémens de moralisation que celui des États-Unis? 2° Peut-on espérer, dans l'état actuel de la société française, que les pénitentiaires y auront la même efficacité qu'aux États-Unis?

Lorsque les Américains du Nord ont établi la règle de l'isolement absolu, modifiée cependant par le travail, on a compté comme un puissant auxiliaire le sentiment religieux. Le travail rend la solitude supportable; la voix du prêtre soutient le pauvre solitaire, et la Bible verse dans son âme le baume de l'espérance.. Tout ceci est en rapport avec des hommes dont l'éducation, les habitudes, le caractère enfin diffèrent beaucoup de ceux des membres de la société française. *Silence* et *méditation*, *travail* et *réclusion*, *ordre de la vie*, *pratiques religieuses*, *réflexions morales*, voilà le tableau de l'existence pénitentiaire d'un condamné dans les prisons de Philadelphie. Mais cette existence, toute monotone, tout ennuyeuse qu'elle est, diffère beaucoup moins qu'on peut le croire de l'existence sociale de plusieurs classes de la population américaine. Dans tous les lieux publics, l'étranger est surpris du silence qui y règne : l'hôtel Trémont, à Boston, qui réunit souvent huit cents voyageurs, est aussi silencieux qu'un couvent de chartreux.

L'union intime du sentiment religieux et de la vie politique et seciale du peuple des États-Unis a été reconnue par tous les voyageurs; si elle est moins apparente chez l'homme coupable, ce n'est pas qu'il en manque; l'ignorance dans laquelle ont vécu ces malheureux a empêché les germes de la piété de se développer dans leurs cœurs. Mais ce sentiment n'a pas été ébranlé, anéanti par l'action des doctrines immorales répandues dans la société. Le criminel américain, selon moi, est l'enfant de l'ignorance et du besoin; peut-être aussi de l'ambition; en France, l'homme est entraîné au crime par l'immoralité de la société qui l'entoure. En Amérique, on ne compte qu'un très petit nombre d'hommes corrompus hors de l'enceinte des prisons; en France, il y a des milliers d'individus qui ne sont pas criminels parce qu'ils craignent le châtiment. Pour ceux-là, le frein c'est Dieu et la loi; pour ceux-ci, la police et les baïonnettes.

En partant des principes qui forment cette différence de caractère, on peut se faire une idée *a priori* des réflexions qui se réveilleront chez les criminels de l'un et de l'autre pays, lorsqu'on les aura condamnés à la *réclusion solitaire*, et qu'ils se trouveront dans le fond d'un cachot et sous le régime sévère, puissant, inflexible du système pénitentiaire. Le malfaiteur, aux États-Unis, vit au milieu d'une société tout affairée qui est absorbée par les détails du commerce ou de l'industrie; les autres jouissances de la vie sont pour l'homme de l'Amérique du nord ou pacifiques ou du moins silencieuses. Les brillans spectacles, les appas enivrans de la sensualité, ne sont presque pas connus dans les villes de la fédération, et on n'en a même aucune idée dans des cités d'une étendue fort vaste. Acquérir et posséder plutôt que jouir, voilà ce qui fait la grande passion de toutes les classes du peuple américain. Les mœurs domestiques, les habitudes sévères, les pratiques religieuses empêchent le développement de la vie de plaisirs dans les classes les plus nombreuses. Là, un criminel ne découvre pas l'immense horizon que la civilisation rafinée de l'Europe offre à l'imagination dépravée; il a d'ailleurs une conscience, sinon religieuse, au moins préparée par la religion qui est le principe dominant de la société générale. Un tel homme, renfermé dans sa cellule, peut trouver en lui-même les germes de la résignation et du repentir; car les privations qu'il subit et les jouissances qu'il a quittées ne lui présentent pas un contraste assez vif pour irriter son cœur ou troubler ses facultés intellectuelles.

Les pensées qui doivent occuper l'esprit d'un criminel français, spécialement de celui qui a vécu dans les grandes villes, seront d'un ordre tout-à-fait opposé. La vie de Paris, par exemple, est un tourbillon où toutes les classes, même les plus modérées et vertueusrs, se trouvent dans l'impossibilité

de se soustraire aux sensations fortes et variées de plaisir, de douleur, d'ambition, de gloire, d'enthousiasme qui la composent. Ces tableaux sont riches et leur magie a un attrait universel. Pour l'homme vicieux, le panorama est encore plus vaste, plus varié; les spectacles magnifiques, les séductions irrésistibles, les plaisirs, les vices, les crimes, le malheur, le désespoir, le suicide, tout a pour lui de l'attrait; il a soif d'émotions; il veut tout sentir, depuis les douces palpitations de l'amour jusqu'au râle mélancolique de la mort. Mais il n'a jamais connu les sentimens religieux, et ceux de la morale sont éteints dans son âme, car il est membre gangréné d'une société qui n'en fait pas grand cas. Et c'est un pareil homme qu'on veut ensevelir dans une cellule solitaire? Mais ce serait une cruauté inutile que d'appliquer l'isolement absolu à des hommes incapables, par leur éducation et leur existence sociale, de tout réveil de conscience. Dans les Etats-Unis, on suppose, et on le suppose avec raison, que cette conscience existe toujours, et c'est ainsi que le législateur de Pensylvanie a établi l'*isolement absolu* pour tout le temps de la condamnation, comme peine et comme moyen pénitentiaire de réforme morale. En France le criminel est dépourvu de tout ce qui sert de base à ce système; l'application en est donc impossible.

Le moment est-il arrivé en France d'essayer la réforme morale des criminels? Telle est la seconde question que j'ai à examiner. Je répondrai franchement que je ne le pense pas. Vouloir opérer la réforme des prisonniers quand celle de la société n'a pas encore été tentée d'une manière efficace, c'est vouloir que les maisons d'asile produisent la réforme des enfans quand ils ont devant leurs yeux l'exemple de la corruption de leurs parens. Prétend-on par hasard faire; remonter la moralité du fils au père, du malfaiteur condamné à la société? Ce serait absurde. Les salles d'asile sont néanmoins utiles, elles sont même nécessaires dans l'état actuel des familles prolétaires; mais qu'on n'en espère pas tous les effets qu'elles peuvent produire. Quant à la réforme des prisons, il est à desirer qu'on n'éloigne pas le terme de l'adoption du système pénitentiaire, sans lequel la société court de grands dangers. Mais pour cela tout est encore à faire en attendant qu'on attaque le vice et l'immoralité dans sa racine, il faudrait commencer par détruire ces académies du crime, que l'on appelle *geôles* ou *bagnes*, et qui vomissent tous les ans sur la société une lave méphitique, lave qui entretient sans cesse le foyer des vices et du crime.

En introduisant le système pénitentiaire dans les prisons de France, le malfaiteur ne s'endurcira pas par de mauvais conseils; ses mœurs deviendront plus douces: il prendra l'habitude du travail, ce qui lui procurera une existence honnête quand il rentrera dans la société. Ces deux premiers bienfaits

du système pénitentiaire, on pourra les obtenir en France avec succès; mais le troisième: la réforme morale du criminel, j'en doute. Peut-on espérer de réformer les coupables quand on n'a pas commencé par réformer la société? Et si, par hasard, la discipline pénitentiaire produisait ce phénomène chez les condamnés, lorsqu'ils rentreront dans le monde, pourront-ils se conserver purs au milieu de cette foule de séductions, et entourés de tant d'exemples de corruption?

Après avoir expliqué les causes qui rendent impossible le système pénitentiaire de Philadelphie pour les prisons de France, je dois ajouter que celui d'Auburn a besoin d'être modifié, soit dans la partie matérielle des édifices, soit dans la partie morale de la discipline, en y faisant les changemens que l'expérience a conseillés et qu'on a déjà mis en œuvre dans d'autres maisons pénitentiaires. Mais ces réformes n'étant pas du sujet de cette lettre, je terminerai par quelques observations sur de certaines assertions contenues dans l'article que vous avez publié.

L'auteur anglais dit « que les maisons pénitentiaires de l'Union ne sont « que des fabriques où la force humaine est exploitée savamment, et où « l'on oublie de développer le sentiment de la moralité. » C'est une erreur. Dans toutes les prisons des États-Unis, le chapelain de l'établissement est chargé d'enseigner la morale et la religion, et parfois quelques branches d'instruction générale. Dans la maison de Sing-Sing, plus de cent prisonniers assistaient à l'école du dimanche, lorsque j'y passai; dans celle d'Auburn, les élèves du collège de la ville s'étaient chargés de l'éducation des condamnés; à Boston, il y a des habitans respectables qui ne dédaignent pas de visiter les prisons et d'y exercer la profession de maîtres d'école; à Washington, à Baltimore et dans plusieurs autres villes, les chapelains remplissent les mêmes fonctions, et si le même zèle ne préside pas partout à l'éducation des criminels, je ne crois pas pour cela qu'il soit juste de dire qu'elle est profondément négligée.

L'auteur se prononce ensuite contre le châtiment corporel, et en ceci je partage son opinion; mais il n'aurait pas dû dire qu'aux États-Unis ce châtiment est ordonné partout sans exception. Chaque jour on réforme ou on restreint cette coutume odieuse: dans la Maison Pénitentiaire de Boston, le gardien en chef ou ses seconds sont les seuls autorisés à l'appliquer, en permettant d'abord au coupable de présenter sa défense ou de demander pardon. D'ailleurs on tient un registre où l'on note toutes les punitions qui ont été infligées, et les causes qui les ont provoquées: les inspecteurs l'examinent dans leurs visites et le prisonnier a le droit de se plaindre

ou de se pourvoir en grâce. Dans la Maison de Correction pour les adultes de la même ville, toute punition corporelle est défendue, on n'y emploie que la réclusion, au pain et à l'eau, et la privation de la lumière. A Witherfield, pour appliquer quelque peine, ce qui arrive très rarement, on fait sortir le coupable de l'atelier : cette simple punition réussit le plus souvent. On y construisait cependant, lors de mon voyage en 1835, seize cachots noirs pour substituer la réclusion sans lumière aux châtimens corporels.

« Les Américains ont commis une faute grave, dit encore l'auteur de « l'article; d'abord en absorbant tous les gains du prisonnier, sans lui per- « mettre de bénéficier un jour sur son travail. » Je reconnais la justesse de cette assertion. J'ai dit moi-même dans mon *Journal de Voyage :* « S'il y a des raisons pour empêcher que les prisonniers possèdent de l'argent, pourquoi ne pas leur réserver une somme en proportion de leurs gains, avec laquelle ils se mettront à l'abri de la misère lorsqu'ils rentreront dans la société, sans amis, sans protecteurs et peut-être sans emploi ? Je crois que les bienfaits des caisses d'épargne (*saving-banks*), si nombreuses aux États-Unis, pourraient s'étendre aussi aux prisonniers des maisons pénitentiaires, aux jeunes détenus des maisons de correction, et aux pauvres des hospices. On confierait les intérêts de ces malheureux aux surintendans et directeurs des établissemens, et on leur formerait un fonds de prévoyance avec le produit net de leur travail. Il me semble qu'il serait aussi convenable d'augmenter encore ce fonds avec les bénéfices que la plupart des maisons pénitentiaires réalisent. L'intérêt de ce capital pourrait se partager entre ceux qui y auraient droit, et l'établissement s'en réserverait une part en proportion des moyens et des ressources qu'il fournit.

Je terminerai là mes observations, en vous priant de vouloir bien agréer,

Monsieur le Directeur,

l'assurance de mes sentimens les plus distingués.

DON RAMON DE LA SAGRA.

IMPRIMÉ PAR LES PRESSES MÉCANIQUES DE PAUL RENOUARD,
RUE GARANCIÈRE, 5.





PARTIE MÉRIDIONALE
du Comté
DE LANCASTRE
PAR J. BLUMENTHAL.
RAPPORT du LANCASHIRE aux ILES BRITANNIQUES
PARIS
LIVERPOOL
MANCHESTER
PRESTON
BLACKBURN
Haslingden
Chorley
Rochdale
Bury
BOLTON LE MOORS
WIGAN
Middleton
Leigh
SALFORD
Ashton
Newton
St Helens
Prescot
WARRINGTON
Stockport
Runcorn
West-Derby
MERSEY RIV.
Chat-Moss
Phare flottant
Chemin de Fer
Chemin de Fer projeté
Grande Route
Grande Route de Liverpool et Manchester
Canal
Gde Ligne de Navigation de Liverpool et Manchester
Lieues de France de 25 au Degré
Milles d'Angleterre de 69½ au Degré
MER DU NORD
ATLANTIQUE
IRLANDE
ECOSSE
MER D'IRLANDE
GALLES
ANGLETERRE
LA MANCHE
LONDRES

REVUE

BRITANNIQUE.

Histoire—Politique.

HISTOIRE DES PARTIS EN ANGLETERRE

DEPUIS LE SEIZIÈME SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS. (1)

La vie des partis est la vie de l'Angleterre. Il n'y a pas de pays où les faits aient conquis plus d'influence, où les opinions aient été plus nettement représentées par des groupes d'hommes dévoués à telle ou telle cause. Dans nulle autre

(1) NOTE DU TRAD. Pendant que la presse quotidienne nous entretient chaque jour de la marche et du progrès de la réforme en Angleterre, il nous a paru utile de présenter dans un seul tableau l'histoire des divers mouvemens politiques qui ont précédé l'époque de cette réforme. L'auteur de l'article a esquissé d'une manière vive et large les mouvemens principaux des divers partis qui ont exercé leur influence sur les destinées de l'Angleterre, leurs variations et leurs combats. Cette esquisse, nécessairement rapide, mais exacte dans son ensemble, peut être considérée en outre comme l'appendice indispensable des histoires spéciales d'Angleterre, du plaidoyer ingénieux de Lingard, de la spirituelle narration de Hume, et même des Annales constitutionnelles dues à la plume savante de M. Hallam.

contrée d'Europe, la lutte entre ces opinions et ces groupes n'a été plus orageuse, plus confuse. Si la bataille a été continuelle, le progrès social n'a pas un moment cessé.

Ailleurs, en Allemagne par exemple, la conquête de la civilisation s'opère lentement : c'est l'érudition, le professorat, la théorie logique et didactique, l'argumentation, qui lui servent de guides. Le travail de la métaphysique sert de pionnier au travail matériel. En France, les opinions changent avant que les révolutions s'accomplissent. Toute la société penche vers la monarchie de Louis XIV, avant que Louis XIV apparaisse. L'Angleterre procède d'une manière différente, dès qu'un intérêt se montre, il lutte, il rencontre d'autres intérêts qui le combattent; et, quand la victoire a couronné un des partis, on concilie les factions diverses; alors seulement le philosophe et le légiste s'occupent de formuler leur théorie. A force de vivre dans une sphère d'intérêts hostiles et contradictoires, nous nous sommes habitués à rendre la lutte régulière; nous en avons compris la nécessité. De là cette puissance donnée aux antécédens par les Anglais, puissance que les autres nations ignorent ou repoussent. L'antécédent n'est rien autre chose qu'un fait, devenu règle pour l'avenir. Sans le code des antécédens, aucun débat parlementaire ne pourrait avoir lieu. En France et en Espagne, quand on a voulu imiter les formes et la tenue extérieure de notre Chambre des Communes, on s'est trouvé fort embarrassé. Les antécédens manquaient. On cherchait vainement dans le passé quelques faits régulateurs. Contraints ou de se rejeter dans le moyen âge, pour y puiser quelques exemples inapplicables, quelques traces d'une discussion parlementaire, sans rapport avec les intérêts et les débats modernes; ou (ce qui est plus arbitraire encore et plus dangereux) de remonter jusqu'aux théories métaphysiques, pour y chercher un régulateur de l'action politique; les législateurs ont été exposés à mille bévues, à mille incertitudes. Faute de connaître les limites dans lesquelles leurs violences et leurs combats devaient se renfermer, les

partis en Espagne et en Italie ont multiplié les victimes et les cadavres; en Angleterre, au contraire, depuis le commencement du XVIIe siècle jusqu'à nos jours, les factions ont été légales. Cette légalité leur a donné si ce n'est de la générosité et de la moralité, du moins une sorte de grandeur et d'équité qui leur manque partout ailleurs. Respectant certains droits, s'arrêtant devant certaines bornes, reconnaissant certains principes; ces groupes d'hommes, tout occupés de faire prévaloir leur opinion spéciale et leurs intérêts propres, se sont mutuellement astreints à des lois utiles, à des antécédens salutaires. Une action si générale, si énergique et si hostile, est devenue, pour ainsi dire, un jeu régulier. Etrange et grand spectacle, l'une des conquêtes les plus extraordinaires sans doute de la civilisation et du bon sens!

Avant d'atteindre cette période, où nous sommes encore, que peut-être nous allons quitter; période de combat légitime, d'hostilité permise, d'escrime perpétuelle entre les partis; il nous a fallu traverser plusieurs siècles. Comme notre pays est, de tous ceux de l'Europe occidentale, celui où les intérêts ont le plus de persistance et où les opinions représentent le plus fidèlement les intérêts; ces derniers ne se sont assouplis que fort tard à ce que l'on exigeait d'eux. Aussi l'histoire de la Grande-Bretagne est-elle tachée de sang, entremêlée d'affreux supplices et d'odieuses vengeances. Dans notre pays, la démocratie est forte, l'aristocratie forte, le trône puissant. Le combat des intérêts n'est pas une chimère, un vain tournoi, un assaut de parade et de plaisir. Nous ne sommes entrés dans les voies constitutionnelles qu'après avoir foulé bien des cadavres, et commis bien des iniquités.

Dans la lutte de nos partis, il faut distinguer avec soin deux élémens : l'un religieux, l'autre politique. Tous deux ont inégalement concouru à l'établissement de nos libertés; quelquefois ils se sont effacés mutuellement. Souvent on a vu dominer l'un, et, dans la réalité, c'était l'autre qui

servait de mobile. L'Angleterre du XVIIe siècle tendait à la liberté par la discussion religieuse ; celle du XVIIIe siècle oubliait la discussion religieuse, pour atteindre le plus haut point de liberté ; celle du XIXe essaie de compléter son indépendance et marche, à travers les ténèbres, à un but inconnu et fatal.

L'élément politique de la liberté anglaise est antérieur à son élément religieux. Il émane directement du *wittenagemot* et se rattache au besoin que les peuples teutoniques et gothiques ont toujours témoigné, de contrôler leurs chefs, de se mêler de leurs propres affaires et de discuter les projets, les plans d'attaque ou de défense, qui importaient à la communauté. Le génie même de cette race voulait une liberté forte, une discussion soutenue et un pouvoir énergique, mais reconnu de tous. La féodalité, le christianisme, la hiérarchie du moyen âge ne triomphèrent point de ce caractère primitif, indélébile ; l'accession de Henri VII trouva déjà toutes les garanties de l'indépendance publique, passées en coutume et armées de la force légale. Le roi ne pouvait lever de taxe sans le consentement du parlement. Il ne pouvait, sans la même autorisation, porter aucune nouvelle loi, ni emprisonner un citoyen sans mandat légal, spécifiant le délit ; le jury était en vigueur et statuait sur la culpabilité ou sur l'innocence des prévenus ; enfin tout officier du roi qui contrevenait à ces dispositions était passible des mêmes châtimens que tout autre citoyen, et ne pouvait alléguer comme excuse l'ordre formel du monarque.

Ainsi s'élevait autour de la puissance suprême un mur de circonvallation, souvent franchi sans doute, souvent attaqué ou ébranlé par les guerres civiles, les hasards, les circonstances, les vices des hommes ; mais respecté du peuple et redouté des rois. Quiconque s'attache à défendre et à relever ce rempart, doit être mis au nombre de ceux que nous appelons aujourd'hui whigs. Tous ceux qui ont tenté de délivrer la puissance royale, ainsi emprisonnée dans les limites de la

loi sévère, appartiennent à l'armée de la prérogative et de la couronne, qui a, vers le commencement du XVIIIe siècle, accepté la désignation de tories.

Dès l'origine de la monarchie anglaise, les iniquités surabondent; les actes de tyrannie se multiplient; mais pas une loi, pas un statut, n'est rendu sans l'assentiment des communes et des pairs. Les transgressions sont temporaires : elles naissent de la cupidité, de l'avidité, de la violence, de la détresse; le principe même, on le respecte. L'atrocité des guerres civiles ne détruit pas ce vieil héritage, légué par les ancêtres, cette énergique organisation de la société anglo-normande; les jurés et le jury subsistent; les maisons d'York et de Lancastre couvrent l'Angleterre de sang, et ces longs et affreux débats ne peuvent anéantir le sentiment des garanties anciennes et des libertés nationales.

Les partis alors ne représentaient pas une opinion, mais seulement un homme. La prétention à un droit héréditaire luttait contre la prétention rivale; le triomphe de l'une ou de l'autre ouvrait une large voie aux vengeances. On fut las d'exécutions, et l'on finit par s'entendre pour y mettre fin.

Long-temps la résistance aux envahissemens du trône avait résidé exclusivement dans l'aristocratie. Les barons attaquaient la prérogative; et le monarque, entouré de sa cour, se défendait de son mieux. Sous Henri VII, la noblesse, décimée par les guerres civiles, écrasée de proscriptions et de confiscations, acheva de plier et de céder à l'autorité royale. Alors, Henri VIII abusa violemment du pouvoir nouveau, dont la couronne venait de s'environner. Profitant du penchant de l'époque pour la controverse religieuse, il fit servir son autorité à établir ses opinions, qui représentaient ses passions. Il introduisit la réforme en Angleterre, et signa l'étrange alliance de la liberté religieuse et de la liberté civile. Prince étourdi dans sa brutalité et qui ne voyait pas que secouer la vieille autorité religieuse, c'était encou-

rager les peuples à se révolter un jour contre la nouvelle usurpation dont le trône se rendait coupable.

Le passé aurait dû l'instruire. L'hérésie et le schisme avaient, pendant tout le moyen âge, secoué les premières torches de la liberté insurrectionnelle. Arnauld de Bresse, Occam, Rienzi, Abélard, Wycliffe, étaient des hommes politiques tout aussi bien que des controversistes. L'esprit du whiggisme remonte jusqu'aux Lollards, et les Lollards jusqu'à Wycliffe.

De Henri VIII seulement date la formation véritable des partis qui ont exercé de l'influence sur les deux siècles suivans. Le parti du pouvoir s'attache par principe au papisme; mais, dans la pratique, il dévie fréquemment de sa route primitive; le parti des libertés, allié au principe de l'examen et protestant dans son essence, se rapproche du catholicisme dès qu'il voit le catholicisme persécuté. Le jeu bizarre de ces différens principes, leurs combinaisons variées, leurs luttes diverses et imprévues ont fait de l'Angleterre, pendant deux cent cinquante années, le théâtre des évènemens les plus étranges. On a vu tour-à-tour le protestantisme s'armer de tyrannie, le catholicisme réclamer la liberté, l'église anglicane compromettre ou sauver l'indépendance nationale, et le pouvoir absolu appeler à son aide, dans ses défaites ou dans ses victoires, ou la critique et l'examen, ou le principe protestant, ou le principe catholique. Ce sont ces évolutions des partis, ces changemens de front tantôt serviles, tantôt effrénés, qui donnent aux annales anglaises une physionomie si difficile à saisir, et qui en rendent l'appréciation si pénible. Souvent le mouvement des passions y contrarie le développement des opinions; plus souvent encore le mobile des intérêts vient détruire l'édifice que les opinions et les passions essaient d'élever. Chaos inextricable au milieu duquel on découvre la puissance éternelle de la civilisation et le progrès incessant de l'humanité.

Personne n'ignore comment les passions brutales de

Henri VIII et son caractère impérieux, secondé, d'ailleurs par l'esprit de rébellion universelle contre l'église, qui s'était répandu à travers l'Europe à la voix de Luther, arrachèrent violemment l'église d'Angleterre du sein de la communauté chrétienne, et conférèrent au roi de la Grande-Bretagne une véritable papauté. Cette séparation fit naître plusieurs partis considérables, partis de véritable opposition : l'un catholique exagéré, l'autre puritain, que le monarque voulut d'abord comprimer par sa parole, et qu'il écrasa ensuite dans le sang et dans la flamme. La suppression des monastères et les mesures violentes dont Henri VIII ne se montra jamais avare, achevèrent d'irriter une grande partie de la nation ; le bûcher et le bourreau étouffèrent ces cris. Le roi continua la réforme ; il contraignit ses sujets de marcher dans la périlleuse et étroite voie qu'il leur traçait, brandissant à-la-fois le glaive temporel et l'épée spirituelle. Fidèle à l'héritage de cette intolérance religieuse que les empereurs romains avaient léguée aux premiers empereurs chrétiens et que les chefs de tribus gothiques et allemandes ne manquèrent pas d'adopter ; le nouveau pape séculier, frappa sans pitié et les catholiques fidèles à la suprématie romaine, et les réformateurs anabaptistes, et les Lollards; tous ceux enfin qui n'étaient pas de la confession spéciale et particulière de Henri VIII. Tant de barbaries forcèrent la nation au silence, silence impatient et fébrile, qui n'attendait que le moment favorable pour faire éclater une fureur cachée.

Effrayé des progrès du puritanisme, ce capricieux tyran laissa prévaloir sur la fin de sa vie le parti catholique. La situation du peuple présentait un phénomène aussi curieux que déplorable. Personne ne savait précisément où s'arrêtaient les limites de sa conviction. On était catholique ou protestant par fractions pour ainsi dire infinitésimales, et les diverses provinces du royaume étaient séparées par des nuances souvent mobiles. Les grandes villes, Londres surtout, se mon-

traient favorables aux doctrines de la réforme ; les paysans et la masse du peuple, spécialement dans le nord et l'ouest de l'Angleterre, adhéraient au catholicisme. Il fallut que des troupes protestantes, venues d'Allemagne, prêtassent leur secours à la nouvelle institution du prince réformateur : « fait, peu honorable à l'ancienne Angleterre, comme le dit avec raison un historien : il a fallu des troupes étrangères pour nous imposer le protestantisme. » — « Jugez, s'écrie un contemporain, combien nous sommes malheureux! L'ancienne religion nous est défendue par la loi ; la nouvelle n'a pas eu le temps de s'enraciner chez nous, et toujours flottans entre ce qui est défendu et ce qui est permis, nous nous trouvons ainsi dans la situation la plus misérable. »

Ce fut vers cette époque que l'église anglicane s'empara de la situation mitoyenne qu'elle occupe encore entre la hiérarchie romaine et l'indépendance puritaine ; situation difficile à maintenir et dont il faut avouer que Henri VIII est le fondateur. D'une part se trouvaient les réformateurs zélés, ceux qui poussaient aussi loin que possible le principe de la liberté et de l'examen ; d'un autre, les catholiques obstinés qui ne voulaient entendre à aucun accommodement, et qui suivaient avec une persévérance honorable, les préceptes de la vieille église.

Ces derniers triomphèrent lorsque la reine Marie, que les protestans ont surnommée *Marie-la-Sanguinaire*, s'empara du trône. Quoique la réforme eût fait quelques progrès pendant le règne rapide de son frère, il est certain qu'une grande partie de la nation était encore, surtout dans les classes inférieures et moyennes, favorable à la papauté. Plusieurs mesures maladroites épouvantèrent les intérêts matériels auxquels la réforme avait donné naissance. Tous les prêtres qui s'étaient mariés, se trouvant expulsés de leurs cures, allèrent grossir le parti réformateur. Tous les possesseurs de biens ecclésiastiques furent dans la même situation ; et l'imprudente Marie ne fit qu'envenimer ce sentiment hostile, par

son insolence, son dévoûment à l'Espagne, ses violences et son étroite incapacité. Quand une nation est saisie d'un grand sentiment universel, d'une passion sincère et ardente, toutes les nuances s'effacent, toutes les factions se taisent. Marie trouva moyen de réunir les partis dans une commune haine contre l'Espagne. La cruauté de cette reine a fait plus de partisans au protestantisme que les prédications de Luther et de Calvin. On lit dans les manuscrits de Noailles les paroles suivantes, qui prouvent l'impression produite sur les esprits par les supplices que Marie autorisait ou ordonnait : « Cejourd'huy a esté faite, dit Noailles, « la confirmation de l'alliance entre le pape et ce royaume « par un sacrifice public et solennel d'un docteur pré- « dicant, nommé Rogerus, lequel a esté bruslé tout vif, « pour estre luthérien ; mais il est mort, persistant dans son « opinion. A quoy la plus grande partie de ce peuple a pris « tel plaisir, qu'ils n'ont eu crainte de luy faire plusieurs « acclamations pour conforter son courage, et mesmes ses « enfans y ont assisté, le consolant de telle façon qu'il sem- « bloit qu'on le menoit aux nopces. »

Les whigs ne sont pas encore nés sous Henri VIII. Ce parti de la liberté ne se développe pas plus nettement sous Élisabeth que sous son père ; à cette époque la féodalité est morte, la monarchie absolue a hérité d'elle ; et la monarchie constitutionnelle n'est pas éclose. Le grand intérêt politique ; du XVIe au XVIIIe siècle, c'est la religion. Tant que la foi a subsisté dans la masse des peuples ; la gloire, la guerre et la conquête ont remué le monde. Voici la foi ébranlée ; alors une interminable discussion critique s'élève sur l'interprétation de la foi. Le propre de la discussion est de réclamer l'indépendance, et l'habitude d'un libre combat s'établissant dans tous les rangs, conduit les citoyens à l'amour d'une liberté orageuse, et fraie la route des révolutions.

Les partis qui se dessinent sous Élisabeth sont donc ex-

clusivement religieux. Ce qu'avait fait la reine Marie en faveur de la religion catholique, Elisabeth le détruit d'un seul coup. Non-seulement elle remet en vigueur les réformes de Henri VIII et d'Édouard VI; mais elle s'adjuge l'autorité du pontificat suprême. On voit une femme devenir pape, fait unique dans l'histoire; il est vrai que cette femme valait deux rois. Contre ses mesures, le clergé, qui se voit anéanti, forme une faction considérable, qu'elle écrase, non sans peine. Il faut épurer et décimer le corps ecclésiastique : on y parvient; mais la main de fer d'Elisabeth n'a pas un moment de repos. Digne successeur de son père, aussi violente et aussi brutale que lui; plus hypocrite et plus rusée, elle a du moins l'art admirable de comprendre les masses, de deviner leurs instincts, de servir leurs faiblesses, de seconder leurs mouvemens, et de n'être despote et cruelle que dans le sens et selon le desir du peuple. Elle dompte le parti catholique, elle asservit la majorité du clergé; elle tue ceux qui s'entendent avec la France; elle sert les intérêts nouveaux et populaires qui sont protestans : cette habileté fait oublier ses crimes. On n'a voulu voir dans sa querelle avec Marie Stuart qu'une rivalité de femmes et un combat de coquetterie acharnée : jugement ridicule. Ces deux personnes royales n'étaient plus des femmes, mais des symboles; elles représentaient les deux grands adversaires en présence, les deux grands intérêts de la chrétienté : Marie, le catholicisme; Élisabeth, le protestantisme. Marie était parente des Guise; Élisabeth était fille de Henri VIII.

Marie Stuart, en quittant la France, marchait à la mort; il n'y avait pas de plus grande étourderie que de venir se placer au milieu de la population puritaine de l'Écosse sauvage, tout à côté de la terrible et ombrageuse Élisabeth; et d'essayer, femme faible et voluptueuse, un rôle auquel n'aurait pas suffi toute la virilité de l'âme et du corps. Le parti de l'ancienne religion, qui avait pour chef Marie Stuart, alla se briser aux pieds du trône populaire et tyrannique d'É-

lisabeth. Pendant que cette dernière envoie des secours d'argent et d'hommes aux insurgés calvinistes de France, Marie conspire avec les catholiques d'Écosse et d'Angleterre. Les deux conspirations se heurtent; les courtisans et les hommes d'intrigue y prennent part : Marie succombe. Tel est le véritable fond de la querelle, que le sexe et les violentes faiblesses des deux reines ont sans doute envenimée ; mais qui se rattache à des intérêts majeurs, répondant aux passions et aux espérances des deux grands partis européens.

Les modifications de ce drame furent sans doute déterminées par l'âge, le sexe et la position des deux actrices rivales ; mais les véritables ressorts de la tragédie, c'étaient le calvinisme écossais, le catholicisme de France et l'église anglicane fondée par Elisabeth. En 1569, les insurgés qui voulurent délivrer la reine d'Écosse, s'adressèrent aux passions catholiques. Leur étendard représentant le Christ dont les blessures versent du sang, était porté par un vieux gentilhomme enthousiaste, nommé Norton. La position du parti catholique devenait insoutenable : détesté à-la-fois par les calvinistes écossais et par la nouvelle Eglise anglicane; il semblait d'ailleurs élever une réclamation qui contrariait beaucoup d'intérêts nouveaux. La résistance opposée par ces intérêts le perdit sans ressource; tous les biens ecclésiastiques furent vivement défendus par les acquéreurs.

Cependant le parti protestant ne tarda pas à devenir redoutable pour Elisabeth elle-même. Les puritains, dernière expression de la liberté religieuse, levèrent la tête et l'effrayèrent. Une inquisition protestante se forme sous les yeux et aux ordres de la reine protestante. Elle assied son trône entre les catholiques abattus et les calvinistes extrêmes, qu'elle livre au bourreau. Le catholicisme, déjà étouffé et silencieux, conspire en secret; le protestantisme anglican, religion de la cour et de l'état, offre aux habiles un asile commode. Là se réfugient tous les hommes prudens et timides; enfin le puritanisme naissant, expression logique, résultat définitif du

besoin de l'examen et du principe de la liberté, proteste vainement contre la main qui l'opprime.

Nous retrouverons bientôt ces trois partis qui triompheront tour-à-tour. Ces trois nuances colorent toutes les époques de notre histoire. Elles se transforment mais elles ne meurent pas. Elles représentent le Passé, le Présent et l'Avenir; le repos, le mouvement modéré et le progrès indéfini; l'autorité, la transaction et l'anarchie; la royauté absolue; la monarchie représentative et la démocratie populaire. Sous Cromwell le puritanisme règne; Charles II et Jacques II essaient d'introniser le catholicisme; Guillaume III vient enfin et opère la transaction. Les puritains se nomment tour-à-tour : dissidens, républicains, patriotes, et enfin radicaux. Les anglicans sont les hommes d'état, gens du juste-milieu, les whigs qui se subdivisent eux-mêmes en plusieurs nuances; enfin, les catholiques, amis du pouvoir, soutiens du passé, comprennent que le principe de l'autorité est le seul qui puisse relever leurs affaires déchues. Il s'opère entre ces divers partis beaucoup d'échanges et d'emprunts qui semblent altérer leur caractère primitif, mais qui ne touchent jamais à leur essence et à leur principe même. Le dix-neuvième siècle voit se perpétuer cette triple division; elle subsiste sous les noms de *Tories*, *Whigs* et *Radicaux*.

Elisabeth frappe sans pitié à droite et à gauche. Elle se soutient avec une admirable énergie, mais avec une cruauté digne de son père. Les deux partis extrêmes comptent leurs victimes par centaines. Marie Stuart est sacrifiée en holocauste au protestantisme. Au moment où le bourreau vient de trancher sa tête, le doyen de Saint-Peterborough s'écrie :

« Périssent ainsi tous les ennemis de la reine! »

« Oui, répéta le comte de Kent d'une voix tonnante, et périssent ainsi tous les ennemis du saint Evangile! »

Long et brillant règne, taché de tant de sang, mouillé de tant de larmes, au milieu duquel deux choses dominent et l'emportent sur tout le reste : c'est le triomphe du *fait* et de *l'in-*

térêt. La reine sert l'intérêt de ses peuples ; elle sait comprendre la tendance générale des esprits, favoriser l'ambition et l'avidité nationales, nourrir avec soin l'esprit d'entreprise et de commerce, animer tous ses sujets à la recherche de la fortune, à la découverte de nouvelles contrées, aux vastes projets du négoce, contraindre toutes les factions à plier, forcer enfin l'histoire même à oublier l'usage impitoyable qu'elle a fait du bourreau. Élisabeth efface ainsi ses nombreuses faiblesses et même ses ridicules. Aussi dissimulée que le Louis XI de France, avec lequel elle avait plus d'un rapport, elle crée pour l'Angleterre une grandeur, la seule qui convient à notre pays. Tout se tait, toutes les factions se courbent devant la fondatrice du commerce britannique (1). Bacon, le chancelier-philosophe, soutient que la prérogative royale ne peut être ni examinée ni contestée, et un membre des Communes affirme que la reine a droit de s'emparer, selon son bon plaisir, des biens et de la vie de ses sujets.

Le catholicisme, en Angleterre comme en Allemagne, avait reposé sur une habitude plutôt que sur une véritable assimilation avec les mœurs du pays. Bien avant Luther, le principe de l'examen était comme inhérent à la constitution antique des peuples germaniques ; ils répugnaient au principe pur de l'autorité. Luther parle ; Henri VIII règne. La coutume une fois disparue, l'habitude une fois éteinte, les propriétés ecclésiastiques une fois dans les mains des protestans ; toute la masse de la nation s'éloigne du catholicisme. Elle n'avait pas oublié les proclamations de Wycliffe et les persécutions des Lollards. Se dirigeant violemment vers le protestantisme, elle sentit s'accroître de jour en jour sa haine contre la France ; celle contre l'Espagne et l'Italie catholiques s'envenima sous Marie et Henri VIII ; enfin tous les peuples catholiques de l'Europe devinrent le but commun de l'animosité britannique.

(1) Voyez le tableau du développement commercial de la Grande-Bretagne, que nous avons esquissé dans l'article de Liverpool, 12e livraison, déc. 1836.

Les règnes de Henri VIII et d'Elisabeth favorisèrent ce mouvement ; et lorsque Jacques Ier monta sur le trône, une faible étincelle de catholicisme demeura timidement ensevelie au sein de la nation furieuse.

Quoique le catholicisme n'osât rien tenter, la persécution contre lui ne s'arrêtait pas; elle était d'autant plus ardente qu'elle était populaire. La cruauté politique des rois n'est rien près de celle des peuples ; le fanatisme des masses est cent fois plus impitoyable que la tyrannie tombée d'en-haut. Les hommes se pardonnent aisément à eux-mêmes les barbaries et les fureurs dont le plus grand nombre est coupable : il semble que le crime s'affaiblisse en se partageant.

Le petit noyau des catholiques anglais se resserrait donc et se groupait en s'effaçant, pendant que le parti puritain faisait des progrès incessans, et que l'Eglise anglicane, devenue nationale, s'emparait de la considération et du pouvoir. Sous Jacques Ier, la compression des catholiques fut violente, et leur désespoir extrême ; alors le complot des poudres (1), complot qui devait sacrifier à-la-fois le roi et les deux Chambres et les faire sauter dans une explosion commune, apprit à l'Angleterre ce qu'il faut attendre d'un parti étouffé et furieux. Après cette tentative, le catholicisme subit deux siècles d'oppression. Le sentiment de l'humanité publique se révolta ; il fallut, depuis cette époque, que les catholiques anglais se cachassent, pour ainsi dire, dans les entrailles d'une société qu'ils détestaient. Pendant que l'irritation nationale croissait; pendant que leur parti s'annihilait; le puritanisme recueillait nécessairement le fruit de la victoire. Le peuple confondait le principe du catholicisme même dans la haine inspirée par quelques conspirateurs obscurs; il enveloppait tout ce qui était catholique : hommes et théories, dans la même malédiction, dans la même

(1) Voyez le curieux article, intitulé : *les Assassins des Rois*, que nous avons publié dans la 2e livraison (février 1836).

proscription. Les esprits, violemment poussés vers l'extrême résultat des doctrines protestantes, ne s'arrêtèrent plus qu'à l'instant fatal où les puritains triomphèrent avec Cromwell.

A dater du règne de Jacques, nous voyons le parti puritain, toujours en progrès, marcher d'un pas ferme, se recruter sans cesse dans toutes les classes du peuple, et profiter à-la-fois des fautes du pouvoir, des passions vulgaires et des tendances généreuses. Les débauches, la licence et le pédantisme du roi Jacques ne prêtaient ni autorité ni dignité à la couronne. Enfin, quand le malheureux Charles Ier prit le pouvoir, il trouva une cour dépravée, un peuple presque calviniste, un faible groupe catholique, regardé comme l'ennemi de la nation, un trône miné dans ses bases, une autorité suprême méprisée, et le puritanisme, devenu gigantesque, qui commençait à ouvrir ses bras à la masse des mécontens.

Quand on parle des fautes et des imprudences commises par Charles Ier, on ne fait pas assez attention au drame qui se jouait autour de lui et à l'état réel de ses affaires. L'orgueil des puritains s'était accru avec leur pouvoir, et les libertés de la nation, long-temps froissées et opprimées, commençaient à trouver des défenseurs. Il y avait trop de vengeance et de désespoir chez les catholiques pour qu'ils pensassent à se déclarer en faveur du roi. Deux partis redoutables : celui des libertés populaires, d'une part, et de la liberté religieuse, d'une autre ; deux torrens envahisseurs se réunirent donc dans le même lit et assaillirent, à-la-fois, le trône qui devait tomber : il tomba. A peine Charles Ier était roi, la Chambre haute ne songeait qu'à entraver son autorité. Il fût venu à bout des *Saints* ou des puritains, s'ils n'eussent été que des fanatiques ; dans les rangs des fanatiques, se trouvaient aussi des hommes éclairés, proclamant la liberté civile et religieuse, entourés de l'admiration et des vœux du peuple entier. Rien ne put résister à la coalition des deux partis ; la liberté civile s'appuyant sur la liberté religieuse. Bientôt les factions diverses n'en firent qu'une seule ; se combinant

contre la cour et le roi, elles composèrent un parti national, le parti du pays. Toutes les fois que les choses en viennent là, le pouvoir est perdu. La maladresse de Charles Ier fut de ne pas saisir l'esprit de son temps et de se conduire, hors de propos, comme Henri VIII et Elisabeth s'étaient conduits. Lorsque les époques changent, la politique doit changer; Charles crut pouvoir instituer à son tour une inquisition anglicane, et ne s'aperçut pas que le catholicisme seul avait le droit de se défendre par la force : le puritanisme vainqueur n'était point d'humeur à subir une loi si rude. De degrés en degrés, le roi se trouva seul et en appela aux armes; entouré de ses cavaliers et de ses courtisans, il essaya une dernière et impuissante lutte contre la double masse des défenseurs de la liberté populaire et des fanatiques; lutte inégale, où les communes déployèrent autant de talent et de bravoure que de cruauté.

Pendant le règne précédent, le parti royal n'avait pas cessé de courir à sa perte, et le parti des deux libertés que nous avons indiquées, avait toujours suivi une route ascendante. Le commerce, en ouvrant également à tous les hommes les voies de la fortune et du pouvoir, tendait au nivellement des classes. La marine anglaise se couvrait de gloire; le peuple sentait qu'il était quelque chose. Battu à-la-fois en brèche par l'opposition politique et par l'opposition religieuse, le trône ne peut résister à cette ligue formidable; Charles Ier marche à la mort.

Mais les partis se ruinent ordinairement par l'abus de leur principe; l'élément qui fait leur vie devient l'élément qui cause leur mort. Du principe de la liberté politique qui triomphe sur l'échafaud de Charles Ier, et du principe de l'examen en matière de foi, qui constitue la force des puritains, sortent deux conséquences immédiates et inévitables : on tend à l'anarchie des idées et à celle des faits. On abuse de la faculté donnée au peuple de nommer ses chefs et de se subdiviser lui-même en autant de sectes qu'il le veut. Les puritains font naître les

indépendans, qui font naître les niveleurs; Cromwell hérite des uns et des autres; ce représentant du parti vainqueur dompte tout ce qui l'environne. Sous son protectorat, les partis s'effacent; les royalistes se taisent et complotent en secret; les puritains se groupent autour de Cromwell, et ceux qui le dépassent sont exécutés, exilés ou emprisonnés. Toute cette oppression militaire, toutes ces conspirations étouffées dans le sang, tout cet éclat du triomphe puritain, devaient s'éclipser au moment où l'homme qui représentait le puritanisme vainqueur allait entrer dans le tombeau.

La tyrannie exercée par Cromwell fut d'ailleurs un bonheur et un bienfait. Tout homme qui ose dire à une révolution victorieuse : « Tu n'iras pas plus loin; » et qui a la puissance d'accomplir cette parole, mérite bien de la patrie. Plus de partis, sous Cromwell; le déchaînement des intérêts et des passions s'arrête devant la puissante digue que leur opposa le Protecteur; et lorsque son faible fils essaie de remonter sur le trône, il ne trouve qu'un grand chaos de petits intérêts et de petites espérances. Les partis épuisés, accoutumés au joug, et dont le premier enthousiasme s'était éteint, rappelèrent l'ancien monarque; le parti royaliste releva la tête; et le parti catholique conçut de muettes espérances. Le règne de Charles II ne fut que le triomphe du parti royaliste; il faut voir le règne de Jacques II, dans la tentative impuissante d'un monarque dévot pour rendre au catholicisme son existence politique.

Ce que l'on remarque avant tout dans les débats qui suivent le protectorat de Cromwell, c'est la complète immoralité de toutes les classes et de toutes les factions. Leur force est éteinte; leur exaltation est morte; il ne leur reste que des vices. Les puritains sentent la honte de la servitude que Cromwell leur a imposée, et la lâche ignominie d'avoir laissé la restauration s'accomplir; les catholiques, humiliés par le souvenir du complot des poudres, essaient des intrigues souterraines. Les partisans de la liberté reconnaissent que le joug hérédi-

taire d'une monarchie limitée est plus doux à porter que le joug violent d'une dictature guerrière. Révolutions sur révolutions, en détruisant tous les principes, ont froissé cruellement les âmes : l'énervement et l'ennui succèdent aux grandes crises. Chacun cherche et trouve la consolation la plus rapide et la plus prompte, et se plonge dans le vice. Quiconque veut conserver une apparence de décence est stigmatisé comme puritain et flétri comme tel. La débauche est en honneur : on n'aime qu'elle ; elle a son code : tout le reste est vieux, méprisé, stérile. Le parti catholique, le parti libéral, le parti puritain, s'affaissent ; l'Angleterre, par désespoir, se rejette dans un libertinage effréné.

A ce libertinage, à cette débauche, se joint une réaction sanglante contre le puritanisme. Mais quand on fut las de mauvaises mœurs, comme on avait été las de fureurs bibliques, on regarda autour de soi ; tout était détruit : finances épuisées ; armée sans discipline ; commerce ébranlé ; la vénalité partout ; l'énergie manquant à la nation. Charles II ne trouva pas de meilleur moyen, pour sortir d'embarras, que d'accepter l'aumône de Louis XIV : ce fut la grande tache de son règne. Cette souillure s'étendit à tous ses actes ; elle souilla toutes ses négociations ; se répandit sur tous ses desseins : née de la dépravation de la cour et de celle du monarque, elle influa sur les destinées de Charles II et de Jacques II. Plus on avançait, plus les partis fractionnés perdaient leur caractère ; bientôt ce ne furent plus des partis, pas même des factions : tout se subdivisa ; chaque individu ne représenta que lui-même ; chacun servit son intérêt. Seconde espèce d'immoralité plus dangereuse que toutes les autres : triomphe complet de l'égoïsme individuel et de la cupidité, assis sur les ruines des autres passions.

Toute l'époque qui s'écoule de 1600 jusqu'en 1688 n'est consacrée qu'à la reconstruction politique et morale de la société. Du sein de ce chaos, de cette poussière et de ce néant des individualités hostiles, naîtront enfin, à travers mille ob-

stacles, des divisions nettes et des groupes représentans des intérêts : quelque chose de fort, de complet et de tranché.

Le premier Parlement élu après la restauration de Charles II se composait exclusivement de cavaliers royalistes, partisans frivoles de la loyauté chevaleresque et du monarchisme absolu. Mais telle est la nature des assemblées délibérantes, telle est la puissance du germe de liberté, renfermé dans toute discussion, que cette unanimité ne dura pas long-temps : l'opposition naquit; on pouvait le prévoir. Le premier honneur de cette découverte appartient à un ambitieux trop vanté, Shaftesbury. Il devina que sous une monarchie modérée, sous un roi légitime, dans le retour général de l'ordre, les anciens partis se releveraient; que les anciens embarras allaient renaître. Les manœuvres de Shaftesbury suscitèrent donc une opposition dans les deux Chambres; opposition à peine sensible et toute politique. La dévotion n'était plus de mode; les partis religieux se reposaient; quelques vieux débris du puritanisme vinrent, en se déguisant, se grouper autour des patriotes encore timides et humbles : faible lueur, qui scintille à peine dans la Chambre des Pairs, et qui déploie déjà en 1672 une clarté plus décidée dans la Chambre des Communes. La dépravation même du temps servait à recruter cette armée naissante : les ambitieux voyaient qu'il n'y aurait pas tout à gagner du côté de la cour; que se placer sous sa main était peu prudent, et que cet abandon sans réserve nuirait à leur avenir. Les politiques les plus rusés se mirent donc à effrayer la cour et à fomenter une petite opposition sourde; se réservant le droit et le plaisir de faire acheter un peu plus cher leurs services, dès que l'occasion se présenterait.

A peine ce parti d'opposition fut-il formé, il vit se rapprocher de lui tout ce qui restait encore de républicains obstinés et de puritains audacieux; ils ne tardèrent pas à le compromettre; et l'on s'effraya. La désertion se mit dans les rangs de la faction naissante, qui, effrayée de sa faiblesse, eut recours à une alliance secrète avec la France : tant le véri-

table patriotisme manquait à tout le monde. Le parti catholique eut l'imprudence de faire quelques mouvemens qui déplurent au roi et dont le résultat fut terrible pour tous les catholiques. L'impopularité de ces derniers était devenue telle que l'on voulait croire à leurs crimes, et la cour n'eut pas de peine à trouver des dénonciateurs qui enveloppèrent dans la même accusation non-seulement les auteurs d'un complot léger, en lui-même, mais tous les catholiques suspects. Ces dénonciations furent accueillies par la masse avec une reconnaissance et une joie vraiment effroyables. Absurdes jusqu'au ridicule, elles flattaient les passions mauvaises. Tout le monde concourait à écraser les malheureux catholiques; le roi; le parti libéral; les puritains. L'iniquité fut si générale, que personne ne s'en étonna. Jacques, frère du roi, duc d'York, et qui devait succéder à son frère, était catholique. La première démarche importante de l'opposition fut de l'exclure du trône. L'audace du parti national s'était accrue; et les dissidens eux-mêmes, fils des puritains, osaient déjà hasarder quelques réclamations.

Au milieu de tant d'agitations secrètes, que favorisait la dissolution générale des idées et des mœurs, tous les regards se tournaient du côté de Louis XIV, voisin puissant; prêt à verser l'or sur les partis qui voudraient s'allier à lui; républicains, puritains, intrigans, gens de cour, tout ce qui prenait le nom de patriote ou de bon citoyen recevait les gratifications de Louis XIV. L'argent de ce dernier fut le grand instrument qui donna de la force à l'opposition parlementaire, sous Charles II; on trouve sur la liste des hommes soldés par le chargé d'affaires Barillon, les noms de Hampden et d'Algernon-Sydney. Il s'agissait, pour le roi de France, de susciter des ennemis au roi d'Angleterre, et ces derniers, emportés par l'aveuglement ordinaire de l'esprit de parti, croyaient légitime de recevoir l'argent d'un monarque étranger, pour entraver et combattre le tyran domestique qu'ils abhorraient.

Voilà le sort des populations flétries; elles n'ont d'énergie et de moralité dans aucune de leurs opinions : il leur faut un temps infini pour revenir aux principes de la morale et du devoir. On verra bientôt les coffres de Charles II se remplir à leur tour de l'argent de Louis XIV : présent fatal, qui sème à-la-fois le triomphe passager du catholicisme et l'irritation des puritains. Grâces à ces donations, habilement distribuées, chaque parti rêva la victoire, s'anima au combat et injuria ses adversaires. La majorité de l'Irlande était catholique ; l'Écosse entière professait le calvinisme. Chaque parti choisit parmi ses antagonistes la classe d'hommes la plus misérable et la plu méprisée pour en faire le nom générique du parti adverse. Les plus infâmes des catholiques irlandais étaient ces troupes de brigands et de sauvages qui infestaient les grandes routes et les bois, et que l'on nommait *Tories*. Les derniers des calvinistes étaient les *Whiggamors* écossais, bouviers aussi féroces que les Tories d'Irlande. Les partisans du pouvoir appelèrent leurs ennemis Whigs. Les partisans de la liberté donnèrent à leurs adversaires le nom de Tories. Sobriquets, ramassés dans la boue, qui devinrent un honneur pour ceux qui les portèrent.

Désormais les deux grandes factions anglaises ne reçurent pas d'autre désignation. Les partis religieux s'effacèrent : toute la place appartint aux deux grandes armées politiques de la liberté et du pouvoir. Les Whigs, en acceptant les puritains et les dissidens comme alliés et comme avant-garde, ne voulurent pas se confondre entièrement avec eux; et la masse torie eut soin de laisser en dehors de ses rangs la faction catholique dont elle craignait l'impopularité. Nous ne nous servirons plus que de ces titres courans pour désigner le double bataillon des amis et des adversaires du pouvoir; ils changeront d'armes et d'attitude, sans jamais cesser leurs hostilités. Ils prendront pour alliés les transfuges du parti contraire; on verra les Whigs protéger les catholiques d'Irlande; et les Tories s'opposer à l'émancipation catholi-

que ; mais en dépit de ces accidens, le double principe restera le même : ici, examen et liberté ; là, soumission à l'autorité et horreur de la discussion libre.

Le parti libéral avait fait ses premières armes en essayant d'exclure du trône un prince catholique. Le parti du pouvoir déploya toutes ses forces pour lui résister. La recomposition des partis était loin d'être achevée : il faut, pour que les partis existent, un degré de loyauté et d'énergie que les nations ne recouvrent pas aisément quand elles l'ont une fois perdu. Il serait difficile de distinguer à cette époque les serviteurs vénaux de la cour, des véritables Tories : les convictions, même passagères, étaient rares. On se vendait le plus cher possible, et l'on s'embarrassait peu du reste. A la tête des Tories, marchaient les hommes de la haute église, les défenseurs du droit divin, les plus fermes appuis du trône, attaquant à-la-fois le puritanisme et le catholicisme. Ce furent eux qui, par leur servilité et leur égoïsme, compromirent d'abord, auprès du peuple, les intérêts de la couronne ; et qui ensuite, craignant pour leur propre indépendance, portèrent à la monarchie les coups qui la tuèrent.

Leurs efforts contribuèrent surtout à faire rejeter le bill d'exclusion, c'est-à-dire à fixer le droit d'héritage que l'on essayait d'arracher au duc d'York. Cette défaite des Whigs les irrita au point de leur faire commettre plusieurs iniquités. Stafford, homme faible et vicieux, mais innocent des crimes qu'on lui imputait, fut sacrifié à la haine des Communes ; épouvantable et odieuse vengeance, trop fréquente dans les époques de dépravation universelle, où les nations, en proie à la fièvre, ne s'occupent plus de grandes actions et de grands desseins et ne se permettent que les crimes. « Qui peut lire sans horreur, dit Fox, le récit du procès de Stafford ! Lorsqu'un des misérables, payé pour l'accuser, déposa qu'il avait conçu le projet de tuer le roi, une clameur de joie féroce s'éleva dans tout l'auditoire : et, ce qui est effroyable, ce qui rend plus profonde encore l'horreur inspirée par ces

souvenirs; c'est que les voix des hommes les plus honorables, de ceux à qui l'Angleterre doit le plus de reconnaissance, des fondateurs des libertés publiques, se sont mêlées à ces voix exécrables! — Toute la session de 1680 porta le même caractère d'illégalité et de violence. Un parti furieux et ne cherchant qu'à se venger, refusa les subsides, porta une accusation générale contre tous les ministres, et déclara coupable de haute trahison quiconque avancerait de l'argent au roi par anticipation sur ses revenus; quiconque signerait ou conseillerait la prorogation du parlement. Deux ou trois autres résolutions, tout aussi hostiles, passèrent en moins d'un quart-d'heure, et les Communes continuaient ces actes d'animosité législative, lorsque l'huissier à verge noire vint leur annoncer leur prorogation de par le Roi.

La cité de Londres partageait tous les sentimens des Whigs; le prince d'Orange appuyait par ses menées secrètes les espérances du parti. Déjà l'on pouvait apercevoir dans l'éloignement l'alliance qui devait se conclure un jour entre la masse libérale de la nation et les représentans des idées libérales protestantes. D'insulte en insulte, les ressentimens de l'opposition s'envenimèrent; le peuple les partagea, et le parti whig, d'abord faible, finit par se trouver puissant. La convocation d'un nouveau parlement à Oxford, ville toute royaliste, augmenta encore l'animosité générale. L'élection eut lieu dans le sens le plus défavorable aux intérêts de la cour.

Ainsi se développait avec vigueur le germe fatal que la main de Shaftesbury avait laissé au sein de l'état. On avait demandé vainement l'exclusion du prince catholique. On revint sur ce projet, en proposant l'établissement d'une régence, qui eût laissé au duc d'York le titre seul de roi, et conféré au prince d'Orange l'autorité réelle. Plan impossible à réaliser, mais qui atteste la grande haine vouée par le peuple à la religion romaine.

Remarquons aussi l'accomplissement d'un fait curieux,

d'une haute importance dans notre histoire : la fusion du whiggisme et du puritanisme. Le parti protestant et le parti whig s'étaient définitivement alliés et confondus. Les Tories, en soutenant le pouvoir, avaient un grand désavantage, celui de paraître opposés à l'intérêt national, à l'intérêt protestant. Les catholiques osaient à peine bouger; ils ne pouvaient être que des alliés dangereux et timides. En 1681, les Whigs avaient conquis une force redoutable, et il semblait qu'ils dussent tout emporter d'assaut; mais une réaction subite, occasionée par plusieurs résolutions violentes et tyranniques des Communes, fit bientôt passer du côté du roi tous les hommes modérés et de bon sens. On se souvint de la pente rapide suivie par Charles Ier, et l'on eut peur de la virulence et de l'hostilité de l'opposition. Le peuple ne donna pas même un regret au parlement d'Oxford qui fut dissous par ordre du roi; et Charles II put se targuer d'une popularité passagère.

Les Whigs battus ne manquèrent pas d'avoir recours à des intrigues secrètes, comme avaient fait les Tories : ils protestèrent, firent frapper des médailles. Shaftesbury était l'âme de ce parti; Monmouth, fils bâtard du roi, en était l'espérance. Les plus habiles et les plus sages se détachèrent bientôt des plus ardens et des plus extravagans, qui, composant une association à part, formèrent le plan d'une conjuration impossible à exécuter. La cour, bien instruite, avait lancé des traîtres au milieu de ces imprudens; elle était au courant de toutes leurs démarches; et quand elle les traîna devant les tribunaux, ses efforts ne tendirent qu'à confondre dans une même accusation les chefs des véritables Whigs, qui étaient restés étrangers à ces intrigues et les conspirateurs obscurs dont nous parlons, tactique habituelle des gouvernemens qui veulent se défaire de leurs ennemis. Elle a coûté la vie à Russell, Essex, et Algernon Sydney. Ainsi, les Whigs, pour avoir voulu marcher trop vite, perdirent leurs plus nobles partisans sur l'échafaud; mais le corps de la nation n'en était pas moins

à eux; et, lorsque le sang de Sydney et de Russell eut coulé; lorsque Charles II, plein de confiance dans la stabilité du trône, mourut stipendié par Louis XIV; le parti vaincu, le parti whig, avait déjà rattaché à lui tous ceux que l'iniquité révolte et que l'esclavage effraie.

Faute de comprendre ce mouvement général et secret, les catholiques, ayant le duc d'York à leur tête, continuèrent l'œuvre de persécution dirigée contre les Whigs et les dissidens. On crut à la cour que le moment était venu d'en finir avec la révolte, même avec la liberté; et, comme l'on s'apercevait enfin que la monarchie pure ne pouvait subsister sans le principe de l'autorité pure contenu dans le catholicisme, presque tous les partisans du roi penchèrent vers l'abjuration du protestantisme. La nation n'en fut que plus effrayée; et l'alliance du principe whig et du principe libéral, compromise par les imprudences des deux partis, se resserra encore sous Jacques II. Pendant que ce roi recevait l'aumône de Louis XIV, livrait son frère au bourreau, et choisissait, pour exécuteur de ses volontés sanguinaires, le terrible Jefferies, sa chute se préparait sourdement.

Le parti le plus long-temps fidèle au pouvoir; celui qui, sacrifiant la liberté publique à la conservation de ses propres intérêts, constituait le bataillon sacré de Charles II et de Jacques II; c'était le groupe assez restreint, mais puissant, formé par les hommes de la haute église anglicane, redoutant à-la-fois le triomphe des puritains libéraux et celui des catholiques. Le clergé anglican, possesseur de biens considérables et d'une immense autorité, avait long-temps appuyé de son crédit les injustices mêmes du trône, dans l'intérêt de sa propre conservation. Jacques II commit une imprudence singulière. Il s'aliéna cette fraction de son armée, la plus dévouée et la plus importante; il se perdit. Dès que les prélats anglicans s'alarment pour leurs revenus et leurs propriétés, compromis par un roi catholique, Jacques II trouve résistance et révolte chez ses alliés les plus fidèles et les plus

anciens : il s'accomplit une monstrueuse et bizarre alliance entre les partis whig et tory ; les catholiques restent seuls.

C'est dans cette circonstance que Jacques II, voyant son isolement désespéré, prend la fuite et laisse le trône à Guillaume d'Orange devenu roi par cette singulière combinaison d'intérêts divers. Les anglicans espèrent qu'on respectera leurs droits et leurs acquisitions ; les puritains voient s'ouvrir devant eux un avenir libre de persécutions et de supplices ; les ennemis du pouvoir héréditaire comptent diriger à leur gré un roi élu par eux. L'intérêt catholique est seul en souffrance ; toute l'Angleterre est liguée contre lui ; Guillaume règne. Ici s'ouvre une nouvelle carrière politique. Les partis se déplacent. Les dissidens, long-temps écrasés, composent un groupe spécial. Les deux factions, les partisans du pouvoir (tories), et les partisans de la liberté (whigs) subsistent, mais en se balançant mutuellement ; et l'une et l'autre, tenue en échec par l'apparition d'un troisième parti opposé à la dynastie régnante et complotant sa chute : c'est le parti jacobite. Il eut très peu de force au commencement du règne de Guillaume; tant l'assimilation de Jacques II avec le groupe catholique avait nui à sa cause. Les Whigs vainqueurs se conduisirent d'abord avec modération, et bientôt ils essayèrent de faire la loi au monarque qu'ils avaient créé. Guillaume se rapprocha des Tories qui, s'étant une fois prononcés pour Jacques II, ne pouvaient raisonnablement revenir à lui par une évolution rapide, et qui d'ailleurs n'ignoraient pas la vindicative cruauté de ce prince. Pendant tout son règne, Guillaume ne fut occupé qu'à balancer un parti par l'autre; à opposer un traître à un traître ; et à dénouer les intrigues sans fin qui se tramaient autour de lui. Ce travail, digne de Pénélope, aboutit du moins à un excellent résultat. La lutte des partis fut engagée, soutenue, continuée d'une manière normale ; et, au lieu de mettre le trône en péril, elle ne fit dorénavant qu'assurer l'existence du régulateur suprême et lui donner un nouveau poids.

Le règne d'Anne et des trois Georges offre le développement persévérant du principe whig, tenu en équilibre par le Torysme, et contre-balancé d'abord par la guerre d'Amérique, puis par la révolution française. Il fallut bien augmenter la force centrale du pouvoir lorsque l'indépendance de l'Amérique septentrionale priva l'Angleterre de ses plus belles colonies, et lorsque le principe révolutionnaire, éclatant à l'improviste en France, menaça d'anéantissement le commerce et le pouvoir de la Grande-Bretagne. Mais une fois ces obstacles immenses levés, rien ne put entraver l'essor des élémens whigs, dont la sève abondante se répand aujourd'hui dans tous les rameaux de l'état, et qui a fini par protéger même les catholiques, devenus trop peu importans pour effrayer la liberté. Dans la carrière vaste que nous avons parcourue, on a vu les partis religieux perdre chaque jour quelque chose de leurs forces; et les partis politiques n'ont pas cessé de grandir. Toutes les positions de l'ancien torysme sont maintenant perdues. Il a renoncé au droit divin, au principe de l'autorité absolue; il ne veut que conserver à la prérogative son autorité et sa force constitutionnelle. Les Whigs ont légèrement penché vers le radicalisme; les anglicans se sont définitivement confondus avec les Tories; et l'esprit puritain, se mêlant à-la-fois aux ressentimens catholiques, à l'extrême whiggisme, aux débris du jacobitisme détruit, et à la philosophie du dix-huitième siècle, a fini par composer celui de nos partis politiques dont le progrès actuel est le plus incontestable, et dont l'action dans l'avenir est la plus difficile à calculer : le parti des radicaux. (1)

(*Political Review.*)

(1) Nous nous arrêterons là, en rappelant toutefois à nos lecteurs le titre de quelques-uns des principaux articles que la *Revue britannique* a publiés sur la Réforme, ou qui du moins se rattachent à cette importante question. Lorsque ce grand acte sera définitivement accompli, lorsque l'Angleterre se sera enfin dégagée des entraves qui gênent encore son essor, l'histoire des luttes que les

partis se sont livrées à propos de la Réforme, et des différentes phases qu'elle a subies offrira un grand intérêt. Aussi avons-nous soin de recueillir avec méthode tout ce qui se rattache à ces débats. Outre nos articles sur les principaux changemens de ministère et sur l'attitude des deux Chambres pendant ces modifications, on pourra consulter avec fruit les articles suivans : De la réforme électorale en Angleterre et de ses résultats. — Des progrès du libéralisme et de la réforme des lois ecclésiastiques en Angleterre. — Des corporations municipales en Angleterre, de leur origine, de leurs progrès et de leurs variations.. — Le règne d'O'Connell. — L'Angleterre et ses institutions jugées par un Prussien. — De la réforme de la Chambre des Pairs, etc, etc.

Littérature. — Beaux-Arts.

—

ÉTAT ACTUEL DU DRAME

ET DES THEATRES A LONDRES.

Le drame anglais, depuis l'époque de Shakspeare, a subi des transformations qui embarrassent la critique et ne lui permettent guère la classification des produits de notre théâtre. Sous Jacques Ier, nous imitons l'Espagne et les aventures des galans de Lope de Vega; puis le roman héroïque de mademoiselle Scudéry; ensuite Corneille, Racine, Voltaire, Alfieri, Kotzebue; ou plutôt nous n'imitons personne, et nous n'avons de fidélité que pour la liberté de notre fantaisie. Aujourd'hui, le mélodrame usurpe notre scène; nous la livrons au machiniste. L'auteur fournit les situations, et souvent il les emprunte à l'étranger. Quant au dialogue, à la pensée, aux caractères, au style, à la philosophie, le théâtre anglais en fait peu de cas.

D'où vient cette décadence? et quelles qualités la rachètent? c'est ce que nous examinerons bientôt. Cherchons d'abord la cause de cette variété et de ce caprice auxquels le théâtre anglais semble voué. La France, l'Italie, l'Espagne, n'ont pas fait subir à leur drame les évolutions que nous signalons, et dont la bizarrerie nous étonne en Angleterre. L'Espagne n'a qu'un seul théâtre. Dès que celui de Lope et de Calderon commence à dépérir; dès qu'on veut remplacer, par

l'imitation des classiques français, la Melpomène et la Thalie de la Péninsule, l'une et l'autre sont frappées d'une mort commune (1). L'Italie ne possède, en fait de tragédies, que des calques de Sénèque-le-Tragique; en fait de comédies, que des farces semées de traits d'esprit et de situations vives. Quant à la France, elle bégaie au seizième siècle la tragédie de Sophocle et la comédie de Ménandre; au dix-septième, elle accepte comme loi les unités aristotéliques; au dix-huitième, elle continue à porter le même joug; et, lorsque récemment, quelques écrivains ont voulu en affranchir la scène française, ils n'ont produit que des monstres, qui ne bravaient pas seulement les lois d'Aristote, mais celles du bon sens, de la nature et de la morale. Au milieu de la grossièreté, de l'indécence et de l'invraisemblance du nouveau théâtre français, vous entendez résonner encore la voix emphatique de Sénèque-le-Tragique, père de tous les théâtres classiques modernes. Exagération des passions, monotonie des déclamations; le drame français renouvelé conserve ses habitudes d'esclavage, comme la monarchie française, devenue république, conservait son luxe, sa vanité, son besoin de distinctions, et sa mobilité passionnée.

Quant au théâtre allemand, né d'hier, il convient à la gravité, à la réflexion, à l'érudition de ce peuple. Shakspeare, Sophocle, Calderon, Racine même, ont concouru à la formation de la scène germanique. Elle n'a point de caractère qui lui appartienne en propre; et celles des créations qui l'honorent le plus se distinguent surtout par une heureuse fusion de toutes les qualités et de tous les caractères.

L'inspiration du théâtre anglais, c'est la fantaisie; son caprice est tantôt observateur, tantôt juge, tantôt poète, tantôt bouffon, tantôt philosophe. A côté d'un analyste, qui voit tout au microscope et qui s'appelle Ben-Jonson, voici

(1) Voyez l'article que nous avons publié sur l'état actuel de la littérature en Espagne, dans notre 15e livraison, mars 1837.

Beaumont et Fletcher, poètes dignes d'être nés en Espagne[1], esquissant leurs œuvres avec une rapidité et une chaleur de coloris qui séduisent la pensée et ne la satisfont pas. Ici, Congrève essaie la peinture des mœurs, peinture qu'il rehausse par la vivacité et le mordant du dialogue. Là, le pinceau hardi de Wycherley reproduit avec autant de brutalité que d'éclat les vices et les plaisirs d'une époque où le cynisme était roi. Les héros de Dryden semblent prendre don Quichotte au sérieux; ils outrent l'hyperbole et vivent dans le dithyrambe. Ceux de Shadwell sont des curiosités humaines, échantillons de bizarrerie et d'originalité, que l'on examine un moment avec intérêt et qui fatiguent bientôt le spectateur. Goldsmith invente une comédie de bonne humeur, dont les personnages n'ont pas un vice; où tout est gaîté, folie, facilité, amusement. Sheridan, au contraire, prête à la réalité des mœurs qu'il retrace un costume artificiel, un dialogue tissu d'épigrammes, un langage taillé à facettes, une coquetterie de discours qui se fait pardonner, à force d'esprit, son défaut de naturel. Murphy a recours à l'imbroglio espagnol. Morton et Reynolds vont puiser leurs tristes comédies à cette source de larmes que le célèbre Kotzebue fit jaillir vers le commencement de notre siècle : elles éclipsent les petits chefs-d'œuvre de Garrick et de Foote, caricatures en dialogue, dont le mérite est aujourd'hui trop oublié. Nous avons tous plié le genou devant les chefs-d'œuvre de la Melpomène allemande; nous nous sommes laissés émouvoir par ses apostrophes au soleil, à une étoile et à un papillon. Le mensonge de cette fausse sensibilité; ce qu'il y a de vulgaire dans cette moralité pleureuse; ces héros surhumains, ces caractères infernaux ou sublimes ont eu du succès dans toute l'Europe. Il fallait que le goût et les travers du siècle fussent parfaitement en rapport avec les défauts et les ridicules de *Misanthropie et Repentir*, et de *Pizarre*, pour que ces absurdes drames aient pu vivre pendant un quart de siècle sur les théâtres de Berlin, de Vienne, de Paris et de Londres.

La plupart des comédies de *Colman* roulent sur des *quiproquos;* ressource bientôt épuisée et qui n'assure pas l'immortalité d'un écrivain. A mesure que nous nous rapprochons de l'époque actuelle, la richesse de la muse dramatique anglaise décroît, et la splendeur de nos décorations augmente. Le mélodrame français se joint au drame allemand pour nous précipiter dans l'absurde; on espère soutenir l'attention, en concentrant dans une seule pièce les coups de théâtre et les folies qui suffisaient jadis à plusieurs : j'ai vu l'hiver, l'été, le printemps, l'incendie, les glaces du pôle, les ruines, un naufrage, une bataille, une walse, des forêts, un boudoir, un souterrain, le ciel, la tempête, une caverne et un arc-en-ciel, se presser dans un de ces chefs-d'œuvre.

Cette matérialisation du drame n'a pas d'autre source que l'imitation du mélodrame français. En courant après le pittoresque, en multipliant les effets, les sépulcres, les caveaux, les cénotaphes, les montagnes désertes, les affreuses solitudes, le prestige des décorations; les dramaturges ont tué leur art, sans pouvoir atteindre le degré d'illusion du diorama, et ils ont habitué le spectateur à ne chercher sur la scène qu'un plaisir d'enfant. Grâce à Dieu, ce triomphe du machiniste n'a pas exercé son influence sur tous nos écrivains, et le caprice de notre théâtre s'en est éloigné, tantôt pour chercher avec Joanna Baillie l'analyse grave, sévère et sincère des passions, tantôt pour exprimer quelques sentimens populaires et nationaux, comme l'a fait Cherry, dans sa petite pièce intitulée : *La Fille du soldat.* Récemment, lord Byron a vainement tenté de nous soumettre aux préceptes d'Aristote, et Sheridan-Knowles, le premier des tragiques anglais vivans a combiné, quelquefois avec bonheur, l'étrangeté des situations et le pathétique du dialogue. Ainsi le drame anglais a couru toutes les voies, s'est jeté dans tous les sillons; et après deux siècles et demi d'essais, de tentatives et de productions souvent distinguées, il est obligé d'en revenir à Shakspeare, comme à son modèle unique et à son type inimitable.

Cet homme, à propos duquel on a tant déraisonné, a compris mieux que personne le drame chrétien et moderne. Shakspeare ne part pas du principe de l'unité, mais de celui de la diversité. Il abandonne à jamais le fatalisme antique et s'attache à peindre la liberté humaine. Il la déploie sous toutes ses faces, il la montre avec tous ses caractères. Ce roi du théâtre anglais, théâtre dont nous venons de décrire les habitudes vagabondes, accepte pour muse le caprice apparent, dominé par une raison sévère. Les anciens étaient logiques, lorsqu'ils assignaient un cadre étroit, un temps limité, une grande simplicité d'action à leurs drames, dont le grand moteur était la destinée : avec ce ressort immense, tout marchait vite, tout se précipitait vers le dénoûment. A quoi bon faire alors le drame à la manière de Shakspeare? donner une large place à la liberté humaine qui n'existait pas? analyser les ressorts des passions et peindre en détail les caractères humains? Plus un dramaturge pressait l'action, resserrait le drame, condensait le dialogue, simplifiait la péripétie, et plus cette puissance du destin et de la nécessité exerçait d'action sur les esprits. Dignité, grandeur, hauteur, terreur, voilà les résultats de ce système antique, dans lequel l'homme s'anéantit devant une force qui se voile elle-même et qui l'écrase. Sa liberté n'est pas éclose : instrument passif et involontaire, il est poussé vers le crime ou vers la vertu, sans être innocent ni coupable.

Le christianisme a rendu la moralité aux actions en douant l'homme du libre-arbitre; la sphère où il se meut lui permet le caprice. La religion ne lui promet pas dans ce monde la récompense de ses vertus; s'il commet des fautes et des crimes, elle ne menace que son âme et sa vie future. Le drame des anciens, au contraire, dispose de l'homme à son gré : Œdipe contraint de tuer sa mère, Médée forcée d'égorger ses enfans; la nécessité planant sur toutes les actions des hommes, sont sans rapport avec les populations que le Christianisme régit. L'érudition de quelques Allemands a commis

un contresens que l'on ne peut excuser, en ramenant le drame fataliste dans le monde chrétien; et ce n'a été que par une habileté et un artifice extrêmes, que Racine et Corneille ont fait vivre des passions et des idées chrétiennes dans le cadre et la forme qui convenaient au théâtre des anciens. Chez Sophocle, fatalité, nécessité, une forme rapide, contrainte, soumise à des règles étroites; dans le théâtre de Shakspeare, liberté, variété, facilité, rapidité de mouvement, et nécessairement apparence d'irrégularité. Toutes les variations de la vie, tous les accidens du sort, toutes les nuances de caractère appartiennent à ce genre de drame. Comment l'emprisoennr dans le système du fatalisme?

La prétendue irrégularité de Shakspeare n'est donc qu'une régularité véritable. Elle est en conformité frappante avec la théorie chrétienne, et l'on ne peut le juger d'après les règles posées par Aristote. Est-ce à dire pour cela que le dramaturge ne doive se soumettre à aucune règle, et que la liberté soit la licence? Non certes; il s'agit de dévoiler tous les ressorts de l'action humaine, de représenter la vie avec ses liens, ses rapports, ses contrastes, ses conséquences, sa logique. Il s'agit de saisir l'individualité et de la faire agir comme elle agit sous l'influence des passions, de l'éducation, du hasard et de cette autre espèce de fatalité que l'on appelle le caractère. Le caprice apparent d'une telle œuvre ne peut être accompli que par une raison merveilleuse et supérieure.

M. Victor Hugo n'a pas compris Shakspeare, lorsqu'il a dit que Hamlet n'était pas un homme, mais l'homme en général. Ce caractère représente au contraire une spécialité distincte et peu commune; une maladie des temps nouveaux; la mélancolie dans la jeunesse, la méditation remplaçant l'action, le dégoût saisissant le cœur et paralysant la pensée. La sublimité de Shakspeare est non-seulement d'avoir deviné ces choses, mais bien plus encore de les avoir expliquées. La singularité de son Hamlet n'est plus une énigme;

on s'associe à tous ses mouvemens comme à tous ses actes. Shakspeare aurait manqué à son art et à son génie, s'il avait montré ce même jeune homme que l'épreuve de la vie a flétri, s'échappant de ce creuset terrible, pour devenir calme, gai, insouciant et léger. La reine Elisabeth croyait faire merveille en conseillant au poète de représenter Falstaff amoureux ; le poète s'y refusa. Il savait que l'étude de l'humanité lui défendait de gâter Falstaff, de détruire le bel et complet égoïsme de son héros, en y mêlant une seule étincelle de passion généreuse.

Ainsi entendu, le théâtre n'est donc qu'une grande étude logique, une magnifique analyse. Elle perd sa force si elle s'écarte d'une dialectique sévère et d'un enchaînement rigide d'observations. Tandis que la frivolité vulgaire n'est frappée que de la poésie extérieure, les philosophes reconnaissent que la poésie est la fleur et que la réalité est la tige. Poésie artificielle et fleurs artificielles durent peu : aussi le drame moderne a-t-il à peine quelque condition d'existence. Illogique dans son essence, faux dans son principe : non-seulement il ne ressemble pas à la vie réelle, mais il suppose une vie qui n'a jamais pu exister sur la terre. Il crée des hommes et des femmes impossibles, leur prête un langage qui ne l'est pas moins et marche appuyé sur une série de mensonges. Tandis que le drame de Shakspeare, que l'on a si mal-à-propos accusé d'audace téméraire et de folies monstrueuses, se compose d'une multitude de problèmes difficiles admirablement résolus ; le drame moderne n'offre qu'un amas de faux calculs et de combinaisons choquantes. Ne confondez pas le drame fidèle à la vérité, et dont l'apparence seule est irrégulière, avec le drame sans vérité, qui prétend aux honneurs dus à l'autre. Le premier est philosophique, et le second n'est que théâtral. Le second ne pense qu'aux planches, ne veut que l'effet, ne s'occupe que des situations : il achète un coup de théâtre aux dépens de toutes les probabilités, sacrifie la vraisemblance à un vain costume, entasse d'absur-

des moyens, ne se prive d'aucune ressource et d'aucune folie, élève ce qui est bas, ravale ce qui est grand, compose des tableaux et des groupes qui plaisent aux yeux, remplace l'intérêt et le pathétique par l'entassement des épisodes absurdes, des incidens imprévus et des exagérations burlesques.

A la décadence des empires, comme à celle du drame, il n'y a rien à opposer; les destinées s'accomplissent. Dès que le dialogue, l'action, le mouvement naturel du drame n'ont plus suffi pour captiver l'attention, il a fallu soutenir la scène par la splendeur des évolutions, la rapidité des commotions électriques, la recherche du nouveau et de l'imprévu, l'abus de la pantomime, l'exhibition de tableaux vivans et l'oubli de toutes les qualités intrinsèques qui doivent caractériser le drame. C'est au mélodrame moderne de la France que nous devons toutes nos tendances récentes. J'ai vu à Paris en 1816 Samson danser le fandango avec Dalila, et l'agilité miraculeuse de ses attitudes et de ses pas faire l'admiration des Parisiens.

L'art du théâtre français moderne se concentre, en général, dans la *situation*, qui n'est qu'un élément secondaire. Une certaine combinaison d'évènemens et de personnages vous étonne par sa singularité : à ce coup d'échecs un second coup va bientôt succéder. Presque toujours un dialogue sans valeur et une action sans vraisemblance promènent l'auditeur de coup de théâtre en coup de théâtre, d'effet en effet, de situation en situation. Dans Shakspeare, la situation est en général sacrifiée à l'enchaînement logique du drame; Macbeth, poussé par l'ambition, marche d'un pas naturel et hardi dans la route qu'il s'est frayée; sans doute, il rencontre des situations, parce que la vie en est pleine; mais il ne les fabrique pas pour ses menus-plaisirs. Shakspeare ne s'amuse pas à combiner le drame, uniquement pour amener trois ou quatre effets dramatiques. Les Français ont mis la plus grande adresse dans ce métier, qui n'est pas le drame : jeu amusant et faux, frivole distraction. Nous aurions dû nous

contenter d'emprunter à nos voisins l'habileté de mise en scène qui les distingue, le soin du costume, l'agencement des ballets, l'heureux choix des accessoires; ils sont sans rivaux sous ce rapport. Mais que l'intérêt du drame fût absorbé par cette partie inférieure et secondaire, qu'un talent presque mécanique peut élaborer, et qui ne demande que de la patience, du tact et de l'adresse : voilà ce que l'on ne devait pas permettre, et ce qui est arrivé.

Sur cinq ouvrages dramatiques qui attirent la foule à Londres, quatre au moins sont d'origine française ; trois ou quatre écrivains ont seuls essayé de secouer ce joug et d'échapper à cette vassalité. Jusqu'à l'époque la plus récente, on s'était contenté d'imiter les contemporains de Shakspeare : Milman, Charles Lamb et quelques autres n'avaient publié et fait représenter que des calques plus ou moins heureux de cet ancien théâtre. Leurs successeurs immédiats, Sheridan-Knowles et Bulwer ont essayé une alliance entre le génie mélodramatique venu de France, et le pathétique profond des anciens poètes ; entre le drame matériel, le drame de situation, et le drame intime, celui qui s'occupe des sentimens de l'homme, et calcule l'action de la destinée sur sa volonté et de sa volonté sur les évènemens. M. Bulwer n'a encore produit qu'un drame romanesque où l'histoire des amours de Louis XIV et de Mme Lavallière sont travestis d'une manière vraiment burlesque. Quant à M. Sheridan-Knowles, long-temps acteur, ayant mené une vie bizarrement accidentée, connaissant par expérience les passions et les accidens de la vie humaine, il a souvent réussi à fondre ensemble les beautés de sentiment qui sont l'essence même du drame et l'enchaînement de situations extraordinaires que la curiosité publique exige aujourd'hui.

Malheureusement, les intentions de l'auteur ne trouvent pas toujours leur exécution complète; tantôt Sheridan-Knowles sacrifie l'intérêt dramatique au plaisir d'offrir quelques détails pathétiques et romanesques; tantôt il produit de l'effet aux dépens de la vraisemblance. Ses pièces commencent

presque toutes avant l'heure où elles devraient commencer. On voit qu'il ne veut rien perdre; qu'il est incapable de s'imposer un sacrifice; qu'il prétend offrir au spectateur tous les incidens, toutes les situations, tous les tableaux que le sujet peut fournir. C'est mal comprendre l'art que de ne pas savoir le restreindre. Un peintre doit-il donner un égal relief à toutes les parties de son tableau? Dans le drame de M. Knowles, intitulé : *la Femme,* le premier acte tout entier est inutile à l'action. Dans *Virginius,* le dernier acte, dont on pourrait très bien se passer, ne sert qu'à justifier un *tableau général,* auquel le dramaturge n'a pas prétendu renoncer. Singulière destinée de l'art le plus puissant et le plus populaire! Il dure peu; sa floraison ressemble à celle de ces plantes tropicales qui apparaissent à de longs intervalles, déploient alors la magnificence de leur corolle, et attendent un quart de siècle avant de reprendre leur diadème et leur éclat. Aujourd'hui, tous les élémens du talent et du génie sont répandus dans la société; la poésie n'est pas morte; la philosophie est féconde; la science augmente chaque année ses conquêtes, et le drame se débat dans son impuissance. De belles tirades, des situations saisissantes ne le font pas revivre : personne ne sait former un tout, créer des caractères pour les situations et des situations pour les caractères. Le sérieux et la conscience manquent à l'œuvre dramatique; il y a toujours en elle quelque prétention qui se fait jour, quelque exagération qui déborde.

Sheridan-Knowles semble avoir pris à tâche de dramatiser les *Causes Célèbres.* Ce penchant, qui se fait déjà remarquer dans *la Femme* et dans *le Bossu* (le meilleur ouvrage de cet auteur), a pris plus de force encore dans le dernier drame qu'il vient de publier, et dont nous allons donner l'analyse. Il a pour titre : *la Fille,* et pour personnages, les habitans féroces de certaines côtes de l'Angleterre, dont la rapacité attend les naufrages, recueille les débris des navires fracassés, et s'enrichit des dépouilles arrachées

aux malheureux que la tempête jette sur la plage. Une première erreur fondamentale de M. Knowles, c'est d'avoir fait parler ces personnages vulgaires en vers pompeux et quelquefois maniérés. Un tel sujet, une telle sphère contenaient les élémens d'un drame en prose, drame saisissant, énergique, brutal peut-être, d'un ordre inférieur, mais qui offrait des ressources à un écrivain passionné. Rien de plus inconvenant et de plus étrange que de faire entrer dans ce cadre sauvage le sentimentalisme des Germains, la grâce recherchée des poésies à la mode, et le coloris prétentieux des romans nouveaux.

Les traces de talent, d'originalité, de puissance tragique, sont néanmoins assez nombreuses dans cette pièce, et l'on peut y trouver à-la-fois la force et la faiblesse de l'auteur qui l'a produite. L'exposition a lieu sur les côtes du comté de Cornouailles; plusieurs de ces hommes de proie dont nous avons parlé, et que les Anglais nomment *wreckers* (naufrageurs), causent ensemble sur les résultats, les profits, les dangers et les abus de leur profession. Un reste d'humanité les distingue encore de la brute; ils admettent la légalité du pillage en certaines circonstances et sous certaines conditions; mais ils ne permettent pas le meurtre; et un de leurs camarades, dont le nom est Norris le Noir, leur devient suspect et odieux, parce qu'on le croit coupable d'assassinat. Norris s'est emparé de quelques rochers de la plage, et il ne souffre pas que d'autres *wreckers* viennent les exploiter. Le bruit s'est répandu, dans le canton, que Norris a commis un meurtre, qu'un naufragé a été assassiné par lui; mais sa justification, à-la-fois violente et embarrassée, ne porte pas la conviction dans l'âme de ses camarades.

Voilà une entrée en scène qui annonce un tableau funèbre dans la manière de Michel-Ange de Caravage. On s'attend à ce que le reste de la pièce se trouve en harmonie avec ce début; soit amour du contraste, soit impuissance, l'auteur se hâte de quitter sa route et tourne à l'idylle. On voit paraître

Marianne et Édouard, tous deux appartenant à des familles de *wreckers*, et qui, par la délicatesse de leurs sentimens, contrastent avec la barbarie et la grossièreté des autres acteurs. L'auteur s'est bien gardé de justifier et d'analyser, comme l'aurait fait Shakspeare, ces deux personnages gracieux et purs qui brillent sur le fond sombre de son drame. Leurs amours ont toute la grâce éthérée qui convient à l'Arcadie, et l'élégance de leurs dialogues, fort jolie en elle-même, est un mensonge en fait d'art.

« Sois heureuse, sois gaie, dit Édouard à sa fiancée; défiance et désespoir ne doivent pas habiter un cœur fidèle; sois joyeuse, mon amour! Jamais journée ne fut plus belle; à peine un léger nuage tache le ciel; cette brise qui souffle est celle que les matelots et les navires aiment. Comme notre vaisseau va glisser sur l'onde!..., bon vent, beau temps, robuste équipage, hardi capitaine! plus de crainte, soyons heureux! Quelle pensée peut t'affliger?

— L'absence qui afflige les amours; l'absence qui fatigue l'âme, qui fait desirer la mort et ressemble à la mort....»

Non contente de reproduire les tirades pastorales du Guarini, la jeune fille, née au milieu des roches sauvages de Cornouailles, emprunte aux Allemands les pressentimens magnétiques et les mystérieuses hallucinations. Elle craint Norris le Noir; elle l'a vu dans un rêve, poignardant un naufragé et le dépouillant ensuite. Elle a reconnu que ce naufragé était son fils. Elle a peur de Norris, qui lui semble être son mauvais génie. Tel est le pivot sur lequel toute la pièce roule; pivot absurde et qui trahit ce mélange d'élémens hétérogènes que nous avons reproché au drame moderne. Les inspirations les plus opposées : Kotzebue, Shiller, Shakspeare, Lillo se trouvent confondus dans la même œuvre. Bientôt l'auteur nous introduit dans la cabane de Robert, qui fait le même métier que tous les habitans de la côte et qui se trouve seul avec sa fille Marianne et un jeune enfant. Marianne essaie de faire renoncer son père aux habitudes de pillage qu'il a

contractées depuis long-temps. M. Knowles excelle dans l'expression pathétique, et le dialogue suivant nous paraît fort remarquable.

« Pouvez-vous avoir le cœur, demande la jeune fille, de dépouiller les pauvres cadavres que l'Océan a déjà dépouillés? Les vents, les vagues, la tempête ne savent ce qu'ils font; mais vous le savez, vous, et vous devriez le comprendre. Vivre du pillage des élémens! Profiter de ce désastre que votre devoir serait de réparer! Oublier les cris douloureux de l'homme qui va périr, pour lui arracher un malheureux débris! Quand il meurt, son dernier souffle n'est-il pas un testament plus valable que l'acte passé devant un notaire? Et ne lègue-t-il pas le peu qui lui reste aux amis qu'il laisse après lui? Pourquoi donc le lui prendre.... Mais, mon père, vous laissez tomber ce marteau, et vous êtes ému!....

— Il tonne, dit l'enfant, entendez-vous?

— C'est la voix du ciel courroucé, reprend Marianne. C'est un ordre donné aux hommes de se secourir mutuellement dans leur détresse. O le pauvre vaisseau! le malheureux équipage? Tristes enfans, pauvres femmes, infortunés amis! Ils prient maintenant Dieu que l'on secoure leur père et leurs enfans. Songez-y, songez-y, mon père! si vous étiez en mer et que vous m'eussiez laissée ici, je prierais pour vous; et sans doute Dieu m'entendrait....

— Un coup de canon! s'écrie l'enfant....

— C'est le canon de détresse. Vous n'irez pas, mon père, j'en suis sûre.

— Mais, Marianne, le temps est affreux et personne ne peut se sauver, ils périront tous.

— Est-ce une raison pour dépouiller le naufragé? Quel lit de mort, quelle solitude et quelle douleur! Pas un ami près du matelot, brisé sur la plage! un épouvantable silence et un oubli sans fin! Le voler, lui! enlever ses derniers trésors, ce que l'orage et la mer lui ont laissé! Vous, à qui Dieu permet encore de voir la lumière du jour et tout ce qui

vous est cher.... Oh! vous n'irez pas, vous n'irez pas....

— C'est la voix de sa mère, ce sont les paroles de sa mère... non, je n'irai pas. »

Il y a de grandes beautés dans cette scène; elles sont mêlées de grands défauts. Il eût fallu que l'accent de Marianne fût parfaitement naïf et que son père opposât à ses prières les argumens qui ont dû naturellement s'offrir à une intelligence grossière et à une âme vulgaire. A peine a-t-il pris la résolution de renoncer au métier de *wrecker*, cette résolution change, l'habitude l'emporte. Il court sur le rivage et se remet en quête de sa proie accoutumée.

Suivons le cours de cette narration; nous verrons le desir de produire de l'effet et le besoin d'accumuler des situations flétrir le talent réel de l'écrivain. Norris le Noir, ardemment épris de la jeune Marianne, résout de la posséder à tout prix, et les moyens qu'il emploie pour y parvenir sont aussi violens qu'extraordinaires. La nuit vient: Robert, oubliant les sermons poétiques de sa fille, rencontre sur le bord de la mer un cadavre qu'il traîne après lui dans l'intention de le dépouiller. Marianne le suit, on ne sait pourquoi. Le matelot n'est pas mort, et c'est Norris qui fait cette découverte. Mais ce qui est surtout curieux, c'est que Norris, profitant de l'absence momentanée de Robert, plonge un couteau dans le sein du matelot naufragé et parvient à faire croire, même à sa fille, que Robert est coupable. Combinaison bizarre d'invraisemblances gratuites, au prix desquelles il faut acheter les scènes pathétiques dont nous parlerons bientôt. Tel est l'art moderne, assez semblable à ces prodigues qui paient volontiers une jouissance passagère par des remords et des ennuis sans fin. Le but de Norris est d'accuser Robert de ce meurtre; il espère par-là mettre Marianne à sa merci et la contraindre à l'épouser. Les *wreckers* ont une horreur profonde pour l'action dont Robert est accusé; ils renferment le prisonnier dans une cabane et vont le livrer à la justice. Norris, auteur de toutes ces combinaisons ridicules, pénètre de nuit dans

la cabane et propose à Robert de favoriser son évasion, ce qui est, bien entendu, fort agréable au malheureux *wrecker;* il se sauve, mais avant de partir, il veut revoir sa fille et il pénètre dans la cabane désolée où Marianne était restée seule. Elle le croit coupable et elle le lui dit. Le chagrin que cette persuasion de sa fille cause à Robert est si vif et l'auteur est si parfaitement fidèle à l'exagération et à l'invraisemblance dont il s'est montré prodigue, que Robert se laisse appréhender au corps par la justice. Enfin, pour terminer cette folle série de situations impossibles, Marianne ne défend pas son père et déclare aux juges qu'il est coupable. Dernier trait de folie dramatique qui aboutit à une belle scène.

Le père reproche à sa fille l'accusation qu'elle a portée contre lui.

Elle se jette à ses genoux.

« Relève-toi, s'écrie-t-il, ou je vais te fouler aux pieds; relève-toi, relève-toi! Tu as beau faire flotter devant moi tes longs cheveux noirs et me demander grâce! Qui te les a donnés ces cheveux?

— C'est vous, c'est vous!

— Et les mains dont tu me presses, qui te les a données?

— C'est vous!

— Hé bien! ingrate, ces membres, ce corps, tout ce qui est à toi, cette langue qui me parle, cette jeunesse dont tu es fière, qui te les a donnés?

— Vous, mon père, vous!

— Moi! tu mens. Jamais tu n'as été ma fille, cela n'est pas, cela ne peut être. Non, jamais je ne t'ai portée dans mes bras sur le rivage, pour donner de la force à tes jeunes membres; jamais je ne t'ai veillée malade, je ne t'ai jamais bercée et endormie; jamais tu ne m'as eu pour compagnon de tes jeux. Ce n'est pas à toi que j'ai pensé avant tout, et tes plaisirs n'ont pas été les miens. Va, va, tu n'es pas ma fille. Jamais, quand la fièvre fut dans le village, je ne t'ai soignée pendant

dix nuits et dix jours sans prendre sommeil, sans prendre nourriture.

— Mon père, vous me tuerez.

— Depuis que ta mère est morte, n'ai-je pas été pour toi un père et une mère?

— Épargnez-moi ! »

Le reste du dialogue n'est ni moins éloquent, ni moins pathétique. Mais les absurdités de l'auteur marchent d'un pas plus rapide encore que les beautés de sa pièce. Norris promet à Marianne de sauver son père, si elle consent à l'épouser; et elle y consent. Au moment même où le serment nuptial va être prononcé, un confident de Norris paraît en scène; et Norris le frappe au cœur : action tout aussi improbable que le reste, et qui fait monter le coupable sur l'échafaud.

La plupart des drames qui, publiés ou représentés dans ces derniers temps, ont offert des traces de mérite poétique ou de force dans la conception, sont inférieurs aux œuvres de Sheridan-Knowles. Proctor, connu sous le nom de Barry Cornwall, n'a écrit que des églogues harmonieuses, auxquelles manquent l'intérêt et le mouvement. La *Beatrix Cenci* de Shelley dépasse toutes les bornes de l'art tragique, en fait de violence et de fureur. Il y a d'heureuses tirades et de l'élégance dans les tragédies de miss Mitfort et de miss Kemble, mais un défaut total de vigueur dramatique et d'invention.

Le *Philip van Artevelde* de M. Taylor se distingue par des qualités peu communes, profondeur philosophique des pensées, sagesse et énergie de diction ; mais ce n'est, après tout, qu'un roman dialogué, dont les scènes se développent lentement et dont les plus remarquables beautés sont épiques. M. Horne, qui s'est insurgé, il y a peu de temps, contre les libraires de Londres et plus spécialement contre les hommes de lettres et les coteries dont les libraires sont entourés, vient de choisir *Cosme de Medicis* pour héros et pour titre d'une tragédie emphatique et invraisemblable, quelquefois éloquente, mais qui contredit toutes les données de

l'histoire. Je ne cite que pour mémoire, une œuvre lyrique et mystique, intitulée : *Paracelse*, le plus brillant et le plus poétique des drames qui aient paru dans ces derniers temps, mais qui ne pourrait s'adapter à la représentation théâtrale et qui demande pour auditeurs une élite difficile à réunir de philosophes, de métaphysiciens, de théologiens et de penseurs.

Il n'y a aujourd'hui de succès populaire que pour le vaudeville, importé de France, la farce mêlée d'ariettes, et le drame à grand spectacle. Les théâtres de Londres ne se soutiennent que par le chant, la musique, la danse, surtout par les décorations et les prestiges : spectacle qui lasse bientôt et qui, dépravant le public au lieu de le former, prépare la ruine des directeurs et celle de leurs entreprises.

(*Dublin Review.*)

Commerce. — Industrie.

MANCHESTER,

SON ORIGINE, SES PROGRÈS, SA SITUATION ACTUELLE.

Le voyageur a entendu vanter une cité opulente, dont les produits circulent à travers le monde entier ; là vit une population laborieuse qui a conquis, par une incessante activité les droits politiques qui lui manquaient. Il se dirige vers ce foyer de civilisation ; il s'attend à y trouver, non-seulemen la magnificence des édifices, mais un peuple gai, heureux et fier, une aisance générale, le sentiment du bien-être et de l'indépendance, la santé et l'allégresse sur tous les visages, de beaux enfans, de riches étoffes, un mélange de régularité et de splendeur ; quelque chose de semblable à l'aspect d'une ville hollandaise au XVIIe siècle : prospérité, richesse, économie et liberté.

Les routes sont magnifiques ; des chevaux rapides entraînent le voyageur ; l'espace est dévoré plutôt que parcouru. Une fumée épaisse annonce l'approche de la ville manufacturière. Les campagnes sont encore belles et bien cultivées ; et ces chaumières coquettes, cette élégance de la vie rustique, séduisante pour l'imagination de l'étranger, lui parlent de mœurs à-la-fois simples et ornées, unissant au goût du bien-être l'amour de la nature et la poésie du foyer domestique. Cependant plus il avance, plus ces charmantes cabanes de-

viennent rares : bientôt l'auberge et le cabaret les remplacent. Voici le faubourg de la grande cité, dans toute sa laideur, dans son activité triste ; le bruit augmente ; le voyageur a pénétré dans la ville. Pourquoi ce tumulte lugubre et sourd ? Dans quel enfer est-il tombé ? Partout des haillons, des visages livides, des voix rauques, des yeux ternes et affamés, des enfans rachitiques et demi nus, une population étiolée, des femmes qui ne sont d'aucun sexe, et des groupes furieux qui parcourent les rues en demandant du pain. C'est l'émeute de la faim, la plus inexorable de toutes. Les bourgeois ferment leurs portes et leurs fenêtres. La cavalerie se met en marche ; les magistrats inquiets revêtent leurs insignes. Les boulangers livrent leur pain à bas prix ; on envahit l'étal des bouchers. Les femmes encouragent leurs maris et distribuent à leurs enfans, dans la place publique, le produit du pillage. Ce spectacle est affreux ; il n'a pas même, pour se relever, le prestige du fanatisme. Le besoin brutal, la soif et la faim forcent quarante mille prolétaires à secouer leurs haillons et à prendre le pain des riches !

C'est donc là, s'écrie le voyageur, l'opulente Manchester ! Richesse et misère, production abondante et douleurs infinies. La plus active des villes manufacturières du monde entier, celle qui a le plus brillamment réussi dans la carrière de l'industrie, la voilà ! Ses quarante mille artisans libres sont plus misérables que quarante mille esclaves romains. La banqueroute attend ses manufacturiers. Tout cet appareil de machines, toute cette production de merveilles, n'aboutit qu'à un labeur sans fin et à une misère sans remède. L'histoire des nations modernes ne présente pas au philosophe de phénomène plus douloureux, ni de problème plus difficile. L'industrie et le commerce ont leurs paroxismes nécessaires ; la vie industrielle marche de conquêtes en conquêtes et de douleurs en douleurs. Travailler, produire, voilà son but ; et dès que la consommation n'atteint pas le niveau de la production ; dès qu'un débouché se ferme, elle se trouve ac-

cablée de son propre labeur et écrasée de ses produits.

Il n'y a pas plus d'un mois, les scènes que nous venons d'esquisser épouvantaient les citoyens de Manchester. Si l'on parcourt les récentes annales de cette ville, on y verra le même désordre s'y reproduire à-peu-près tous les cinq ans, par crises régulières et dont la fureur est toujours croissante.

En 1808, les ouvriers se révoltent et réclament l'augmentation de leurs salaires.

En 1812, ils pillent les magasins, détruisent les machines, la justice s'empare de l'affaire ; quatre hommes et une femme sont pendus.

En 1817, la détresse augmente ; quatre-vingts banqueroutes se déclarent ; les ouvriers s'arment, des charges de cavalerie dispersent l'émeute, et trois cent soixante-sept malheureux sont livrés aux assises.

En 1818, l'émeute s'organise d'une manière plus redoutable ; le chapeau blanc devient le signe de ralliement des insurgés ; ils se réunissent à Petersfield, où cent mille hommes jurent d'exterminer les fabricans. On les disperse à coups de sabre.

1825 et 1826 voient reparaître le fléau devenu gigantesque. On prend le parti d'ouvrir des *soup-shops*, boutiques où l'on distribue du bouillon à 14,000 ouvriers réduits à la famine par les *stoppages* (suspensions) et *turn-outs* (renvois d'ouvriers). Rien ne s'apaise cependant. La force armée dissipe les insurgés et tue six hommes ; d'autres sont livrés au bourreau. Il faut doubler la taxe des pauvres qui finit par s'élever à 102,000 £ (2,550,000 fr.)

En 1831, une réunion de trente mille hommes, assemblés à Ashton, demande à grands cris du travail et du pain.

En 1832, les mêmes scènes se renouvellent.

C'est au prix de ces convulsions périodiques, de ces sacrifices et de ces angoisses, que la prospérité de la ville augmente. Chaque secousse nouvelle, chaque nouvelle crise semble destinée à lui faire acheter, par une épreuve de plus, l'avenir au-

quel elle prétend et qu'elle paraît devoir obtenir. Pendant qu'un triste drame se passe à l'intérieur de ces familles; que la faim les assiège; que l'émeute gronde; que le pain et le feu manquent aux victimes, le capital de la ville s'accroît; les produits manufacturés par ces êtres misérables apparaissent à-la-fois sur tous les marchés : on ne peut nier ni le progrès de la masse, ni la désolation des individus. Les académies, au lieu de proposer tant de sujets de prix inutiles, devraient inviter les philosophes à diriger leurs méditations vers la recherche des causes qui donnent cet étrange et contradictoire résultat.

Faut-il l'attribuer à l'imprévoyance des travailleurs; à leur trop grande agglomération sur un seul point? accuser les commerçans qui soumettent leurs ouvriers à une exploitation incessante et à un labeur sans fin; ou à la concurrence de mille petites maisons, qui, au lieu de s'unir entre elles, se livrent la guerre; entreprennent des opérations au-dessus de leurs forces, et font naufrage au premier souffle du vent contraire? Doit-on aussi porter en ligne de compte la concurrence qui s'établit sur les marchés étrangers; ou enfin, comme le prétendent quelques économistes, doit-on exclusivement attribuer ces crises à l'excès de la production?

En admettant une de ces causes, ou toutes ces causes, le philosophe est obligé de convenir que le code moral de l'ère industrielle n'est pas encore fondé; que des dangers nouveaux, des maladies nouvelles étant venus à éclore pour les sociétés, on n'a pas trouvé les remèdes ou les palliatifs nécessaires. Si vous écoutez les ouvriers, la funeste avidité des capitalistes fait tout le mal; prêtez l'oreille aux fabricans, ils accuseront l'imprévoyance des ouvriers et surtout la concurrence. La manufacture est partout, disent-ils : au Mexique, au Brésil, aux États-Unis, à Singapoure, à Calcutta, à Bombay. Les produits même inférieurs que donnent ces nouveaux ateliers d'industrie, nuisent à l'Angleterre, en alimentant les marchés indigènes.

Les fabricans ont raison, quand ils se plaignent de la concurrence. Mais beaucoup d'autres causes exercent sur la situation du commerce une influence délétère. La première de toutes, selon nous, c'est le peu de moralité introduite jusqu'ici dans la vie industrielle. D'un côté, la prudence et la prévoyance ne sont pas enseignées à l'ouvrier; d'un autre côté, le fabricant spéculateur, courant après un bénéfice vague et brillant, cherche à absorber les bénéfices de ses compétiteurs, en livrant à meilleur marché; pour cela il diminue chaque jour le salaire de l'ouvrier, l'opprime sans pitié, et en exige sans cesse des travaux plus lourds. L'ouvrier plie, tant qu'il est faible; puis, le moment venu, il relève la tête, impose des lois, brise les machines et se venge. Ces hommes, capitalistes et travailleurs, qui devraient partager fraternellement ou du moins selon une répartition équitable, les bénéfices auxquels ils concourent au moyen des capitaux et de la main-d'œuvre, dissipent, par la guerre maladroite qu'ils se livrent, et la main-d'œuvre et les capitaux. Il y a lutte, tantôt secrète, tantôt ostensible entre le corps et l'âme, entre la force qui dirige et la force qui exécute. Le fabricant prospère-t-il ? l'ouvrier le quitte, au moment où une consommation exigeante demande de nombreux produits : il force ainsi le capitaliste à élever le prix des salaires; il le prive d'une partie de son gain; il travaille moins et plus faiblement. La production cesse-t-elle de se trouver en rapport avec la consommation ? le fabricant éprouve-t-il une crise momentanée? l'ouvrier est aussitôt congédié et livré au dénûment.

Il y a donc avidité immorale chez le fabricant, vengeance passive et cruelle chez l'ouvrier; et, comme ces deux intérêts sont confondus, qu'ils sont identiques dans la réalité ; que les bénéfices de l'un sont les bénéfices de l'autre, leur lutte constante ne fait qu'entraîner la perte commune. L'iniquité de cette situation et son danger flagrant s'aggravent par l'avidité de ceux qui, se renfermant dans leur indifférence, prêtent des capitaux aux petits spéculateurs avides, pour en retirer de

gros bénéfices, et qui, au moindre signal de détresse, leur enlèvent cette ressource unique. Mais qu'importe à la plupart des gouvernemens cette rage de spéculation? Ils laissent, disent-ils, la liberté à leurs sujets; oui, la liberté de se ruiner. Laissez faire, laissez passer; favorisez la production sans but, sans système, sans arrêt; concourez ainsi au suicide de vos peuples. Aussi, voyez-les, faute de direction et de sagesse régulatrice, préparer l'exploitation de mines qui n'ont jamais existé; envoyer aux Samoyèdes des étoffes de soie; bâtir des villes qui seront peuplées dans trois siècles; creuser des canaux que l'eau ne remplira jamais; tracer des routes sur lesquelles on ne verra pas rouler un waggon! Ainsi, la détresse suit l'activité; la misère s'attache à la spéculation. Ce n'est pas tout : des travaux inutiles constituent un capital imaginaire; et sur ce capital, les agioteurs viennent travailler à leur tour. La valeur chimérique qui hausse et baisse selon le jeu de leurs caprices ou de leurs luttes, n'aboutit qu'à ruiner les hommes vraiment actifs qui possèdent des capitaux réels et qui les hasardent, qui s'imposent un véritable labeur et qui le dépensent.

Quel que soit le foyer de l'industrie que l'on visite, il offrira le même danger et les mêmes crises à l'observateur; on y verra la spéculation emportée par ses vastes espérances, escortée d'une foule avide, suivie d'agioteurs immoraux, tout entière à des opérations hasardeuses. La vieille Europe n'a pas été la seule coupable. Pendant qu'on spéculait à Paris et à Londres, l'Amérique compromettait aussi ses jeunes destinées; comme nous, elle retirait des voies ordinaires de la production des capitaux considérables, pour les ensevelir dans des opérations improductives ou qui, de long-temps, ne produiront rien. Plus de trente millions de dollars ont été placés en terres publiques, dans l'espace de dix-huit mois. En moins de trois semaines, les ventes de terre ont produit trois millions et demi de dollars : frénésie extraordinaire qui s'est attaquée non-seulement aux terrains libres, mais à tous

les biens-fonds, qui, d'échange en échange et de trafic en trafic, ont vu tripler leur valeur. Les assesseurs ont estimé, en 1836, la propriété foncière de New-York cent millions plus haut que l'année précédente. Les terrains à bâtir qui environnent Chicago, petite ville sur le lac Michigan, ont été vendus dans une circonscription de six milles, ils suffiraient à loger trois cent mille habitans; et Chicago ne compte pas aujourd'hui plus de quatre mille âmes. Presque aussi grande que l'Europe entière, l'Amérique, avec ses quinze ou seize millions d'âmes, clairsemées sur deux millions trois cent mille milles carrés, a entrepris des travaux publics immenses, avec lesquels sa population et sa richesse ne sont pas en rapport; travaux qui enlèvent à l'agriculture des bras nécessaires, qui dépassent les besoins réels, et absorbent, au profit d'un avenir éloigné, problématique et ruineux, les ressources de l'état. Certes, il n'y a aucune proportion entre le commerce intérieur de cette contrée et les six cents milles de canaux, et les deux cent et quelques milles de chemins de fer qui la sillonnent. Déjà l'on parle de rendre navigables pour les plus gros navires, les trois cent soixante-quatre milles du lac Erié, et de tracer à travers l'état de New-York un chemin de fer de trois cent quarante milles en ligne droite. Colossale inutilité!

Les Etats-Unis étant aujourd'hui le grand débouché de notre industrie, l'Europe a immédiatement senti le contrecoup de ces folies. Dès que l'Amérique septentrionale a fermé les débouchés qu'elle offrait au commerce européen, ce dernier a beaucoup souffert; et de plus, nos capitaux, trouvant par-delà l'Atlantique un plus fort escompte, ont quitté l'Europe et sont allés se faire acheter aux Etats-Unis. Déplacement qui a encore compliqué notre situation.

Que l'équilibre soit destiné à se rétablir, que les flots industriels rentrent bientôt dans leur lit, c'est ce dont nous ne doutons pas; mais pendant ces crises renouvelées et violentes, les familles souffrent; le crédit meurt, la société peut être

ébranlée. Le devoir de tout gouvernement est de prévenir : c'est un phare placé au milieu des peuples qui doit toujours les éclairer. Au lieu de ces enquêtes absurdes, qui traitent de *commodo et incommodo,* qui s'occupent moins de l'utilité applicable que des questions générales et des théories politiques, le devoir d'un gouvernement serait d'examiner de près les questions spéciales et de livrer à la publicité le résultat de son examen; il servirait ainsi de conseiller et de guide à l'industrie; il n'entraverait pas sa marche, mais il la dirigerait. Quand les compagnies de banque tendent à pulluler, il s'enquerrait avec soin de leur urgence et en ferait sentir l'inutilité; alors que les capitaux se portaient en foule vers l'exploitation de mines du Nouveau-Monde, mines qui n'existaient nulle part; alors que la fabrication dirigeait ses produits vers le Mexique et le Pérou, il fallait connaître la situation réelle de ces pays, détruire les illusions formées par la cupidité, les mensonges des croupiers de la Bourse, et remettre le bon-sens public dans la voie de la vérité. La société, ainsi éclairée, ne se fût pas livrée à ces expéditions hasardeuses, à cet énorme agiotage de terres, à ce creusement de canaux et à ces défrichemens inutiles ou impossibles. Son progrès serait régulier; elle ne procéderait pas par crises violentes, suivies de temps d'arrêt désastreux. Son bien-être marcherait du même pas que sa moralité et son économie, seule marche digne d'un grand peuple, qui ne doit fonder ses espérances et sa fortune que sur l'habileté des combinaisons, l'ordre et la bonne foi, non sur les chances d'un coup de dé.

Nous avons avancé, sans doute; le progrès des sociétés est incontestable. Tout ce qui tient à l'ordre matériel s'est amélioré et perfectionné. La durée moyenne de la vie est aujourd'hui plus grande; les maladies sont mieux connues et moins compliquées; les chemins meilleurs; les besoins plus faciles à satisfaire; l'aisance plus générale. Mais, le philosophe doit en convenir, au milieu de ce grand mouvement, de ce

développement actif, de cette martingale universelle, la moralité des peuples a dû souffrir, et elle a souffert; c'est cependant le ressort nécessaire de la nouvelle civilisation. Sous le règne de la force, pendant l'ère de la conquête et de la chevalerie, on se passait bien plus aisément des vertus privées que le commerce et l'industrie appellent comme leurs auxiliaires les plus indispensables.

Le but principal de l'homme politique doit donc être de rendre la moralité aux peuples, de faire cesser les spéculations aléatoires et immorales, de soustraire les classes industrielles à la rapacité des agioteurs, de disperser ces agglomérations d'ouvriers, qui les exposent à des crises de détresse si terribles, de leur faire exécuter alternativement des travaux agricoles et des travaux d'atelier, dont le mélange salutaire augmente la vigueur du corps et de l'âme, comme l'exemple de la Suisse et de l'Allemagne l'a prouvé. Il ne suffit pas de créer des caisses d'épargne, mais d'apprendre aux hommes comment on épargne; d'ouvrir des salles d'asile, mais de leur enseigner comment on s'en passe.

Sous ce rapport, Manchester, dont nous allons étudier l'histoire, n'a pas fait preuve d'une sollicitude plus éclairée. Nulle part, les salles d'asile, les établissemens de charité, les écoles gratuites, les caisses d'épargne, ne sont ni plus nombreux, ni mieux entretenus; mais nous doutons beaucoup que ces établissemens contribuent à développer chez les classes industrieuses ce sentiment de haute moralité dont rien ne peut remplacer l'absence. Manchester possède plus de 40 établissemens de charité, dont plusieurs remontent à la fin du seizième siècle. Le Lancashire, qui ne le cède, sous le rapport du nombre de ces établissemens, qu'aux comtés de Devon, Norfolk, Sommerset et York, en renferme plus de 1180, dont le revenu annuel est estimé 36,000 £; et les hôpitaux de Manchester reçoivent annuellement plus de 25,000 malades.

En 1784, Manchester ne comptait qu'une seule école du

dimanche (*sunday school*); trois ans après, ce chiffre s'élevait à 41. Alors, 2022 garcons et 2221 filles seulement fréquentaient ces écoles. Aujourd'hui, on compte 86 *sunday schools*, suivies par 16,303 garçons et 16,893 filles. Ces *sunday schools* sont destinées à l'instruction spéciale des enfans de la classe pauvre. La lecture, l'orthographe, l'écriture, les devoirs de la religion, un peu d'histoire, sont les notions qu'on leur donne en attendant qu'ils aillent perfectionner leur éducation dans des cours plus élevés. Pour compléter le tableau de l'état actuel de l'instruction dans le borough de Manchester, il faut ajouter 523 *day schools* de tout genre, qui sont suivies par 7492 garçons et 7157 filles, et 148 autres écoles entretenues par des souscriptions et des dotations.

La prison de Manchester mérite aussi une mention spéciale : hospice, école, salles de travail, chapelle, cellules solitaires, cours bien aérées, tout cela se trouve dans New-Bayley. Un gouverneur, aux appointemens de 500 £, y a son domicile; les femmes sont sous la surveillance d'une matrone qui règle leurs travaux. La plupart des hommes sont employés comme tisserands, chapeliers, cordonniers, tailleurs; d'autres travaillent aux moulins pénitenciers qui occupent, dans l'hiver, 112 individus, et dans l'été 160. Les femmes tissent, dévident, cousent, lavent et font des têtes d'épingles. Le gain des prisonniers s'est élevé, en 1835, à 524 £; le condamné pour crime reçoit un sixième de son gain; le prisonnier non jugé, un tiers; le prisonnier pour délit correctionnel, un tiers; le reste est affecté aux dépenses de la prison. Le prisonnier se met à l'ouvrage, en été, à six heures, et quitte à six heures du soir; une demi-heure lui est accordée pour son déjeuner et une heure pour le dîner. Dans l'hiver, la durée du travail varie avec la saison; l'école est destinée aux enfans qu'une première faute amène dans la prison; ils s'y rendent trois fois par semaine. La dépense de la prison s'est élevée, en 1835, à 7643 £ 14 sh. 11 den.; un homme coûte, par semaine, de 1 sh. 4 den. à 1 sh. 6 den.; une femme, de 1 sh.

1 den. 1/2 à 11 den. 3/4. On donne à un homme : 20 onces 1/2 de pain, 1 once de sel par jour, un quart de gruau pour souper et déjeuner ; 1 livre de bœuf et 1 livre 1/2 de pommes de terre, un quart de soupe aux pois, deux fois par semaine ; et une pinte de bière le dimanche ; à une femme, 16 onces de pain, 1 demi-once de sel par jour, un quart de gruau, matin et soir, une pinte de bière, avec une livre de pommes de terre bouillies pour le dîner.

Mais tous ces efforts tentés pour développer l'intelligence d'enfans condamnés d'avance à des travaux excessifs ; mais tous ces soins donnés au corps des prisonniers et des malades, victimes d'un ordre de choses vicieux, remédient-ils au mal, en font-ils disparaître la cause, exercent-ils une influence notable sur la moralité des masses? Non. Voici un document curieux qui indique le mouvement progressif de la population criminelle jugée aux assises de Salford depuis 1794 jusqu'en 1835 : l'on y verra que, quoique notre législation ait été considérablement adoucie, le nombre des condamnations a presque quadruplé.

Tableau présentant le nombre des prévenus et condamnés jugés aux assises de Salford pendant les années ci-après.

ANNÉES.	PRISONNIERS.		FEMMES.		Simples délits.	Condamnés.	TOTAUX.
	Mâles.	Condamnés.	Prisonnières.	Condamnées.			
De 1794 à 1800.	715	452	400	248	567	57	2,439
De 1800 à 1805.	698	437	323	233	588	263	2,542
De 1805 à 1810.	498	367	297	232	482	255	2,131
De 1810 à 1815.	961	733	492	392	400	365	3,343
De 1815 à 1820.	2,590	2,286	696	639	682	631	7,524
De 1820 à 1825.	3,028	2,706	753	700	474	402	8,063
De 1825 à 1830	3,378	2,949	801	674	526	444	8,772
De 1830 à 1835.	3,605	3,069	916	758	691	567	9,606
TOTAUX. . .	15,473	12,999	4,678	3,876	4,410	2,984	44,420

Dans ce nombre, 3,301 individus ont été transportés à la Nouvelle-Galles du Sud ; savoir : 2,905 hommes et 396 femmes.

Mais procédons avec méthode, et, dans cet aperçu historique, commençons par esquisser les premières époques de Manchester.

Imaginez de pauvres émigrés celtiques, se réunissant à la population de York et de Durham, et se réfugiant avec leurs troupeaux au fond des forêts qui couvraient alors les plaines du Lancashire, pour se défendre contre les agressions de leurs voisins. Ces pâtres, d'abord soumis aux druides, leurs chefs souverains, se rendirent, après une vigoureuse résistance, aux armes victorieuses d'Agricola, qui s'empara de leurs forêts ainsi que du reste de l'Angleterre. Voilà quels ont été les premiers fondateurs de Manchester. *Mancenion* (lieu planté de tentes) fut le nom de la ville naissante. Bientôt, grâce à l'influence civilisatrice de la conquête, Mancenion vit son enceinte s'agrandir. Quatre grandes routes : deux de l'ouest à l'est, deux du nord au sud, l'une allant à York, sont percées par les ordres d'Agricola.

En 446, les Pictes et les Scots envahissent le Lancashire; le Breton pacifique appelle contre eux les Saxons, qui refoulèrent les agresseurs dans le Nord, et forcèrent ensuite ceux qu'ils étaient venus secourir à se soumettre à leur pouvoir. Manchester devint alors la résidence d'un lord ou *thegn*. Celui-ci y tenait cour de haute et de basse justice, prononçait des amendes, punissait du gibet et du pilori, et encourageait les établissemens nouveaux, en accordant à ses tenanciers le privilège d'être jugés par leurs propres baillis dans sa cour, moyennant une redevance de douze pence par an.

Au septième siècle, Warrington et Manchester qui, depuis la conversion d'Edwin, avaient renoncé au polythéisme pour embrasser le christianisme, furent constitués en doyennés. Le doyenné de Manchester comprenait Eccles, Middleton, Rockdale, Bury, Blackburn, Wholey. On voit que Manchester avait déjà une certaine importance. Le nouveau chef ecclésiastique fut revêtu d'une autorité presque absolue. Il

pouvait ordonner des prêtres et les pourvoir de bénéfices ; il infligeait des peines corporelles aux citoyens ; il consacrait les églises et prononçait les interdictions et les excommunications. Sous cette influence, l'église de Manchester acquit bientôt une grande puissance et fut aussi une de celles qui opposa la résistance la plus opiniâtre à la réforme.

Dès le septième siècle, Manchester était en pleine prospérité ; mais en 870, les Danois, s'élançant des bords de la mer Baltique, font une irruption dans le Lancashire et en restent les possesseurs jusqu'en 920 où le prince Édouard les battit et les força de quitter le pays. Edouard embellit et répara la ville, et déjà les maux causés par le long séjour des Danois se cicatrisaient, lorsqu'en 1066 Guillaume le Normand conquit l'Angleterre. Manchester et les *hundred* d'Amounderness, Lonsdale, Furness, ainsi que tout le terrain qui s'étend depuis les bords de la Mersey jusqu'à ceux de la Ribble, échurent en partage à Guillaume de Poitou. Le gouvernement de Manchester fut donné à Nigel, chevalier normand, qui le perdit par sa déloyauté. Ce Nigel est le premier baron de Manchester. Après lui vint la famille des Gredley, dont l'administration sage et prudente accrut en peu de temps la prospérité du pays. Un de ces Gredley figure au nombre des hauts barons qui forcèrent le roi Jean à donner à la nation la *magna charta*. Un autre, en récompense de ses services, obtint du roi Henri III le privilège de tenir chaque année une foire de deux jours dans la ville, à la charge de payer une rétribution annuelle de cinq marcs d'argent et de donner un palefroi ; enfin, en 1301, Thomas Gredley, dans la grande charte qu'il octroya à la ville, institua les cours de *Langmooth* et *Portmooth*, aujourd'hui *court leet* et *court baron*, détermina leurs attributions et fit un réglement pour les marchés. En 1307, la baronnie de Manchester échut à la famille Delaware, dont John, le premier possesseur du titre, fut appelé au parlement sous Edouard II. Cette famille se distingua dans les guerres de la Rose, et protesta avec énergie contre

l'opposition du pape au divorce d'Henri VIII; mais un de ses membres, Willam West, ayant tenté d'empoisonner son oncle, le parlement, sous Elisabeth, prononça sa déchéance. Ce William West, après une vive résistance, vendit ses droits manoriaux 3000 £ à un fabricant de Londres qui les revendit lui-même, seize ans après, à Thomas West, fondateur de *collegiate church*.

Mais déjà l'importance commerciale de Manchester était considérable. On lit dans un édit de Henri VIII, à propos de la suppression d'un asile de refuge pour les malfaiteurs, que, « la ville étant habitée par des marchands qui faisaient un grand commerce de velours, cotons, laines, il était dangereux de conserver dans son enceinte des gens sans aveu et mal intentionnés. »

Les guerres civiles de 1642 trouvèrent dans Manchester une ville dévouée à la cause du roi Charles I[er]; mais ce prince ayant retiré au duc de Derby le gouvernement du Cheshire et du pays de Galles, le Lancashire sentit vivement cet outrage fait au duc qu'il chérissait, et Manchester se jeta dans le parti du parlement. Dès-lors cette ville devint le centre des opérations parlementaires : elle leva un régiment et fut mise en état de défense par un colonel allemand. Lord Strange vint l'assiéger à la tête de 4000 fantassins, de 200 dragons et de 7 pièces d'artillerie ; il fut repoussé sans autre perte pour Manchester que celle de quatre tués et de quatre blessés, perte si minime que le peuple, peu aguerri et dominé par l'esprit religieux de cette époque, vit un miracle dans cette délivrance. A la guerre succéda la peste qui dura un an; mais le colonel allemand sauva de nouveau la ville en la protégeant par des mesures sanitaires contre ce nouvel ennemi.

Nous voici arrivés à l'époque d'où date particulièrement le progrès industriel et commercial de Manchester. Les émigrations des Pays-Bas venaient de verser leur population industrieuse sur l'Angleterre, et particulièrement sur son district manufacturier par excellence ; déjà l'élan était donné. La

ville eut bientôt un mille de long, des rues larges, propres et bien bâties; quatre places publiques où se tenaient deux marchés par semaine et trois foires par an. Néanmoins l'argent était encore fort rare; le capital en circulation ne s'élevait que de 3 à 4000 £. Les marchands fabriquaient eux-mêmes leur monnaie, sous l'obligation de la reprendre lorsqu'on la leur représentait. A cet effet, le marchand dont le commerce avait quelque extension, était obligé d'avoir une boîte à compartimens dans laquelle il plaçait chacune de ces monnaies que l'on appelait *tokens*. Ces *tokens* représentaient telle ou telle valeur comme un bon signé ou un billet de banque. La maison qui jouissait d'un assez grand crédit pour pouvoir les émettre, gagnait ainsi le temps que l'on perd aujourd'hui à confectionner et à renouveler les billets. L'agrandissement de la ville, et les élémens hétérogènes dont se compose maintenant la population, n'avaient point encore altéré la simplicité des mœurs du manufacturier. Comme par le passé il travaillait dès six heures du matin dans sa boutique. A sept heures, maître, enfans, apprentis, chacun, rangé autour d'une table de chêne, plongeait sa cuiller de bois dans un vaste plat de gruau et l'en retirait pour l'humecter, en passant, dans une jatte de lait. Ce déjeuner se faisait en silence, et l'on se remettait aussitôt à l'ouvrage. Le prix des denrées était alors ainsi fixé : orge, 2 sh. le boisseau de 45 livres; froment, 5 sh. le boisseau de 70 livres; l'oie, 15 d.; le fromage, 2 d. 1/4 la livre; le bœuf, 2 d. L'acre de terre se payait 40 à 45 sh.; et la location d'un cottage de tisserand, ayant boutique avec deux métiers, 20 à 40 sh. L'apprenti servait sept ans.

Nous avons vu en 1642, Manchester se défendre avec courage contre l'armée de Charles Ier et la repousser. En 1745, elle tombe au pouvoir d'un simple caporal qui entre dans la ville et s'en empare au nom de son maître avec une dizaine d'hommes. Il est vrai que l'armée du Prétendant, que l'on savait à une petite distance, ne tarda pas à se présenter avec

16 pièces d'artillerie. Le caporal avait déjà recruté 150 hommes ; ce nombre fut doublé à l'arrivée du Prétendant qui leva un impôt de 3000 £ sur la ville. Charles-Edouard avait cependant de nombreux partisans parmi les classes supérieures de Manchester, dans le clergé et surtout chez les femmes. Celles-ci, long-temps après que sa cause fut perdue, honorèrent sa mémoire en décorant, le 29 mai, leurs maisons de branches de chêne, et en se parant de roses le jour de sa naissance. Mais la plupart des habitans étaient contre lui ; aussi reprirent-ils courage à la retraite de son armée, et maltraitèrent-ils les soldats que leurs blessures ou d'autres causes forçaient à rester en arrière. La conduite de Manchester fut moins équivoque dans les guerres suivantes. Il est vrai que son territoire ne fut pas choisi pour le champ de bataille. Les Anglo-Américains viennent de se séparer de la mère-patrie; le défi est porté, et Manchester, effrayée pour son commerce, équipe un bataillon de volontaires qui reviennent six ans après déposer leur drapeau dans le collège. Cependant la guerre une fois terminée, la ville se rassure, et on la voit, à un dîner donné par le *club constitutionnel,* porter par l'organe de ses plus riches habitans ce toast à la majesté des peuples : « Puis-« sent les révolutions de l'Amérique et de la Grande-Bretagne « servir de leçon aux oppresseurs et d'exemple aux opprimés ! » Ces démonstrations trouvaient néanmoins peu de faveur parmi le peuple ; le travail manquait, les banqueroutes triplaient, les ouvriers s'attroupaient ; chaque jour de nouveaux désastres s'accumulaient sur la ville. Une disette et l'invasion projetée des Français mirent le comble à l'agitation. Alors des contributions volontaires en hommes et en argent eurent lieu dans toutes les parties du comté ; Manchester réalisa 22,000 £ (550,000 fr.); les doctrines révolutionnaires effrayaient les riches ; une assemblée fut convoquée pour aviser aux moyens de défendre la propriété contre les attaques des républicains et des voleurs. Un recensement général fut ordonné par le gouvernement afin que chacun contribuât selon ses moyens

à la défense du pays. Deux régimens, dont l'effectif s'élevait à plus de 5000 hommes, furent levés et équipés. L'aristocratie fournit à elle seule 10 pièces de six, 350 hommes équipés, 400 chevaux, 50 charrettes avec leur attelage et 28 bateaux. Le riche comté de Lancastre ne s'arrêtait à aucun sacrifice pour repousser l'ennemi qui menaçait son industrie. Voilà à quoi se réduisent les annales politiques de cette ville, tout absorbée par son commerce et ses manufactures.

En Angleterre, chaque ville existe indépendante du gouvernement central, et obéit pour ainsi dire à ses propres lois. Ainsi, le gouvernement municipal de Manchester diffère de celui de Liverpool, comme le gouvernement de Liverpool diffère de celui d'une autre ville. L'administration de la paroisse de Manchester est confiée à un *borough-reeve* ou bailli, et à deux constables élus au *court leet* par les habitans les plus notables. Le *borough-reeve* a tous les pouvoirs d'un maire, sans en avoir les distinctions; il représente les habitans dans toutes les transactions publiques. La direction de la police, qui se divise en police de jour et police de nuit, est confiée à dix constables et à un *deputy* nommé par eux, dont le traitement est de 400 £ par an; 30 hommes seulement font la police de jour, et 125 sont chargés de la police de nuit. Ces 125 hommes, qui sont sous la direction d'un chef, au traitement de 100 £ par an, et de 9 inspecteurs, ne reçoivent que 17 shillings par semaine. Les pompes à incendie, l'éclairage de la ville et le nettoyage des rues, l'inspection des égouts, sont placés sous la surveillance d'un comité, composé de 240 *police-commissionners* élus par les habitans. Ce comité, qui se réunit en assemblée générale toutes les six semaines, est tenu de publier ses comptes le 24 juin de chaque année, sous peine d'une amende de 50 £. Le document suivant présente la dépense municipale de Manchester pour l'année 1836.

Éclairage, nettoyage.	£	10,243	256,700 fr.
Police de nuit et police de jour.		7,164	179,100
Finance.		1,966	49,150
Entretien des rues.		3,625	90,625
Comptes.		475	11,875
Total		23,473	585,350

Depuis 1830, on a pavé 52 rues, représentant en longueur 4 milles, 1424 yards; en surface 78,437 yards carrés, et sous ces rues on a construit 7 milles 62 yards d'égouts.

Mais suivons le progrès de la population depuis 1580 jusqu'à nos jours. De 1580 à 1587, le nombre des morts s'élève à 184 pour les sept années; de 1680 à 1687 à 286; de 1754 à 1761, à 5,796 ou 771 par an. En 1771, la population de la paroisse s'élève à 41,032 habitans, et en 1801, le Lancashire après le Kent, et le Middlesex est le comté qui paie le plus pour ses pauvres. De 1825 à 1835, on compte dans la paroisse de Manchester 31,827 mariages, 95,481 naissances, 64,449 morts, différence 31,032; ce qui donne environ par mariage 4 naissances 1/2 pour 3 décès. Enfin, dans les états publiés par le gouvernement après le recensement de 1831, nous trouvons pour les 30 townships dont se compose la paroisse, et au nombre desquels est le township de Manchester lui-même: surface, 34,278 acres anglais; maisons habitées, 45,643; maisons inhabitées, 1,644; familles, 56,761; individus, 270,373. Dans ce compte, le township de Manchester est porté pour: maisons habitées, 22,445; inhabitées, 968; en construction, 53; familles, 30,304, qui se décomposent ainsi: 30 à l'agriculture, 23,067 au commerce et aux manufactures, 7287 appartenant aux autres classes. Ces familles forment un total de 142,026 individus, dont 67,845 hommes et 74,181 femmes. Ainsi la population de la paroisse, qui s'élevait en 1771 à 41,032, s'élève dans l'espace de moins de 60 ans à 270,363; c'est le sextuple. Cet accroissement ne s'est pas ralenti depuis le recensement de 1831; car on évalue à 700 le nombre des rues nouvelles qui se sont formées dans la

paroisse depuis quatre ans, lesquelles, à 10 maisons par rue et à 6 habitans par maison, donnent une augmentation de 7000 maisons et de 42,000 habitans.

La paroisse de Manchester se compose de 30 townships; le township de Manchester se subdivise en 14 districts. L'administration civile est entre les mains d'un magistrat, dont la juridiction s'étend également sur Salford; il donne audience tous les jours, et connaît des délits et autres cas accidentels. Quand il juge que ces cas sont du ressort des assises, les prisonniers sont renvoyés à Salford où ils attendent l'ouverture de la session, qui a lieu huit fois par an; il est en outre chargé du maintien de la tranquillité publique pendant les élections. Le tableau suivant indique le mouvement qui s'est opéré dans le chiffre électoral depuis la réforme. Ce document est du plus grand intérêt, en ce qu'il justifie l'accroissement progressif que nous avons signalé dans la population.

Tableau présentant le nombre d'électeurs du borough de Manchester, pendant les années ci-après.

TOWNSHIPS.	1832.	1833.	1834.	1835.
Manchester	4,281	5,326	6,319	7,195
Charleton sur Medlock	1,135	1,252	1,051	1,318
Hulme	420	218	337	622
Cheetham	382	192	243	504
Ardwick	310	163	415	330
Newton	125	131	93	127
Harpurhey	15	12	11	13
Bradford et Berwick	8	10	10	11
TOTAUX	6,676	7,351	8,159	10,123

Ce nombre de 10,123 se décompose ainsi : 6,985 propriétaires de maisons et rentiers; 1,801 marchands en gros; 446 marchands en détail; 151 fabricans; 278 banquiers; 388 fondeurs; 41 imprimeurs et blanchisseurs de calicots; 27 brasseurs et marchands de spiritueux en détail.

Nous avons vu comment Manchester, d'abord hameau

composé de huttes, est devenu une ville puissante; nous allons maintenant tracer l'histoire de ses fabriques, et indiquer leur importance actuelle.

L'origine des fabriques de coton est fort ancienne. Leur première patrie fut l'Indoustan, où, grâce à la patience et à la merveilleuse adresse des Indous, elles conservèrent leur supériorité jusqu'à la fin du siècle dernier. On assure pourtant que la fabrication du coton était connue des indigènes du Nouveau-Monde, long-temps avant que Christophe Colomb en fît la découverte. Néanmoins, c'est à l'Inde qu'ont été empruntés la plupart des noms par lesquels on distingue la plupart des tissus de coton aujourd'hui en usage : *jakonas, guinghams, guinées, mousselines.* De 912 à 960, les Maures d'Espagne, sous le règne d'Abdérame II, introduisirent en Europe les fabriques de coton. Ces peuples cultivaient, dans les fertiles plaines de Valence, le cotonnier et le ver-à-soie. Grenade, Séville et Cordoue possédaient de riches manufactures; mais cette industrie semble s'exiler de l'Europe avec eux, car on n'en découvre plus de traces qu'au quatorzième siècle. Alors, nous retrouvons les fabriques de coton en Italie et dans la Souabe; de là, elles s'étendent en Flandre, en Hollande, à Bruges et à Gand, puis en Turquie. Elles font ainsi le tour de l'Europe, et viennent enfin s'établir en Angleterre, où dans quelques siècles, les arts mécaniques, secondés par la vapeur, doivent leur donner une supériorité et une importance qu'elles n'eurent jamais autre part.

Mais avant d'arriver à cette prospérité, que d'efforts, que de luttes! Supporter les ravages des guerres civiles, triompher des préjugés, soutenir la concurrence des fabriques de l'Inde; rivale formidable qui jetait sans cesse sur les marchés anglais une masse de produits, dont la finesse, comparée avec la grossièreté des nouveaux tissus, faisait plus vivement ressortir leur imperfection. Toutes ces difficultés sont pourtant vaincues : les unes, par une patience à toute épreuve; les autres, par des tarifs protecteurs qui

permettent à-la-fois aux produits de s'écouler, et à l'industrie de se perfectionner. Dans le Lancashire, on voit accourir un grand nombre d'étrangers de Hambourg, d'Irlande et d'Écosse, pour y vendre du coton filé. Le coton filé manquait, le fileur ne pouvait marcher de front avec le tisserand; les femmes jeunes et vieilles faisaient tourner le rouet pendant les longues veillées d'hiver : cette exertion de travail ne suffisait pas. « Dans ce siècle, dit Cambden, la ville avait une grande importance; ses velours, ses cotons étaient recherchés partout. » Les émigrations des Pays-Bas et la révocation de l'édit de Nantes secondèrent ce mouvement. Le coton filé manquait encore en 1740. Le tissage d'une pièce de coton de 12 livres occupait un tisserand environ 14 jours, et lui valait 18 shillings; le filage de la trame, 9 shillings la livre, et le nettoyage, cardage, etc., 9 shillings. A cette époque, Manchester fabriquait annuellement pour 600,000 £ de produits, et les versait sur tous les marchés du globe, sans pouvoir satisfaire à leurs besoins. Le comté avait 50,000 fuseaux en activité, et comptait 41 manufactures; le Derbyshire 22; l'Écosse et le Pays de Galles, 24. Le tableau suivant fera mieux connaître la marche progressive de l'industrie cotonnière dans la Grande-Bretagne pendant le siècle dernier.

Tableau présentant les importations et exportations de coton de l'Angleterre, pendant les années ci-après.

ANNÉES.	IMPORTATION. Quantités.	EXPORTATION. Valeur.
1697...	1,976,359 livres.......	5,915 £
1701...	1,985,868	23,253
1710...	715,008	5,698
1720...	1,972,805	16,200
1730...	1,549,472	13,524
1741...	1,645,031	20,709
1751...	2,976,610	45,986
1764...	3,870,392	200,354
1780...	6,700,000	355,060
1790...	31,500,000	1,662,369
1800...	56,000,000	5,406,501

On remarque dans ce tableau que, de 1764 à 1780, le chiffre des importations double; et que, de 1780 à 1790, ce dernier chiffre sextuple. C'est que, dans cet intervalle, les arts mécaniques avaient doté l'industrie de machines si parfaites, qu'aujourd'hui une personne seule peut, dans le même temps donné, filer autant de coton qu'en auraient pu filer 200 personnes il y a cinquante ans. Depuis cette époque, les fabriques anglaises font des progrès rapides : elles n'eurent plus rien à redouter de leurs rivales, quant à la beauté, à la bonté du tissu, et à la modicité des prix. L'Inde, elle-même, contre laquelle elles avaient si longuement et si vainement lutté, reconnaissait déjà son impuissance.

L'invention des métiers mécaniques remonte à une époque beaucoup plus ancienne que 1765. L'honneur de la découverte appartient à John Wyatt, pauvre ouvrier des environs de Lichfield; ce fut lui qui, en 1735, obtint le premier écheveau de fil de coton par des moyens mécaniques. Trop pauvre pour exploiter seul sa découverte, Wyatt la communiqua à Paul Lewis qui inventa, en 1748, une machine à carder. Mais ces deux machines étaient de grossières ébauches qui, sans doute, auraient péri de langueur dans une honteuse obscurité, si un homme intelligent n'eût découvert tous les avantages qu'on en pouvait tirer. Cet homme était un simple perruquier, nommé Arkwright, mais d'un caractère ardent, industrieux et persévérant; il s'empara de l'idée de Paul Lewis et de Wyatt, perfectionna leurs machines et produisit le *water-frame* ou banc à broches. Ceci se passait en 1769, et quinze ans plus tard le même Arkwright inventait une nouvelle machine pour le cardage et l'étirage du coton. Arkwright ne put jouir tranquillement du fruit de son travail; car les manufacturiers de Manchester, jaloux de sa prospérité, s'associèrent pour obtenir, et obtinrent du Parlement la suppression de l'un de ses brevets. On l'accusait d'avoir surpris le secret de Leight, et le second brevet lui fut également retiré cinq ans plus tard. Dans l'intervalle qui sépare ces deux dé-

couvertes, en 1770, James Hargreaves, pauvre ouvrier tisserand, près Blackburn, inventait une autre machine qui filait la trame, comme le *water-frame* filait la chaîne. Cette nouvelle machine reçut le nom de *spinning Jenny* (Jeanne la fileuse), du nom de la fille de Highs, en faveur duquel quelques personnes réclament le mérite de l'invention. Il restait encore beaucoup à faire. Malgré ses avantages, la fileuse de Hargreaves ne pouvait produire des numéros fins, et n'avait que 20 ou 30 fuseaux. La *mule Jenny,* de Samuel Crompton, qui était parvenu à combiner les deux systèmes d'Arkwright et de Hargreaves, remédia à ces difficultés. Mais, comme ses prédécesseurs, Samuel n'était qu'un simple ouvrier : il fut raillé, et son invention, n'obtenant aucun encouragement, il s'abstint de prendre un brevet; c'est peut-être là ce qui a le plus puissamment contribué à la prospérité de l'industrie cotonnière du Royaume-Uni. En 1812, l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande, comptaient 4 à 500,000 fuseaux mis en activité d'après ce principe; et en 1829, ce nombre s'élevait à 7,000,000. Malgré les efforts de quelques cœurs généreux, Crompton mourut, laissant sa fille dans la pauvreté. Cependant la *mule Jenny* était encore susceptible d'améliorations; Wright, à qui le Parlement accorda une prime de 5,000 £, en fit une plus parfaite qu'il nomma *double mule.* La *double mule* qui, elle-même, a éprouvé de grandes améliorations, est maintenant d'un usage général : c'est ainsi que se succédaient et que s'amélioraient ces admirables inventions. Trois autres étaient venues à la suite de la machine à carder de Richard Arkwright : le *willow,* qui bat le coton brut; le *scretching frame* ou l'éplucheur, qui dégage le coton de toutes ses impuretés, au moyen de dents aiguës qui le déchirent en tous sens; le *lapping machine* ou l'étaleur, qui étend uniformément le coton sur un rouleau pour la machine à carder; le *throstse,* invention qui ne date que de quelques années, met le banc à broches en état de filer la chaîne; le *fly frame* remplace le *roving frame* pour les numéros moyens et inférieurs,

et le *tube frame* produit plus vite que le *fly frame*, mais seulement les bas numéros. Ces deux inventions, importées d'Amérique par Dyer, lui sont garanties par deux brevets; et en 1833, on compte mille de ces métiers en activité.

Imaginez maintenant ces étonnantes machines, recevant leur impulsion de la vapeur qui leur donne la régularité du meilleur chronomètre, cette vapeur se condensant à la volonté de l'homme, suffisant à tout, se prêtant à tout. Voici le coton tel que l'expédia le Nouveau-Monde; les machines le saisissent : celle-ci le bat, le déchire en tous sens; celle-là l'épluche à l'aide de ses crochets aigus, qui tournent 7000 fois par minute, et le livre ainsi épluché, battu, à l'étaleur qui l'étend sur un rouleau. C'est maintenant le tour de la carde et du *drawing frame*. La carde le peigne, l'étire, le peigne encore; le *drawing frame* le double, et forme, en lui donnant une légère torsion, une mèche soyeuse et sans fin. Cette mèche, ainsi formée, la *mule Jenny* l'allonge, et le coton devient bientôt un fil, dont le travail délicat désespère les plus adroites fileuses de l'Indoustan. Ce fil est roulé sur des bobines; le *dressing machine* s'en empare ensuite, et le cède au métier qui le tisse. Le voilà maintenant transformé en une étoffe précieuse. Quelques instans ont suffi pour opérer cette merveilleuse métamorphose!

Mais ce n'était pas assez des arts mécaniques, les sciences apportèrent aussi leur tribut à la fabrication du coton. Une ingénieuse application du chlore, en 1786, affranchit l'industrie de l'incertitude du bon ou du mauvais temps. Le blanchîment put être une opération prompte et constante, l'hiver comme l'été; et les capitaux ne sommeillèrent plus des mois entiers dans les magasins ou sur les prairies. Ainsi, le blanchîment qui, autrefois demandait des semaines entières, s'obtient aujourd'hui en vingt-quatre heures : cette découverte est due à Berthollet qui en fit un généreux abandon à l'industrie. L'impression des calicots, à l'histoire de laquelle

s'allie, dans le Lancashire, le nom de l'une des illustrations politiques de notre époque (1), subit aussi d'importantes modifications. Après s'être traînée terre à terre pendant les premières années de son introduction en Angleterre, qui eut lieu à la suite de la révocation de l'édit de Nantes, en 1690, elle se perfectionna par la mise en pratique d'un mode d'opération, appelé *by resists and discharges,* et par l'adoption des cylindres, en 1785. L'économie que donnait ce procédé était en rapport avec celle des nouvelles filatures et du nouveau blanchîment. Le bloc à la main s'emploie cependant encore comme auxiliaire dans les riches tissus. La teinture ne resta pas en arrière; en 1781, Thomas Henry lui donna, par l'application des mordans, une supériorité telle, que les toiles anglaises purent lutter avec celles de la Perse.

La sollicitude inquiète des fabricans de Manchester pour concentrer dans leur ville le monopole des sciences et des arts appliqués à l'industrie, sollicitude qui se retrouve encore à chaque instant, suffirait seule pour indiquer l'importance que ces découvertes donnèrent aux fabriques de coton. En 1785, un colonel allemand se présente à Manchester, visite la ville,

(1) Note du trad. Le grand-père de sir Robert Peel fut un des premiers à exercer cette industrie à Blackburn; son fils transféra, en 1773, son établissement à Bury. Sir Robert Peel mourut en 1830, à l'âge de 81 ans, laissant une famille nombreuse et une fortune considérable. Il devait son titre de baron aux services qu'il avait rendus à l'état, en lui faisant don, en 1797, avec son associé Yates, de 10,000 £, pour subvenir aux frais de la guerre (Yates était entré dans les affaires avec un capital de 100 £). Sir Robert organisa lui-même, l'année d'après, six compagnies de volontaires, composées en majeure partie de ses ouvriers. Bury dut sa prospérité à sir Robert, qui payait au fisc 100,000 £ par an et employait 1500 personnes. A sa mort, sir Robert avait six fils et trois filles. Le parc de Drayton et ses nombreuses possessions dans le Stafford et le Warwickshire furent constitués en majorat sur la tête du fils aîné; chacun des cinq autres reçut 135,000 £, et chacune des filles 58,000 £. Il restait environ 500,000 £, qui furent partagées entre les six fils dans la proportion de 4/5 pour l'aîné et 1/9 pour chacun des autres. La vérification du testament coûta 15,000 £, et les droits perçus par le fisc s'élevèrent à 10,000 £.

engage quelques ouvriers ; on lui intente un procès, et il est condamné à une amende de 500 £. Un an plus tard, un autre Allemand est condamné à une amende de 200 £, pour avoir fait l'acquisition de quelques machines qu'il se dispose à expédier en Allemagne. La sévérité de ces peines ne calme point les craintes des habitans de Manchester ; ils se liguent entre eux et instituent une ligne de douanes qu'ils entretiennent à leurs frais, afin de surveiller les expéditions frauduleuses de machines et de les dénoncer aux magistrats ; mesures extravagantes, qui causent non-seulement un préjudice considérable aux ingénieurs-mécaniciens du pays, mais qui ne remplirent pas le but qu'on s'était proposé, car les industriels étrangers avaient toutes les facilités pour se procurer les plans des machines inventées. Au reste, ce qui prouve mieux encore l'inutilité de ces mesures, c'est l'accroissement toujours progressif des importations et des exportations des produits manufacturés de l'Angleterre, depuis l'emploi des métiers mécaniques : ainsi, les importations, qui étaient, en 1790, de 31,500,000 livres ; et en 1800, de 56,000,000, s'élèvent, en 1831, à 234,000,000 livres. Voici par quelle progression elles sont arrivées à ce chiffre.

ANNÉES.	QUANTITÉS.	ANNÉES.	QUANTITÉS.
1800. . .	56,000,000 livres.	1817. . .	100,000,000 livres.
1805. . .	60,000,000 —	1820. . .	145,000,000 —
1810. . .	132,000,000 —	1823. . .	187,000,000 —
1815. . .	99,000,000 —	1831. . .	234,000,000 —

On remarquera que, sur les 187,231,520 livres qui furent importées en Angleterre en 1823, 161,993,160 furent débarquées à Liverpool et par conséquent employées par Manchester et les districts adjacens. Voici un tableau qui n'est pas moins explicite, et qui peut servir de complément à celui qui précède.

Tableau présentant le mouvement progressif des exportations des manufactures du Royaume-Uni pendant les années ci-après :

ANNÉES finissant LE 5 JANVIER.	PRODUITS MANUFACTUR.		COTON ET LAINE FILÉS.	
	Quintaux.	Val. déclarée.	Quintaux.	Val. déclarée.
1827.	3,654,920	12,948,035	448,780	3,545,578
1828.	3,633,280	12,483,249	505,050	3,595,405
1829.	4,025,170	12,516,247	614,410	3,976,874
1830.	4,145,780	14,119,776	616,450	4,133,741
1831.	4,213,850	12,163,513	638,210	3,975,019
1832.	4,610,450	11,500,630	756,670	4,722,759
1833.	4,963,520	12,451,060	706,260	4,701,034
1834.	5,557,050	14,127,352	761,780	5,211,015
1835.	....	15,302,571	......	....
1836.	....	16,391,590	......	5,709,044

Burns élève à 11,152,990 le nombre des fuseaux en activité dans le Royaume-Uni à la fin de l'année 1835. La valeur moyenne du fuseau est estimée à 17 sh. 6 den., d'où il suit que le capital engagé dans les filatures de coton était alors de 9,758,864 £. A la fin de cette même année 1835, un des commissaires de la loi des pauvres assurait que, dans l'espace de deux ans, il s'élèverait de nouvelles manufactures dont le travail n'exigerait pas moins d'une force de 7000 chevaux. D'après son calcul, la consommation du coton brut devait subir une augmentation de 2800 sacs du poids de 500 livres chaque, et occuper 45,850 personnes : 26,250 pour le tissage, 19,600 pour le filage. Ces calculs de prévision sont-ils fondés? L'augmentation de 500,000 £ que l'on trouve, en 1836, dans la valeur déclarée des exportations de coton filé, les confirmerait en partie. Mais ce qui prouve mieux l'importance de l'industrie cotonnière anglaise, c'est la situation relative de cette industrie dans les diverses contrées des deux continens : ce document est du plus grand intérêt.

Tableau comparatif de la consommation de coton brut dans les diverses contrées des deux continens.

CONTRÉES.	CONSOMMATION DU COTON BRUT EN 1831.	HEURES DE TRAVAIL PAR SEMAINE.
Angleterre.	234,000,000	69
Amérique.	77,000,000	78
France.	74,000,000	72 à 84
Prusse.	7,000,000	72 — 90
Suisse.	19,000,000	78 — 84
Autriche. . . . . . . :	»	72 — 80
Tyrol.	12,000,000	78 — 80
Saxe.	5,000,000	72
Saint-Blaise (Bade). . .	»	84
Bonn (Prusse).	»	94

On voit que l'Angleterre absorbait à elle seule, en 1831, près d'un quart en sus de la consommation des autres pays. Le rôle que joue Manchester dans cette industrie est de la plus haute importance. Une seule maison de cette ville, MM. Greg et Cie, déclare à la commission d'enquête chargée de constater l'état du commerce en 1833, qu'elle est propriétaire de cinq établissemens pour la filature et le tissage, et que la force motrice dont ils disposent, tant en vapeur qu'en roues à eau, équivaut à 450 chevaux; qu'ils emploient annuellement 3,586,000 livres de coton, lesquelles fournissent 3,260,000 livres d'étoffes. Dans quatre de leurs établissemens, ils ont 98,000 £ de capital engagé, 70,000 £ de capital flottant; les salaires payés s'élèvent annuellement à 34,000 £; et le coton employé à 2,713,000 liv. Partant de cette base d'appréciation, ils estiment qu'il y a dans la Grande-Bretagne 80,000 *power-loom* (métiers mécaniques) en activité, produisant, terme moyen, chacun trois liv. d'étoffe par semaine; ce qui équivaut à 124,800,000 livres d'étoffes par an. A la fin de mai 1836, le seul comté de Lancastre avait 44,144 *power-loom* en activité. En admettant une augmentation de 8000 *power-loom* dans tout le royaume, le comté de Lancastre fabriquerait à lui seul

autant de coton que tous les autres districts manufacturiers. Dans ce nombre, Manchester entre pour 19,960 power-loom, dont 17,708 employés en calicots; 2381 en futaines; 545 en objets de mercerie; 20 pour le velours; 306 pour la soie. Ces *power-loom,* ainsi que le nombre des manufactures, augmentent tous les jours : ainsi, au tableau suivant, dans lequel nous donnons l'état numérique des manufactures du comté, il faut en ajouter 65 nouvelles, employant une force de 2040 chevaux, qui se sont formées dans le courant de l'année finissant en mai 1836 : Manchester figure dans cette augmentation pour 10 établissemens représentant une force de 631 chevaux.

Tableau présentant le nombre des manufactures, machines à vapeur, roues à eau du comté de Lancastre en 1835.

DÉSIGNATION des MANUFACTURES.	NOMBRE.	VAPEUR.		EAU.		PUISSce totale des divers moteurs en chev.	PUISSce actuellement employée.	TOTAL des ouvriers employés.
		Nombre des machin.	Puissance en chevaux.	Nombre des roues	Puissance en chevaux.			
Coton.	576	717	20,303 1/2	231	2,851	23,154 1/2	21,207 1/2	122,991
Laine (Woolen).	99	50	725	95	761 1/2	1,508 1/2	1,318 1/2	4,575
Laine (Worsted).	8	7	150	5	102	225	205	1,076
Chanvre.	19	19	587	4	70	620	616	3,566
Soie.	22	24	3[illegible] 1/2	3	24	412 1/2	352 1/2	5,382
TOTAUX. . .	724	817	22,111 1/2	338	3,808 1/2	26,919 1/2	23,699 1/2	137,509
Dans ce compte, Manchester figure pour. . .	143	191	6,631	8	86	6,717	6,150	41,958

Les fabriques de coton, comme on le voit, n'absorbent pas exclusivement l'activité de Manchester. Les merceries, le velours, et particulièrement la soie, forment aussi une branche importante de sa richesse industrielle. La soie, comme le coton, fit le tour de l'Europe avant de s'acclimater sous le ciel brumeux du Royaume-Uni. Sous le règne de Justinien Ier, les vers-à-soie furent introduits dans la Grèce, qui resta maîtresse souveraine de cette précieuse industrie pendant six siècles. C'est par la Grèce que les fabriques de soieries s'étendirent en

Sicile; de la Sicile en Italie, en Espagne, dans le midi de la France, puis en Angleterre. Sous le règne d'Elisabeth, elles commencent à prospérer; mais c'est de 1665, lorsque la révolution de l'édit de Nantes eut fait tomber à Lyon le nombre des métiers de 1800 à 400, que datent principalement les progrès de cette industrie. Les nouveau-venus, malgré leur longue expérience, ne purent soutenir la concurrence des fabriques étrangères, en raison des frais énormes que leur coûtaient les matières premières; mais un tarif protecteur qui interdisait l'entrée du territoire aux soieries étrangères, leur fut accordé, et, grâce à ces mesures restrictives, les fabriques prirent bientôt un grand développement. En 1731, le moulin à tisser, employé avec succès en Italie, fut introduit en Angleterre; cette machine, armée d'une infinité de roues, donne 318,504,960 yards d'organsin par jour. Macclesfield fut le siège des premiers moulins à tisser; ceux qui se formèrent à Manchester ne datent guère que d'une vingtaine d'années. Le plus important, fondé en 1820, fournit du travail à 5000 individus; néanmoins, les progrès de cette industrie marchent péniblement. Les lois prohibitives qui pesaient sur les productions étrangères encourageaient les fabricans à ne faire aucune tentative pour relever les soieries anglaises de leur état d'infériorité, bien certains qu'ils étaient de l'écoulement du produit de leurs fabriques; aussi la production se réduisait-elle à la consommation du pays. Cette torpeur dura jusqu'au moment où la Chambre des Communes s'aperçut que les mesures restrictives ne faisaient qu'arrêter le développement de l'industrie. En conséquence, M. Huskisson fit, le 8 mars 1824, la motion qu'au 5 juillet 1826, la prohibition des soieries étrangères serait levée; et elle fut remplacée par un droit de 30 p. %. Le gouvernement réduisit aussi, en faveur du tissage, les droits sur l'importation des soies brutes. Ces droits qui étaient, avant 1824, de 4 sh. par livre sur la soie brute; 3 sh. 9 den. sur la bourre de soie (provenance des possessions anglaises),

5 sh. 6 den. sur la soie brute ; 4 sh. sur la bourre de soie (provenances étrangères), tombèrent à 3 den. par livre pour la soie brute des Indes ; et, en 1826, à 1 den. par livre pour soie brute et bourre de soie (provenances anglaises ou étrangères). Enfin, en 1829, la soie brute ne paya plus qu'un shilling les 100 livres, et le fil de soie descendit de 14 sh. 8 den. à 2 sh. 8 den. Les fabriques de soie reprirent ainsi faveur ; les importations s'accrurent successivement ; aujourd'hui elles ne s'élèvent pas à moins de 6,000,000 de livres ; l'Angleterre ne fut plus réduite à ne produire que pour sa consommation ; les exportations commencèrent, et, grâce à l'impulsion donnée, elles prirent chaque jour un nouveau développement.

Tableau présentant le mouvement progressif des exportations de soieries anglaises dans les années ci-après :

ANNÉES.	VAL. DÉCLARÉE.	ANNÉES.	VAL. DÉCLARÉE.
—	—	—	—
1827. . .	236,113 £	1832. . .	529,691
1828. . .	255,871	1833. . .	737,404
1829. . .	267,930	1834. . .	637,098
1830. . .	521,010	1835. . .	976,000
1831. . .	578,874	1836. . .	. . ? . .

Manchester, le centre de cette industrie, semble devoir surpasser un jour la France et l'Italie. Dès son entrée dans la carrière, ses fabriques emploient 800,000 livres de soie par an : c'est le cinquième de la consommation du pays. Aujourd'hui, la consommation s'élève à 23,000 livres de fil de soie par semaine. Mais suivons leur marche progressive pendant ces dernières années : en 1819, on ne compte que 1000 tisserands travaillant aux tissus mélangés soie et coton, et 50 aux étoffes de soie pure ; en 1823, il existe 3000 métiers fabriquant des tissus mélangés, et 2500 la soie pure. On remarque ici une augmentation considérable dans le chiffre des métiers soie pure ; c'est que Manchester, qui, jusques alors, ne s'était occupée que de la fabrication des tissus mélangés, venait d'emprunter à Macclesfield la fabrication des gros de Naples,

rubans, fichus, etc., industrie dans laquelle Manchester devait bientôt surpasser Macclesfield. En effet, deux ans après, en 1836, le nombre des personnes employées dans ce genre d'industrie, était pour Manchester de 36,000 en 1825, et de 72,000 en 1836. La progression de Macclesfield n'a été que de 21,000 à 24,000.

Macclesfield soutient pourtant la concurrence pour le tissage ; ses fabriques reçoivent 10,000,000 livres soie ou coton brut par an, et Manchester autant. Revenons au mouvement progressif qui s'est opéré dans les métiers pendant ces dernières années. En 1824, époque où la réduction des droits sur les matières premières donna une grande impulsion aux soieries, le nombre des métiers s'accrut encore, et en 1828, il s'éleva à 12,000, dont 4000 tissus mélangés, et 8000 soie pure. Enfin, en 1832, nous trouvons 14,000 métiers et 12 moulins à tisser qui emploient 1864 ouvriers (521 hommes et 1343 femmes), et une force motrice de 171 chevaux. Ces moulins, au nombre de 22 pour le comté, emploient 4000 ouvriers. Voici la force en chevaux de ceux qui sont en activité dans les environs de Manchester, et à Manchester même, et le nombre d'ouvriers qu'ils occupent.

NOMS DES VILLES.	FORCE EN CHEVAUX.	HOMMES.	FEMMES.
Manchester. . .	171	521	1343
Salford.	58	396	594
Broughton. . .	40	93	441
Newton.	32	148	322
Harpurhey . . .	3	»	113

A ces chiffres il faut ajouter 500 ouvriers employés par dix maisons qui s'occupent exclusivement de la teinture, et qui teignent environ 21,600 livres de soie par semaine.

Sous le rapport de ses fabriques de soie, du nombre toujours croissant de ses métiers et de la variété de ses produits, comme sous celui de l'industrie cotonnière, Manchester est

donc une des villes les plus importantes du Royaume-Uni. Faisons connaître le progrès comparé des deux industries depuis 1816 jusqu'en 1830.

Tableau comparatif du progrès des deux industries soie et coton dans la paroisse de Manchester et lieux environnans pendant les années ci-après.

ANNÉES.	SOIE. Quantité, terme moyen.	COTON. Quantité, terme moyen.	SOIE. Droits salaires, terme moyen.	COTON. Droits, salaires, terme moyen.
1815 à 1820.	1,289,000 liv.	107,000,000 liv.	2,461,000 liv. st.	24,637,000 liv. st.
1821 à 1825.	2,315,000	155,000,000	3,858,000	28,483,000
1826 à 1830.	2,710,000	212,000,000	3,705,000	29,849,000

Ainsi, de 1821 à 1825, le commerce des soieries a grandi dans la proportion de 79 p. %, et ce progrès, tout en se ralentissant, n'a pas cessé de se développer dans les cinq années suivantes. Il faut le dire, un pareil accroissement est non-seulement redoutable pour les autres fabricans anglais, mais Lyon, St.-Etienne, Tarare, Nîmes doivent redoubler d'activité s'ils ne veulent pas être dépassés, et surtout s'efforcer de conserver intacte cette vieille réputation des soieries françaises qui, dans quelques articles, et notamment dans les soieries unies, est fortement compromise depuis quelque temps. Cependant la supériorité dans les étoffes ouvragées, les gazes, les rubans reste encore à la France; nous n'en voulons d'autre preuve que la pétition adressée à la chambre des Communes par les rubaniers de Coventry, pétition dans laquelle ces fabricans demandaient une augmentation de droits sur l'introduction des rubans français. Le bon marché de la vie matérielle en France, la douceur de son climat, la perfection du tissage, perfection que n'ont pu atteindre les fabricans

anglais, malgré leurs nombreuses tentatives pour appliquer à cette opération délicate un moteur mécanique ; enfin le brillant de l'étoffe, et son apparence de fraîcheur après un long usage, rendront long-temps encore le monde tributaire des fabriques françaises.

Nous avons tracé l'historique des fabriques de coton et de soieries de Manchester, et nous avons justifié leur importance ; il nous reste maintenant à faire connaître le caractère et les mœurs des ouvriers.

Sans contredit, l'ouvrier anglais est doué de moins d'intelligence que l'ouvrier français, mais grâce aux nombreuses écoles qui lui sont ouvertes, et dans lesquelles il puise de bonne heure les connaissances les plus appropriées à sa profession, il est en général plus instruit. C'est de la classe ouvrière, nous l'avons vu, que sont sortis les Wyatt, les Hargreaves et les Samuel Crompton. Une des vertus principales de l'ouvrier anglais, c'est la patience ; cette patience est sans bornes ; les difficultés les plus grandes, les obstacles les plus rudes, rien ne l'arrête. Malheureusement, ces bonnes qualités sont éclipsées par un défaut grossier. Ce défaut, qui l'abrutit et en fait souvent un mauvais père et un mauvais époux, c'est l'ivrognerie. Quitter l'atelier pour entrer dans la taverne et y dépenser le fruit de ses sueurs à boire du vin, voilà les plus chères délices, les plus douces jouissances de l'ouvrier anglais. Sa compagne n'est pas elle-même exempte de ce défaut. Comme lui, elle aime passionnément le gin et le rhum.

En général, les ouvrières anglaises, quand elles sont jeunes et que leurs traits ne sont point encore flétris par l'usage immodéré des boissons fermentées, sont jolies ; leurs traits sont doux, leur peau est blanche, leur gorge bien faite et leur taille délicate ; mais tous ces agrémens disparaissent bientôt. Elles se marient de bonne heure : les soins du ménage, l'allaitement de leurs enfans ; les peines, les soucis, la misère, qu'entraîne la suspension fréquente des travaux, flétrissent

rapidement leurs traits, et leur donnent l'aspect d'une précoce décrépitude. (1)

Examinons maintenant les causes qui, en dehors de l'influence de l'homme, concourent à la prospérité industrielle de Manchester : au premier rang il faut compter le charbon de terre. Placé au milieu des districts qui le produisent le plus abondamment, Manchester est entouré d'une foule de canaux et de rivières qui lui permettent de transporter ce combustible à peu de frais. La consommation de ses usines est de 26,000 tonnes par semaine, et la tonne rendue à Manchester coûte, prix moyen, 7 s. 6 d.; c'est plus d'un demi-million sterling par an. Lorsqu'on songe que cette prodigieuse consommation ne forme qu'une faible partie de celle du Lancashire, l'on se demande si les sources qui l'alimentent resteront long-temps sans se tarir. Mais on se rassure bientôt en apprenant que les deux bassins houillers du Lancashire embrassent une étendue, de 272,000 carrés, et qu'ils peuvent alimenter la consommation actuelle du comté pendant 3,000 ans.

Le Lancashire n'est pas seulement l'un des plus riches comtés du royaume sous le rapport de ses houillères, c'est aussi là que l'èxploitation s'en fait le mieux, et à moins de frais. Le perçage y coûte 20 p. % meilleur marché que partout ailleurs. Dans le nord, la perte du poussier est de 36 p. %, dans le Lancashire cette perte n'est que de 10 %. Ce résultat vient de ce que l'industrie, l'intelligence, l'esprit d'entreprise sont des vertus innées chez le *Lancashireman*. Produire le plus possible, et au meilleur marché possible, voilà le but qu'il cherche et qu'il atteint presque toujours.

(1) Le défaut d'espace et l'importance du sujet nous empêchent d'examiner dans cet article le système du travail intérieur des manufactures anglaises; nous consacrerons un article spécial à cette importante question.—La carte qui se trouve annexée à ce numéro indique les rapports qui existent entre Manchester et Liverpool, et les localités qui les avoisinent. Après les nombreux articles que nous avons publiés sur les chemins de fer et sur l'industrie du comté de Lancastre, nos lecteurs apprécieront sans doute l'utilité de cette carte.

Philosophie. — Morale.

OMBRES ET LUMIÈRES

DE LA VIE PARISIENNE.[1]

Montrez-moi un auteur anglais qui ne se soit pas occupé de Paris; faites-moi voir un livre moderne publié à Londres, et où il ne soit pas question de la capitale française! Efforts perdus; la plume des Trollope et des Basil Hall, celle même des Walter Scott et des Rogers, s'émousse et s'affaiblit, dès qu'elle essaie de toucher à ce redoutable sujet. Paris échappe à tous les portraitistes; il s'échappe sans cesse à lui-même. Le cours et le décours de cet astre bizarre que l'on ap-

(1) Note du trad. Ce n'est pas assurément la vérité complète des faits, ni la profondeur des observations contenues dans l'article que nous empruntons au *Metropolitan*, qui nous engagent à l'offrir à nos lecteurs. Plus d'une donnée adoptée par l'écrivain anglais manque de justesse; plus d'une remarque à fleur de peau tomberait devant une discussion rationnelle. Mais nous sommes fidèle aux principes qui nous ont guidé dans le choix des articles qui composent cette Revue. Nous servons d'organe et de truchement à la civilisation anglaise; nous établissons un point de communication nécessaire, entre les deux principales sphères sociales, qui gravitent l'une vers l'autre, et qui régissent l'Europe. Tout ce qu'il y a de rude, de légèrement observé, ou de brutalement esquissé dans les pages suivantes, ne doit donc étonner personne. Loin de prendre sur nous la responsabilité de cette peinture, nous nous contenterons de faire observer que, parmi beaucoup d'erreurs pardonnables à un étranger, quelques enseignemens sévères et quelques traits curieux méritent d'attirer l'attention des Français.

pelle *vie parisienne* s'effectue en cinq années tout au plus. Dans cet espace de temps : lois, gouvernans, gouvernés, passions, idées, religion, politique, système, tout change du noir au blanc. La sérieuse France (ainsi elle se nomme) n'a traversé depuis trente-sept années que onze petites phases contradictoires; Directoire, Consulat annuel, bisannuel, à vie, Empire républicain, Empire militaire, Restauration, Empire additionnel, Restauration seconde, Jésuitisme, Régénération; elle attend sa douzième évolution avec une certaine impatience. Viendra-t-elle? On l'ignore. Ce magasin à poudre, qu'on nomme la chose publique, est confié à la garde d'un préposé fort malheureux : Dictateur, Directeur, Roi, Empereur, comme on voudra; mais qui a peu de ressemblance avec le chef héréditaire ou constitué d'une nation civilisée. La conclusion est incertaine. Une traînée de poudre, semée par une main perfidement habile, a-t-elle déjà préparé le moment fatal? Suffira-t-il de l'étincelle tombée par hasard du cigarre que fume le dandy? On ne sait; on vit dans cette situation; l'homme s'habitue à tout.

En décembre dernier, je confiais à mon agenda des notes relatives à la situation de la France et de sa capitale; elles me semblaient alors philosophiques et curieuses. Me voici en février, et mes notes ne s'appliquent plus à rien; elles n'ont pas plus de rapport avec la métropole parisienne qu'avec Stockholm ou Mexico. Que sont devenues les esquisses de l'Ermite de la Chaussée d'Antin? A quoi ressemblent-elles? Déjà elles étaient fanées sous la Restauration; sous Louis-Philippe, ce sont des fantômes. Le passé vient si vite en France! ou plutôt il y a tant de passés différens, qui se confondent dans un horizon lointain. Hier, pour un Parisien, c'est un siècle.

Sous Louis-Philippe, le véritable caractère de la France, c'est le mouvement; surtout le mouvement matériel; on construit, on édifie : les ponts, les quais, les temples s'élèvent et s'achèvent. C'est une véritable ruche d'ouvriers et d'artisans

que Paris. Le pouvoir essaie de remplacer ainsi la gloire militaire : ce n'est pas comme en Angleterre, l'individualité de la richesse, c'est le gouvernement seul qui se charge de tout ; il est entrepreneur, payeur, régisseur. La vanité nationale a besoin de pourpre, et l'on ne supplée à la gloire des conquêtes lointaines, à l'éclat des marches triomphales, que par la splendeur des colonnades et la beauté des statues. Les grandes fortunes sont rares, et la subdivision presque infinie des propriétés augmente cette rareté. La foudre révolutionnaire, après avoir long-temps grondé dans les nuages, peut tomber enfin sur la tête des riches. L'intrigue politique a dissipé la plupart des fortunes, renouvelées par l'indemnité des émigrés ou créées par la munificence de Bonaparte : enfin, soit prudence, soit mécontentement, la plupart des coffres-forts se ferment. Les capitaux restent enfouis. Le luxe se déploie assez rarement dans les familles parisiennes. La plupart des maisons vraiment opulentes et qui reçoivent avec éclat, appartiennent à des étrangers. A peine ferait-on attention en Angleterre au colonel Thorm et au banquier Aguado ; ils se trouveraient comme perdus au milieu de tant de maisons qui les égaleraient en éclat. En France, les Delmars, les Shicklers, les Hopes, les Tuffiakin, les Demidoff, les Potocki, les Rothschild, les Wells, les Schiffs, et plus spécialement les résidans étrangers font aux étrangers les honneurs de la capitale. Qui ne connaît les admirables concerts des Ferrari, les somptueux banquets des Thorm, les brillans salons de lady Keith et de madame Graham ? C'est là que l'argent se dépense ; c'est chez lady Grandville, chez mesdames d'Appony, Kilmansegg, de Werther, que la foule se porte. Ailleurs, dans le faubourg Saint-Germain, par exemple, on trouve peut-être des traditions de bon ton plus complètes, une causerie plus vive et vraiment française. Pour ce qu'on appelle établissement en Angleterre, c'est-à-dire une maison complète, avec un ou deux cuisiniers ; une armée de laquais et un énorme capital transformé en attirail gastronomique et en nécessités de luxe ; c'est

chose peu commune à Paris. Les fonctionnaires publics eux-mêmes, n'ignorant pas la fragilité de leurs fonctions, s'entendent avec un restaurateur, presque toujours avec Chevet du Palais-Royal, entrepreneur général de la haute gastronomie parisienne, pour se débarrasser de tous les tracas des grand dîners. Raillerie à part, de la rue des Capucines à la rue de Grenelle, les casseroles et les bonnets blancs de Chevet sont dans un état de perpétuelle locomotion; et l'on assure que deux entrepreneurs différens se trouvent chargés des dîners de M. Dupin. Il n'est pas rare de voir les bourgeois et les commerçans, dans les grandes occasions, inviter leurs amis à dîner cher Grignon ou aux Frères-Provençaux; et les repas donnés par les ambassadeurs étrangers ne laissent pas que d'étonner la capitale. Serait-il convenable, d'ailleurs, de railler cette apparente économie? Les Français auraient bien plus raison de blâmer à leur tour la méthode anglaise, ce luxe écrasant qui dépasse presque toujours les revenus, cet épicuréisme un peu brutal que nous avons en grand honneur, et cette rage de tout prendre à compte, pour ne rien solder qu'à la fin de l'année, quand nous soldons. Honorons plutôt la tempérance, la frugalité, la simplicité françaises. Les principaux excès des Parisiens ne sont que vanité et babil. Nous en avons d'autres, plus solides et plus réels.

Vous croyez, sans doute, que l'anglomanie règne en France. En effet, depuis le banquier, l'agent de change et le courtier-marron, qui brillent à Tortoni, jusqu'aux amis du prince royal, tout ce qui prétend suivre la mode se mêle aux folies anglaises. Le club des jockeys, la course au clocher, les paris, le whist, le vin de Xerès, les ballons, les courses, le tir au pistolet, toutes les frivolités de nos clubs, ont envahi nos voisins. Mais pensez-vous qu'ils y attachent une importance réelle : erreur. Ils aiment à en parler : le beau sujet de conversation! que cela est neuf! que cela est inconnu! combien de *cancans,* pour employer une expression vulgaire, jaillissent de ces textes originaux! Ainsi, le

mouvement de la vie devient plus dramatique ; il se couvre d'une teinte singulière et brillante ; tout change de face ; tout s'anime ; tout rayonne ; on dispute ; on change d'avis ; on introduit dans le langage des phrases inattendues ; quelquefois on va se battre au bois de Boulogne ; en vérité, c'est délicieux ! Il y a déjà huit ou dix ans que lord Yarmouth et Hugues Ball servent de modèles et de types aux Parisiens ; non que les Parisiens admirent ou chérissent spécialement ces deux personnages ; mais, encore une fois, ils en causent, et ils sont si heureux de causer ! J'ai vu aussi en Angleterre, dans notre pays qui se croit grave, un pauvre Gascon, dont le nom patronimique avait usurpé la particule nobiliaire, s'entourer de dandys, se composer une cour, et devenir, comme c'est la coutume, prophète en pays étranger.

Du moins le sceptre des Tuffiakin et des Demidoff est-il un sceptre d'or. C'est à force de dépenses qu'ils assurent leur empire : le prince Tuffiakin réunissait dans son salon les belles de Paris ; le comte Demidoff paie au poids de l'or les travaux de Paul de Laroche et de Steuben ; le colonel Thorn et les Rotschild offrent l'appui d'une providence à tous les doreurs, peintres, tapissiers et décorateurs. Le premier baron de la chrétienté a fait bâtir un hôtel que les Anglais décorent du nom de temple de Salomon, et dont les murailles sont couvertes de feuilles d'or depuis le plancher jusqu'aux corniches. On prétend que la dorure seule de chaque porte du salon a coûté 100 guinées, et celle de chaque fauteuil, 50. Tel bourgeois-gentilhomme, venu du pays des Yankies, couvre les cheminées et les tapis de ces cheminées de tissus d'argent à crépine d'or. Malheureusement l'impulsion est donnée, non par les artistes, mais par ces riches étrangers : autrefois, les Léonard de Vinci faisaient la loi aux princes ; aujourd'hui, les artistes se contentent de la recevoir.

Le goût parisien, fort élégant et fort délicat, manque de solidité, souvent aussi de simplicité et de pureté. On sacrifie tout à la décoration : le carton-pierre et la peinture en trom-

pe-l'œil, envahissent tout l'espace; le goût colifichet s'empare même des basiliques, et la fureur des brimborions du moyen âge se fait sentir de toutes parts. Croirait-on que des décorations peintes simulent et remplacent souvent l'architecture et la sculpture absentes; que sur les bords de la Seine, une fausse cabane, dont les prétendues planches pourries sont nées du pinceau de Ciceri, a coûté 2000 fr.; et que le carton-pierre sert de principal ornement à la nouvelle église de Notre-Dame-de-Lorette, que l'on peut d'ailleurs offrir pour modèle du mauvais goût de l'époque?

L'achèvement de la Madeleine, l'école des Beaux-Arts, et l'hôtel du quai d'Orsay, de nouveaux trottoirs, de nouveaux ponts, des percemens de rues, l'entretien des rues anciennes, ont donné à la capitale un aspect de rajeunissement qui étonne tous ceux qui ne connaissaient que l'ancien Paris. La vieille ville disparaît; Cendrillon endosse une robe nouvelle; le pavé de bitume que l'on vient d'adopter pour les boulevards offre, dans toutes les saisons, une promenade agréable. On ne pourra plus comparer la capitale de la France à du *fumier praliné*, ni se plaindre de l'élégante et prétentieuse malpropreté de ses rues; chaque jour, le travail des édiles devient plus satisfaisant et plus complet. Heureuse la population, si l'amélioration morale marchait du même pas, et si l'assainissement des esprits et l'unité des âmes suivaient le même progrès!

L'antique monarchie a laissé après elle un amour de la décoration et de l'ornement extérieur qui se perpétue aujourd'hui dans des mœurs presque républicaines, et qui contraste bizarrement avec elle. Il s'agit d'être, avant tout, *fonctionnaire public :* ce mot porte respect; on n'estime que cela. L'employé qui reçoit à peine du gouvernement de quoi vivre a droit à une certaine portion d'égards et de crédit; le marchand qui gagne deux fois davantage n'est rien auprès de lui. Un petit bout de ruban rouge ajoute encore à la considération; si vous cumulez ces deux moyens,

vous voilà un des aristocrates de la France. Je ne connais pas de pays où l'on parle plus souvent et plus haut de liberté politique, et qui manque plus complètement d'indépendance personnelle. Ce haut et noble sentiment : *se suffire à soi-même*, n'exerce pas d'influence sur les esprits ; on aime mieux dépendre et être considéré dans l'ordre de sa hiérarchie : c'est précisément le contraire de l'Angleterre où l'idéal du bonheur, c'est l'indépendance personnelle basée en général sur la fortune. Les émolumens de l'avocat, ceux du médecin français sont très inférieurs aux gains réalisés par les membres de la même profession en Angleterre. Il n'y a pas, d'ailleurs, chez nos voisins, une ligne de démarcation aristocratique qui place, comme parmi nous, l'exercice des professions libérales au-dessus et en dehors de toutes les autres. Il s'agit, avant tout, d'obtenir un emploi ; c'est là ce qu'un bon père desire en général pour ses enfans ; c'est le but de l'ambition. On est distingué ; on se place plus haut que ses concitoyens ; la vanité est satisfaite et tout va pour le mieux. N'est-ce pas là, je le demande, une sorte d'aristocratie, plus difficile à excuser rationnellement que notre aristocratie héréditaire ? Elle n'éveille pas la fierté, mais elle suscite la vanité, ce qui ne vaut guère mieux. C'est une véritable armée que celle de ces employés ; leur horizon a quelque chose de nécessairement borné ; que l'emploi de leur temps soit excellent ou médiocre, leur fortune n'en va pas plus vite. Il faut suivre patiemment les degrés d'une certaine hiérarchie qui n'a rien de bien noble et qui n'excite pas vivement l'émulation. Une partie de la journée est livrée au gouvernement, c'est-à-dire au travail des bureaux, à la classification des papiers, à des rédactions souvent insignifiantes ; le reste du temps appartient aux discussions politiques et littéraires, qui, même avant la grande époque du gouvernement représentatif, étaient pour la France un véritable plaisir. L'armée dont je parle se répand le soir dans les cafés et dans les théâtres. Chacun a son protégé ; chacun défend son ministre, soutient

M. Thiers ou M. Guizot, et discute le *premier Paris* de son journal. C'est une véritable ferveur de discussions athéniennes; ferveur qui remplace des sujets de passion, de desirs ou de regrets plus sérieux et plus graves. Notez qu'avec toute cette habitude de dépendance dont nous avons parlé, le bouillonnement perpétuel des passions démocratiques trouve moyen de se concilier admirablement. Il n'y a pas d'atome poudreux dans le dernier coin du plus petit bureau que la rapide élévation de M. Thiers n'ait ému et enflammé; pas d'infiniment petit qui n'ait vu le ministère en perspective; pas de rien qui n'ait renié son néant et ne se soit dit : « Je ferai de même, je serai comme lui. » Mélange d'ambitions émues et d'indépendance profonde qui compose le plus étrange état social dont on ait jamais entendu parler. Au lieu de supériorités héréditaires et stables, la France se soumet à une foule de supériorités mobiles, plus ou moins fausses, plus ou moins contestables, qui entretiennent une éternelle agitation chez les membres qui la composent, et qui ne lui permettent ni repos ni bonheur.

Observez que je ne blâme pas; je raconte. La femme, supprimée dans plusieurs pays, existe encore en France; elle existe même politiquement; et le commencement de force qu'on lui a donné l'encourage à solliciter le déploiement de ses forces complètes. On a vu récemment des femmes se liguer et solliciter leur élévation aux grandes charges de l'état. Déjà, dans tous les actes judiciaires, on voit figurer leur signature; et tandis qu'une femme anglaise n'a ni le desir, ni le pouvoir de se mêler aux intérêts matériels et aux forces vives de la société : procès, échanges, spéculations industrielles, changemens de propriété, ont souvent la femme, sinon pour arbitre définitif, du moins pour conseillère; son esprit sagace et fin lui donne même une grande supériorité dans ce genre. Les comptes courans du petit commerce sont tenus et alignés par une main féminine. La femme est au comptoir et tient le sceptre, qui est la plume, pendant

que le sexe fort aune de la toile et mesure du ruban. La plupart des travaux et des emplois subalternes, que nous réservons aux hommes, les femmes les accaparent. Nous avons des *ouvreurs,* les Parisiens ont des *ouvreuses de loges;* ce sont les garçons, en France, qui font les lits, qui frottent, qui brossent, qui nettoient. « C'est bien étrange, disait l'autre jour un Irlandais; mais à Paris *toutes les femmes de chambre sont des garçons.* »

Il résulte de là, pour la bourgeoisie féminine de Paris, un caractère qui n'est pas féminin le moins du monde : âpreté au gain, avidité, esprit litigieux. La discussion des intérêts, livrée à la bouche la plus fraîche, à la femme la plus jeune, et en apparence la plus aimable, prend un caractère de violence entêtée qui déplaît. Elles ne reculeront point d'un seul pas; elles ne vous feront pas une concession : elles seront avoués, avocats, huissiers. Elles savent leur code sur le bout du doigt; elles vont vous le dire article par article; et ces petites voix douces, devenues criardes dans la discussion pécuniaire, vous chasseront impitoyablement du champ de bataille. Dans les rangs supérieurs, dans les hautes fortunes, les arts, la vanité, la coquetterie, l'intrigue politique, occupent la place de cette capacité mercantile. Mais dans la bourgeoisie, la Minerve d'une économie étroite et mesquine s'élance tout armée du sein de la famille; à peine le jeune oiseau a-t-il des ailes, qu'il se dirige vers le gain. Accumuler, profiter, acheter, vendre, soigner les intérêts matériels de la vie, discuter les clauses d'un bail, tout cela entre dans la discussion féminine; sentimens, idées, tout se réduit à la table de Pythagore. On suppute le mariage et l'amour : le roman de la vie devient une règle de trois. La poésie s'en va; tous les sentimens brillans et tendres se transforment en spéculation, et si l'homme de commerce ne cherche qu'à augmenter son capital en acceptant cette marchandise que l'on appelle une femme, la femme, de son côté, se place au plus gros intérêt possible, et soigne, dès sa vingtième

année, l'arithmétique de sa vie. Cette tendance change dans les hautes régions et prend la forme de manœuvre politique, de jeu sur la bourse, de remaniement de cabinet.

Ainsi, le sexe faible occupe en Angleterre et en France une position différente. L'éducation des femmes dans les deux pays ne se ressemble en rien; et malgré le sentiment de l'indépendance anglaise, la timidité et la modestie sont plus spécialement recommandées à nos femmes. Nous leur donnons unè culture d'ornement, une connaissance des divers langages de l'Europe, une variété de talens que l'on dédaigne ou que l'on néglige en France. Nos voisins marient leurs femmes jeunes; alors le piano se ferme, les pinceaux sont oubliés : il s'agit de vendre et d'acheter, de troquer et de revendre. Le mari n'a souvent qu'une petite place d'employé qui justifie la parcimonie des habitudes, et qui en fait même un mérite. Dans cette voie inélégante et scabreuse, la jeune fille marche toujours; devient femme; puis femme de trente ans, ensuite femme de quarante-cinq; sans jamais cesser d'en avoir trente; et l'étude qu'elle fait de la chicane, de l'art de marchander, des intérêts les plus âpres et les plus matériels, dure toute sa vie. A trente-cinq ans, une bourgeoise de Paris est en état de lutter contre un Juif, et d'en remontrer à un usurier. Tandis que nous, Anglais, nous avons notre Gynécée, dans lequel nous aimons à voir nos femmes s'occuper du soin des enfans, de travaux à l'aiguille, de poésie et d'art; la matrone française achète et escompte, vend et surfait, se jette en brave dans la mêlée des affaires, et ne craint pas d'y perdre quelque portion de son plumage. Il le faut bien d'ailleurs. Si le commerçant de Londres a deux ou trois résidences, celui de Paris n'en a qu'une. La femme de notre marchand de drap s'enferme dans son hôtel de Bedford-Square, pleine de mépris pour la Cité où son époux continue à bâtir l'édifice de sa fortune; mais la bourgeoise de la rue St-Martin n'a qu'un seul domicile, et vit au milieu des ballots et des commis. Les bruits de la rue, les discussions du commerce, la

poussière du comptoir et du magasin, que l'on souffre seulement en Angleterre, comme d'ennuyeuses nécessités, sont acceptées à Paris comme douées d'une espèce d'intérêt dramatique : des familles entières vivent là-dedans, depuis le berceau jusqu'à la tombe. L'étude de l'avoué touche au boudoir de sa femme : elle entend les plaideurs; elle grandit au milieu des rames de papier timbré, et tout ce que l'on peut faire de mieux pour elle, c'est de la loger au premier étage, quand l'étude est au rez-de-chaussée.

Observez qu'en Angleterre, un tel mélange de la vie privée des femmes et des habitudes du commerce, entraînerait chez elles la plus insupportable vulgarité. Mais en France, c'est la souplesse et la ductilité de l'esprit; telle est la facilité avec laquelle le génie national se prête à tout, qu'au milieu des marchés et des comptes en partie double, l'esprit toujours tendu vers ce que le gain a de plus âpre, une femme de boutique française conserve la politesse de sa nation, la grâce de ses mœurs, l'intelligente finesse de sa conversation; tandis qu'en Angleterre une femme qui vivrait dans son magasin prendrait toutes les habitudes du garçon de boutique. Ce défaut de souplesse très marqué chez nous, et qui s'allie à de hautes qualités, donne quelque chose d'ignoble à toutes celles de nos femmes qui ne se renferment pas dans les attributions de leur sexe. Le talent de tout embellir, de tout faire valoir, appartient à la femme française, et surtout à la femme parisienne, que rien ne démonte, que rien ne dérange, qui accepte en riant les positions les plus difficiles de la vie, et qui s'en tire à merveille. J'ai entendu causer avec beaucoup d'esprit derrière le comptoir d'un café.

D'ailleurs, on cause bien partout en France; dans cet art, les Irlandais sont les seconds, les Ecossais les troisièmes et nous sommes les derniers. Nous savons agir, écrire quelquefois; les secrets de la conversation nous sont inconnus. Les médiocrités même acquièrent en France cette facilité d'arrangement, cette habitude d'enfiler des mots, cet air d'avoir

une opinion, cette teinture générale des affaires et cette petite position prétentieuse, qui placent un causeur en relief. Un Anglais dont la capacité est ordinaire, paraît incomparablement plus faible, plus lourd et plus bête, grâce à la tournure de son langage et à la traînante niaiserie de ses idées. En France on consacre une très grande partie de son temps à parler : ce qui est pour nous un ennui est pour le Français un devoir et un plaisir. Avec quelle délicatesse effleure-t-on tous les sujets, marchant sur des charbons ardens, se permettant les digressions, mais sans arriver à rien d'intime et de personnel! Il n'y a pas de café, pas de maison publique où toutes les matières ne soient traitées lestement, observées sous leurs diverses faces et soumises à un examen approfondi. C'est en présence d'un cercle que l'on parle politique, religion, littérature, morale. Devant la famille on parle affaires.

A côté de l'aristocratie des employés que nous avons décrite plus haut, règne un génie d'égalité presque américaine. Il n'y a plus de rangs à Paris; l'abîme qui séparait la roture de la noblesse est à jamais comblé. On ne connaît plus que la distance qui séparera toujours le pauvre du riche. Le vase de porcelaine ne dit plus au vase d'argile : Je n'ai que du mépris pour toi. La France ne connaît que deux espèces de vases, ceux qui sont remplis d'or et ceux qui sont vides. De ce sentiment d'égalité et de ce besoin d'acquérir, combinés avec l'amour-propre et le desir des places, résultent à-peu-près tous les phénomènes parisiens.

Je ne crois pas que le préjugé national des Français contre l'Angleterre soit complètement effacé. Il y a dans nos acquisitions commerciales, dans notre influence actuelle sur le monde, quelque chose qui doit blesser tous les orgueils nationaux. Grâce à la domination de notre commerce, ne voit-on pas les rues de Rivoli, de Castiglione et de la Paix accaparées par nos marchands et nos grands seigneurs; le luxe anglais n'est-il pas partout? Les ballons et les machines à vapeur ainsi que le gaz, qui sont des inventions françaises, ne

nous profitent-elles pas plus qu'à nos voisins? Avec toute l'activité intellectuelle de la France, toutes ses ressources, tout ce qu'elle a d'imagination créatrice, de vigueur, d'entraînement, d'éclat, la mobilité perpétuelle de ses institutions, la folie d'un progrès impossible et chimérique, les théories d'une philosophie trompeuse, les bouleversemens qu'elle a dû subir l'ont éloignée de ces résultats matériels, de cette opulence positive qui a couronné nos efforts. La France a peut-être fait davantage pour le monde et moins pour elle-même. Comment ne lui porterions-nous pas ombrage? Est-il possible qu'elle ne songe pas d'un côté à ses souffrances, d'un autre à sa capacité, à sa supériorité, à ses travaux?

En fait de littérature, il s'opère entre les deux pays un échange à-peu-près égal; et quelquefois les deux peuples s'empruntent mutuellement ce qu'ils ont de plus mauvais. Ainsi un directeur du théâtre britannique veut-il attirer la foule? il prend la poste, débarque à Paris, va droit à l'Ambigu-Comique ou à la Gaîté, choisit une des plus mauvaises pièces parmi les drames des boulevards, dépouille l'objet de son vol de tout ce qu'il peut y avoir d'esprit dans le dialogue et de gaîté dans les détails; y recoud une ou deux phrases parasites sur l'honneur anglais et la gloire anglaise; jette ce médiocre composé au nez du public de Londres, et tire quelques centaines de livres sterling de ce qui lui coûte cinq guinées.

En revanche, les Français nous prennent nos mauvais romans, et pendant que nos Revues ont l'impertinence de présenter Paul de Kock comme le roi de la littérature française : Paul de Kock qui ne se lit que dans la loge du portier; notre Godolphine et telle autre production qui nous semble de second ordre, est fort appréciée à Paris. Ajoutons que tous nos bons articles de Revues, sans exception, nous sont empruntés dès qu'ils paraissent. Je sais bien que les Français se plaignent en général que nos romans sont sans couleur, comme nous nous plaignons, nous, du mauvais ton et des paradoxes im-

moraux que la littérature française déploie aujourd'hui. Mais tout en se querellant on se prête; le système des échanges continue; et les deux nations, qui paraissent ennemies, trouvent un secret plaisir dans ce trafic qui leur révèle la différence de leur goût.

(*Metropolitan.*)

Voyages. — Statistique.

LA RÉGENCE DE TUNIS,

SON ADMINISTRATION, SES RESSOURCES, SES HABITANS ET LEURS MOEURS (1).

Qui ne connaît l'humeur vagabonde et railleuse du prince Puckler-Muskau, de ce voyageur émérite, qui, à la manière des Basile Hall, des Mrs Trolloppe, des Hamilton, court le monde pour juger les rois, critiquer les peuples, fronder les salons. Voici bientôt sept ans que le noble seigneur a quitté ses paisibles manoirs de la Lusace pour accomplir cette tâche. L'Angleterre, la France, l'Italie, la Suisse, les vingt-cinq états de la Confédération germanique, ont été tour-à-tour impitoyablement flagellés par lui; mainte-

(1) Voyez les divers articles de Thomas Campbell sur Alger, que la Revue Britannique a publiés en 1835 et 1836. L'article que nous offrons aujourd'hui est la suite naturelle de ces études sur le littoral de l'Afrique. Le prince de Puckler Muskau, qui en a fourni tous les élémens, est le chef d'une maison de comtes du saint-empire romain, qui, en dédommagement de sa médiatisation, a été élevé en 1822 par le roi de Prusse à la dignité de prince. Ses titres sont : prince de Puckler-Muskau, baron de Groditz, seigneur de Muskau, de Wettesingen et de Westheim. Né en 1785, il a épousé en 1817 la fille du prince de Hardenberg, plus âgée que lui de neuf ans, et qui est morte récemment à Genève. Le premier ouvrage du prince Puckler-Muskau relatif à l'Angleterre a paru en 1830, sous le titre de *Lettres d'un défunt.*

nant l'Europe ne lui suffit plus; il franchit les mers, et se rend en Afrique. M. Muskau a vu Alger, il s'est assis à la table des généraux français; il a vécu dans l'intimité de Youssouf, il a pénétré sous la tente d'Abd-el-Kader; et il n'est pas encore satisfait! le noble prince ne suspendra sa course que là où finit l'univers. Une felouque le transporte bientôt de Bone à Tabaska : le voici dans la régence de Tunis, soumettant tout, les institutions et les hommes, les mœurs et le climat, à ses minutieuses investigations. Il entre à Biserta; visite les ruines d'Utique; et, de là, il se dirige vers la capitale de la régence. Suivons-le dans cet intéressant pélerinage. Ses observations deviennent ici plus sérieuses : il étudie l'histoire de ces contrées; il interroge leurs monumens, et si parfois il raille, c'est par ressouvenir.

Jusqu'à ce moment, tout ce que j'avais vu de l'Afrique m'avait offert un si grand mélange de manières françaises et arabes que je pouvais encore me croire en Europe. Biserta, la *Bensert* des Arabes, et qui, du temps des Romains, s'appelait *Hippo-Zaritus*, fut la première ville où cette physionomie indécise commença à disparaître, et où je me trouvai réellement dans un monde nouveau. Les costumes variés du peuple, le grand nombre de chameaux qui encombraient les marchés ou qui s'étendaient en longues files sur les bords de la mer; les petites fenêtres grillées des maisons; les drapeaux rouges qui flottaient sur les forts; les marchés et les boutiques, si différens des nôtres; les écoles où les enfans, entassés pêle-mêle, poussaient sans relâche les cris les plus discordans; les boutiques de barbiers, aux portes desquelles sont suspendus des filets, et les cafés, devant lesquels des figures barbues jouaient à une espèce de jeu de dames; tout, jusqu'aux douaniers turcs, qui sont ici beaucoup plus polis que ceux d'Europe, me parut nouveau et singulier.

Pendant que l'on disposait mon appartement, j'allai faire le tour de la ville avec le fils de M. Costa, consul de Sardai-

gne, à qui j'étais recommandé. En passant devant le palais du commandant militaire, nous rencontrâmes un officier de la garnison, que j'aurais pris volontiers pour un vieux mendiant, si M. Costa ne m'eût fait connaître sa dignité. La garnison de Biserta se compose de cinquante hommes, tristes débris de hordes turques et arabes, tous mal armés et couverts de haillons. Ceux-ci portent des sabres recourbés; ceux-là des fusils sans pierre; quelques-uns n'ont que des bâtons. C'est ainsi qu'ils parcourent la ville, jambes nues, clopin-clopant, ayant à leur tête l'aga, qui est aussi mal vêtu que ses soldats. Les officiers qui commandent cette petite troupe sont au nombre de cinq; ils ont chacun sous leurs ordres dix hommes, et c'est avec ce faible contingent qu'ils alimentent les garnisons des cinq forts qui défendent la ville. Mais comme le pays est aujourd'hui en paix, officiers et soldats sont casernés à la Cassba, et ne visitent leurs forts respectifs que par intervalles. La solde des officiers est d'une demi-piastre tunisienne par jour; ce qui fait environ 55 centimes; le général ou aga n'a que 20 centimes de plus, et encore est-il remplacé tous les six mois. Indépendamment de cet aga, il y a aussi un gouverneur ou kiaïa, dont la solde se monte à une piastre *tout entière;* il est principalement chargé des affaires de la marine. Le troisième employé du gouvernement est le caïd, qui a dans ses attributions tout ce qui regarde les finances; c'est une espèce de fermier-général. Voilà les seuls fonctionnaires à l'aide desquels le bey administre Biserta et toute la contrée environnante. Oh! que nos gouvernemens d'Europe devraient bien réformer leurs bureaux d'après le modèle de l'administration tunisienne!

Une des principales ressources des habitans de Biserta consiste dans la pêche, à laquelle se rattachent quelques détails singuliers, qui m'ont paru assez curieux pour être rapportés. Deux grands lacs avoisinent la ville; le plus grand des deux communique par un canal avec la mer. Dans la partie la plus profonde de ce lac et en face du riant village

de Manzel-Sid, douze espèces différentes de poissons ont fixé leur demeure, dont ils ne s'écartent qu'à l'époque du frai. On les voit alors se diriger vers la mer par le canal de communication, et comme ces douze espèces affectent chacune un mois différent pour déposer leur frai, il s'ensuit que, chaque mois, les pêcheurs opèrent sur une espèce nouvelle. Près d'une petite île, où des palmiers ombragent les tombeaux de quatre marabouts, on a fermé le lac par un gord, dont la large porte reste ouverte au temps du frai pendant trois jours. Au bout de ce temps, le gord est si plein de poissons que plusieurs centaines de personnes sont occupées sans relâche à remplir des sacs et des paniers que l'on charge sur des chevaux pour les envoyer à Tunis. L'abondance de cette pêche n'a jamais varié depuis le temps des Romains. Le bey en afferme le produit 80,000 piastres par an.

Quoique Biserta soit une ville de 10 à 12,000 habitans, on n'y trouve pas une seule horloge publique. Quand il fait beau, les Maures tirent le canon à midi, et tout le monde règle alors ses sabliers; mais lorsque le ciel est couvert, le temps se mesure au hasard. Il n'y a point de médecin, point de pharmacien, pas même de tailleur, si ce n'est pour le bas peuple; il faut tout faire venir de Tunis. Avec beaucoup de peine, je me suis procuré des bougies, mais quelles bougies, juste ciel! Elles sont épaisses comme le petit doigt, longues de trois pieds, de couleur jaune-foncée, et avec leurs longues mèches, elles ressemblent, à s'y méprendre, à de vieilles cravaches.

La campagne que nous traversâmes en partant de Biserta et en nous dirigeant vers Utique, consistait en une plaine interrompue par-ci, par-là, par quelques collines peu élevées; le sol était tantôt sablonneux et mouvant, tantôt argileux et compacte; il y avait peu d'arbres, et seulement, de loin à loin, quelques plantations d'oliviers. Nous rencontrions partout sur nos pas des ruines antiques, restes, sans doute, de temples isolés ou de maisons de plaisance.

Nous déjeunâmes au milieu des ruines d'Utique, mais par

une pluie si forte que nous fûmes trempés à travers nos manteaux et nos *burnous*. La partie des ruines dans laquelle nous nous réfugiâmes, l'ancienne citadelle, est située sur une colline isolée qui autrefois était entourée d'eau et communiquait avec la terre ferme par un pont. A une centaine de pas de là, sur la hauteur, on aperçoit encore quelques restes de l'amphithéâtre qui, d'après les antiquaires, ne servait qu'à des naumachies et pouvait recevoir vingt mille spectateurs. Au-dessous, on trouve de vastes citernes, qui s'étendent fort loin dans l'intérieur de la montagne; elles contenaient sans doute l'eau dont on avait besoin pour les jeux; elles ont environ trente pieds de haut et quinze de large, et leur voussure est singulièrement plate et légère. Les Bédouins se servent de ces citernes pour abriter leur bétail pendant l'hiver. Quand, vers la fin du siècle dernier, on fit construire la grande mosquée de Tunis, qui coûta, dit-on, plus d'un million de piastres d'Espagne, les ruines de Carthage et d'Utique durent en fournir le marbre et les colonnes. A cette occasion, on découvrit plusieurs statues que l'on mutila cruellement; elles sont aujourd'hui au musée de Leyde. Utique, à tout prendre, était une ville peu considérable, car elle ne devait avoir guère plus d'une lieue de tour.

Le temps s'était éclairci : nous nous remîmes en route et nous passâmes la grande rivière de Medscherda, la célèbre *Bagrada* des anciens, sur les bords de laquelle, au dire de Pline, les légions de Régulus tuèrent un serpent de 120 pieds de long. A côté des restes d'un ancien pont romain, les musulmans ont commencé à en construire un neuf, qui promet d'être fort beau, mais qui malheureusement ne s'achève pas depuis vingt ans, parce qu'un marabout a prédit que celui qui y mettrait la dernière main mourrait immédiatement après. Ce marabout n'aurait-il pas été gagné par le propriétaire du bac dont on est obligé de se servir en attendant l'achèvement du pont?

Notre station à Utique et le mauvais état des routes, à la

suite de la pluie, nous ayant retardés, et les portes de Tunis fermant à sept heures et demie au plus tard, nous fûmes obligés d'invoquer l'hospitalité à la porte du palais d'été du frère du bey. L'intendant maure nous reçut d'assez mauvaise grâce et voulut d'abord nous faire coucher à l'écurie. Il se laissa pourtant adoucir, et finit par nous accorder une cuisine et quelques pièces ressemblant à des caves, sans meubles d'aucune espèce. En fait de provisions, il n'avait rien à nous offrir que de l'eau et des œufs, et encore fallut-il que nos gens allassent eux-mêmes dans la campagne chercher le bois pour les faire cuire. En attendant le souper, nous examinâmes les lieux où nous étions. Les bâtimens étaient entourés de cours et de terrasses avec de grands bassins remplis de poissons jaunes. Des rosiers et des orangers en fleurs, des pêchers, des abricotiers, des figuiers et des grenadiers, entremêlés de cerisiers, ajoutaient encore à l'heureuse disposition de ces jardins, et y répandaient une agréable odeur. Les allées, du reste, étaient tenues sans aucun soin : les unes étaient couvertes de mauvaises herbes, les autres impraticables à cause de la boue. Sur la terrasse la plus élevée, il y avait deux ou trois petites pièces de canon en fonte d'origine française. Nous ne pûmes nous empêcher de sourire en lisant sur l'une d'elles la devise : *Égalité*, *Liberté*. Cette inscription commence à paraître ridicule même en Europe, mais elle l'est doublement ici.

La route, depuis le lieu où nous avions passé la nuit jusqu'à Tunis, traverse un bois d'oliviers presque continu. A une demi-lieue de la ville, on gravit une colline du haut de laquelle on jouit d'une perspective admirable. Nous avions devant nous les nombreuses tours de Tunis, qui s'élèvent entre deux montagnes couronnées par des forts, et qu'un long aqueduc, construit sous Charles-Quint, unit entre elles. Le rideau bleu qui forme l'horizon de tous les paysages d'Afrique ne manquait pas à celui-ci; mais à Tunis il présente un trait particulier. Figurez-vous trois lignes de montagnes dont les

flancs, singulièrement déchirés, offrent le plus étrange aspect : ces trois montagnes sont d'abord le *Bougharnin*, situé à peu de distance de la ville, puis un peu plus loin l'*Achmer*, ou montagne de plomb, et plus loin encore le grand *Sauwan*. A gauche se déploie le lac de Tunis, au milieu duquel s'élève une petite île où est construit le lazaret, et par derrière le golfe, qui n'en est séparé que par une étroite langue de terre ; c'est là que l'on découvre les ruines de Carthage et la tour où mourut saint Louis. Sur la rive opposée du lac, on remarque le village de Rhodes, avec la pointe de terre sur laquelle Régulus battit Hannon ; un peu plus loin l'arsenal avec un grand nombre de bâtimens, et enfin le château de la Goulette, construit par Charles-Quint. A droite, un second lac d'eau salée remplit la vallée, et non loin de ses bords, tout à côté de la colline sur laquelle nous étions placés, s'étend le *Bardo*, résidence du bey. Cette résidence est elle-même une petite ville de forme carrée, entourée de remparts élevés, dont les quatre coins sont flanqués d'ouvrages avancés et de tours. Sur le plus haut et le plus magnifique des bâtimens flotte le drapeau rouge. Plusieurs jolis petits bois ornent les environs du lac, et au milieu on distingue les dômes, les kiosques et les vastes jardins de la *Manouba*, maison de plaisance du bey.

Parvenus à la porte de la ville, nous vîmes un camp considérable où les troupes tunisiennes, organisées à l'européenne, étaient en ce moment rassemblées pour leurs manœuvres du printemps. Leur costume se rapproche assez de celui des soldats d'Europe, et n'a presque plus rien conservé de Turc. Sur la tête, ils portent le *fez* rouge, dont la façon diffère des bonnets dont se coiffent les autres habitans, en ce qu'indépendamment du long gland bleu, toute la forme est encore entourée d'une frange basse de la même couleur. L'uniforme était un *kutka* ou veste bleue, avec un gilet de drap bleu, coupé comme le sont les nôtres. Autour des reins, ils avaient un ceinturon rayé de rouge et de bleu, et leur pan-

talon de drap bleu, tout-à-fait turc pour la largeur jusqu'aux genoux, s'étrécissait plus bas comme ceux d'Europe, et s'attachait autour de la cheville avec un ruban. Des bas blancs et des souliers à cordons complétaient ce disgracieux accoutrement : quel contraste avec cet élégant costume des Mameloucks, dont on ne trouve plus aujourd'hui de trace que chez Youssouf, officier de l'armée française et chrétienne d'Alger !

Les faubourgs de Tunis sont exécrables; l'odeur de l'huile brûlée et les exhalaisons des cloaques vicient l'air et vous poursuivent de toutes parts; impossible de résister à ces exhalaisons pestilentielles. Mon logement avait été choisi dans une maison délicieusement située; de mes fenêtres je jouissais d'un magnifique point de vue; mon appartement était vaste et propre, mais tous ces agrémens disparaissaient sous l'atmosphère empoisonnée au milieu de laquelle j'étais placé. Il est impossible de se faire une idée de toutes les mésaventures qu'occasionnent ces perfides émanations. Un soir, le consul d'Amérique avait réuni chez lui une brillante société : les conversations étaient engagées; la musique retentissait, les quadrilles s'animaient, lorsque tout-à-coup une trombe de gaz pestilentiels envahit les salles et força tout le monde à déguerpir. La fille aînée de la maison perdit connaissance et ne r'ouvrit les yeux que grâce au vinaigre et à l'eau de Cologne qui lui furent prodigués. La négligence des habitans, le mauvais état des rues, l'apathie de la police, tout contribue à perpétuer ce foyer du méphitisme. Un jour j'ai compté sur le port *treize* chameaux morts que l'on y avait tranquillement abandonnés à la corruption.

Au moment de mon arrivée à Tunis, le bey relevait d'une grave maladie; pour célébrer cet heureux évènement, toutes les corporations de la ville donnèrent des fêtes qui durèrent plusieurs jours. Les riches bazars, dont les colonnes sont peintes en rouge, vert et blanc, et qui communiquent entre eux par une voûte en pierres, furent illuminés, quoiqu'en

plein jour, par des milliers de lustres. Ils étaient en outre décorés de glaces, d'étoffes de soie unies et brodées, de tapis, ainsi que de plusieurs ornemens assez baroques, dont une partie avaient sans doute été pris autrefois sur les Européens. Je remarquai dans le nombre de belles soupières, des calices, des flambeaux, des sucriers d'argent, et beaucoup d'autres objets de prix qui, sans doute, n'avaient pas été fabriqués pour l'Orient. Partout s'agitait une foule confuse, au milieu de laquelle les enfans se rendaient singulièrement importuns et s'efforçaient, autant que possible, de donner, sans que l'on s'en aperçût, des coups de pieds aux détestables *giaours*. Cette scène était animée par une effroyable musique turque, qui bravait à plaisir toutes les lois de la mesure et de l'harmonie.

Mais, avant de continuer la description de Tunis, jetons un coup-d'œil rapide sur l'histoire des dernières révolutions que ce pays a subies depuis sa conquête par les Sarrasins.

Les Arabes parurent pour la première fois dans l'Afrique en 647. Ils avaient été envoyés par le calife Athmon et commencèrent par se fixer à Keruan, ville qui est encore aujourd'hui regardée comme une cité sainte; elle est la troisième après la Mecque, à cause de sa mosquée qui est ornée de cinq cents colonnes de granit, et où l'un des apôtres du prophète est enterré. Nul chrétien ne peut entrer dans cette ville sans un firman exprès du bey. Le pouvoir des musulmans ne s'étendit guère au-delà de Keruan jusqu'à la bataille de Tolosa, en 1212. Ce fut après la perte de cette bataille par les Marocains que les régences d'Alger, de Tunis, de Fez et de Tripoli prirent naissance, mais un gouvernement réellement solide et puissant ne fut fondé en Barbarie qu'après l'expulsion totale des Maures de la péninsule ibérique. Dans l'intervalle, Abou-Fez, guerrier plein de valeur et de talent, s'en déclara le roi, étendit sa puissance jusqu'à Maroc et prit le titre de sultan de Barbarie; mais son empire se démembra après sa mort.

Après la malheureuse expédition de saint Louis, les princes tunisiens se maintinrent pendant près de trois siècles en paix sur leur trône, livrant, de concert avec les dynasties d'Alger et de Maroc, une guerre acharnée aux chrétiens, qu'ils emmenaient par milliers en esclavage. En 1535, Charles-Quint attaqua Tunis dont il s'empara, mais dont il ne garda pas long-temps la possession. Pendant son séjour, il mit en liberté 22,000 esclaves chrétiens, agrandit la forteresse de la Cassba et construisit le fort de la Goulette. Après la mort de Charles, le sultan Sélim II arracha à ses successeurs presque toutes leurs possessions d'Afrique; ce sultan renversa en même temps la dynastie tunisienne, s'empara de ce royaume et le fit gouverner par des pachas. Mais cet arrangement déplut si fort aux habitans, que l'on finit par permettre aux musulmans d'Afrique de se choisir des deys parmi eux, sous la suzeraineté de la Porte, et dans ces élections, Alger exerçait ordinairement une influence décisive.

En 1684, les deux frères, Mahmoud et Ali, chassèrent la garnison turque de Tunis et le dey imposé par Alger. Puis ils assemblèrent le divan et proposèrent d'établir une monarchie héréditaire; Mahmoud fut nommé par acclamation, premier sultan de Tunis. Mais cet état de choses ne fut pas de longue durée : une armée algérienne battit les troupes du nouveau prince, s'empara de Tunis et rétablit le bey détrôné. Toutefois, l'armée algérienne avait à peine quitté le royaume, que Mahmoud bey revint à la tête des habitans des montagnes, reprit la ville et força le dey à se réfugier à Alger. Grâce à l'habileté de ses manœuvres, Mahmoud, non-seulement se maintint sur le trône, mais après sa mort, il put sans trouble et sans opposition transmettre sa puissance à son frère Rhamadan-Bey : ce prince ne fut pas heureux. Son neveu, Mourad-Bey, le détrôna et le fit mettre à mort; mais le traître périt lui-même, dans une émeute populaire, de la main d'Ibrahim-Shériff, qui devint bey à sa place. Plus tard, Ibrahim, engagé dans une guerre avec Alger, fut fait pri-

sonnier, et les soldats choisirent parmi eux un nouveau chef de l'état. C'était le fils d'un Grec; c'est de lui que descendent, à un très petit nombre d'exceptions près, tous les beys qui se sont succédé depuis lors.

Hassan-Ben-Ali (c'est ainsi que s'appelait ce nouveau bey) n'ayant pas d'enfans, choisit pour lui succéder son neveu Ben-Ali, à qui il confia en même temps le commandement de l'armée; mais un évènement imprévu vint tout-à-coup changer ses dispositions. Un corsaire s'était emparé d'un bâtiment gênois, à bord duquel se trouvait une femme d'une rare beauté. Conduite dans le harem du bey, elle embrassa la religion mahométane et inspira à son maître un amour si violent que le bey l'éleva au rang de sa première épouse et en eut trois fils : Mohamed, Mahmoud et Ali. Hassan, dont le nombre des enfans augmentait de jour en jour, déclara à son neveu qu'il ne lui succéderait pas; mais afin de le dédommager, il obtint pour lui, du grand-seigneur, le titre de pacha et le combla en outre de bienfaits. Ben-Ali-Bey (le neveu) feignit d'avoir une vive reconnaissance pour son oncle; mais, saisissant la première occasion favorable, il se sauva dans les montagnes, où il parvint à rassembler quelques partisans, à la tête desquels il attaqua son bienfaiteur; puis il s'adressa aux Algériens, toujours prêts à faire la guerre à Tunis. Ceux-ci tombèrent sur le pays avec une armée considérable, s'emparèrent de la capitale, forcèrent Hassan à se réfugier à Suza et élevèrent Ali-Bey à sa place; Hassan demeura longtemps en exil. Mais un nouveau dey ayant été promu à Alger, il rechercha son alliance pour recouvrer son trône. Ses desseins furent divulgués; Younnes-Bey, fils aîné d'Ali, le poursuivit et le tua : ses fils seuls échappèrent. Ali ne jouit pas pour cela de la paix; ses propres fils se chargèrent de venger le malheureux Hassan. Son fils cadet, Mohamed-Bey, sut inspirer à son père tant de méfiance contre l'aîné, Younnes, que le bey ne se crut plus en sûreté dans son château du Bardo et se réfugia dans la Cassba, qui domine la ville; puis

il sollicita, comme de coutume, le secours d'Alger. Sur ces entrefaites, Mohammed s'étant débarrassé par le poison de son plus jeune frère, se croyait assuré de la couronne, quand il arriva à Alger même une révolution qui se termina par l'élection d'un dey, ennemi déclaré d'Ali et de toute sa famille. Celui-ci résolut immédiatement de prendre en main la cause légitime des deux enfans de ce Hassan-Ben-Ali, détrôné et plus tard assassiné par Younnes. L'armée algérienne s'empara de Tunis avec la facilité accoutumée; Ali-Bey fut étranglé et Mohammed-Bey, fils aîné de Hassan, fut placé sur le trône; mais il mourut peu de temps après, laissant deux fils mineurs, Mohamoud et Ismaël.

Le frère de Mohamed prit en mains les rênes du gouvernement au nom de son neveu; mais il avait lui-même un fils qui donnait de bonne heure des marques d'un génie extraordinaire, et tous ses efforts tendirent dès-lors à rendre ce fils populaire. En conséquence, à sa mort, Hammouda-Pacha, son fils, le plus grand homme qui ait régné à Tunis, fut nommé bey. Il gouverna pendant trente-deux ans et périt malheureusement dans la force de l'âge. Un esclave napolitain, son favori et son ministre secrétaire, Mariano Stinca, avait noué une intrigue amoureuse avec une femme mahométane, épouse d'Othman, frère de Hammouda-Pacha. Profitant du crédit dont il jouissait, Stinca avait trouvé moyen de la visiter souvent pendant la nuit. Sa maîtresse devint enceinte; et tous les moyens usités dans le pays pour la faire avorter ayant échoué, elle se vit enfin, effrayée par les menaces qui lui étaient faites, forcée de tout avouer. Othman et ses fils se servirent habilement de cette circonstance pour leur élévation. Si Othman se fût plaint à son frère, la sévérité des lois mahométanes est telle, que le bey lui-même n'aurait pu empêcher que son favori ne fût empalé et la femme coupable noyée. Othman ne laissa d'après cela au malheureux Stinca d'autre alternative que de voir son crime découvert, ou d'acheter l'impunité par un crime plus grand. L'esclave

promit de faire tout ce qu'on exigerait de lui. Il s'entendit donc avec Mohamed-Talib, médecin français et renégat, qui prépara une potion narcotique, que Mariano Stinca introduisit le soir dans la pipe du bey. Ce prince mourut dans la nuit, et le lendemain matin son frère Othman fut proclamé bey, au détriment des deux héritiers légitimes, Mahmoud et Ismaël, fils de Mohamed-Bey; mais il ne jouit pas long-temps du fruit de sa trahison. Mahmoud gagna le premier ministre, et soixante-dix-sept jours après l'élévation d'Othman sur le trône, dans la nuit du 24 décembre 1814, celui-ci fut tué dans son lit par Mahmoud et ses fils. Ce fut ainsi que la couronne revint à l'héritier légitime, petit-fils de Hassan-Ben-Ali et descendant de la belle Génoise. Ses fils, Hassan-Bey et Sidi Mustapha, prirent une part active à cette révolution, et les deux fils d'Othman, Saleh et Ali, s'étant réfugiés au fort de la Goulette, dans l'intention de s'y embarquer, ils les y poursuivirent, les atteignirent et se rendirent maîtres de leurs personnes. Mahmoud, qui était fort vieux, ne régna que peu de temps. Il n'était même bey que de nom; le véritable souverain, c'était son fils aîné, Hassan, qui monta après lui paisiblement sur le trône, qu'il a occupé pendant plus de vingt ans, jouissant de l'amour et du respect universels : il est mort pendant mon séjour à Tunis. Le lendemain du jour où Othman et ses fils perdirent la vie, une des femmes du bey mit au monde un fils : on l'épargna, et il vit encore, prisonnier dans le Bardo, où il jouit de tous les agrémens de la vie, sauf la liberté. Un vieillard extrêmement âgé, parent d'Ali-Bey, qui éprouva un sort pareil dans sa jeunesse, partage sa captivité. Comme on le voit, chacune des pages de l'histoire de ce malheureux pays est teinte de sang et souillée de crimes. La trahison, le meurtre et l'assassinat sont les ressources ordinaires qu'emploient les ambitieux. Je terminerai cet aperçu historique en rendant compte de la dernière révolution ministérielle, qui a renversé le sapatapa ou premier ministre

Ce dignitaire s'appelait Sidi Youssouf. Son caractère offrait un mélange de cruauté, de ruse et de perfidie, et il était surtout l'ennemi mortel de tous les états chrétiens. J'ai déjà dit que ce fut par son secours que Mahmoud était parvenu à renverser Othman. En récompense de ce service, il lui avait donné sa fille en mariage; et la longue expérience que le ministre avait acquise des affaires le rendant indispensable au nouveau souverain, son crédit et sa puissance ne tardèrent pas à s'élever aussi haut qu'ils pouvaient monter. Cependant, l'habitude du pouvoir porta le ministre ambitieux à desirer de joindre le titre à la réalité et de se placer sur le trône. Il agit avec rapidité et énergie; déjà il avait gagné le chef des janissaires à qui était confiée la garde de la principale porte du palais, et il avait fixé une nuit de la semaine suivante pour l'assassinat de Mahmoud. L'appartement du sapatapa était situé à peu de distance de la porte, et une lanterne allumée dans une des pièces devait être le signal pour introduire les conjurés dans le Bardo, pendant que le sapatapa lui-même se chargerait avec ses esclaves de tuer le bey. Mais le complot fut découvert par un des conjurés, et le bey se hâta de prévenir son ministre. La manière dont il s'y prit est une nouvelle preuve de la profonde dissimulation qui distingue le caractère turc.

Le sapatapa demeurait, comme je l'ai dit, dans le Bardo, et ses fonctions exigeaient qu'il fût presque toujours dans le voisinage du bey. Il avait, en outre, coutume de passer les soirées, soit avec le bey, soit avec ses deux fils. Le soir même du jour qui, d'après la décision du bey, devait être pour lui le dernier, il fut accueilli avec un redoublement de cordialité, et il resta long-temps à faire la partie d'échecs. Le jeu étant fini, le bey s'entretint encore pendant long-temps avec son ministre sur les affaires de l'état, et le chargea de plus d'un ordre important. Enfin, le sapatapa se disposa à partir; il prit congé de la famille dont il méditait la perte, et fit allumer une torche pour se retirer dans son appartement.

Comme il mettait le pied sur le seuil de la porte, un serviteur du bey vint à la hâte le prévenir que le prince avait encore quelque chose à lui dire. Ce serviteur prit en même temps une torche et le conduisit par un corridor plus court et qui passait dans la salle de justice. Arrivé là, le sapatapa remarqua que la porte en était ouverte, et distingua avec effroi plusieurs Mameloucks qui s'y tenaient, le sabre nu à la main; par terre, il y avait un de ces longs cordons dont on se sert pour étrangler, et deux rangs de bougies étaient allumées comme pour éclairer la scène fatale qui allait avoir lieu. Il fait quelques pas en arrière, tire son yataghan, coupe le visage au bash-mamelouck, et se défend pendant long-temps avec la fureur du désespoir; mais, enfin terrassé par le nombre, sa tête vola en un clin-d'œil sur le parquet. Dès qu'il fut mort, le bey ordonna de le mettre tout nu, de le porter à Tunis et de le coucher devant la porte de la magnifique mosquée qu'il avait lui-même fait construire. Le lendemain, le peuple, dans l'ivresse de la joie, lui attacha une chaîne autour du corps et le traîna, d'abord autour des remparts, puis dans toutes les rues de la ville; ses restes furent ensuite abandonnés aux chiens et aux oiseaux de proie.

J'ai dit plus haut que le bey Hassan était mort pendant mon séjour à Tunis. Voici le détail des circonstances qui ont accompagné cet évènement, prévu dès l'époque de mon arrivée, et sur les suites duquel on n'était pas sans inquiétude. Le sapatapa, esclave géorgien d'origine, jouissait, selon l'usage, d'un très grand pouvoir, et s'était fait très mal venir de tous les courtisans et en particulier des femmes du harem, par la sévère économie qu'il mettait dans toutes les dépenses de l'état. Craignant pour sa sûreté personnelle, dès que le bey viendrait à mourir, il crut devoir se prémunir contre tout évènement en s'assurant d'avance l'appui d'un corps de 4000 hommes qu'il avait fait organiser et exercer à l'européenne. Son projet n'était pourtant pas d'usurper la couronne; il voulait assurer la succession à Sidi Hammda,

fils du bey, jeune prince d'un esprit fort médiocre, et sous le gouvernement duquel il était sûr de conserver son crédit, tandis que la cour et tous les personnages influens de la capitale desiraient voir monter sur le trône Sidi Mustapha, frère du bey, homme déjà âgé, mais encore vigoureux, et dont le fils passe pour être d'un caractère fort entreprenant. On craignait donc à Tunis que la mort du bey ne devînt le signal d'une collision sanglante; mais, soit que le sapatapa ne se crût pas assez fort pour lutter, soit qu'il manquât de résolution pour une si grande entreprise, aussitôt que les médecins eurent déclaré que l'état du bey était désespéré, il alla se jeter aux pieds de Sidi Mustapha, et lui offrit sa tête. « Tu sais, lui dit-il, que quand Son Altesse me confia l'administration de ses états, les caisses étaient vides, la marine était détruite, et que l'on ne possédait aucun moyen de remplir les engagemens pris envers divers particuliers. Alors, afin de pourvoir aux besoins les plus urgens, je remis dans les mains du prince les biens personnels que j'avais acquis à son service, et, depuis dix ans que je tiens les rênes de l'administration, toutes les dettes sont acquittées; cinq frégates ont été construites et équipées; 4000 hommes de troupes régulières ont été organisées à la manière européenne, et quand ton auguste frère mourra, tu trouveras quinze millions de piastres dans son trésor. D'après cela, si tu penses que j'ai rempli jusqu'à présent mon devoir, tu ne douteras pas que je ne sois en état de te servir avec autant de fidélité que j'ai servi ton frère. Mais, quelle que soit ta volonté, je m'y soumets avec respect. » Sidi Mustapha répondit : « Tranquillise-toi, je ne te veux point de mal. Pour le moment, je n'ai point l'intention de rien changer; toutefois, tu sais que j'ai déjà mon propre sapatapa, qui devra conserver cette place quand j'aurai pris le gouvernement; tu continueras, pourtant, à être des nôtres. Le premier ordre que je te donne en cette qualité, afin de m'offrir une preuve de la droiture de tes intentions, est de faire sur-le-champ poser les armes à tes trou-

pes nouvellement organisées, et d'envoyer les soldats, jusqu'à nouvel ordre, dans leurs garnisons respectives. »

Le bey expira le 20 mai, dans la matinée, après une longue agonie. Aussitôt, dans la crainte d'une émeute, les maisons et les boutiques de la ville furent fermées, et les rues se remplirent de gens armés de sabres et de fusils. Enfin, à onze heures du matin, les trois coups de canon de la Cassba, si impatiemment attendus, vinrent tranquilliser les habitans; chacun des forts y répondit par un pareil nombre de coups, et Tunis apprit alors officiellement qu'il avait un nouveau maître. En même temps, parut une circulaire adressée aux consuls étrangers, pour les inviter à se rendre sur-le-champ au Bardo, afin d'offrir au bey leurs complimens de félicitations; et les marchands reçurent ordre de rouvrir à l'instant même leurs boutiques, sous peine de recevoir cinq cents coups de bâton sur la plante des pieds. A cette heureuse nouvelle, tout le monde se livra à la joie et à la gaîté; l'ancien sapatapa fut le premier qui, avec le chef du divan, proche parent du bey, alla prendre Sidi Mustapha pour le conduire au trône. Là, il faut que, sans désemparer, le nouveau bey juge une cause, et si, par hasard, il n'y a point de plaignant à l'audience, le premier Mamelouck venu dépose une plainte fictive, afin de satisfaire à cette cérémonie, sans doute très significative; car, tant qu'elle n'a point été accomplie, le successeur au trône n'est pas regardé comme installé. On assemble, après cela, pour la forme, le divan, corps que je ne saurais mieux comparer qu'au sénat de Napoléon, et, dès que le divan a reconnu le bey, les trois coups de canon se font entendre; toute la cour va baiser la main de son nouveau souverain; on prend le café et l'on célèbre le soleil levant, comme en Europe on crie : *le Roi est mort; vive le Roi!* Dans le cours de la journée, les consuls furent présentés; ils baisèrent la main du bey, qui ne daigna pas leur adresser la parole. Ces premières cérémonies achevées, la cour prend un grand air de tristesse; pendant plusieurs jours, il n'est pas permis aux

Mameloucks de se raser, et, pendant un mois entier, on ne peut faire de cuisine dans la partie du Bardo où le bey vient de mourir. Les personnes qui y demeurent sont obligées de faire venir leurs alimens du dehors.

Mon secrétaire, que j'avais envoyé au Bardo pour demander une audience au nouveau bey, me rapporta que cette résidence présentait un aspect fort imposant, les principaux officiers de la cour, les autorités civiles et militaires montés sur des chevaux magnifiquement caparaçonnés, étaient entourés de gardes à pied et à cheval, et d'une foule si considérable de Maures, de Bédouins et de gens de toute espèce, qu'on avait de la peine à s'y frayer une route. Dans la cour, devant la salle où était placé le corps du bey, il y avait cinq à six cents négresses, accroupies dans un profond silence. Elles venaient d'être affranchies, selon l'usage qui veut que toutes les fois qu'un bey ou un membre de la famille régnante cesse de vivre, un grand nombre d'esclaves noirs reçoive la liberté.

Les mœurs du pays, d'accord avec le climat, ne permettant pas de garder les morts aussi long-temps qu'en Europe, on les rend ordinairement à la terre au bout de vingt-quatre heures; en conséquence, le convoi du feu bey eut lieu le lendemain de sa mort. Le cercueil, peint en jaune, était porté par les cuisiniers du divan; ils étaient coiffés de casques de carton doré surmontés d'énormes touffes de plumes d'autruche. Six cents négresses et deux cents nègres affranchis entouraient pèle-mêle la bière; chacun de ces personnages noirs portait un long bâton, au bout duquel étaient attachées leurs lettres de manumission. Après les nègres, venait le grand cortège : d'abord, les princes et les hauts fonctionnaires de la cour; puis, les ministres, les gouverneurs, les agas, etc., et après eux, les principaux habitans maures de la ville. Ceux-ci étaient suivis de Mameloucks du premier et du second rang, des quatre gardes du cordon, que maintenant on appelle simplement gardes-du-corps, avec leur chef, tous

dans le costume de janissaires. Le cortège était fermé par une troupe de gens armés et de peuple de toutes les classes. Au moment où le cortège se mit en marche, des criminels condamnés et des gens poursuivis pour dettes se jetèrent sur la bière, et dès qu'ils l'eurent touchée, les premiers obtenaient leur liberté, et les seconds la remise de ce qu'ils devaient. On en laissa approcher un certain nombre; les autres furent assez rudement repoussés. Le bruit et les gémissemens des pleureuses à gages, qui se déchiraient la poitrine, offraient, à la sortie du Bardo, un spectacle effrayant et horrible à voir.

Dans les occasions de ce genre, l'ancien fanatisme des Musulmans conserve encore toute sa force, et un chrétien qui se permettrait de contempler la cérémonie, s'exposerait au plus grand danger. Ce fut avec beaucoup de peine que j'obtins une place à une petite fenêtre grillée d'une maison de la ville, d'où, vêtu en Maure, je vis défiler le cortège. Ce que je fis est, du reste, sévèrement défendu. Lors du convoi de la mère du feu bey, quelques consuls ayant loué, pour le voir passer, l'appartement d'un médecin chrétien, et leur conduite ayant été découverte, le médecin fut condamné à une grosse amende, et le bey envoya des ouvriers pour murer, aux frais du propriétaire, toutes les portes et les fenêtres de la maison qui donnaient sur la rue, en menaçant des peines les plus sévères quiconque oserait les rouvrir.

Le cortège se déploya avec beaucoup de calme et de décence, et fit trois stations pour prier : la première près de saint Sidi Abdallah-Sherif, marabout fort renommé pour les miracles qu'il fait encore tous les jours; la seconde, dans la ville, sur la place de la Cassba, où le gouverneur qui attendait le cortège, assis devant la porte de la citadelle, se leva en le voyant approcher. La troisième station eut lieu dans la grande mosquée, qui était dans l'origine une cathédrale, construite par les Espagnols, et qui a conservé son ancien nom d'église de l'Olivier. Là on fit de grandes prières, avec des cérémonies

auxquelles assistèrent tous les muftis et autres chefs de l'église. Les prières terminées, le convoi se dirigea vers le caveau de Hassan-Ben-Ali, souche de la maison régnante; ce caveau s'appelle *turba al bascha.* D'autres prières se firent encore là, après que la bière fut descendue dans le caveau, couverte d'un simple drap blanc.

Pendant mon séjour à Tunis, j'ai eu l'honneur d'être présenté successivement à l'ancien bey et à celui qui occupe aujourd'hui le trône. Il ne sera pas sans intérêt, je pense, de rendre compte de ces deux cérémonies.

Ma présentation à l'ancien bey avait été retardée par la double indisposition du prince qui devait me recevoir et du consul hollando-russe qui devait me conduire au Bardo. Lorsque enfin je me rendis à cette résidence, il était encore incertain si je verrais le bey lui-même, ou seulement son frère et le sapatapa. Je montai, à dix heures du matin, avec le vice-consul de Hollande, dans un vieux cabriolet tout délabré, car à Tunis il n'y a que le bey qui ait le droit de sortir dans une voiture à quatre roues.

La grande porte qui sert d'entrée au Bardo est défendue par des canons dont les bouches sortent par des trous si petits qu'ils ont l'air d'y être maçonnés. Cette porte conduit à une rue étroite, pavée et garnie de trottoirs et de colonnades des deux côtés. Nous y trouvâmes une foule si considérable d'Arabes, de Juifs, de bas peuple, de chevaux et de mulets, que nous ne pûmes avancer que fort lentement. Enfin, à force de presser et de menacer pour écarter la foule, nous arrivâmes dans une vaste cour où nous vîmes plusieurs personnes attachées au palais. Nous mîmes pied à terre, nous entrâmes dans un passage élevé et voûté, où le piquet de garde jouait aux cartes dans deux niches assez bien décorées et où brillaient un grand nombre de fusils et de sabres suspendus aux murs. De là, nous passâmes dans une seconde cour, beaucoup plus belle et plus propre que la première; elle était ornée de marbres de différentes

couleurs, de peintures et de carreaux vernis. Au milieu il y avait un jet d'eau; cette pièce était entourée de larges arcades soutenues par des colonnes élevées, mais simples. Nous y fûmes reçus par le secrétaire du bey, M. Raffo, Italien et chrétien, qui nous conduisit dans une pièce au rez-de-chaussée, garnie d'un divan et de paillassons. Je m'assis sur le divan, sans attendre qu'on m'y invitât, et les trois personnes qui m'accompagnaient prirent place sur de petites chaises en jonc, à l'italienne. Dans un coin de la pièce, il y avait une armoire, divisée par compartimens, comme celle où, chez nous, les épiciers conservent leur sucre, leurs raisins, leur riz, leur gruau et leurs pois. Mais cette armoire, bien autrement importante, renfermait les archives de l'État, qui tiennent ici, comme on voit, fort peu de place. A côté de moi, sur le divan, se trouvait une petite cassette, qui contenait, à ce que j'appris, les dossiers des affaires journalières du premier ministre.

Après un court entretien, en langue italienne, M. Raffo nous quitta pour aller d'abord prévenir de notre arrivée Sidi Mustapha, frère du bey et commandant des camps (c'est le bey actuel), grade équivalant à celui de feld-maréchal. Il revint au bout de quelque temps me chercher. Nous traversâmes une seconde fois la cour, jusqu'à l'extrémité opposée, où nous passâmes par un beau portail, pour entrer dans un grand salon, tendu en drap rouge et pavé en marbre blanc et noir. En face il y avait une grande fenêtre, au-dessous de laquelle était placée une ottomane, où Sidi Mustapha se tenait assis, les jambes croisées. Il était vêtu d'une espèce d'uniforme européen, à collet brodé en or avec le fez sur la tête. Son corps était immobile; ses mains agitaient lentement une tabatière, et ses doigts, blancs et potelés, faisaient tour-à-tour scintiller les nombreux diamans dont ils étaient surchargés. A côté de lui, on apercevait deux pistolets et un poignard à moitié recouverts d'un châle. Nous nous approchâmes de lui en passant entre une triple haie de personnes

diversement vêtues, car il venait précisément de rendre la justice et de faire la prière, à la place de son frère malade. Après que le vice-consul lui eût baisé la main, et que M. Raffo lui eût décliné mon nom, il me tendit sa main que je serrai, et je m'assis sur une chaise qui me fut apportée. On servit du café, tout-à-fait à l'européenne, et je remarquai que les domestiques y mirent beaucoup de dignité. La conversation commença ensuite, moitié en italien, moitié en arabe; elle ne roula guère que sur les lieux communs ordinaires en de semblables audiences. Au bout d'un quart d'heure, je pris congé de Son Altesse; je lui serrai de nouveau la main, et je passai dans l'appartement de M. Raffo. Le salon était tendu en papier et l'on y voyait çà et là de mauvaises gravures représentant les victoires de Napoléon; la seconde pièce, qui me parut être le cabinet de travail, avait des murs blancs et pour meuble principal un grand bureau.

Il s'écoula au moins une demi-heure avant que nous fussions appelés chez le bey; comme il était gravement malade, il me reçut dans son harem, ce qui pouvait passer pour une grande faveur. Une espèce de maréchal-des-logis de la cour était venu, quelque temps auparavant, me faire très poliment des excuses de ce retard; il revint ensuite pour nous introduire dans le harem. A notre grande surprise, nous trouvâmes dans les pièces qui en font partie une magnificence aussi élégante que noble, rehaussée par une exquise propreté : chose bien rare en Afrique. Je fus d'abord reçu par le sapatapa dans une très belle cour de marbre. Ce ministre est encore jeune; sa tenue est sévère et sa physionomie peu gracieuse. Son costume ne se distinguait en rien de celui des autres courtisans; tous les assistans et jusqu'aux domestiques étaient vêtus de même. C'était un fez rouge avec une jaquette ronde et une veste bleue sans ornement; puis le pantalon bleu, universellement adopté, large dans le haut et étroit par le bas; autour du corps, ils portaient tous une ceinture rayée rouge et blanche, et ils étaient chaussés de bas de coton blanc et de

souliers pointus. Une longue chaîne de montre avec plusieurs breloques, me parut être la seule marque de distinction que portât le ministre ainsi que quelques autres hauts personnages. Le principal motif qui, dit-on , a fait adopter ce costume si simple est l'économie.

J'admirai dans la cour une très belle fontaine qui formait en même temps candélabre lampadaire. La salle que l'on nous fit traverser ensuite était remplie d'eunuques noirs, toujours habillés de bleu, au milieu desquels quelques femmes de chambre françaises faisaient un assez singulier effet : on nous dit qu'elles étaient spécialement chargées de mettre le pot-au-feu à l'européenne pour le prince, à qui un régime sévère est ordonné, et de remplir en même temps auprès de lui les fonctions de garde-malade. La vaste salle dans laquelle le bey nous reçut présentait une véritable décoration de théâtre : elle était tendue en velours cramoisi, brodé en or, et le plafond cintré était également doré et peint de couleurs brillantes. Des deux côtés pendaient des armes magnifiques; à droite, des sabres et des poignards; à gauche des armes à feu. De l'or, de l'argent, de l'acier, des diamans et des pierres de couleur étincelaient de tous côtés sur ces armes. Au-dessus, une saillie en forme de console était couverte de vases de porcelaine et d'autres curiosités; et plus haut encore une guirlande de glaces, dans des parquets dorés, posées tout à côté les unes des autres, produisaient l'effet le plus étrange. Au-dessous des armes, régnaient, de chaque côté de la salle, trois étages de divans garnis d'une épaisse étoffe de soie rouge brochée; tandis que le milieu, qui se trouvait fort resserré, était couvert de superbes tapis de Perse. Sur le dernier de ces divans, se tenaient debout, les princes et courtisans; au centre, sur une ottomane placée en travers et garnie en satin blanc, était assis le bey, vêtu d'un caftan jaune et d'un turban blanc. C'était un homme d'environ soixante ans, avec une barbe blanche comme de l'argent, des yeux vifs, le nez long, la physionomie spirituelle et toujours animée, malgré le mau-

vais état de sa santé. Il tenait dans la main gauche un chapelet à grains noirs, et ne portait point d'armes, ses courtisans non plus; il n'en avait même pas à côté de lui. Derrière l'endroit où il était assis, se trouvait une grande fenêtre toute couverte de lierre, entre le feuillage duquel voltigeaient des serins renfermés dans une cage d'or. Le peu de lumière que cette fenêtre laissait pénétrer dans la salle y répandait un demi-jour mystérieux, très favorable à l'effet général de la scène.

Je m'approchai du bey pour lui toucher la main, et une esclave nous apporta des sièges, politesse qui ne se fait qu'aux étrangers : les sujets tunisiens doivent tous, sans exception, se tenir debout en sa présence. Aussitôt, deux pendules à jeu d'orgue commencèrent à faire entendre une musique harmonieuse : elles étaient placées à droite et à gauche du bey. Ce prince parle l'italien, ainsi que son frère; mais, voyant que j'étais peu versé dans cette langue, il me dit en souriant que nous étions sans doute aussi savans l'un que l'autre. Je louai la tenue de ses troupes, organisées à l'européenne, et il m'offrit sur-le-champ de les faire manœuvrer devant moi, en ajoutant, avec une naïveté et une simplicité parfaites, que je les trouverais certainement encore bien éloignées de leurs modèles. La conversation tomba ensuite sur la chasse; je témoignai le desir d'assister à une chasse au faucon, que l'on m'avait assuré être fort curieuse à Tunis. Il m'exprima le regret de ne pouvoir m'en faire jouir, parce que les faucons étaient alors dans la mue; mais il m'offrit quelques-uns de ces oiseaux tout dressés. Je les refusai avec reconnaissance, car il m'eût été impossible de les transporter. Je ferai remarquer à ce sujet que l'on se sert, à Tunis, de faucons pour chasser non-seulement des oiseaux et des lièvres, mais encore des gazelles. Le bey m'accorda, en outre toutes les permissions et toutes les escortes dont je pouvais avoir besoin pour voir et parcourir ses états, et m'assura, en inclinant plusieurs fois la tête et en posant la main sur la poitrine, à la manière des Orientaux, que

tout ce qu'il y avait dans son royaume était à ma disposition, et que je n'avais qu'à m'adresser directement à lui pour tout ce que je desirerais avoir. Ce n'était pas de l'eau bénite de cour : le bon prince était sincère dans ses offres. Quelques jours après, et quand il était déjà mourant, il m'envoya un *amra* (firman) pour parcourir ses états, un officier de Mamelouks pour m'accompagner, et quatre de ses chevaux pour mon usage. Voici la traduction du firman.

« Louange à Dieu ! adoration à Notre Seigneur Mahomet ! salut à tous ses amis !

« Cet *amra* est remis dans les mains de notre fidèle mamelouck, à qui nous ordonnons d'accompagner le prince Puckler Muskau, notre hôte, au Sauwan, à ses environs et points de vue, ainsi que dans toutes les parties de nos états qu'il lui plaira de visiter, afin qu'il soit bien gardé dans sa route ; et nous ordonnons à notre fils le sheïk de Sauwan et d'Uchil de lui prêter assistance, d'avoir les plus grands égards pour lui, et de lui procurer tout ce dont il aura besoin. Le même ordre est donné à tous ceux qui liront notre présent *amra*, afin qu'ils protègent le prince, qu'ils aient soin de lui et qu'ils lui rendent tous les services qu'il requerra d'eux. Salut !

« De la part du dernier devant Dieu, Hassan-Pacha, bey, que le Ciel protège. Amen.—Le 17 de Moharrem-el-Harran de l'an 1251. »

Je reviens à mon audience. Comme nous en étions là de la conversation, on apporta, sur un plateau d'argent, d'excellent café moka mêlé de cacao, qui fut servi dans de grandes tasses de porcelaine de France. C'était, sans contredit, le meilleur café qu'on nous eût encore offert en Barbarie. Mais l'étiquette veut que les conviés laissent la tasse à demi pleine.

Il n'est pas d'usage à Tunis que le bey donne le signal de la fin de l'audience, mais on se retire de soi-même quand on pense qu'il en est temps. Les étrangers ne sont jamais présentés aux princes, aux enfans ou parens du souverain, à moins que ceux-ci n'occupent des charges dans l'État. Tous les courtisans

me reconduisirent par la cour de marbre, jusqu'à la cour extérieure.

Avant de parler de l'audience que je reçus plus tard du successeur du bon prince Hassan-Bey, je crois devoir entrer dans quelques détails sur la procédure tunisienne. En général, la manière dont la justice se rend en Afrique me plaît beaucoup; elle est tout-à-fait simple et commode. Cette prompte expédition des affaires est due principalement au petit nombre de lois dont le Code se compose; elles sont toutes contenues dans le Koran, dans la tradition (*assina*) et dans les conclusions qui en ont été tirées. Le bey lui-même est le premier juge de paix de son royaume; il décide en dernier ressort au civil et au criminel; et tous ceux à qui il délègue une portion de son autorité l'exercent avec la même plénitude. Si quelqu'un à Tunis doit de l'argent à un autre, ne fût-ce que deux piastres, il sait précisément à quelle heure il est sûr de trouver le bey ou son lieutenant, dans la grande salle de justice du Bardo, et d'y obtenir à l'instant même une décision. Les gouverneurs et les caïds remplissent les mêmes fonctions dans les autres villes et provinces ainsi que le commandant des camps dans sa tournée annuelle. La place de bey n'est vraiment pas une sinécure, et des personnes bien instruites m'ont assuré qu'il y a peu de monarques dans la chrétienté qui aient autant d'affaires à régler personnellement. Il siège dans la salle de justice depuis huit heures du matin en été, et depuis neuf heures en hiver, jusqu'à midi; il n'est dispensé de ce devoir que par la maladie ou l'absence. Les autres fonctions du gouvernement l'occupent pendant la plus grande partie du reste de la journée.

La justice criminelle est aussi sommaire que la procédure civile. Le meurtre est puni de mort, et dès que le fait est prouvé, l'exécution a lieu sur-le-champ par le géant noir, qui se tient toujours prêt à la porte du tribunal. Les débats sont publics, excepté quand il s'agit de crimes d'état. Si la famille de la victime préfère accepter une somme d'argent et

si le coupable est en état de l'acquitter, on lui accorde la vie. Le vol avec violence est puni de la perte de la main droite, et pour éviter les longueurs d'un traitement chirurgical, le moignon est trempé sur-le-champ dans de la poix bouillante; le vol simple et les délits moins graves encourent les peines de la bastonnade, à la discrétion du juge.

Indépendamment des magistrats que j'ai nommés, les *douletli* (gouverneurs des villes) et les *imans* (chefs des corporations), sont aussi revêtus d'une autorité judiciaire plus ou moins étendue. Les *cadis* ne décident, à proprement dire, que des affaires de religion. J'ai assisté une fois à l'audience du *douletli* de Tunis, dont les jugemens sont sans appel. Cette audience se tient tous les jours et se prolonge pendant la matinée entière; elle a eu pour moi beaucoup d'intérêt. Un grand nombre d'affaires y furent décidées en peu de minutes, affaires qui, en Europe, auraient certainement donné lieu à dix ans de procédures. En voici quelques exemples: Un marchand fut amené devant le tribunal par deux de ses créanciers, à qui il devait plusieurs milliers de piastres qu'il était hors d'état de payer. Ils produisirent l'obligation, qui était échue depuis plusieurs mois; le débiteur ne niait point sa dette, aussi le jugement de cette affaire ne souffrit-il aucune difficulté; mais avant de rendre son arrêt, le gouverneur mit toute son éloquence en usage pour engager les créanciers à accorder au marchand un plus long délai. A cet effet, il les fit retirer deux fois, pour appeler d'autres affaires dans l'intervalle, et ce ne fut que quand il reconnut que tous ses efforts étaient inutiles qu'il ordonna de conduire en prison le marchand momentanément insolvable. Cette conduite du gouverneur me parut aussi humaine que consciencieuse; elle avait quelque chose de paternel, qui contrastait selon moi avec la rudesse de nos formes européennes.

Un autre cas qui se présenta était plus compliqué. Un Arabe avait loué un chameau pour porter à la ville une charge de charbon; or, la charge se trouva trop forte pour l'animal,

qui succomba dans un petit village à moitié chemin. Le chamelier appela des témoins pour constater l'état où se trouvait sa bête, et vendit le charbon sur les lieux, mais à plus bas prix que ce qu'il aurait rapporté à Tunis. Il remit cet argent au propriétaire du charbon, en ne retenant que la moitié du loyer; mais le propriétaire l'actionna afin qu'il lui bonifiât la différence. Les deux parties furent entendues fort au long, et je puis assurer que ces hommes, en apparence si simples, trouvèrent des argumens aussi déliés que ceux de nos avocats; mais, en même temps, je ne pus m'empêcher d'admirer leur bonne tenue, leur noble franchise et la respectueuse convenance de leur conduite. Le *douletli* décida en faveur du chamelier. J'exprimai à M. de Nyssen, qui m'avait accompagné jusqu'au tribunal, l'étonnement que me causait cet arrêt : il me semblait que, d'après la stricte équité, c'était le propriétaire du charbon qui aurait dû gagner. Mais M. de Nyssen m'expliqua que l'incapacité d'un chameau, qui se déclare quelquefois subitement et sans qu'il soit possible de la prévoir, est considérée en Afrique comme une avarie grosse, et que l'on a coutume d'y appliquer les règles de la justice maritime.

Un jeune garçon de quatorze ans, convaincu de vol, subit en notre présence sa punition qui consistait en cinquante coups de bâton sur la plante des pieds, tandis qu'en d'autres pays, en Angleterre par exemple, il aurait été envoyé en prison avec d'autres mauvais sujets, au milieu desquels il n'aurait pas tardé à devenir un scélérat consommé. Quand on donne la bastonnade, on attache les jambes du patient sur une petite planche. Deux hommes lui tiennent les pieds en l'air, tandis que son corps et sa tête sont couchés par terre. Les naturels du pays, et en particulier les gens de la basse classe, marchant presque toujours pieds nus, souffrent beaucoup moins de la bastonnade que ne le croient les Européens. Quoique pendant l'exécution, le jeune garçon appelât fort souvent le Prophète à son aide, il fut cependant en état de

s'en aller sans pantoufles, et rien n'indiquait qu'il souffrît. Lorsque les coups s'élèvent jusqu'à quelques centaines, la punition devient fort cruelle, et quand ils vont jusqu'à mille, ils causent la mort du patient. Mais depuis quelque temps on apporte une grande modération dans l'application de cette peine, et il faut que le crime soit bien grand pour encourir une punition si grave. Plusieurs affaires moins importantes furent terminées à l'amiable et je remarquai souvent que les plaisanteries du gouverneur excitaient des rires universels et servaient à faciliter la réconciliation des parties.

Peu de jours avant mon départ pour ma tournée dans l'intérieur du pays, j'obtins une audience de congé du bey, que je trouvai fort gai, comme tous ses alentours, à l'exception de l'ancien sapatapa, qui a été obligé de céder sa place au nouveau, gros homme à face réjouie. Le premier, ainsi que je viens de le dire, était sérieux et triste; il devait partir, comme ambassadeur, pour Constantinople, d'où bien des gens pensaient qu'il ne reviendrait jamais. Je remerciai le bey qui avait la bonté de faire tout ce qu'il pouvait pour rendre mon voyage agréable, et je lui témoignai ma reconnaissance de ce qu'il daignait me continuer la faveur que son frère m'avait accordée. Le bey répondit par l'intermédiaire du chevalier Raffo, « que depuis qu'il avait eu le malheur de perdre son auguste frère et seigneur, il se regardait toujours plutôt comme le serviteur du défunt que comme le souverain du pays. » Je lui exprimai après cela le desir d'assister à une audience dans la salle de justice, ce qu'il m'accorda de la manière la plus gracieuse.

La cérémonie se passa avec beaucoup de dignité. On revêtit d'abord le bey d'un manteau de soie cramoisie, après quoi il se rendit, entouré de ses nombreux courtisans, en procession, à la salle de justice, en traversant la grande cour. En avant du cortège marchaient, vêtus d'un riche costume blanc et rouge, les quatre *shtershetes,* ayant à leur tête le *shaush-salam,* qui se distinguait des autres par un costume plus riche

et plus bigarré encore et par un énorme turban. Ces *shaushs* étaient autrefois des personnages d'une haute importance ; car c'étaient eux qui, lorsqu'un pacha avait été condamné par le sultan, devaient lui appliquer le fatal cordon. A cet effet ils portent encore aujourd'hui une ceinture de métal au-devant de laquelle se trouve une grande boîte qui servait autrefois à serrer le cordon. Maintenant elle est vide, ce dont nous pûmes nous convaincre nous-mêmes ; car la cérémonie terminée, les *shaushs* ne firent aucune difficulté d'ôter leur ceinture et de nous la laisser examiner de près.

Dès que le bey entra dans la salle de justice, le *shaush-salam* annonça son arrivée d'une voix de Stentor, en langue turque et salua le prince. Le shaush salua ensuite tous les membres du divan à mesure qu'ils entraient dans la salle. Le bey seul était assis ainsi que les greffiers ; tous les autres assistans sont obligés de se tenir debout, quoique l'audience dure souvent plusieurs heures. On me donna cependant, ainsi qu'aux personnes qui étaient venues avec moi, en notre qualité d'étrangers, des chaises de jonc, sur la droite du trône. La cérémonie commença par un baise-main général de tous les assistans, au nombre desquels se trouvaient cette fois plusieurs chefs arabes, ce qui fit durer plus d'une demi-heure cette partie de la cérémonie. Le bey tenait la main étendue et le coude appuyé sur la hanche ; car il doit présenter à ses sujets non le dos, mais la paume de la main ; c'est tout le contraire pour les chrétiens. Il arrive parfois que les consuls, par une grâce particulière, obtiennent aussi l'honneur de baiser la paume de la main ; ce dont ils sont aussi fiers que lorsque nos ministres daignent sourire à leurs protégés. Du reste, Son Altesse faisait fort peu d'attention à la cérémonie, et s'entretenait sans cesse avec les personnes qui se trouvaient à côté d'elle. Les plus intimes se contentaient de baiser une seule fois la main ; mais, pour beaucoup d'autres, l'affaire devenait bien plus compliquée : ils pressaient leur front sur la main du prince, qu'ils baisaient en-

suite à deux ou trois reprises; mais tous y mirent la même ardeur et la même tendresse que s'ils eussent baisé la main d'une maîtresse adorée. Néanmoins, le *bash hamba* (général des *hambi,* corps composé de 300 officiers à cheval), qui se tenait debout à la gauche du trône, avait soin de s'emparer du bras de chaque nouvel arrivant, afin de prévenir toute tentative d'homicide. Le dernier qui passa fut le boulanger de la garnison; après avoir, à son tour, baisé la main du pacha, il lui présenta, en poussant un grand cri, quatre petits pains, formant la ration militaire qui lui revenait en qualité de soldat du Grand-Seigneur. Le bey baisa le pain, en mangea une bouchée et dit ensuite avec un accent d'humilité : « Puisse Dieu m'en donner autant chaque jour! »

Cette cérémonie terminée, on présenta à la cour et aux personnes de distinction du café; le bey reçut en outre une pipe magnifique qui avait au moins dix pieds de long. Aussitôt qu'il en eut tiré quelques bouffées, l'audience commença. Sous tous les rapports elle ressembla à celle à laquelle j'avais assisté chez le gouverneur de la ville, le sujet des procès était souvent de la plus mince importance, sans pour cela que la patience du souverain parût se lasser. M. Raffo, qui avait eu la bonté de se placer à côté de moi, m'expliqua quelques-uns des cas; mais, comme il avait lui-même des devoirs à remplir, et que le bey l'appelait souvent auprès de lui, les renseignemens qu'il me donna furent trop incomplets pour que je puisse en rien rapporter ici. Quoi qu'il en soit, je crus m'apercevoir que les plaideurs se retiraient, en général, satisfaits de l'arrêt.

Tout à côté du bey, à sa droite et sur les marches du trône, se tenait son fils aîné, Sidi Achmet, jeune prince de vingt-six ans, qui, avec cet air de profond respect que tous les enfans de ces pays-ci montrent pour leurs parens, tantôt présentait à son père ses lunettes pour qu'il pût lire les requêtes qui lui étaient adressées, tantôt lui tendait un crachoir d'argent. A gauche, ainsi que je l'ai déjà dit, il y avait le bash hamba,

et un peu plus loin le nouveau sapatapa, qui quittait souvent sa place pour aller causer avec les plaideurs un peu éloignés, et venait ensuite rapporter au bey ce qu'ils lui avaient dit. A mesure qu'une affaire était jugée, et il y en avait fort peu à l'égard desquelles une remise parût nécessaire, le sapatapa déchirait sur-le-champ la requête présentée.

Je vais donner maintenant sur le royaume de Tunis quelques détails statistiques qui, dans l'état actuel des relations de l'Europe avec cette partie de l'Afrique, ne peuvent manquer de présenter un grand intérêt. Le royaume de Tunis est situé entre les régences d'Alger et de Tripoli, et peut avoir 70 milles d'Allemagne sur 60 de large, depuis la mer jusqu'au Djerid ou Pays des Dattes. Le climat, bien qu'il se soit montré rude pendant le temps que j'y ai passé, est, à ce que l'on m'a assuré, un des meilleurs et des plus sains qu'il y ait au monde. Les chaleurs de l'été y sont tempérées par un vent qui souffle presque continuellement du nord, et les hivers n'y sont jamais froids. Quoique les lacs des environs de Tunis soient presque à sec l'été; que la ville soit construite dans un bas-fond, et qu'il y règne une malpropreté affreuse, et par suite une puanteur insupportable, les fièvres n'y sont pas communes, et les maladies épidémiques et contagieuses y sont inconnues. La peste n'y fait que de rares apparitions et y est toujours apportée du dehors. La fertilité du sol tunisien est célèbre de temps immémorial, puisque les Romains regardaient cette contrée comme le joyau le plus précieux de leur empire. Un écrivain assure qu'il suffit d'y retourner la terre avec un bâton pour lui faire produire tout ce que l'on veut, sans travail, sans surveillance, sans engrais. Malgré cela, soit indolence des habitans, soit mauvaise direction de la part du gouvernement, une grande partie de ce sol si productif est encore inculte. Toutefois, les jardins potagers de la Marsa, situés dans la proximité de la ville, valent presque ceux de l'Europe. Tous nos légumes sont cultivés ici avec succès, à l'exception des artichauts et des choux-fleurs : mais je trouve qu'ils

ont en général moins de saveur que les nôtres. Il en est de même des fruits, à ce que l'on m'a dit, et les oranges n'y sont pas d'une qualité remarquable. J'ignore si cela provient de la nature du sol et du climat, ou s'il faut l'attribuer à un défaut de soin. En attendant, la canne à sucre, le tabac, le coton et le café, donnent de bons produits, et l'olivier fournit une huile excellente. La rose, la renoncule, la tulipe, le narcisse, et certaines espèces d'œillets, croissent spontanément et en profusion, ainsi qu'un grand nombre d'herbes aromatiques et d'autres plantes. Le poisson et le gibier abondent. Les métaux même ne manquent pas : le pays produit beaucoup de fer et de plomb, et l'on m'a dit qu'il se trouve aussi de riches mines d'or, d'argent et de cuivre dans l'Atlas.

Les grands troupeaux de bœufs sont mal entretenus, et la race des chevaux, qui autrefois pouvait se comparer aux plus belles races de l'Arabie, s'abâtardit d'année en année ; en voici la cause : dès qu'un cheval est reconnu de bonne qualité, il est immédiatement mis en réquisition par le gouvernement, aussi personne ne s'occupe d'améliorer les races et de consacrer à ce soin du temps et de l'argent.

Les musulmans de Tunis deviennent de jour en jour plus négligens à accomplir les préceptes de leur culte. Malgré leurs fréquentes ablutions, ils sont plus sales que les Juifs; la plupart d'entre eux boivent du vin et de l'eau-de-vie toutes les fois qu'ils peuvent s'en procurer. Pendant le baïram, ils se dédommagent du jeûne qu'ils sont forcés d'observer le jour, en se livrant la nuit à toutes sortes de débauches, et le pèlerinage de la Mecque est presque abandonné. Leur haine fanatique pour les chrétiens n'a seule subi aucune altération, et ils demeurent toujours convaincus qu'ils vont droit au ciel quand ils périssent dans un combat contre les infidèles. Nul chrétien, fût-il porteur d'un firman du Grand-Seigneur, ne peut entrer dans une mosquée; exclusion vraiment fâcheuse, car il y en a dans cette ville de fort belles, qui mériteraient d'être visitées par des hommes de goût. Quant

à moi, je n'ai pu jeter que quelques regards à la dérobée dans les cours et dans les jardins, lorsque par hasard j'en rencontrais les portes entr'ouvertes.

Quoique la religion mahométane répande une teinte uniforme sur toute la population, on y observe cependant des nuances assez tranchées. Indépendamment de 50,000 Juifs et d'un grand nombre de chrétiens, il existe à Tunis une foule de races mêlées qui diffèrent sensiblement entre elles par les mœurs, le caractère, et même par l'apparence extérieure. Des Turcs de la Morée et de Constantinople, d'anciens Maures espagnols, des Nègres de l'intérieur de l'Afrique, des Bédouins des frontières de l'Atlas, etc., se mêlent pour former un grand tout, dont chaque individu ne cherche que son propre avantage, sans rien faire pour le bien de la société ou les progrès de la civilisation. Les Berbers, au nombre desquels il faut compter les Kabaïles et les Haïoutes, peuvent être regardés comme les habitans primitifs du pays. Ils se composent, sans aucun doute, d'un mélange de Carthaginois, de Romains, de Numides et de Sarrasins, et ont conservé quelque chose de tous leurs ancêtres. Ces hommes se retrouvent, partagés en diverses tribus, depuis Maroc jusqu'au golfe de Sidra. Ils sont, en général, d'une stature élevée, maigres, musculeux, d'un caractère décidé; ils ont les yeux perçans et presque toujours de belles dents, qui contrastent avec leurs traits romains et leur teint hâlé. Ils habitent principalement les montagnes, et vivent tantôt dans de misérables huttes construites en terre, tantôt sous des tentes noires faites de poil de chèvre tressé. Sobres et faciles à contenter, ils ne se nourrissent guère que de pain, de lait et de dattes, et atteignent un âge très avancé. La chasse, un peu d'agriculture et le soin de leurs troupeaux, forment leurs seules occupations; fidèles et hospitaliers pour leurs amis, ils sont barbares et cruels pour leurs ennemis; ils ont de l'antipathie pour les étrangers et sont jaloux de leur sauvage indépendance.

Les Bédouins, qui forment la principale population du pays, sont plus nombreux que les Berbers; ils sont encore aujourd'hui ce qu'ils étaient du temps de Moïse et des prophètes. Leur costume se compose d'un simple manteau à grands plis qui leur couvre la tête, et leurs pieds reposent nus sur des semelles de bois. Les Bédouins sont d'une nature plus douce que les sauvages Berbers; leur teint est d'une couleur olivâtre-foncé; l'expression de leurs yeux est à-la-fois animée et pleine de douceur. Eux aussi sont fort sobres, très vigoureux, bons écuyers, vaillans au combat et adroits au maniement des armes. Errant de place en place, et dressant leurs tentes partout où le sol, qu'ils ne cultivent que superficiellement, leur promet une nourriture abondante, ils n'ont point de demeure fixe; leurs femmes s'occupent de l'éducation des abeilles et des vers-à-soie, tissent les étoffes qui servent à habiller leurs maris et à former les tentes sous lesquelles ils couchent. Leur hospitalité est passée en proverbe, et leurs mœurs sont aussi simples qu'elles l'étaient dans les temps les plus reculés. Sociables, amateurs de récits merveilleux et de poésie, étrangers au luxe, prompts à s'enthousiasmer, on pourrait croire qu'il n'y a pas de peuple plus facile qu'eux à civiliser. Peut-être y parviendra-t-on un jour, car leurs frères avaient acquis en Espagne un degré de civilisation auquel aucune nation de l'Europe n'était encore parvenue à cette époque.

Une troisième et importante partie de la population de Tunis se compose de Nègres, qui, quoique mahométans et jouissant de tous les privilèges de leurs coreligionnaires, n'en sont pas moins esclaves. Le commerce des esclaves avec l'intérieur de l'Afrique est très actif dans cette ville, et les Nègres sont traités peut-être mieux à Tunis que partout ailleurs; aussi, cette classe nombreuse se montre-t-elle, en général, satisfaite, quoique parfois elle éprouve des atteintes de nostalgie. Tous les eunuques du bey, qui jouissent souvent d'un grand crédit, sont des Nègres.

Les Turcs de Tunis sont très avides; j'ai recueilli un proverbe qui les caractérise bien. « Donnez, dit-il, de l'argent d'une main à un Tunisien, et il vous permettra de lui crever un œil de l'autre. » Leur superstition égale presque leur avidité; ils ne croient pas seulement aux sorcières et aux magiciens, aux vampires, aux présages malheureux et au mauvais œil, ils ont encore conservé l'usage du sacrifice des Hébreux. Quand ils posent la première pierre d'un édifice, ils tuent un agneau, dont ils laissent égoutter le sang sur la pierre; quand ils lancent un vaisseau à la mer, ils jettent dans les flots la chair de l'animal qu'ils ont tué. Ils poussent la superstition plus loin encore et ne se contentent pas toujours d'agneaux, de chevreaux et de poulets. Djilouli, riche Turc, qui avait armé plusieurs corsaires, ayant, à son retour, enterré les sommes considérables que ses courses lui avaient valu, sacrifia, dit-on, dans cette circonstance, trois nègres, persuadé qu'il était que leurs âmes seraient obligées de veiller sur les trésors que leur sang avait arrosés. Quand on croit quelqu'un possédé du démon, on apporte un bouc que l'on excite de toutes les façons à aller heurter de la tête contre la porte fermée de la chambre du malade, et l'on se persuade que, par ce moyen, le démon est mis en fuite et le malade guéri. Pendant mon séjour à Tunis, cette cérémonie eut lieu pour un enfant du pacha; mais il paraît que cette fois le diable n'entendit pas plaisanterie; car, en s'en allant, il emporta avec lui l'âme de l'enfant.

Dans les divers états barbaresques, les Juifs se trouvent en grand nombre, et y exercent une grande influence. Les Juifs sont les principaux ouvriers; ils sont à la tête des douanes; ils ont affermé la plus grande partie des revenus publics, ainsi que l'exportation de plusieurs articles de commerce; la monnaie est soumise à leur contrôle; ils règlent la valeur de l'argent; ils ont la garde des diamans et des bijoux du bey; ils servent de secrétaires, de trésoriers et d'interprètes; le peu que l'on sait d'arts, de sciences et de médecine,

on le doit aux Juifs; ils jouissent de plusieurs autres monopoles encore, et il y en a qui possèdent des richesses immenses. Avec de pareils avantages, l'oppression qu'ils éprouvent ne peut être qu'apparente, et cela est en effet ainsi. Quand un Turc maltraite un Juif, celui-ci ne peut pas se venger, c'est vrai; mais il se plaint au bey, et le Turc est sévèrement puni. On exagère beaucoup les mauvais traitemens que les Juifs ont à souffrir de la part des Musulmans; il est certain qu'ils sont traités avec mépris et insolence, mais cela même diminue tous les jours. Ainsi, par exemple, il ne leur était pas permis autrefois de passer devant une mosquée sans ôter leurs souliers; je n'ai jamais été témoin de cette cérémonie de leur part.

Ma notice sur les habitans de Tunis ne serait pas complète, si je ne consacrais quelques pages aux femmes; mais comment en parler? Toutes relations avec elles sont défendues aux chrétiens, sous peine de mort. Cette prohibition s'étend jusqu'aux filles publiques qui sont en grand nombre et dont la direction est affermée quatorze mille piastres par an. Les dames européennes peuvent seules obtenir l'entrée du harem, et les épouses des consuls sont même souvent invitées par les princesses à se rendre au Bardo. C'est aussi par ces dames que je me suis procuré quelques renseignemens sur la manière de vivre des femmes turques et sur leurs mœurs.

Elles ne sont ni belles ni jolies; leur peau est blanche, mais huileuse; leurs cheveux sont d'un beau noir; la prunelle de leurs yeux brille d'un vif éclat sous des sourcils arqués et d'une extrême délicatesse; mais l'excessif embonpoint dont la plupart de ces dames sont affectées dépare ces avantages. Lorsqu'elles sont assises, elles ne manquent pas de grâce; leur costume est magnifique et quelquefois disposé avec goût, mais l'ignorance de ces femmes est au-delà de toute expression. La plupart ne savent absolument rien que tricoter et faire des confitures. On les marie en général fort jeunes; elles savent à peine lire quelques versets du Coran;

mais il est rare qu'elles en comprennent le sens; une fois mariées, les soins du ménage, leur réclusion continuelle ne contribuent pas à développer leur intelligence.

L'épouse d'un des consuls résidant à Tunis m'a donné les détails suivans sur la première audience que lui accordèrent les princesses au Bardo, et sur les réjouissances qui eurent lieu à l'occasion du mariage d'une des filles du bey avec le sapatapa. Je vais laisser parler cette dame elle-même.

« Arrivées dans la cour du château, nous fûmes reçues par le ministre secrétaire du bey, qui nous accompagna jusqu'à la porte de la seconde cour. Deux Mamelouks étaient de faction devant celle du harem, et l'un d'eux s'éloigna pour aller nous annoncer; il revint au bout de quelque temps avec l'interprète du harem qui était une Italienne, et nous invita à la suivre. Le salon dans lequel on nous fit entrer était tendu en velours rouge brodé en or; des cages dorées pendaient du plafond; et quoique nous fussions dans l'appartement des femmes, des armes de toute espèce couvraient les murs. L'épouse du bey, vêtue fort richement, mais sans goût, était assise en face de nous sur une ottomane. A notre arrivée, elle se leva et nous pria de prendre place à côté d'elle en disant : « Que votre entrée soit bénie et puissiez-vous rester long-temps avec nous! » Elle avait les bras et les pieds nus; ces derniers étaient chaussés de petites pantoufles brodées, mais qui n'en couvraient que l'extrémité; de sorte que quand elle marchait, elle était obligée de les retenir par le gros orteil. De l'endroit où nous étions placées on distinguait aussi plusieurs autres pièces, où une foule d'esclaves noires et blanches étaient assises par terre, causant entre elles et s'occupant de divers travaux.

« Deux jeunes femmes mauresques se présentèrent alors et commencèrent une danse, si disgracieuse, si indécente, si lascive, qu'il me serait impossible de la décrire; puis quand à la fin de cet horrible ballet les danseuses se jetèrent au cou d'un eunuque noir, elles firent avec lui des passes si étran-

ges, que nous détournâmes les yeux avec dégoût. La princesse nous conduisit ensuite dans une autre pièce, pour nous offrir des rafraîchissemens. J'avais eu soin de m'habiller de la manière la plus voyante, tandis que ma compagne, qui portait le deuil d'une proche parente, s'était mise tout en noir. Mon costume plut davantage à la princesse, car elle me prenait souvent la main et m'engageait à chaque instant à manger sur de petites tables où l'on avait rassemblé tout ce que le pays fournit de plus délicat et de plus exquis. Nous prenions ce qui nous faisait plaisir, maïs, compotes, bonbons, patisserie; mais il fallait tout manger avec les doigts. Il n'y avait point de serviettes séparées pour chaque personne, on nous présenta seulement une longue pièce de toile pour nous essuyer les doigts. Les restes de notre collation furent mis dans de grands paniers et chacune des dames invitées en reçut sa part chez elle; cette distribution a toujours lieu en pareille occasion. Pendant que nous mangions encore, le bey, son frère et plusieurs princes parurent dans la salle, nous regardèrent pendant quelque temps d'un air de curiosité et se retirèrent sans avoir prononcé une seule parole. On nous fit ensuite faire le tour du harem, dont les pièces étaient toutes décorées de la même manière. Nous n'y trouvâmes rien de remarquable, si ce n'est la chambre à coucher du bey; c'est un cabinet dont les murs sont tapissés du haut en bas de petites montres. La princesse nous accompagna jusqu'à la dernière pièce de son appartement.

« Les cérémonies nuptiales offrirent plus d'intérêt et plus de variété. Les divertissemens eurent lieu dans la grande cour du harem, au-dessus de laquelle on avait tendu un magnifique pavillon rouge. Devant l'entrée de chaque chambre, il y avait de grands cierges, peints en vert et en rouge, d'un pied de diamètre au moins. Au-dessus des jets d'eau brillaient plusieurs centaines de lampions de couleur; l'ensemble de ce spectacle rappelait les contes des Mille et une Nuits. La fiancée fut introduite au son de la musique, portée par ses

frères sur un coussin de brocard d'or, et fut déposée, au milieu de la cour, sur un fauteuil antique d'un très riche travail. Son costume était magnifique et fort lourd; je remarquai surtout un diadème de brillans, des bracelets étincelans de pierreries et des anneaux pareils au bas des jambes. Les bras, les mains et les pieds de la jeune mariée étaient nus; les ongles des pieds et des mains étaient teints en rouge avec du tamma; les sourcils et les paupières étaient noircis. Elle tenait les yeux fermés, et il ne lui fut pas permis de les ouvrir de toute la journée. A ses côtés étaient placées deux danseuses, et devant elles une négresse avec un énorme plateau, sur lequel on déposait les présens qui étaient destinés à la jeune mariée : c'était de l'or, des diamans et quantité d'autres objets précieux; une personne, chargée de surveiller la remise des offrandes, lisait à haute voix en quoi consistaient ces objets et de qui ils venaient. Les plus remarquables furent deux flacons richement montés en pierres précieuses et plusieurs paquets fort lourds d'or massif. De deux heures en deux heures on reportait, sur le même coussin, la mariée dans son appartement, où elle changeait de costume, pour être ramenée ensuite de la même façon dans son fauteuil, ce qui continua pendant toute la journée. Comme il lui est défendu de prendre aucune nourriture, la pesanteur de ses bijoux, jointe à la fatigue et au jeûne, faillirent plusieurs fois lui faire perdre connaissance. Une vieille négresse lui mettait alors dans la bouche, et chaque fois, une pastille qui lui rendait visiblement des forces.

« Cette fois, on ne présenta aux conviées que des sucreries, de la pâtisserie, du café, du chocolat, de la limonade, etc.; mais le bey fut moins taciturne et s'efforça de faire, le mieux possible, les honneurs de sa maison; il nous disait à plusieurs reprises que nous étions chez nous et que nous pouvions faire tout ce qui nous serait agréable. Il prit lui-même en main un flambeau et nous fit voir le lit nuptial : de riches tentures en satin blanc, rehaussées d'or, entouraient

ce lit qui était très élevé, et auquel on arrivait par un marchepied recouvert en velours rouge. Pendant qu'il nous le montrait, le flambeau s'éteignit, et nous demeurâmes assez long-temps dans une obscurité profonde. Mais le bey s'empressa de nous rassurer en riant aux éclats de ce contretemps. Un de ses officiers appela le chef des eunuques, et en un instant nous fûmes entourées d'un millier de flambeaux. »

Voici maintenant quelques détails qui compléteront ce récit. Selon l'usage, les nouveaux mariés ne peuvent habiter sous le même toit que huit jours après la célébration du mariage; on leur accorde seulement une entrevue de demi-heure, pendant laquelle les parens des deux époux se tiennent devant la porte de la chambre nuptiale : c'est dans ce court espace que l'union est consommée. Lorsque le mari entre dans l'appartement, sa femme lui baise la main en signe de respect et se laisse marcher sur le pied. Mais dans cette circonstance, la fille du bey ne voulut pas se soumettre à cet acte de soumission. Du reste, tout se passa selon les règles, et les preuves matérielles de la virginité de la jeune femme furent exposées le lendemain avec une grande solennité.

(*Athenæum.*)

Nouvelle.

LE CHATEAU D'UDOLPHE.[1]

Anne Radcliffe avait une sombre imagination ; elle n'a pas inventé les fantômes , mais elle les a perfectionnés ; le nombre des êtres mystérieux que cette femme féconde a mis au jour est incalculable. Les romanciers prennent ordinairement leurs héros dans le monde réel, Anne Radcliffe a exhumé les siens du monde imaginaire. Tout personnage

(1) NOTE DU TRAD. Nous empruntons l'article que l'on va lire à l'une des Revues publiées à Dublin, qui nous a fourni déjà d'excellentes esquisses sur les orateurs irlandais, galerie pleine d'intérêt et que nous nous proposons de continuer dans nos prochaines livraisons. L'article que nous reproduisons aujourd'hui, empreint de cet *humour* britannique si original, si intuitif, doit être plutôt considéré comme une ingénieuse critique des romans d'Anne Radcliffe, que comme le récit d'un évènement réellement arrivé; quoiqu'à certains égards, les données sur lesquelles il repose ne puissent être contestées. L'itinéraire indiqué dans l'article est rigoureusement exact. Le voyageur suit la route de Sienne, route qui va s'embrancher avec l'autre voie routière des Apennins, au-dessus de Montefiascone. John Lewing passe à Poggi-Bonzi, à Sienne, à Torrinieri, à Polderina; et au lieu de descendre de la haute crête qui domine la route tortueuse de Riccorsi, il s'enfonce dans la plaine à droite, du côté où l'on aperçoit une montagne taillée en forme de coupole. Tous ces détails descriptifs sont de la plus grande vérité. On dirait que l'auteur s'est attaché à reproduire la fidélité des descriptions d'Anne Radcliffe. A la fin de cet article, on connaîtra pourquoi le chemin de Sienne à Riccorsi est entretenu depuis quelques années avec tant de soin, et comment une plaisanterie s'est changée en une bonne et utile action.

convaincu d'exister était naturellement exclu de ses domaines : aussi pour se livrer en conscience à l'étude du genre qu'elle exploitait, elle s'était retirée à l'écart, et se faisait une vie conforme à sa vocation d'auteur infernal. Rien de terrible comme un souterrain creusé par les mains d'Anne Radcliffe. Les châteaux qu'elle a bâtis sont inhabitables et inhabités, car il s'y passe d'effrayantes choses, à minuit, heure officielle des fantômes, heure qu'on n'entend jamais tinter au beffroi, sans éprouver douze battemens au cœur. Hélas! le siècle a changé : on ne croit plus à rien aujourd'hui. Les spectres sont destitués; la mythologie d'Anne Radcliffe est tombée dans le néant. Nous sommes tous des esprits forts; nous dînerions avec le spectre de Banco, s'il nous donnait à dîner. Minuit n'est plus pour nous une heure formidable; c'est le midi de la nuit.

John Lewing ne pensait pas ainsi : c'était un esprit faible. Fils d'un honorable baronnet du Devonshire, il avait hérité d'une immense fortune, à l'âge heureux où l'homme en estime le prix, parce qu'il peut l'échanger en détail contre des jouissances. Mais John Lewing ne se souvenait de sa richesse qu'à de rares intervalles, et ne l'appelait à son aide que pour satisfaire la plus fantastique des passions. Il s'était prouvé qu'il avait vu deux revenans, et un certain nombre de spectres; il avait divisé les apparitions en catégories; il aimait assez les lutins; il plaisantait avec les aspioles; il souriait aux farfadets; il causait même familièrement avec les fantômes, mais il ne pouvait pas souffrir les spectres, et surtout les revenans. Cependant, il ne les craignait pas; il ne négligeait aucune occasion de rencontrer sur son passage une compagnie de spectres enchaînés, et d'entrer en relation de bon voisinage avec eux. Il avait habité plusieurs châteaux dans le Devonshire, dont la réputation était tarée. Il avait pris à bail quatre de ces châteaux, et toutes les nuits il changeait de chambre, comme Denis-le-Tyran, non pour éviter une apparition, mais pour la ren-

contrer, en supposant qu'un spectre affectionnât plus particulièrement une chambre qu'une autre. Eh bien! avec toute cette verve de curiosité nocturne, il n'était parvenu qu'à voir deux revenans, et encore avait-il des momens de doute lorsqu'il y réfléchissait.

La bibliothèque de John Lewing ne se composait que des romans d'Anne Radcliffe : ils étaient reliés en peau de goule, disait-il, et noircis sur tranche, avec des os en sautoir. Les rayons étaient en bois de cyprès. Son livre de prédilection ne pouvait manquer de se nommer les *Mystères du château d'Udolphe.* Quel roman! c'est le beau idéal de la laideur souterraine; comme ils sont gais auprès de celui-là tous les tristes ouvrages du même auteur. Jamais Anne Radcliffe n'a fait plus de dépenses de frayeur que dans *Udolphe.* Chaque page semble tourner avec un accompagnement de ferrailles; chaque ligne est sablée avec de la poudre de tombe; chaque lettre est un œil éteint qui regarde le lecteur. Un homme nerveux ne peut dormir dans une chambre habitée par ces quatre volumes sulfureux; il est obligé de les exiler dans l'intérêt de son sommeil.

Anne Radcliffe a fait l'exacte topographie des montagnes sur lesquelles planait le château d'Udolphe; elle a mis une conscience louable à dépeindre les localités, avec les plus minutieux détails; bien différente en cela de tant de romanciers qui ne respectent point le lecteur, et bâtissent des châteaux imaginaires dans des pays qui n'existent pas. Anne Radcliffe a si bien cadastré le domaine d'Udolphe avec ses appartenances et dépendances, que, avec la première carte des Apennins qui lui tombe sous les yeux, le moins géographe des hommes met le doigt sur le point, et dit, comme le héros du roman, *voilà Udolphe!!!*

John Lewing dessina un jour, sur la poussière d'Hyde-Park, le sombre manoir de Montoni, la montagne qui le porte à regret, et le bois de sapins qui s'incline de honte d'avoir couvert tant de crimes. Puis, il prit des lettres de crédit sur son

banquier de Florence, et s'embarqua à Brighton pour Livourne, avec un exemplaire du roman d'Udolphe et quelques foulards pour tout bagage; il avait fait un itinéraire sur son album, qui l'aurait conduit à Udolphe les yeux fermés.

John Lewing arriva en Toscane le 4 juin 1832; il ne s'arrêta à Livourne que pour prendre du thé à la *locanda* du *Quercia reale*. En six heures, sa chaise de poste l'avait déposé à Florence chez Schneider.

A table d'hôte il y avait un Allemand octogénaire qui était venu de Munich pour mourir à Rome devant un tableau de Cornélius; un Anglais, qui était amoureux de la Vénus de Médicis, et l'avait demandée en mariage au Grand-Duc; et trois jeunes Français qui faisaient de l'art, et portaient de longs cheveux. Au dessert on parla : chacun exposa ses principes. John Lewing n'avait d'autres principes que ses théories sur les revenans; il les exposa avec beaucoup de gravité : les convives furent ébahis. La carte des Apennins se déroula sur la table; on demanda des épingles au garçon; John Lewing se promena sur les crêtes boisées, traversa les lacs, franchit les torrens, pénétra hardiment sous les voûtes sombres du château d'Udolphe, fit habiller ses convives en spectres, avec des serviettes, et fut saisi d'une attaque de nerfs. Les trois Français qui faisaient de l'art, accompagnèrent John Lewing à sa chambre à coucher, et lui présentèrent d'une voix sépulcrale une infusion de tilleul. John Lewing, pour récompenser cette générosité française, développa tous ses plans, et pria les jeunes Français de vouloir bien l'accompagner à Udolphe. Les Français s'excusèrent civilement, en disant qu'ils étaient forcés de rester à Florence, pour remettre en lumière une fresque effacée de Memmo Gaddi.

John Lewing leur dit : « Eh bien! je partirai seul. »

A minuit on se sépara.

Deux jours après, John Lewing demande des chevaux, et court en poste sur la route de Sienne jusqu'à ce village, composé de deux maisons, qui se nomme misérablement

Torrinieri. Là, notre Anglais fit seller un cheval, suspendit le roman au cou de la bête, et s'éloigna de la grand'route, pour marcher directement sur le château mystérieux. Entre Polderina et Riccorsi, la chaîne des Apennins s'allonge avec des contorsions effrayantes; il y a des groupes de montagnes qui semblent s'être associées pour soutenir le ciel. Avant de descendre dans la profonde route qui tombe d'aplomb sur les chaumières de Riccorsi, on aperçoit à droite des amoncellemens fantastiques de terrain, des collines rouges, des rochers sillonnés de rides, des montagnes qui ressemblent à des dômes de cathédrales; tout ce paysage est d'une tristesse qui ne peut jamais parvenir à s'égayer au soleil italien. Lewing prit sa carte, la déroula sur le cou de son cheval, et établit ses positions. Udolphe n'est pas loin d'ici, dit-il; voilà une véritable campagne de revenans. Il se mit à chevaucher çà et là, toisant les montagnes du sommet à la base, et s'arrêtant par intervalles pour lire un chapitre du roman.

Au milieu de ces perplexités il avisa un pâtre mélancolique, assis sur un tertre de gazon, une houlette à la main, et gardé par un chien. Il galope vers le pâtre, et lui demande dans une langue qui avait toutes les peines du monde à se faire italienne, s'il était bien éloigné du château d'Udolphe.

Le pâtre était enveloppé, de la tête aux pieds, d'un vieux manteau rouge, et ne laissait entrevoir que ses yeux et la moitié de son front, car la brise fraîchissait sur les Apennins. Il souleva lentement sa tête, regarda l'Anglais, et lui fit signe qu'il ne comprenait pas.

John Lewing à son tour regarda fixement le pâtre, et un rapide frisson le secoua vivement. C'était effrayant en effet, un pâtre sans troupeau, un manteau rouge et un chien noir. On aurait cru voir un post-scriptum du roman de Radcliffe, oublié dans ce désert. Cependant l'héroïque Anglais imposa silence aux battemens de son cœur; et, appelant à son secours tous les lambeaux de la grammaire de Veneroni, que

sa mémoire tenait à sa disposition, il engagea le colloque suivant :

« Êtes-vous de ce pays, ô berger?

— Oui, excellence, répondit le pâtre, avec un accent de bucolique, je suis natif de Polderina.

— Me permettez-vous de vous demander des nouvelles de votre troupeau?

— Eh! mon troupeau m'a abandonné à mon malheureux sort; mon chien seul m'est resté fidèle.

— Quelle est votre profession aujourd'hui?

— Pâtre, toujours pâtre. Le seigneur Montoni m'a promis de me monter un troupeau ; j'attends.

— Le seigneur Montoni ! dites-vous? Il y a un seigneur Montoni, dans cet endroit?

— Oui, excellence; vous le connaissez?

— Si je le connais! lui, non; mais son aïeul.... Dites-moi, habite-t-il toujours le château d'Udolphe?

— Il habite cette chaumière que vous voyez là-bas, là-bas, à deux lieues d'ici. On l'appelle toujours le seigneur Montoni, mais il est aussi pauvre que moi.

— Le scélérat!... Je parle de l'aïeul; et que fait-il ce Montoni, le petit-fils?

— Il arrête les voyageurs, et les dévalise; au fond, c'est un honnête homme.

— Vraiment! il a donc été exproprié du château de ses aïeux?

— Oui! le château tombe en ruines.

— En ruines, ce merveilleux château! Est-il bien loin d'ici?

— Le seigneur Montoni?

— Non, le château?

— On peut le voir de la place où vous êtes... Tenez, montez sur ce petit rocher, et regardez entre ces deux chênes qui se penchent... Vous voyez quelque chose de noir, n'est-ce pas?

— De très noir, oui.

— C'est la dernière tourelle qui reste à Udolphe...

— Ah! il y avait tant de tourelles!... Pourriez-vous m'accompagner jusque-là?

— Avec plaisir, excellence; depuis que je n'ai plus de troupeau, je ne demande que des occasions de me distraire; voilà la place où je le menais paître, tous les jours. Ah!

— Pauvre garçon! Tenez, voilà vingt guinées pour vous consoler.

— De l'or! de l'or! Non, non, gardez vos dons, généreux étranger; vos guinées m'ôteraient le bonheur dont je jouis.

— Et de quel bonheur jouissez-vous, dans votre infortune?

— Je cultive la vertu.

— Très bien! Après?

— Voilà tout.

— De quoi vivez-vous ici?

— Je vis au hasard; un air pur m'environne, le soleil me chauffe de ses rayons. »

Le pâtre et l'Anglais cheminaient en causant ainsi. Voilà, dit en lui-même John Lewing, voilà le pâtre le plus original que j'aie vu de ma vie; Dieu me damne, si je comprends cette existence-là! Après une courte pause le colloque recommença.

« Monsieur le pâtre, dit l'Anglais, auriez-vous entendu parler, par tradition, des mystères du château d'Udolphe? »

A cette interrogation, le pâtre s'arrêta brusquement et manifesta une vive émotion; son corps parut frissonner sous le manteau rouge; il regarda l'Anglais du fond de ses yeux vitrés par l'effroi. Le chien noir hurla rauquement. John Lewing fit trente conjectures, à la minute, et resta muet sur son cheval de poste. Le vent sifflait dans les rameaux secs d'un vieux figuier stérile qui avait l'air de vouloir se mêler à la conversation.

Le pâtre hocha la tête, avec des mouvemens solennels et mélancoliques, et John Lewing, s'apercevant qu'il allait enfin

parler, descendit de cheval pour l'écouter de plus près. « Seigneur, dit le pâtre, vous me faites, là, une demande terrible, et qui rouvre de vieilles blessures; rétractez-vous votre demande, ou persistez-vous?

— Je persiste, dit l'Anglais.

— Voulez-vous savoir qui je suis?

— Oui.

— Je suis le petit-fils d'Annette et de Ludovico.

— Grand Dieu! le petit-fils de ces deux honnêtes.....

— Oui, seigneur, lui-même;..... regardez ce figuier.

— Je le regarde.

— C'est à l'ombre de ce figuier que se sont reposés mon aïeul, mon aïeule, et la jeune et belle Émilie, et M. Dupont, lorsqu'ils s'échappèrent du château d'Udolphe.

— Ils se sont reposés là!..... Permettez que je coupe une branche de l'arbre vénérable qui a ombragé tant de vertus. Continuez, fils de Ludovico.

— Savez-vous le nom du village que vous venez de traverser?

— Polderina, je crois.

— Justement. Eh bien! c'est là qu'Émilie acheta un chapeau de paille d'Italie, dont elle avait grand besoin, pour son voyage à Livourne.

— Oui, oui; ce chapeau de paille..... Tome III, page 247, édition d'Édimbourg.

— Avançons toujours, vous n'êtes pas au bout. Voyez-vous ces bruyères qui s'agitent comme des chevelures dans une cuve pleine de damnés, et chauffée à soixante degrés Réaumur?

— Oui, ô le plus poétique des pâtres!

— C'est là qu'eut lieu la disparition de la signora Laurentina.

— Ombre chère! elle plane peut-être.....

— Elle plane, n'en doutez pas. Aussi ces bruyères s'agitent toujours, même en l'absence du vent.

— Permettez que je coupe un rameau de ces bruyères.

— Nous sommes en ce moment dans le chemin creux où passaient les *condottieri,* quand ils se rendaient de Venise à Udolphe.

— Je ramasse un caillou de ce chemin creux.

— Voici une petite prairie qui fut baignée par les larmes de Valancourt.

— Je cueille un brin d'herbe pour ma collection.

— Et voici..... non, pour me servir de l'expression consacrée, *voilà, voilà Udolphe!*

— Ah mon Dieu!..... tenez un instant la bride de mon cheval, je veux me prosterner..... Comment, voilà donc ce magnifique château! est-il perché!..... Mais dites-moi, je ne vois pas la forêt de sapins.

— Incendiée, incendiée!.....

— Incendiée!

— Par la malveillance. Maintenant, prenons haleine et gravissons ce rude sentier.

— Oh! je reconnais ce sentier,..... et Valancourt aussi le connaissait ce sentier! infortuné jeune homme!..... O jeune pâtre, comment pourrais-je reconnaître le service que vous me rendez; oh! je vous serai le plus reconnaissant des hommes, si vous acceptiez un troupeau de ma main.

— Pas une brebis. Je n'ai besoin de rien : ma pauvreté me suffit.

— Ce désintéressement fera mon désespoir. Dites-moi, s'il vous plaît, comment vivez-vous avec le petit-fils de Montoni?

— Le temps et le malheur adoucissent singulièrement les haines; je suis intimement lié avec le petit-fils du persécuteur de mon aïeul Ludovico.

— Cela me touche aux larmes et me réconcilie avec le nom de Montoni : le petit-fils ne persécute plus personne?

— Eh mon dieu! que voulez-vous qu'il persécute! il serait bien tenté quelquefois de commettre quelques cruautés par

désœuvrement, mais il n'a pas un écu; et il faut être riche pour être cruel impunément. Sénèque l'a dit : *Da posse quantùm volunt.*

— Ciel ! vous avez lu Sénèque? vous parlez latin? Oh ! ces montagnes ne méritent point de vous posséder ! quel troupeau ne se glorifierait pas de vous avoir à sa tête! Venez à Londres avec moi, monsieur; venez, je vous donnerai un de mes vieux châteaux.

— Ah ! pourrais-je vivre loin de ces lieux, témoins des malheurs de ma famille et de mes malheurs personnels ! Quelle douceur trouverais-je qui valût la calamité qui m'accable à l'ombre de ces figuiers? »

En conversant ainsi, ils arrivèrent sur le plateau de la montagne. Un singulier spectacle ôta la parole à l'Anglais.

Des ruines étaient amoncelées dans un fossé large et profond qu'elles avaient comblé. La moitié d'un château était encore vigoureusement debout; une tour bien conservée s'élevait comme la tige d'un aloès, d'un grand bouquet de chênes, et assistait, comme un soldat vivant, à la dévastation d'un champ de bataille. Le pont-levis était ironiquement levé devant une muraille absente; et, sur un fossé sans eau, des pins chétifs avaient envahi la grande galerie, et semblaient s'y promener sur deux rangs, comme des nains mystérieux. Un escalier gigantesque montait vers des appartemens supérieurs qui n'existaient plus. Le vent des Apennins avait ensemencé toutes ces ruines et les avait couvertes de cette végétation puissante et capricieuse que l'art n'imitera jamais.

John Lewing reconnut parfaitement les localités. Il fit le devis du château et nota du doigt, dans l'espace vide, les salles écroulées où se passèrent tant de scènes inouïes. Il se désigna, avec une grande sagacité, les parcelles d'air où était suspendue la chambre funèbre du tableau de cire; il se montra dans le vide le néant où fut cloué ce tableau, et il frémit. Il se promena dans le corridor absent qui avait en-

tendu tant de plaintes nocturnes, et il se recueillit pour saisir encore un écho de ces plaintes. Le pâtre le suivait partout avec son chien noir.

Ils arrivèrent au pied de la tour; la porte était défendue par des buissons hérissés comme des chevaux de frise. John Lewing se fraie un passage à travers ces épines, en y laissant en otage des lambeaux de ses vêtemens. L'escalier était vermoulu et sombrement éclairé par des lucarnes pratiquées dans l'épaisseur du mur. Au premier étage, l'Anglais entra dans une chambre qu'il reconnut du premier coup : c'était la chambre d'Emilie; l'ameublement se composait d'un bois de lit et d'un matelas en putréfaction. John Lewing baisa ce lit. « O Valancourt! » s'écria-t-il; et il pleura. Il vit aussi distinctement sur le mur le chiffre VE en caractères de sang.

« La nuit approche, dit le pâtre avec sa voix mélancolique.

— Eh! que m'importe! c'est la nuit que j'attends, que j'implore, dit l'Anglais. Quand finira-t-il ce jour odieux; je déteste le soleil.

— Mais songez, seigneur, que nous ne pourrons pas regagner Torrinieri ou Polderina dans l'obscurité.

— Ça m'est bien égal; je couche ici. »

Le pâtre recula d'horreur.

« Vous couchez ici!...

— Certainement! là, dans ce lit... le lit d'Emilie! ô Valancourt!

— Et où souperez-vous?

— Je ne soupe jamais. J'irai déjeuner demain à Torrinieri; faites-moi le plaisir de mettre mon cheval au vert dans les ruines; il boira la rosée de la nuit. Vous n'avez pas la fantaisie de passer la nuit avec moi, vous?

— Dieu m'en garde!

— Mettez-vous à votre aise; mais ne manquez pas de vous trouver demain à Torrinieri, à l'auberge de.... à l'auberge enfin, il n'y en a qu'une. Adieu, vous que j'ose appeler mon ami. »

Le pâtre et Lewing se serrèrent cordialement la main. L'Anglais resta seul, dans la chambre d'Emilie; le pâtre et son chien disparurent bientôt dans le chemin creux.

La nuit tomba sur les vastes ruines et les couvrit d'une ombre transparente qui les faisait saillir, dans un relief effrayant. Chaque masse de granit emprunta une physionomie étrange, à cette clarté livide qui tombe d'un ciel étoilé, mais nuageux. La verdure des pins, des figuiers sauvages, des noyers, des hautes herbes, se fit noire comme un crêpe de deuil; c'était comme un cimetière hérissé de tombeaux dévastés, dont les épitaphes avaient disparu sous un voile de mousse, de saxifrage et de lichen.

John Lewing contempla long-temps, à travers des larmes de joie, ce spectacle ravissant pour lui. «Comme il est doux de passer ici ses soirées, disait-il, lorsque l'âge a bronzé notre épiderme et nous a ravi nos émotions! Cela ne vaut-il pas mieux, dites-moi, que de faire le wist dans un club illuminé au gaz? mais à quoi pensent donc les hommes qui s'ensevelissent dans une salle étroite, pour échanger entre eux ces paroles nauséabondes qu'ils appellent les charmes de la conversation? Les mortels sont vraiment fous! Oh! comme la vie est forte au milieu de ces ruines! Quel soleil vaut cette nuit? O Anne Radcliffe, grand homme! pourquoi n'as-tu pas de tombe d'honneur à Westminster? Je t'en promets une de marbre noir. »

Ce vœu fait, John Lewing se jeta tout habillé sur le lit d'Émilie, non dans l'intention vulgaire de dormir, mais pour penser, dans un saint recueillement.

Il pensait depuis quelques heures, lorsqu'il entendit distinctement sonner un coup d'horloge, puis deux, trois, jusqu'à douze! minuit!

Il se leva sur son séant et dit: « Voilà qui est bien singulier! ce n'est point un rêve; j'ai compté les coups, et la vibration roule encore dans la tour. Il y a donc un beffroi ici?.. Je donnerais cent guinées pour l'entendre une seconde fois. »

Le beffroi répéta minuit.

« Très bien ! dit Lewing ; je voudrais savoir quel est l'horloger qui règle cette horloge. » Et il se mit à rire aux éclats, pour faire honneur à sa plaisanterie.

Ce rire fut brusquement suspendu par des sons mélodieux qui semblaient monter du pied de la tour.

« C'est la harpe de Laurentina ! s'écria Lewing, je la reconnais. » Et il courut à la croisée pour entendre et voir. Le prélude de l'instrument annonçait une romance ; une voix chantait :

> O toi qui sus toucher mon âme,
> Mortel sensible et vertueux,
> Prends pitié de ma triste flamme
> Seconde mon cœur et mes vœux.
> Amant chéri, toi que j'adore,
> Délivre-moi de mes tyrans ;
> Pour flétrir celui que j'abhorre,
> Il ne me reste que des chants.

« Ces vers, dit Lewing, ne sont pas fort bons, mais je les paierais volontiers cinq cents guinées. » Comme il se parlait à lui-même, il vit distinctement une ombre blanche qui se glissait dans les hautes herbes, au pied de la tour.

Respectons ce terrible mystère, dit Lewing; *il ne nous appartient pas de sonder les effets surnaturels,* selon la belle expression de Radcliffe, dans son roman de *Julia*, *ou les Souterrains de Mazzini.*

Alors commencèrent d'épouvantables scènes, qui auraient glacé de terreur tout autre que l'héroïque John Lewing. La tour trembla sur ses vieux fondemens, avec un bruit de ferrailles, si bien nourri, qu'on eût dit qu'elle était habitée par tous les fantômes du bagne de l'enfer. On entendait des cris étranges qui n'appartenaient pas à des poitrines d'hommes ; ces cris s'élançaient avec des sifflemens brisés, comme s'ils avaient fait irruption à travers une rangée de

squelettes; du moins, c'était ainsi que se les expliquait Lewing. Il entendait des mots isolés, des phrases sans suite, sans doute interrompues par un vif aiguillon d'une flamme infernale qui suit le damné sur la terre, lorsqu'il a obtenu un congé de Satan. C'étaient des paroles lamentables, prononcées dans un italien à l'anglaise, comme si le plaignant eût voulu se mettre à la portée de son seul auditeur. Puis de longs éclats de rire qui allaient s'éteindre dans un concert général de sanglots; puis des râles affreux, comme si toutes les potences de Tyburn eussent fonctionné sur cent misérables agonies vouées au bourreau : le tout assaisonné de plaintes de vent, de bruissemens de feuilles, de vagissemens de nouveau-nés, de ferraillemens de fossoyeurs, de duos d'orfraies et de hiboux, de glas de cloches fêlées, de frôlemens de suaires, de craquemens de saules pleureurs, de lamentations de vierges outragées, de cliquetis de glaives, de soupirs de ponts-levis, de fracas de torrens sous une écluse, de souffles de fantômes infusés dans l'oreille, de miaulemens de chats-tigres, de toutes les désolantes harmonies qui s'élèvent des lieux funèbres où la chair souffre, où le corps verdit, où l'âme pleure, où la vie se fait mort.

John Lewing analysa tous ces effets et les consigna dans un procès-verbal, en invitant l'assemblée invisible à venir le signer. Personne ne se présenta; Lewing jugea convenable de se retirer dans une pièce voisine, pour laisser libre accès aux signataires.

A l'aube, le calme revint aux ruines; jamais aube ne fut plus maudite que celle-là; Lewing était furieux contre elle; d'abord il ne voulut pas la reconnaître et la nia. L'aube ne tint pas compte de cet aveuglement, et fit son chemin dans le ciel, en attendant l'aurore; puis un rayon courut sur la longue et double crête qui encaisse le large torrent de Riccorsi; c'était le précurseur du soleil; l'astre agile, en s'élançant sur l'horizon, rencontra une malédiction de John Lewing. Cet innocent soleil fut traité, en cette occasion,

comme un de ces brouillons qui viennent troubler au théâtre un spectacle amusant, et font baisser le rideau.

John Lewing rentra dans la chambre d'Emilie, et prit la feuille de papier sur laquelle il avait écrit, en grosses lettres, dans les ténèbres, le procès-verbal de la nuit. Jugez de sa joie; il lut au bas les signatures suivantes en caractères sulfureux.

Ont signé :

MONTONI, père et fils, ombres vaines.	M. DUPONT, revenant.
Signora LAURENTINA, aspiole.	ANNETTE, goule.
VALANCOURT, fantôme errant.	LUDOVICO, farfadet,
EMILIE, jeune spectre.	Chœurs de *Condottieri* vénitiens. (1)

Lewing ne témoigna aucun étonnement à la vue de ces signatures; il trouva cela très naturel; mais sa joie était délirante. Il serra précieusement le procès-verbal, descendit de la tour, et se mit à chercher son cheval, sans espoir de le trouver, car il était probable qu'il avait disparu dans l'ouragan infernal de la nuit. « Comme tout est calme, disait-il, à cette heure! Qui croirait que ces lieux viennent d'assister à tant de bruyantes scènes? » En prononçant ces derniers mots il heurta du pied son cheval qui dormait tranquillement, étendu sur le côté.

« Pauvre bête! dit-il, le voilà qui se remet de l'insomnie agitée d'une terrible nuit! Allons, voyons, sur pied! tu dormiras à Torrinieri. »

Le cheval, mourant de faim et de soif, se leva péniblement, avec un maintien piteux de résignation; John Lewing s'élança lourdement sur lui, et piqua vers Torrinieri.

Il trouva le pâtre exact au rendez-vous sur la porte de l'auberge. Le pâtre sauta de joie, en revoyant Lewing, comme s'il l'avait cru perdu sans retour. Lewing fut sensible à ces vives démonstrations d'amitié. « Déjeunons maintenant,

(1) Tous ces personnages appartiennent au roman du *Mystère d'Udolphe*.

avant tout ; j'ai bu l'absinthe des Apennins, et je meurs de faim. Jeune pâtre, comment vous nommez-vous?

— Perugino.

— Perugino, je t'adopte pour mon fils.

— J'ai un père, seigneur lord.

— Tu en auras deux. Assieds-toi là, mon fils, et demandons un bon déjeuner. Voyons, toi qui connais le pays, que trouve-t-on ici de bon à manger?

— Rien du tout, monsieur, de la mortadelle fraîche et des œufs qui ne sont pas frais.

— Mangeons toujours.... Voyons, dis-moi, à qui appartiennent les ruines du château d'Udolphe?

— Au Seigneur Montoni, mon ami.

— Cela ne lui rapporte rien, n'est-ce pas?

— Beaucoup moins.

— Vendrait-il cher ces ruines?

— Oh ! il ne les donnerait pas pour un million ; c'est le château de ses pères, et il a la consolation d'aller y mourir de faim, un jour, avec moi.

— Comment donc ! est-il fou?

— Ah ! seigneur, il faut respecter les honorables scrupules de la piété filiale ; mon ami veut léguer à ses enfans cet héritage intact...

— Un héritage de revenans ! A quoi pense-t-il?

— De revenans, tant qu'il vous plaira, mais vous ne vendriez pas, vous, le château de vos pères.

— Un fameux château ! des ruines !

— Oui, mais des ruines bien chères au cœur d'un fils. Nous sommes pauvres, nous, mais pleins de respect pour la mémoire de nos aïeux.

— Vos aïeux étaient des brigands.

— Sans doute, mais un fils ne s'informe pas de la profession de son père ; il le vénère, quel que soit le nom dont la société l'ait flétri.

— Voilà de singuliers principes! Enfin, peut-on le voir ce monsieur Montoni, petit-fils?

— Il déjeune, en ce moment, chez son cousin Vilbarggio.

— Rendez-moi le service d'aller lui dire que je veux lui parler, Perugino. »

Le pâtre laissa John Lewing se débattant avec un nerf de mortadelle, et courut chercher Montoni, le petit-fils.

Montoni arriva. C'était un jeune homme de trente ans, d'une figure farouche; il était vêtu en jeune seigneur ruiné du seizième siècle; ses haillons annonçaient une ancienne splendeur. Il portait une épée au fourreau de cuivre, semé de taches de vert-de-gris; ses bottines avaient oublié la semelle sur les Apennins.

« Voilà mon noble ami », dit le pâtre. Montoni salua fièrement; Lewing s'inclina, avec toute la courtoisie complaisante d'un Français.

« Seigneur Montoni, dit Lewing, vous êtes le propriétaire du château d'Udolphe, m'a dit Perugino.

— Oui, seigneur, et je m'en fais gloire, répondit Montoni, avec un accent mâle très prononcé.

— Voudriez-vous le vendre?

— Le vendre! et que dirait la noblesse italienne si l'on savait que j'ai trafiqué du berceau de mes pères!

— Sans faire tort à vos pères, je vous prie d'observer que leur berceau est bien délabré; et je crois que la noblesse italienne ne se scandaliserait pas de cette vente. Écoutez, Montoni, vous me paraissez peu fortuné; je suis dix fois millionnaire, moi; je puis vous payer vos ruines ce qu'elles valent; demandez-moi un prix.

— Si je consentais à un pareil trafic, ce ne serait que dans le but légitime de m'enrichir d'un seul coup, afin de rendre à mon nom cet éclat, ce luxe, cette splendeur, qu'il avait autrefois. Je vous avoue franchement que je ne vendrais pas mon château pour un prix ignoble et indigne de lui et de moi; mais je le céderais avec une certaine répugnance pour une

somme d'une haute valeur. Donnez-moi cent mille écus, et je me résigne, en pleurant, à embrasser Udolphe pour la dernière fois.

— Touchez dans ma main, seigneur Montoni; Udolphe est à moi.

— Seulement, milord, je veux qu'il me soit permis d'y aller expirer de douleur, si la vie me devient à charge après cette cession.

— Tout ce que vous voudrez; mais vous n'expirerez pas.

— J'expirerai.

— Où sont vos titres de propriété?

— A Sienne. Je possède le château, sous le nom de Filangieri, mon aïeul maternel; le nom de Montoni est proscrit en Toscane. Donnez-moi trois jours pour m'habiller convenablement, et je vous attends à Sienne, *Piazza del Campo,* à midi.

— Et moi, je vais écrire à mon banquier de Florence.

— Adieu, noble lord.

— Adieu, seigneur Montoni : adieu, Perugino. »

Trois jours après cette entrevue, les ruines d'Udolphe appartenaient à John Lewing.

Le voyageur ne se possédait plus de joie; dans son impatience de propriétaire, il monta à cheval et courut, à franc étrier, vers la montagne desirée. « Quelle douce nuit je vais encore me donner! disait-il à chaque élan du cheval; oh! comme je vais savourer cette noble veillée! Peut-être verrai-je des choses que je n'ai pas vues la première fois; les fantômes aiment la variété. Je donnerais pourtant cent guinées pour entendre une seconde fois la romance de Laurentina. »

Il arriva devant les ruines d'Udolphe, à l'approche de la nuit; tout était à sa place; il mit son cheval au vert, et fut reprendre son poste dans la chambre d'Émilie.

Les ténèbres ne tardèrent pas d'envelopper le sommet de la montagne; elles étaient intenses à faire frémir. « Voilà une nuit irritée et menaçante, dit John Lewing; il se prépare ici

quelque chose d'affreux et d'imprévu : c'est une déclaration de guerre de l'enfer ; je suis prêt. »

Disant cela, il se coucha, plein de joie et de résolution, l'oreille tendue au bruit du dehors, l'œil ouvert, et impatient de curiosité. A chaque murmure de la nuit, il se levait sur son séant, et disait d'une voix sourde : « Ah ! voilà que ça commence ! » Puis rien ne commençait, et il reprenait sa position horizontale. Jamais amoureux, au rendez-vous, n'éprouva plus de trépignemens d'impatience que John Lewing au rendez-vous des fantômes.

Il fit sonner sa montre à répétition, et compta onze heures trois quarts. « C'est très bien, dit-il, il n'y a pas de retard ; soyons juste et n'accusons personne. Si l'horloge de ces messieurs est réglée sur ma montre, comme cela doit être, je n'ai plus que quinze minutes d'ennui à subir ; oh ! qu'elles sont longues quinze minutes de nuit ! »

La montre sonna une seconde fois ; Lewing compta minuit et le quart. Oh ! dit-il, il n'y a pas encore de quoi s'étonner ; le beffroi retarde, ou bien ils ne sont pas prêts ces gens-là ; je les ai pris au dépourvu. Attendons.

La montre sonnait tous les quarts avec une rapidité désespérante. Lorsque l'heure attendue est arrivée sans amener le plaisir promis, le temps s'écoule aussi rapidement qu'il marchait avec lenteur dans l'expectative. John Lewing s'était levé d'impatience ; et, la tête appuyée sur ses deux mains, il contemplait de la croisée les ruines d'Udolphe, déjà légèrement blanchies des lueurs matinales de l'été. « Il faut convenir, murmurait-il, que c'est indécent de se comporter ainsi. Voilà l'aube, et rien ne paraît ! »

Rien ne parut en effet. L'aurore entrait avec sa clarté d'opale dans la chambre de la tour. La montagne et la plaine étaient à découvert. John Lewing exhalait sa rage contre les revenans, et méditait un procès contre eux.

Au lever du soleil, il descendit à l'auberge de Torrinieri et demanda le pâtre Perugino. Personne ne le connaissait dans

le village. Il résolut alors de passer la journée à l'auberge, et de rentrer à Udolphe le soir : c'était justement la veillée du vendredi au samedi. « S'ils me font encore faux bond cette nuit, disait-il, je désespère de les revoir; mais je me vengerai bien de ces fantômes-là ! »

Il fut exact au rendez-vous qu'il s'était donné. La nuit ressembla parfaitement à la veille; minuit passa comme une heure ordinaire. Le soleil du samedi trouva Lewing assis sur une ruine, et pâle de consternation. Une troisième tentative qu'il fit encore en désespoir de cause n'eut pas un résultat plus heureux. « Retournons à Sienne, dit-il, et demandons des nouvelles de Perugino, de Filangieri et de Montoni. »

A Sienne, John Lewing heurta à la porte de la maison où le contrat avait été passé. La porte ne s'ouvrit pas : elle était inhabitée depuis cinq ans. « Je suis la victime de l'enfer de mon vivant, murmura-t-il, avec un accent de mélancolique résignation; allons prendre du thé au café de la *Piazza del Campo*.

En prenant son thé, il parcourut la *Gazette de Florence*, et jugez de sa stupeur lorsqu'il lut l'article suivant :

« Un Anglais millionnaire, sir John Lewing, vient d'envoyer à la caisse de *Buon Governo* la somme de 100,000 écus, qu'il destine à l'entretien de la grande route de Sienne à Riccorsi. Cette noble générosité britannique trouvera de la reconnaissance chez tous les Toscans; les voyageurs béniront, à chaque pas, le nom de John Lewing. Ce nom sera gravé sur une borne milliaire, au bas de la côte de Sienne, entre la Louve et le Griffon, armes de la cité. »

John Lewing ressemblait à un homme qui sort d'un rêve : il avait beaucoup de bon sens, folie à part. Il se mit à réfléchir froidement et récapitula son histoire; il passa en revue les trois jeunes Français railleurs de la table d'hôte de Florence, et ce pâtre Perugino, qui avait un si singulier langage, et ce jeune Montoni, si fièrement délabré, et toute la fantasmagorie du château. Puis, se levant avec calme, comme

un homme qui a pris son parti, il demanda une plume et du papier, et écrivit à la *Gazette* le billet suivant :

« Je viens de me convaincre que les 100,000 écus que j'ai donnés seront insuffisans pour l'entretien de la route de Sienne ; j'ajoute une somme égale à la première, qui est à la disposition du gouvernement, chez mon banquier Filippo Boggi, place du *Marché-Neuf,* à Florence. »

JOHN LEWING.

Le lendemain, il fit un auto-da-fé des romans d'Anne Radcliffe.

(*Dublin University Magazine.*)

Miscellanées.

—

UN ENFER DE BON TON.

LE CLUB CROCKFORD A LONDRES.

Si vous n'avez pas vu Londres depuis 1825, vous vous demanderez en passant dans la rue Saint-James, non loin de Piccadilly, quel est le prince dont le palais s'élève sur l'emplacement des trois maisons qui portaient autrefois les numéros 50, 51 et 52. Ce n'est pas un prince, c'est un simple particulier, c'est M. Crockford; le familier des princes, l'ami des ducs, l'hôte et le convive des marquis, des comtes, des barons, et de toute l'aristocratie des Trois Royaumes. Feu le duc d'York, frère du roi, lui disait : *Mon cher :* le comte de *** a été long-temps son intime.

— C'est donc un homme d'excellent ton que M. Crockford, à qui il ne manque qu'un titre, ou peut-être a-t-il une jeune et jolie femme?

— Nullement, M. Crockford est un assez rustique personnage qui n'a pu se dépouiller des façons et des tournures de phrase du parvenu, et sa femme n'existe pour aucun des lords qui viennent tous les soirs au palais de la rue Saint-James.

— M. Crockford est donc bien riche?

— Vous y voilà; personne ne sait le chiffre de sa fortune, mais il se vante quelquefois de tenir dans sa main le revenu et le capital de tous ceux qui lui font l'honneur d'être ses con-

vives; car il a table ouverte, et le fameux Ude est son cuisinier, à raison de 1000 £ par an. On ne dîne nulle part comme chez M. Crockford; nulle part on ne boit du vin plus exquis, et cependant il ne compte pas moins de 750 amis qui tour-à-tour, par vingt, par trente, arrivent à l'heure du dîner et savourent sans façon tous les plaisirs de la gastronomie.

— Comment peut-on devenir l'ami de M. Crockford, me demanderez-vous?

— Êtes-vous riche, vous êtes déjà sur sa liste; êtes-vous l'héritier de quelque vieille douairière; n'y a-t-il plus qu'un cousin cacochyme entre vous et une terre substituée, vous y êtes encore : M. Crockford vous offrira généreusement les moyens d'attendre avec patience que la mort de votre ennuyeuse parenté vous mette en possession de votre héritage. M. Crockford, en un mot, est le plus obligeant des hommes, comme le plus magnifique des hôtes pour tous les fils de famille de la Grande-Bretagne comme pour tous les étrangers de distinction; son palais n'a été construit, agrandi et meublé que pour eux : c'est pour eux qu'il a la cave la plus précieuse (1), la table la plus recherchée, les laquais les plus intelligens.

Personnellement, M. Crockford a les goûts simples : dans son intérieur, il ne voit que des hommes simples comme lui. On dirait un bon gros fermier : sous beaucoup de rapports, M. Crockford mérite d'être comparé à un patriarche craignant Dieu et élevant sa nombreuse famille dans ces principes. Toutefois, pour l'admirer ainsi, il faut le visiter un dimanche : M. Crockford observe très dévotement la fête dominicale. Il faut aussi entrer chez lui par la petite porte

(1) On porte à 70,000 £ la valeur des vins contenus dans la cave de M. Crockford. Elle est placée sous la surintendance de son fils le marchand de vins qui y puise pour ses cliens; cette cave s'étend sur un espace de 285 pieds carrés. Outre les tonneaux, les barriques, et autres futailles, on y entretient toujours 300,000 bouteilles pleines.

d'Arlington-Street et le surprendre au milieu de ses dix enfans : l'aîné est un marchand de vin qui a fait de bonnes études à Cambridge ; une de ses filles a épousé un ministre du Saint Évangile. Il répète sans cesse aux autres qu'on ne parvient dans ce monde que par l'industrie et le travail, qu'on ne doit, si on est sage, fréquenter que ses égaux et qu'il n'y a d'autre chemin pour aller au ciel que celui de la vertu.

Ce sermon dure quelquefois jusqu'au lundi ; mais, dès que le dimanche est passé, l'honnête et simple M. Crockford se lève tout-à-coup, embrasse ses enfans, et ouvre une petite porte qui le conduit par un passage secret dans son palais de St.-James-Street ; là, ce n'est plus le père de famille que vous admirez en lui, mais le plus fort mathématicien pratique des Trois Royaumes. M. Crockford est né avec la protubérance des calculs, et sa fortune vient de l'application habile qu'il a su faire de la science aléatoire. Mais laissons de côté toute métaphore et disons que M. Crockford, le propriétaire du palais de St-James-Street, l'ami des grands seigneurs et des riches héritiers, est le propriétaire d'un de ces établissemens qu'on appelle en Angleterre *enfers* (*hells*) ; mais propriétaire d'un *enfer* aristocratique, d'un enfer décoré du nom de *club*, où se réunit l'élite des fashionables.

On raconte de plusieurs manières l'origine de la fortune de M. Crockford ; mais tout le monde s'accorde à dire qu'il s'est élevé du plus bas étage au rang qu'il occupe aujourd'hui par son talent à mettre toutes les bonnes chances de son côté : il y a vingt ans ce n'était qu'un petit marchand de poisson, ayant son échoppe dans les environs de Temple-Bar. On a réimprimé souvent un de ses anciens mémoires, où l'orthographe compose de singuliers coq-à-l'âne ; mais quand on lui en parle, il répond tranquillement : « Vous n'en trouveriez pas un seul dont l'addition soit inexacte. » Personne n'additionne, ne soustrait et ne multiplie comme lui : là est son orgueil. Le petit marchand de poisson ne faisait que de petits profits en vendant des soles et des merlans ; il se lassa d'additionner des

shillings et des sous, abandonna son échoppe et se rendit à New-Market pendant la saison des courses, où il fit connaissance d'un jockey qui avait l'habitude de gagner chaque année le prix, autant par son adresse d'écuyer que par la vitesse naturelle des chevaux qu'il montait. M. Crockford paria en véritable Anglais: tantôt pour son ami le jockey, tantôt contre, et il gagna toujours. La médisance ne manqua pas de prétendre que M. Crockford et son ami le jockey étaient d'intelligence. Mais au retour de New-Market, l'heureux parieur alla continuer son nouveau métier dans une maison de jeu de King's-Street : sans doute il y trouva un ami parmi les joueurs, comme il en avait trouvé un parmi les jockeys, car on ne le vit plus au marché de Billingsgate, ni à son échoppe de Temple-Bar.

Son assiduité dans le petit *enfer* de King's-Street, n. 5, le rendit témoin d'une querelle entre les propriétaires de cet établissement. Ces messieurs s'échauffèrent au point de se reprocher les uns aux autres d'avoir gagné 2,000 £ de trop dans une seule nuit à des joueurs novices, qui étaient venus là faire leur première campagne. Le plus honnête des quatre associés, craignant que la querelle ne s'envenimât davantage et n'amenât des explications plus dangereuses, résolut de se sacrifier; il prit à part le petit marchand de poisson et lui proposa de vendre tous ses droits à la société moyennant 100 £. M. Crockford accepta et mit d'accord les trois associés.

En peu de temps, le numéro 5 fit de grands bénéfices : M. Crockford consacra ce qui lui en revint à fonder, sur une plus large échelle, une nouvelle maison dans Piccadilly, de moitié avec MM. Austen et Abbott. Il avait fait des bénéfices plus considérables encore lorsqu'on l'accusa d'avoir recours aux dés pipés. M. Crockford prétendit ignorer une pareille tricherie, qu'il rejeta sur ses associés et déclara qu'il ne donnerait plus à jouer qu'en s'associant à des gens comme il faut. Il acheta dans cette intention le numéro 50 de la rue St-James

en 1825. Justement à cette époque, trois riches milords, qui ne fréquentaient les clubs de Brooke, de Boole et de White, que pour y faire leur partie, eurent quelques remords d'avoir gagné à leurs amis des sommes énormes, d'en avoir même réduit deux ou trois à la mendicité. Il ne leur était pas agréable d'entendre dire : le duc *un tel* a ruiné en une nuit le comte *un tel*; ils cherchaient donc un banquier qui leur servît de prête-nom, et M. Crockford leur parut très convenable pour jouer ce rôle. Le feu duc d'York, le marquis de ***, furent les plus chauds de ses protecteurs, et un noble pair d'Ecosse, dont nous ne trahirons pas l'anonyme, lui avança plus de 100,000 £ pour le décider : d'autres lords prirent un intérêt direct dans sa banque; enfin, il se vit soutenu par tant de noms honorables, qu'il ne craignit pas d'acheter l'emplacement de trois maisons pour y édifier son hôtel, dont la construction lui coûta plus de 60,000 £ et l'ameublement 40,000 £. Aussi le luxe de l'intérieur dépasse tout ce que promet l'architecture extérieure. Il n'est pas de palais dans Londres qui égale celui-ci en magnificence.

On est tout ébahi lorsque, pour la première fois, on entre dans le grand salon : c'est une vaste pièce de soixante pieds de long sur vingt-cinq de large; de chaque côté sont deux glaces superbes dans des cadres curieusement travaillés et dorés; chacune de ces quatre glaces a coûté 300 £. Les lambris et le plafond sont ornés de sculptures et de moulures en or. Les fauteuils et les chaises, en bois précieux, sont rembourrés de duvet. La table principale fait l'admiration de tous ceux qui se connaissent en bois sculpté : elle est d'une seule pièce; les flambeaux et les lustres sont assortis à ce riche ameublement. A gauche, une porte vous conduit à la salle des jeux de cartes, à gauche une autre vous conduit à la salle de la roulette; ces deux salles, moins spacieuses, ne sont pas moins splendides que le grand salon. De la salle de la roulette on passe à la salle à manger des joueurs, qui est exclusivement réservée à ces messieurs. M. Crockford donne

aussi de somptueux dîners dans le grand salon aux membres du club sans aucune rétribution; quand on a assisté à l'un de ces soupers, on s'étonne que l'Amphitryon de ce palais éerique puisse tenir table ouverte pour 750 souscripteurs, qui ne lui paient annuellement que dix guinées (le prix d'admission est de vingt guinées une fois payées). Mais les habiles assurent que c'est à table que commencent les meilleures parties. Il est rare, selon M. Crockford, que du grand salon, après avoir dégusté les vins exquis du dessert, on ne soit pas tenté d'aller dans la salle de la roulette. Chaque nouveau convive est flanqué de un ou deux habitués qui l'excitent à boire, lui vantent la qualité des vins, et le prient sans cesse de comparer entre eux ces divers crûs. Ces habitués sont appelés des *grecs* ou des *araignées* dans la langue d'argot. Ils n'ont pas un shilling en poche, et ils seraient fort embarrassés si M. Crockford leur fermait sa porte; mais elle leur est ouverte à toute heure, soient qu'ils viennent seuls, soit qu'ils amènent un pigeon ou une mouche. Le *pigeon* et la *mouche* sont des novices qui font leur entrée dans le grand monde. Il ne faut pas croire que ces novices, pigeons ou mouches, soient introduits de prime abord dans le sanctuaire : on les caresse avant de les plumer et de les dévorer. L'enfer Crockford reste quelquefois pour eux un club fashionable pendant quelques jours; ce n'est que *par hasard* qu'on leur parle des plaisirs secrets de la roulette et des délicieux petits soupers que M. Ude daigne quelquefois préparer de ses propres mains, si le duc d'Argyll ou quelque autre membre d'un haut rang l'en prie(1). Que doivent être ces soupers, lorsque ceux du grand salon sont déjà dignes de la sensualité d'Apicius? Le novice se laisse

(1) M. Ude a été long-temps le maître-d'hôtel du duc d'York. C'est un Français : il a publié un livre de cuisine fort estimé. Ce n'est que pour ses amis particuliers qu'il consent à prendre le tablier de cuisine; habituellement il se contente d'inspecter ses aides. Outre ses appointemens de 1000 £ il exige de M. Crockford des gratifications lorsqu'il invente un nouveau plat.

tenter, et une fois qu'il a franchi le seuil de la salle fatale, il est perdu. Ce n'est pas que dès le premier soir il sorte les poches vides : au contraire, le plus souvent il gagne; M. Crockford ne décourage pas ainsi ses convives; ses talens profonds sur les chances lui ont appris qu'il n'y a pas de plus malheureux joueur que celui qui a commencé par gagner.

La porte de la salle de roulette s'ouvre à onze heures. A peine est-elle ouverte : « Les dés! » s'écrient les joueurs. M. Crockford en personne a déjà pris place dans un coin, près d'un pupître, d'où il ne bouge plus jusqu'à ce que le jeu soit fini. Il est lui-même son propre commis; aucun membre de l'établissement n'est admis dans ce sanctuaire, tant que les joueurs sont aux prises. Il y a là un certain M. Page qui remplit la charge d'*inspecteur* ou portier, seul il a mot d'ordre. M. Page est dans la confidence de la plupart des nobles seigneurs qui fréquentent cette partie de la maison, et quoique agent salarié (on dit qu'il reçoit 50 guinées par semaine!), on ne peut guère le considérer que comme un des domestiques de M. Crockford : il est tout au plus son majordome.

Ce personnage, inspecteur, portier, ou surveillant, car il a ces trois titres comme Cerbère avait trois têtes, s'asseoit sur une chaise élevée au centre de la table, vis-à-vis M. Crockford, armé d'un petit rateau, dont il se sert pour ramener à lui tout l'argent qu'un représentant de M. Crockford a gagné, ou pour le repousser vers le joueur à qui il revient : c'est aussi lui qui proclame le résultat du jeu; bref, M. Page est une espèce de maître des cérémonies, ayant toujours soin que les dés ne restent pas oisifs.

A côté de M. Crockford est la *banque :* la banque! chaque fois qu'un novice entre dans le sanctuaire pour la première fois, le *grec* ou l'*araignée* lui montre cette banque d'un air expressif qui veut dire : « Ah! si vous pouviez la faire sauter avant de sortir d'ici, quelle fortune! » Hélas! bientôt le pau-

vre pigeon ou la pauvre mouche entendra ses propres écus tomber dans ce gouffre inépuisable et insatiable.

Le jeu commence à onze heures du soir, mais on entre jusqu'à deux heures dans la salle de la roulette, qui n'est fermée qu'à cette heure-là pour tous ceux qui ne sont pas déjà dans la maison. Le jeu dure jusqu'à cinq heures du matin, quelquefois jusqu'à huit; en une nuit, que de bouleversemens de fortunes! Il y a un an à peine un pigeon fut plumé de 60,000 £ en moins de trois heures : les enjeux étaient de 10,000 £. Il y a six mois, le petit-fils d'un noble comte perdit 70,000 £ d'un seul coup de dé, car la banque tient tout, jusqu'à 100,000 £ et au-delà.

M. Crockford, aujourd'hui seul propriétaire, a désintéressé tous ses nobles associés, dont l'un, le marquis de ***, n'a pas réalisé moins de 50,000 £ dans la liquidation de la première société.

Il faut que les profits de M. Crockford soient bien considérables pour subvenir aux frais de son établissement : trente-cinq domestiques à livrée, douze cuisiniers ou chefs d'office, des employés de toute espèce, des teneurs de livres, des chefs de correspondance, des caissiers, des poètes même, sont à ses gages. Toutes ces dépenses s'élèvent à 1000 £ par semaine! Néanmoins, on estime qu'en 1835, il a dû mettre de côté 100,000 £; il est vrai que cette année-là, on cite une nuit où, depuis onze heures jusqu'à six, on vit passer sur le tapis vert la valeur de 1,000,000 £.

Indépendamment de sa chance comme joueur contre tous ceux dont il tient les enjeux, M. Crockford a certains avantages en sa qualité de banquier; ces avantages ou ces *points*, comme on dit dans l'argot des enfers, varient suivant les divers jeux. Au jeu de la *rouge* et de la *noire*, qui se joue avec des cartes, sur soixante-huit chances, deux sont invariablement pour la banque; elle en a deux sur trente-huit à la roulette, et six sur quarante-huit, à *un*, *deux* et *cinq*, qui se joue avec une grosse boule d'ivoire marquée de quarante-huit taches,

dont vingt-quatre noires, seize rouges et huit bleues. Par un autre calcul, on a reconnu que si chaque enjeu était de 500 £, chaque heure rapporterait un droit de la même somme à la banque ; et, en supposant que le jeu ne durât à ce taux que cinq heures chaque nuit, ce serait un bénéfice net de 25,000 £ par semaine, ou de 180,000 £ par semestre. Dans cette supposition on admet le cas le plus commun, celui où c'est M. Crockford qui gagne en définitive ; mais, en supposant qu'il ne gagnât ni ne perdît, il n'en percevrait pas moins la moitié de cette somme ou 90,000 £ au bout de l'année.

M. Crockford, outre ses frais ordinaires, est forcé de faire des avances à ses *grecs* et à ses *araignées*. Il a quelques anciennes connaissances qui lui font l'honneur de lui emprunter de l'argent et qui oublient presque toujours de le lui rendre : le chapitre des dépenses imprévues compense bien les bénéfices imprévus. On ne l'a jamais entendu accuser un déficit, il dit au contraire gaîment qu'il n'y a pas de banque plus solide que la sienne. Quant à ses débiteurs, il est fort indulgent pour eux, bien convaincu que ceux qui deviennent à la longue insolvables seront insensiblement ses meilleurs pourvoyeurs. Les *araignées* titrées sont pour lui d'inappréciables amis : elles recrutent là où ses *grecs* sans notabilité ne sauraient avoir accès. Un de ses grands désappointemens a été jusqu'ici de n'avoir pu attirer dans son club le jeune duc de Buccleugh ; c'est en vain qu'il lui a dépêché ses agens les plus adroits ; cet héritier de la plus belle fortune des Trois Royaumes est si mal organisé qu'il n'a pas encore pu comprendre le bonheur de l'enfer aristocratique. M. Crockford espère toujours, se fondant sur l'inconstance des goûts de sa Seigneurie, car elle a été tour-à-tour curieuse de vases antiques, de meubles de Chine, de porcelaines du Japon, de sculptures du moyen âge, et de mille et autres fantaisies. Le tour des cartes viendra peut-être.

Quelques notabilités du grand monde ne fréquentent le palais Crockford que comme souscripteurs du club, ne se dou-

tant pas peut-être qu'elles servent de décoration vivante à une maison de jeu. Le duc de Wellington, qui, de sa vie, n'a touché un dé, est de ce nombre; mais sir Robert Peel a refusé d'être compris au nombre des amis du moderne Pluton. Il existe cependant un véritable club dans le palais, un club gouverné par un comité dont M. Crockford est exclus, et qui décide de l'admission ou du rejet des souscripteurs nouveaux; mais leur administration s'arrête à la porte de la salle de roulette : là, règne le seul M. Crockford; là, seul il gouverne ou seul il dirige les rouages si compliqués de sa vaste machine.

Tel est M. Crockford, le plus honnête, le plus simple, le p'us moral des pères de famille, dans la rue d'Arlington, le plus magnifique, mais le plus dangereux des Amphitryons dans la rue de Saint-James.

(*The Great Metropolis.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Physiques et Chimiques.

Recherches chimiques sur l'atmosphère des tunnels. — Le grand nombre et quelquefois la longueur des tunnels que l'établissement des chemins de fer rend nécessaires, donnent quelque intérêt aux recherches que le docteur Reid vient d'entreprendre sur l'air de ces longs souterrains destinés à faire disparaître l'inégalité du sol sur lequel sont établis les chemins de fer. Deux causes principales doivent, en effet, contribuer à altérer l'air qu'ils contiennent : d'abord, l'humidité, qui varie suivant la nature des roches dans lesquelles ils sont creusés; et ensuite, l'immense quantité d'acide carbonique, chargé de vapeurs aqueuses et d'une suie abondante qu'y versent par torrens les machines à vapeur, qui, à chaque instant, les parcourent. Il était donc à craindre que l'air de ces tunnels ainsi altéré ne cessât, dans quelques cas, d'être propre à la respiration. Les expériences suivantes du docteur Reid nous semblent devoir rassurer entièrement sur ces craintes en apparence assez fondées.

Le tunnel du chemin à rainure de Leeds à Selby, où ces expériences ont été faites, est long de 700 yards, sur 22 pieds de largeur et 17 de hauteur. Son inclinaison est d'un pied sur 300, et il a deux puits à ventilation, qui avaient été établis à l'époque où il fut creusé; ces puits ont 23, 22 et 20 yards de profondeur, depuis leur sommet jusqu'au sol du tunnel.

Bien qu'on n'emploie ni feu ni mécanisme pour accélérer la ventilation de ce tunnel, le docteur Reid ne craint cependant pas d'affirmer qu'il est convaincu que l'air qu'il contient ne peut être nuisible à la santé des passagers, parce qu'il est renouvelé assez souvent par les courans qui y existent toujours, pour qu'il conserve sa pureté. Voici quels sont les motifs sur lesquels il appuie son opinion :

1° L'examen d'un grand nombre d'échantillons d'air pris dans le tunnel et dans les circonstances les plus opposées, lui a démontré que la quantité d'acide carbonique versée dans l'air par les machines locomotives est bien au-dessous de un pour cent : quantité trop faible pour qu'elle soit considérée de quelque importance et qu'il puisse en résulter le moindre inconvénient pour la santé des voyageurs pendant leur passage sous ce tunnel.

2° Si on compare la moyenne de la quantité de coke consumé, à chaque tour, dans l'intérieur du tunnel, et le volume d'acide carbonique qu'il produit, au volume de l'air contenu dans le tunnel, on arrive à la même conclusion que par l'expérience précédente.

3° Cependant on doit croire que l'acide carbonique n'est pas également répandu dans l'air du tunnel. D'après les circonstances dans lesquelles il est produit, il doit être nécessairement à une température très élevée et contenir une grande quantité d'eau; et, bien que sa température doive être abaissée aussitôt qu'il vient en contact avec l'air, cependant la quantité spécifique de la grande masse de l'air qui l'enveloppe doit être moindre que celle du reste de l'air du tunnel, qui flotte surtout au-dessus des voitures jusqu'à ce qu'il se soit entièrement mélangé. La chaleur et l'humidité font plus que contrebalancer toute augmentation de densité produite par l'acide carbonique, et de nombreuses recherches ont démontré que les gaz les plus pesans ne se séparent pas seulement de l'air, quand une fois ils ont été mêlés avec lui, bien plus même, qu'ils tendent continuellement à le pénétrer, lors-

qu'ils en sont séparés par des corps qu'ils peuvent traverser.

4° La température de l'air pendant la semaine où les expériences furent faites, ne différa pas beaucoup de celle de l'air extérieur ; la plus grande différence ne dépassa pas six degrés. Sa température est plus uniforme que celle de l'air extérieur. Dans un cas, la température de l'air, au haut du puits le plus profond, s'éleva, en quelques secondes, de 37 à 40 degrés, au moment où la locomotive passait et que la vapeur qui s'en dégageait pénétra ; mais aussitôt que cette vapeur eut disparu, la température retomba à 37 degrés.

5° Dans aucun des échantillons d'air qui furent examinés, on ne trouva la moindre impureté. La légère augmentation de la quantité d'acide carbonique que nous avons indiquée était le seul changement appréciable qu'ait éprouvé cet air.

Matière propre à déterminer la quantité de matière colorante contenue dans les cochenilles. — M. Anthon a entrepris une série d'expériences pour résoudre cette question ; nous allons exposer ici le meilleur procédé qu'il a trouvé pour l'essai des cochenilles. Il est bon de dire auparavant que le chlore est un fort bon moyen ; mais il ne réussit bien qu'entre les mains d'un chimiste expérimenté. Ajoutons à cela qu'il est difficile de se procurer des solutions de chlore bien identiques, et que, par ce réactif, on peut commettre des erreurs graves, suivant qu'on le laisse plus ou moins long-temps avec l'extrait de cochenille, parce que l'action blanchissante de ce gaz, relativement à la carmine, n'est pas instantanée ni terminée en un moment; c'est ce qui a fait abandonner ce mode d'essai. Celui de M. Anthon est basé sur la propriété dont jouit l'hydrate d'alumine, de précipiter complètement la carmine de sa dissolution, de manière à ce que le liquide devienne clair et incolore. Il ne faut, pour ce procédé, qu'un *cylindre gradué* et la *liqueur d'épreuve.*

Ce cylindre consiste en un tube de verre de trois quarts de pouce à un pouce de diamètre intérieur, et de vingt à

vingt-quatre pouces de haut; il est fixé à un pied également en verre, ce qui le rend plus commode et d'un emploi plus facile. On verse dans ce tube une teinture aqueuse, faite avec sept grains de carmine pure et sèche qu'on a préparée, en épuisant de la cochenille en poudre par l'eau, évaporant la liqueur à un feu doux, jusqu'à la consistance d'extrait, traitant ce produit par l'alcool bouillant, filtrant et évaporant à siccité : c'est cette matière colorante qu'on nomme carmine. Pour l'expérimentation dont nous traitons, on en prend sept grains qu'on dissout dans la quantité d'eau nécessaire, afin que le tout n'occupe qu'une capacité de trois pouces cubes. A dater du point atteint par la surface du liquide, on commence à compter la graduation du tube, ou, pour mieux dire, c'est là le zéro de l'échelle. Alors on y verse peu-à-peu de la liqueur d'épreuve, on remue le vase, l'on agite le liquide à chaque addition, et on laisse déposer la laque carminée qui s'est formée; on continue ainsi jusqu'au moment où la liqueur du tube devient incolore. A ce point, on marque le numéro 70 et l'on divise l'espace compris entre le 0 de l'échelle et le point 70 en soixante-dix parties égales, dont chacune correspond à la quantité pour 100 de carmine contenue dans la cochenille. L'auteur a préféré ne pas rendre cet appareil plus long, et donner plus de hauteur aux degrés, parce que, suivant lui, il n'y a pas de cochenille qui contienne plus de 70 pour % de matière colorante pure.

Pour obtenir la *liqueur d'épreuve*, on dissout une partie d'alun dans trente-deux parties d'eau, et l'on y ajoute de l'ammoniaque tant qu'il s'y forme un précipité, en ayant soin toutefois de ne pas y en mettre à l'excès. C'est ce mélange blanchâtre, homogène et un peu gélatineux, qui constitue la *liqueur d'épreuve*. Nous devons faire observer qu'on doit bien l'agiter avant d'en faire usage. Voici maintenant le *modus faciendi*. Quand on veut essayer une cochenille ou son extrait, on en pèse dix grains qu'on réduit en poudre fine, et l'on agite avec cent grains d'eau chaude; quand les parties

non dissoutes se sont déposées, on décante la liqueur claire qu'on verse dans le cylindre gradué, et l'on verse sur le résidu cent autres grains d'eau chaude; l'on opère comme nous venons de le dire, et l'on continue ainsi jusqu'à ce qu'on ait atteint le zéro du cylindre, temps auquel la cochenille doit être épuisée de sa matière colorante. On commence alors à ajouter la liqueur d'épreuve dans de telles proportions, que par la première addition de cette liqueur, celle du tube ne doit s'élever que jusqu'au 30° ou 35° au plus, et l'on continue, comme nous l'avons déjà dit, jusqu'au moment où le liquide du tube est clair et décoloré. Alors, en examinant le point du tube où le mélange des liqueurs s'est élevé, ce degré indique en centièmes la quantité de matière colorante que contient la cochenille soumise à cet essai. Ce procédé est si simple et d'une exécution si facile, qu'il peut être exécuté par tout ouvrier intelligent.

Sciences Naturelles.

Manne du mont Sinaï.—M. Wellsted vient de lire, dans l'une des dernières séances de la Société linnéenne de Londres, quelques observations sur la manne du mont Sinaï. D'après ce savant botaniste, c'est dans *Ovady-Hebron* que les Bédouins recueillent cette manne. La récolte s'en fait de grand matin; après l'avoir passée à travers un tissu, on l'enferme dans des peaux ou dans des gourdes. La quantité qu'on en recueille, dans les saisons les plus favorables, n'excède pas 700 livres. Une quantité considérable est consommée par les Bédouins même; le reste est porté au Caire, et une petite quantité est remise aux moines du mont Sinaï, et vendue à des pélerins russes qui la reçoivent avec respect, comme une preuve incontestable de la vérité des évènemens relatés dans l'Écriture sainte. Cette manne ne se recueille que dans les saisons qui suivent les pluies abondantes; car, elle a manqué quelquefois pendant des périodes de sept années. Quand elle

est nouvelle, elle a la consistance et la saveur du miel; sa couleur est d'un ambré intense.

Note du trad. Il eût été à desirer que M. Wellsted fût entré dans quelques détails sur l'arbre qui produit cette manne, et se fût livré à quelques recherches pour déterminer si c'est bien celle dont parle Moïse. Nous ne le pensons point; nous sommes plutôt porté à croire que la manne des Hébreux est celle qu'on nomme *manne alhagi*, suc blanc, concret, qu'on récolte sur un arbuste, formant de petits buissons épineux, l'*hedysarum alhagi*, qui croît dans les déserts de l'Arabie, de la Nubie et de la Perse. Celle dite du mont Sinaï se rapporte plutôt à la manne liquide ou *téréniabin* d'Avicène et de Serapion, que nous regardons comme une variété de la précédente, et qui serait à la manne concrète de l'alhagi ce qu'est la manne grasse à la manne en larmes. Ce qui nous confirme dans cette opinion, c'est que Moïse dit (Exode, chap. 16, vers. 13, 14 et 15), que la terre en était couverte. Cette expression de mot *terre* ne doit pas être prise rigoureusement à la lettre; le législateur des Hébreux, voyant les buissons épineux chargés de cette substance, et ces buissons recouvrant une grande partie du sol, a dû employer métaphoriquement cette expression. Nous devons ajouter qu'Olivier de Serres, qui a écrit un voyage autour de l'Empire ottoman, apporta en France de cette manne blanche et sèche, dont quelques morceaux contenaient des débris d'épines et de branches de végétal.

Température de l'intérieur de la terre. — Les observations suivantes ont été faites dans deux mines en Irlande; leurs résultats sont beaucoup plus positifs que ceux obtenus par l'ancienne méthode. Nous nous empressons de les accueillir, car elles corroborent la théorie émise sur la chaleur intérieure du globe. Ici le thermomètre a été plongé dans des courans d'eau, dans la partie la plus rapprochée du rocher d'où ils jaillissaient, au lieu d'être introduit dans des trous, comme cela se pratique ordinairement.

MINE GRANITIQUE.

Profondeur.	Terme moyen des expériences.	Nombre des expériences.	Température.
à 50 brasses.	31 brasses.	7	51 6' Fahr.
50 à 100 —	79 —	15	59 —

100 à 150 —	133 —	11	63 4' Fahr.
200 et au-delà.	277 —	3	81 3' —

MINE ARGILEUSE.

à 50 —	35 —	21	57 0' Fahr.
50 à 100 —	73 —	19	61 3' —
100 à 150 —	127 —	29	68 —
150 à 200 —	170 —	21	78 —
200 et au-dessus.	221 —	5	86 6' —

NOTE DU TRAD. Dans une des dernières communications faites à l'Académie des sciences par M. Arago, sur l'état actuel du forage du puits de l'abattoir de Grenelle, ce savant a constaté que la température s'élevait à mesure que le trou de sonde gagnait de profondeur. Le forage est aujourd'hui parvenu à 400 mètres; et, à ce point extrême, le thermomètre s'élève à 23° 5, tandis qu'à l'orifice, il n'indiquait que 10° 5. D'après ses précédentes observations, M. Arago a été amené à dire que, si le forage parvenait à 700 mètres; et si, à cette profondeur, on rencontrait des eaux jaillissantes, leur température s'élèverait à 35° centigrades.

Sciences Médicales.

État sanitaire de la ville de New-York. — La ville de New-York, située par le 40° 42' latitude, et le 74° 1' longitude de Greenwich, occupe la partie méridionale de l'île de Manhattan, et s'incline par une pente douce jusqu'aux deux rivières qui la baignent. Le climat de New-York est très inconstant; le thermomètre varie quelquefois de 20 à 30 degrés, dans l'espace de vingt-quatre heures. La température moyenne, prise pour plusieurs années, est de 53° 78'; celle de l'hiver, de 29° 84'; celle du printemps, de 51° 26'; celle de l'été, de 79° 16', et enfin celle de l'automne, de 54° 5'.

New-York n'a jamais reçu d'autre eau que celle que l'on obtient en creusant des puits à une plus ou moins grande profondeur, cette eau est d'une bonne qualité quand le puits pénètre assez avant dans le roc; celle, au contraire, que l'on

trouve dans les puits qui ne pénètrent pas jusqu'au roc est ordinairement très impure. Un gallon de l'eau fournie par le puits qui appartient à la compagnie de Manhattan contient 125 grains de matière solide. En ce moment on s'occupe de faire arriver à New-York de l'eau qui fournira moins de trois grains de matière solide par gallon. Bien qu'on ne puisse nier l'influence fâcheuse de ces eaux impures sur la santé de ceux qui en font leur boisson habituelle, cependant il est probable qu'elle a été exagérée. Les matières animales ou végétales qui y sont tenues en solution, quelque détestables qu'elles paraissent au goût, ne peuvent être nuisibles, à moins qu'elles soient en état de putréfaction. C'est donc aux substances minérales qu'elles contiennent qu'on doit attribuer leurs effets délétères. Le docteur Paris pense que l'eau chargée de sulfate de chaux détermine des maladies de la rate chez certains animaux et surtout chez le mouton. D'après le docteur Clay Horn on observerait la même chose dans la partie orientale de l'île de Minorque. Au contraire, les marins anglais qui, pendant de longs voyages, ne boivent que de l'eau de la Tamise, qui est chargée de matières végétales et animales, paraissent n'en éprouver aucun effet fâcheux.

Cependant si la mortalité est un peu plus forte à New-York qu'à Philadelphie, à Boston et dans les autres villes du nord, on ne doit pas l'attribuer à ces causes, mais bien à d'autres circonstances, dont la plus importante est l'encombrement que produit continuellement l'arrivée des pauvres étrangers qui y débarquent chaque jour, dans le plus grand dénûment. Voici le chiffre exact de ces arrivans pendant les dernières années.

1829 . . .	11,501	1832 . . .	28,283
1830 . . .	21,433	1833 . . .	16,000
1831 . . .	22,607	1834 . . .	26,549

En 1835, le chiffre a été plus considérable, et d'après les premiers mois de 1836, il est très probable que le nombre

s'élevera pour cette année à plus de 50,000. On sait aussi que la plupart des Irlandais, au lieu d'aller immédiatement dans l'intérieur, restent à New-York, s'y entassent au milieu de la saleté et des privations de tout genre, et périssent en grand nombre. New-York reçoit en outre beaucoup d'individus qui ont débarqué sur divers points de la côte et dont on ne peut connaître le nombre. Il est donc probable que si la mortalité est plus considérable à New-York que dans les autres villes de l'Amérique, c'est surtout par la cause indiquée ci-dessus. La durée moyenne de la vie des classes aisées y est du reste aussi longue que dans toute autre ville du monde.

La mortalité présente à New-York des différences suivant les âges, les temps et les races qu'il ne sera pas sans intérêt de faire connaître; mais d'abord disons que la moyenne de la mortalité pour les seize dernières années a été d'un mort sur 31 habitans. L'année 1833 fut celle où la mortalité fut la moins forte, elle est de un sur quarante-trois, tandis que, en 1832, elle était de un sur vingt-deux.

Mais comme la mortalité est beaucoup plus forte chez les nègres que chez les blancs, cette moyenne diminuera encore beaucoup pour les blancs; elle ne sera alors que de un sur quarante, tandis que pour les nègres elle est de un sur vingt-sept.

La moyenne de la mortalité à Philadelphie a été, pour les quatorze dernières années, de un sur quarante-sept; pour les deux couleurs réunies, tandis que pour les blancs seuls elle était de un sur cinquante et de un sur dix-neuf pour les nègres.

Le tableau suivant nous fera connaître à-la-fois et la population de New-York, et l'accroissement qu'a pris graduellement cette population pendant les quatorze dernières années, et la moyenne de la mortalité qu'elle a éprouvée chaque année.

En 1821.	sur 10,730	nègres	il en est mort	750	ou 19-50 %
1823.	— 11,600	—	—	432	— 26-85
1824.	— 12,070	—	—	718	— 16-81
1825.	— 12,575	—	—	875	— 14-95
1826.	— 12,878	—	—	745	— 17-2
1827.	— 13,181				
1828.	— 13,484	—	—	630	— 21-4
1829.	— 13,787	—	—	566	— 24-3
1830.	— 14,091	—	—	625	— 22-5
1831.	— 14,292	—	—	670	— 21-3
1833.	— 14,696	—	—	561	— 26-1
1834.	— 14,898	—	—	817	— 18-2

Le docteur Lee a relevé pour seize années, depuis 1819 jusqu'en 1835, le nombre d'individus morts à New-York de chaque maladie, et signale quelques faits qui peuvent ne pas être sans importance pour l'étude de la marche des maladies épidémiques et des variations nombreuses qu'elles présentent.

Dans l'Amérique du nord comme dans l'Europe septentrionale, à New-York comme à Paris et à Londres, la phthisie est la maladie qui fait le plus de victimes. Sur 78,990 morts qui représentent le chiffre total pour les vingt-six années indiquées, 14,388 ont été causées par cette cruelle maladie. Si nous y joignons 4,696 morts attribuées à d'autres maladies des poumons, nous aurons le nombre 19,084 pour toutes les maladies de poitrine. Ce chiffre qui avait été de 708 en 1819, s'éleva en 1834 à 2,006. En 1833, le nombre des maladies de poitrine fut inférieur à celui des années précédentes; cette différence provient évidemment de ce qu'à la suite des maladies épidémiques la susceptibilité aux maladies diminue pendant quelque temps. Le tableau suivant nous fera connaître la mortalité produite par la phthisie pulmonaire, chez les blancs et chez les nègres.

	BLANCS.	NÈGRES.		BLANCS.	NÈGRES.
1824.	— 250	— 112	1830.	— 246	— 83
1826.	— 247	— 110	1832.	— 205	— 115
1828.	— 237	— 137	1834.	— 197	— 83

Pendant ces seize années, 166 morts seulement ont été causées par la fièvre jaune, dont 165 appartiennent à l'automne de 1822. Un fait très remarquable, c'est que, pendant que la mortalité causée par les autres fièvres allait en diminuant, celle de la fièvre scarlatine éprouvait une augmentation graduelle, et s'est élevée dans les six dernières années à 1500. En 1834, ce chiffre ne s'éleva pas à moins de 418, et en 1829 cette maladie frappa 188 victimes dans l'espace de quelques semaines; tandis que depuis 1817 jusqu'à cette année, le nombre de morts causées par cette fièvre ne s'était pas élevé au-delà de 7 ou 8 pour cent.

La petite-vérole, qui avait entièrement disparu de New-York, y reparut de nouveau en 1820, et y a fait, depuis, de nombreuses victimes : le chiffre total s'élève à 1515 morts. La négligence que mettent la plupart des parens à faire vacciner leurs enfans, et l'obstination de quelques autres, à préférer l'inoculation à la vaccine, sont les causes de cette mortalité considérable, qui, cependant, l'est encore beaucoup moins qu'avant l'introduction de la vaccine. Maintenant, la mortalité produite par la variole n'est que d'environ un pour 55 sur la mortalité générale, tandis que, avant la découverte de Jenner, elle était de 12 pour cent.

Le nombre des pauvres à New-York est loin d'augmenter avec la population, comme cela arrive dans presque toutes les grandes villes de l'ancien continent. Ainsi, en 1825, époque où la population de New-York était de 166,086 habitans, il y avait 2055 pauvres, et en 1835, où elle était presque double (269,879), on ne comptait que 1893 pauvres inscrits.

Sciences. — Littérature.

L'université de Gœttingue. — Gœttingue est une petite ville, située sur la route de Cassel, à environ trente milles des montagnes du Hartz. Les rues en sont régulières et propres, et ont un trottoir de chaque côté. Les remparts qui

entourent la ville forment une promenade très agréable, d'où la vue s'étend au loin sur les plaines voisines et sur les montagnes qui les terminent. Les étudians qui suivent les cours des différentes facultés, sont beaucoup plus tranquilles que ceux que l'on rencontre dans la plupart des autres universités d'Allemagne. Constamment surveillés par l'administration municipale, ils sont polis à l'égard des étrangers, et on ne les voit jamais fumer dans les rues. Comme il n'existe pas de bâtimens publics pour le logement des étudians, ils sont obligés de louer des chambres en ville, suivant leurs moyens; un officier public attaché à l'université est chargé de connaître exactement tous les logemens vacans, ainsi que le prix que l'on en demande; et c'est à lui que les étudians doivent s'adresser pour toutes les informations qu'ils peuvent desirer. Cette université diffère de celle de Heidelberg, de Bonn et de Berlin, en ce qu'elle n'a ni bâtimens, ni amphithéâtres pour les cours. Les étudians sont ainsi obligés de courir d'un bout de la ville à l'autre pour faire leurs cours, et chaque professeur a dans sa maison une pièce spéciale garnie de pupîtres et de bancs, où il reçoit les élèves qui suivent habituellement ses leçons.

Chaque leçon ne dure que cinquante minutes; il est accordé dix minutes à l'élève pour aller d'un professeur chez l'autre. Chaque professeur publie un compendium ou manuel, contenant le résumé de son cours, résumé que tous les élèves sont obligés d'acheter. Ces manuels sont divisés en chapitres, dont chacun fait l'objet d'une leçon; le professeur lit le chapitre, le commente, et apporte à l'appui de son assertion de nouvelles preuves que les élèves prennent en note avec le plus grand soin.

Le chef de l'université de Gœttingue est le célèbre Blumenbach, professeur d'histoire naturelle. C'est un petit vieillard, très courtois, très affable, discoureur intrépide, spirituel et caustique. Bien que le vénérable professeur ait atteint sa quatre-vingt-deuxième année, il conserve encore toutes ses

facultés. Lorsque je lui fus présenté, il me parla de la bonté de Georges III, à l'époque où il parcourut l'Angleterre, il y a quarante ans, et où il fit une visite à l'université d'Oxford. Un de ses appartemens pourrait être considéré comme un musée, bien qu'il ne soit pas très grand : il contient un bizarre assemblage de préparations anatomiques, de plantes séchées, d'animaux empaillés, et l'on y voit aussi une belle collection de crânes. Il appela surtout mon attention sur une tête tatouée d'un chef de la Nouvelle-Zélande qui lui avait été offerte par le duc de Northumberland, et à laquelle il paraissait attacher un grand prix.

Blumenbach fait son cours à trois heures chaque jour, excepté le samedi, et après l'avoir terminé, il aime beaucoup à rire des bons mots ou des anecdotes dont il sème ses leçons. Il lit facilement ses notes sans le secours de lunettes, et s'exprime en termes qui pourraient quelquefois choquer des oreilles délicates. Il se sert ordinairement dans ses leçons de préparations sèches ou conservées dans l'esprit-de-vin ; j'ai vu chez lui des pattes d'ours parfaitement disséquées; des oiseaux et de petits quadrupèdes, empaillés avec beaucoup de goût. Je remarquai aussi un petit porc-épic mis dans l'esprit, avant que ses épines eussent commencé à pousser, et sur lequel on apercevait en dehors de l'épaule les deux mamelles; un œuf d'autruche arrivé à la fin de l'incubation, et hors duquel le jeune oiseau était déjà à moitié sorti, me parut assez curieux.

Blumenbach éprouve un grand plaisir à rapporter des anecdotes qui se rattachent à son voyage en Angleterre. Aussi parle-t-il souvent des chevaux employés dans les brasseries de Londres, et de ceux destinés aux courses ou à la chasse, en termes qui excitent la surprise et peut-être même l'incrédulité de ses auditeurs.

En parlant de la tortue, il détaillait avec complaisance les excellentes qualités de sa chair comme mets, et il ne manquait pas d'ajouter que durant son séjour en Angleterre, il

avait vu des services entiers qui n'étaient composés que de tortues préparées de différentes manières. A l'en croire, le dessert était aussi composé de tortues.

En parlant des coqs, il décrivait minutieusement les batailles qu'on leur fait livrer en Angleterre, et montrait à ses élèves une paire d'ergots de métal semblables à ceux dont on a coutume de les armer avant de les faire battre.

Les leçons de Blumenbach sont les plus intéressantes de toutes celles que j'ai entendues à Gœttingue. Il me montra un jour une machine à faire éclore les œufs, très ingénieuse, dont il s'était servi fréquemment, et qui n'exigeait que la chaleur d'une lampe à esprit-de-vin.

Le professeur de chimie, M. Wœhler, qui a succédé dernièrement au savant Stromeyer, est un homme de mérite : doux, affable, poli, il a un talent d'exposition très remarquable, et toujours ses expériences réussissent. Mais il est difficile pour un étranger de comprendre les termes techniques qu'emploient les Allemands; car, au lieu de les dériver du grec, ils les composent de racines allemandes. Ainsi, au lieu d'employer, comme les Anglais et les Français, les mots *hydrogène* et *oxigène*, les chimistes allemands disent *wasserstoffgas* ou *sauerstoffgas*.

Le professeur le plus distingué de l'école de médecine est le docteur Himly, vieillard remarquable par sa douceur et son bon ton. Sa clinique commençait à onze heures, et était suivie d'une consultation à laquelle prenaient part beaucoup de personnes de la ville et de la campagne. A Gœttingue comme à Berlin, et dans toutes les écoles de médecine de l'Allemagne, le professeur distribue les malades de la salle de clinique à chacun des élèves, pour qu'ils recueillent l'histoire de la maladie, qu'ils en étudient la nature et les principaux symptômes, et portent ensuite le diagnostic, et indiquent devant le professeur le traitement qu'ils croient devoir être suivi. Si le professeur admet la médication proposée par l'élève, il la lui fait écrire sur le cahier de visite,

et y appose sa signature. Les malades de la ville, qui ne peuvent venir à la consultation, sont traités de la même manière par les élèves qui les visitent chaque jour et qui tiennent le professeur au courant des changemens qui arrivent, et des modifications qu'ils font au traitement. Un autre cours de médecine clinique est fait chaque jour à dix heures, par le professeur Conrad qui, à trois heures, tient encore un cours de médecine théorique. Le traitement médical employé à Gœttingue est loin d'être très actif. La saignée et quelques anciennes préparations combinées à de faibles doses de moyens actifs, et à une grande quantité de boissons délayantes, suivant la méthode des médecins français, forment la base de toutes leurs médications. Le docteur Hubert avait ouvert un cours d'anatomie pathologique, mais le nombre de ceux qui se présentèrent pour le suivre fut si petit, qu'il se vit obligé d'y renoncer.

Les cours les plus suivis sont ceux de chirurgie, faits par le docteur Longerbeck, dont les ouvrages ont acquis une grande célébrité. Le musée anatomique est situé en dehors du boulevard, dans un bâtiment neuf, construit avec beaucoup de goût. Les préparations, peu nombreuses, à la vérité, sont disposées avec ordre; et la salle de dissection peut contenir cent élèves, auxquels on fait chaque jour une leçon d'anatomie. Il y a aussi une bibliothèque considérable, riche en ouvrages étrangers, et qui appartient à l'université.

Gœttingue possède de grands avantages sur les autres universités de l'Allemagne; la vie et le logement y sont à bon marché; la nourriture, dans les meilleurs hôtels, ne coûte par jour, en y comprenant une demi-bouteille de vin, que 2 shillings, et on peut y avoir un bon appartement pour une guinée par mois. Les étudians y sont plus sociables qu'à Bonn et à Heidelberg, et les rapports intimes qui existent entre le royaume de Hanovre et l'Angleterre sont autant de circonstances qui doivent déterminer ceux de nos compatriotes qui desirent poursuivre leurs études dans une université où

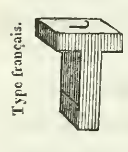
l'on parle l'allemand avec une grande pureté, à choisir Gœttingue de préférence à toute autre. La distance de Londres à Gœttingue est d'environ 450 milles, et peut être parcourue en diligence, par Bruxelles et Aix-la-Chapelle, en huit jours, pour environ 20 £; et pour la moitié de cette somme, en se rendant à Rotterdam par le bateau à vapeur, et en remontant le Rhin jusqu'à Coblentz.

De l'enseignement des aveugles en France et aux Etats-Unis. — Si la France peut se glorifier d'avoir été la première à ouvrir des établissemens pour l'éducation des jeunes aveugles, elle doit cependant reconnaître que les Etats-Unis, qui sont venus bien long-temps après elle, l'ont déjà dépassée par les perfectionnemens qu'ils ont introduits dans les différentes branches de l'enseignement, et par le nombre d'institutions qu'ils ont déjà formées. On compte aujourd'hui dans l'Amérique du Nord trois établissemens d'éducation pour les jeunes aveugles : celui de Boston, fondé par le docteur Fisher en 1829; celui de New-York, fondé, en 1831, par Samuel Ward et Akerley; enfin celui de Philadelphie, fondé en 1833. Le Congrès se propose encore de multiplier ces utiles établissemens et d'offrir gratuitement l'instruction à tous les jeunes aveugles américains, dont le nombre s'élève à 6,000.

L'attention des philantropes américains s'est surtout dirigée vers les améliorations et les perfectionnemens à introduire dans la confection des livres et des cartes destinés à l'usage des aveugles. C'est au vénérable Haüy que l'on doit la première idée de ces impressions en relief, sur lesquelles l'aveugle, à l'aide de ses doigts, reconnaît les lettres, les mots et les phrases qu'on lui soumet. Mais le sens du toucher procède autrement que celui de la vue, et Haüy n'avait fait qu'appliquer aux livres des aveugles les signes des clairvoyans. Le relief de ces lettres était trop arrondi, leurs arêtes trop épaisses, et l'appendice de quelques consonnes venait en outre jeter de la confusion dans les lignes. Pour remédier au mal,

il fallait grossir démesurément les caractères, multiplier les blancs et donner au volume une grosseur incommode.

Les Américains ont fait disparaître tous ces inconvéniens; les caractères à marteaux usités dans l'*institution des jeunes aveugles de Paris* ont été remplacés par des caractères parallélipipèdes ; les formes rondes ont disparu ; les signes sont devenus plus anguleux, plus déliés; leur relief a offert plus de saillie; et ceux dont la physionomie présentait une trop grande analogie, ont été sensiblement modifiés; les lettres à appendices ont toutes été disposées sur le même alignement et ne s'en sont écartées que dans leur partie supérieure. Mais, pour faire mieux sentir les modifications qui ont été introduites dans ce système d'impression, nous mettons sous les yeux de nos lecteurs les anciens et les nouveaux types, ainsi qu'un specimen des deux alphabets. Il serait autrement impossible de comprendre les perfectionnemens introduits.



Type américain.

Alphabet français.

a b c d e f g h i j k l m n o p q r s t
u v w x y z. 1 2 3 4 5 6 7 8 9 0.

Alphabet américain.

a b c d e f g h i J k l m n o P q r s t
u v w x Y z. 1 2 3 4 5 6 7 8 9 0.

De tous ces perfectionnemens, il résulte, ainsi que l'a constaté récemment Don Ramon de la Sagra dans un Mémoire du plus curieux intérêt, que les caractères américains occupent moitié moins d'espace que les caractères français;

qu'ils sont plus perceptibles au toucher, et qu'ils ne présentent aucun équivoque au doigt de l'aveugle. D'après ces données, si le même ouvrage était composé en caractères français et en caractères américains : les premiers rempliraient dix pages in-4°, tandis que les seconds en occuperaient à peine quatre. La même observation est applicable aux cartes géographiques et aux figures de géométrie.

Statistique.

Tableau minéralogique de l'Autriche et de la Hongrie. — MM. Foy, Harle et Gruner ont récemment publié ce tableau dans le *Records of general science.*

Le *Tyrol* contient très peu de mines maintenant exploitées ; cette contrée est néanmoins riche en minerais de cuivre et d'argent.

Les mines de Schwatz, sur l'Inn, sont abondantes.

A Kitzbübel, on extrait annuellement 1200 quintaux de cuivre (le quintal équivaut à 109, 81 liv. avoir du P.) des pyrites en filons dans des schistes argileux.

Le produit annuel des fabriques de fer est 10,000 quintaux, et d'acier 2,000.

A Hall, il existe une vaste saline de laquelle on extrait 200,000 quintaux de sel, à 1 s. 10 1/2 d. par quintal ; il est vendu 10 s. 10 d. le quintal.

A *Salzburg,* comme dans le Tyrol, le fer hématite brun est fondu au moyen d'une faible chaleur. Dans un temps on y exploitait plusieurs mines d'or, au milieu de la chaîne des Alpes ; maintenant, on n'en connaît que deux, Bockstein et Rauris ; elles produisent de 100 à 200 marcs d'or (par amalgame) et de 600 à 800 marcs d'argent qu'on extrait par la fonte de son sulfure. Salzburg contient plusieurs dépôts de sel qui rivalisent avec ceux de la Bavière ; les lieux qui les fournissent sont Hallein, Hallstadt, etc.

La *Carinthie* produit du fer, de l'acier, du plomb et 200 à

300 quintaux de cuivre. Le plomb est tiré de la galène qui se trouve dans une gangue calcaire à Bleyberg ; la quantité qu'on en obtient s'élève à 60,000 ; on l'extrait au moyen d'un fourneau à réverbère ; il est extrêmement pur et bien dépouillé d'argent. 300,000 quintaux de fer sont obtenus, lesquels sont entièrement convertis en fer doux et en acier, dans la Carinthie ou la Carniole. La fonte en est opérée dans six hauts fourneaux fermés ; celui de Treibach a trente-cinq pieds de haut et huit de diamètre ; il en produit journellement de 250 à 300 quintaux ; l'acier est préparé par la *Méthode Brescienne*, et le fer doux, par celle de Styrie, et par une seule fonte. En cet endroit la fabrication du fer a fait de grands progrès, si l'on en juge par les essais de Rosthorn, au moyen du bois et des lignites. 180,000 quintaux de fer doux et 70,000 d'acier, sont fabriqués annuellement au prix de 17 s. 6 d. par quintal.

La *Carniole* produit du mercure. A Idria, on en retire de 5 à 6,000 quintaux par la distillation ; 100 quintaux sont extraits d'une ardoise contenant du mercure natif, et en outre 1000 quintaux de cinabre y sont fabriqués. Le mercure se vend 16 s. 8 d. par quintal et au dessus, et le cinabre à 1 £ et au dessus également par quintal.

La *Styrie* est la province qui donne la plus grande quantité de fer doux et d'acier, l'un et l'autre de qualité supérieure. On y compte trente-sept hauts fourneaux, dont trois sont ouverts et les autres fermés ; leur hauteur est de dix-neuf à trente-six pieds ; à Vodeinberg il y en a quatorze, et à Eizenerz quatre, alimentés par le carbonate de fer d'une même mine qu'on trouve sur une montagne de deux mille pieds de hauteur.

En *Hongrie*, à Schemnitz et Kremnitz, il y a des mines qui ont été exploitées depuis onze cents ans ; la production annuelle dans la basse Hongrie est de 35,000 marcs d'argent, et de six cents marcs d'or ; la haute Hongrie et Nagybanie donnent 30,000 marcs d'argent.

La basse Hongrie produit environ 6,000 quintaux de cuivre; la haute Hongrie 18,000, le Bannat 6,000.

La *Bohême* est riche en toutes sortes de métaux; plusieurs de ses mines sont dans un état d'abandon. On ramasse de l'or dans les rivières de *Zalava* et Watava, près de Prague; il y a une mine d'or à Eulengebirge, et l'on extrait à Ioachimsthal 1000 marcs d'argent.

Les mines de Przibram rendent annuellement 22,000 marcs d'argent et 20,000 quintaux de plomb. La Bohême fournit 200 quintaux de cuivre, outre le deutoxide d'arsenic et le cobalt. On y compte de quarante à cinquante hauts fourneaux qui donnent 400,000 quintaux de fer et 500 quintaux d'étain.

La *Moravie* produit 60,000 quintaux de fer doux.

Nombre d'églises et de chapelles consacrées au culte en Angleterre. — Les établissemens consacrés au culte en Angleterre et dans la principauté de Galles se divisent ainsi :

Églises consacrées à la religion de l'État. . . .	11,825
Églises méthodistes.	2,820
Protestans dissenters.	2,911
Baptistes, Quakers et autres.	1,580
Catholiques romains.	411
Total.	19,547

Londres possède 25 chapelles catholiques romaines, dont 6 appartiennent aux ambassades étrangères. Sur les 383 chapelles qui sont dans les provinces, 16 seulement se soutiennent par des souscriptions; les autres appartiennent soit à des particuliers riches, soit aux collèges ou aux maisons religieuses qui sont disséminées dans le pays.

Résultats comparés du commerce des bois du Canada et de la Baltique. — On ne saurait trop s'élever contre ce système funeste qui force les constructeurs anglais à n'admettre sur leurs chantiers que des bois de très mauvaise qualité, et qui les empêche de s'approvisionner ailleurs

qu'au Canada, sous peine de payer une prime excessive en faveur de cette colonie. Nous avons déjà plusieurs fois fait entendre nos plaintes contre cet odieux monopole; mais, tant qu'il n'a pas été fait droit à nos réclamations, c'est un devoir pour nous de revenir sur cette question et d'en faire ressortir tous les inconvéniens.

Différence des droits prélevés sur les bois, suivant leur provenance.

	Bois du Canada.		Bois d'Europe.
Planches de sapin des colonies,	40	sh. par cent.	380
Voliges..................	20	»	200
Douves..................	8	»	84
Planches de chêne..........	15	par charge.	80
Bois pour lambris..........	12	»	55
Mâts.............	1 1/2 à 4	sh. la pièce.	8 à 22

On voit d'après cela que la différence varie depuis les 4/5 jusqu'aux 9/10 en faveur du bois du Canada. L'Angleterre ne fait pas moins une consommation considérable de bois de la Baltique. En effet, nous trouvons que, dans l'année 1834, l'importation des deux espèces a été:

	Bois du Canada.			Bois de la Baltique.	
Bois de sapin.....	110,024	charges.		379,404	
Bois de chêne.....	9,000		»	17,000	»
Planches de sapin..	33,106	centaines	»	34,000	»
Voliges..........	11,798		»	1,561	»
Douves..........	11,782		»	75,073	»
Mâts de moins de 12 pouces.....	9,354	pièces	»	4,722	»
Grands mâts.....	575	charges	»	3,894	»
Planches de chêne.	2,734		»	4	»
Bois pour lambris..	3,031		»	0	»
Lattes...........	4,713	brasses	»	5,086	»

Il est donc évident que si l'on se décidait à mettre plus d'égalité dans les droits d'entrée, les bois du Canada se trouveraient entièrement expulsés du marché. Le calcul suivant fera connaître la perte immense qui résulte pour le con-

sommateur anglais de l'élévation des droits. Dans cette circonstance :

Le prix moyen de la charge du bois de sapin des colonies a été, depuis quelque temps, de 90 sh., dont 10 sh. de droits, reste, prix net..	80 sh.
Celui du bois de sapin de la Baltique a été de 110 sh., dont 55 sh. de droits, reste.	55 sh.
De sorte que, tous droits déduits, le consommateur paie de plus.	25 sh.

Voici un cas plus frappant encore :

Le prix moyen d'un cent de planches de sapin des colonies est de 340 sh. dont 40 sh. de droits, reste.	300 sh.
Celui des planches de la Baltique a été de 580 sh., dont 380 sh. de droits, reste.	200 sh.
De sorte que, tous droits déduits, le consommateur paie de plus.	100 sh.

En combinant ces calculs avec la table des importations, et en déduisant 100,000 charges qui continueraient à être apportées des colonies pour certains usages spéciaux auxquels le bois de la Baltique ne convient point, nous trouverons que la perte annuelle pour l'Angleterre, tant en prix qu'en qualité, est de 1,529,075 £ (38,226,900 fr.).

Économie rurale.

Aperçu général de l'agriculture et du commerce des grains en Europe et en Amérique. — La rigueur extraordinaire de la saison nous porte à jeter un coup-d'œil sur l'état actuel de l'agriculture dans les principales contrées de l'Europe et de l'Amérique. Le tableau que nous en traçons, emprunté aux meilleures sources, offrira, nous n'en doutons pas, un grand intérêt.

En Angleterre, la nudité des champs est telle qu'on dirait la végétation suspendue; en Irlande, les semailles ne sont encore que commencées, et en Écosse l'alarme est si grande que les fermiers ne veulent se dessaisir à aucun prix du grain qui existe dans leurs greniers. Dans quelques endroits de l'É-

cosse, la neige couvrait encore la terre au 15 avril; les chevaux et le menu bétail ont beaucoup souffert, et dans l'île de Shetland les fermiers ont été obligés de faire une brèche à l'approvisionnement des grains qu'ils destinent aux semailles, pour empêcher que leurs moutons ne meurent de faim. Cet état de choses a pourtant un peu changé, dans la seconde quinzaine d'avril, par l'arrivage de plusieurs navires chargés de grains et venant de Dantzig. Les affaires qui jusque-là s'étaient bornées à la consommation intérieure, ont pris un peu d'activité. Le blé de Dantzig, première qualité, s'est vendu de 37 à 38 sh. le quarter, et le blé rouge de 33 à 35 sh. Des exportations en blé et en farine ont également été faites pour le Canada et les États-Unis; elles se composent de 15,000 quarters pour le Canada, et de 6,600 quarters pour les États-Unis, et de 5,000 quintaux de farine pour les Indes occidentales. Cette farine a été payée de 25 à 27 sh. le baril de 196 livres, ce qui est un prix énorme, comparativement à la valeur relative du blé étranger. Les importations du mois d'avril ont été de 6,603 quarters de blé, et de 7,409 sacs de farine; il résulte un excédant en faveur de l'exportation de près de quinze mille quarters. D'autres navires qui sont annoncés de la Baltique avec des chargemens de blé, belle qualité, donneront sans doute au commerce des grains leur cours régulier. Des nouvelles d'Hobart Town et de Van Diemen, en date du 1er et du 3 novembre, annoncent que les arrivages attendus avaient produit une baisse de 4 sh. 6 d. et 5 d. par boisseau sur le prix du blé. C'est le contraire au Canada, où l'insuffisance des approvisionnemens a occasioné une hausse considérable. A Halifax, le 3 avril, le beau Québec était coté à 60 sh. par baril; le Hambourg de 50 à 55 sh. La détresse des petits fermiers était si grande que la législature a voté un bill qui a pour objet d'interdire l'exportation du blé, de l'avoine et des pommes de terre jusqu'au 10 juin. A Maurice, la farine de Dantzig était cotée de 26 à 23 sh. sterling le baril de 180 livres, lors du départ des der-

niers navires qui sont arrivés à Liverpool, dans le courant du mois. Le grain qui est importé dans la colonie, sous pavillon anglais, est exempt de droit. La farine est frappée d'un droit de 1 pour % *ad valorem*. Les prix se tiennent fermes en France, excepté dans les départemens du midi, où le froid et l'humidité ne se sont pas fait aussi vivement sentir. A Bayonne, les prix sont très élevés; le blé est coté de 49 sh. 10 d. à 54 sh.; l'orge à 31 sh. 10 d. A Bordeaux, où des arrivages considérables ont eu lieu, les prix ont éprouvé une forte baisse. A Saint-Pétersbourg des marchés à terme ont été passés pour mai à 19 sh. le quarter d'orge, et à 10 sh. 6 d. le quarter d'avoine. A Riga, la bonne avoine est offerte à 10 sh. 11 d. et 11 sh. 3 d. le quarter. A Dantzig, le mouvement du port est très restreint, en raison du mauvais temps; de grands approvisionnemens descendent chaque jour la Vistule; mais les demandes étant presque nulles, on emmagasine le blé. Le blé de Stettin, et le blé rouge de la Silésie sont de très bonne qualité et très propres à l'exportation. Une ordonnance royale du gouvernement suédois, en date du 7 avril, permet l'exportation de toute espèce de grains du royaume pendant tout le cours de cette année et sans aucun droit. A Hambourg, des armemens se préparent pour l'Amérique; les prix sont cotés à 32 sh., les bonnes qualités. A New-York, l'approvisionnement de blé s'élève à 500,000 boisseaux. Cette quantité, quoique considérable, augmentait toujours, aussi les prix paraissaient-ils devoir faiblir à Baltimore et à Cincinnati; partout où les marchés étaient bien fournis, les grains ont subi une forte baisse.

TABLE

DES MATIÈRES DU HUITIÈME VOLUME

MARS ET AVRIL 1837. — 4e SÉRIE.

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMÉ PAR LES PRESSES MÉCANIQUES DE PAUL RENOUARD,
RUE GARANCIÈRE, 5.







